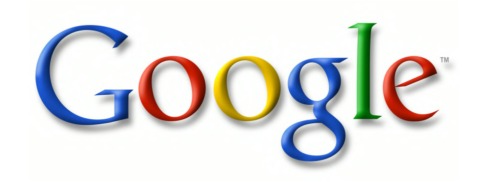
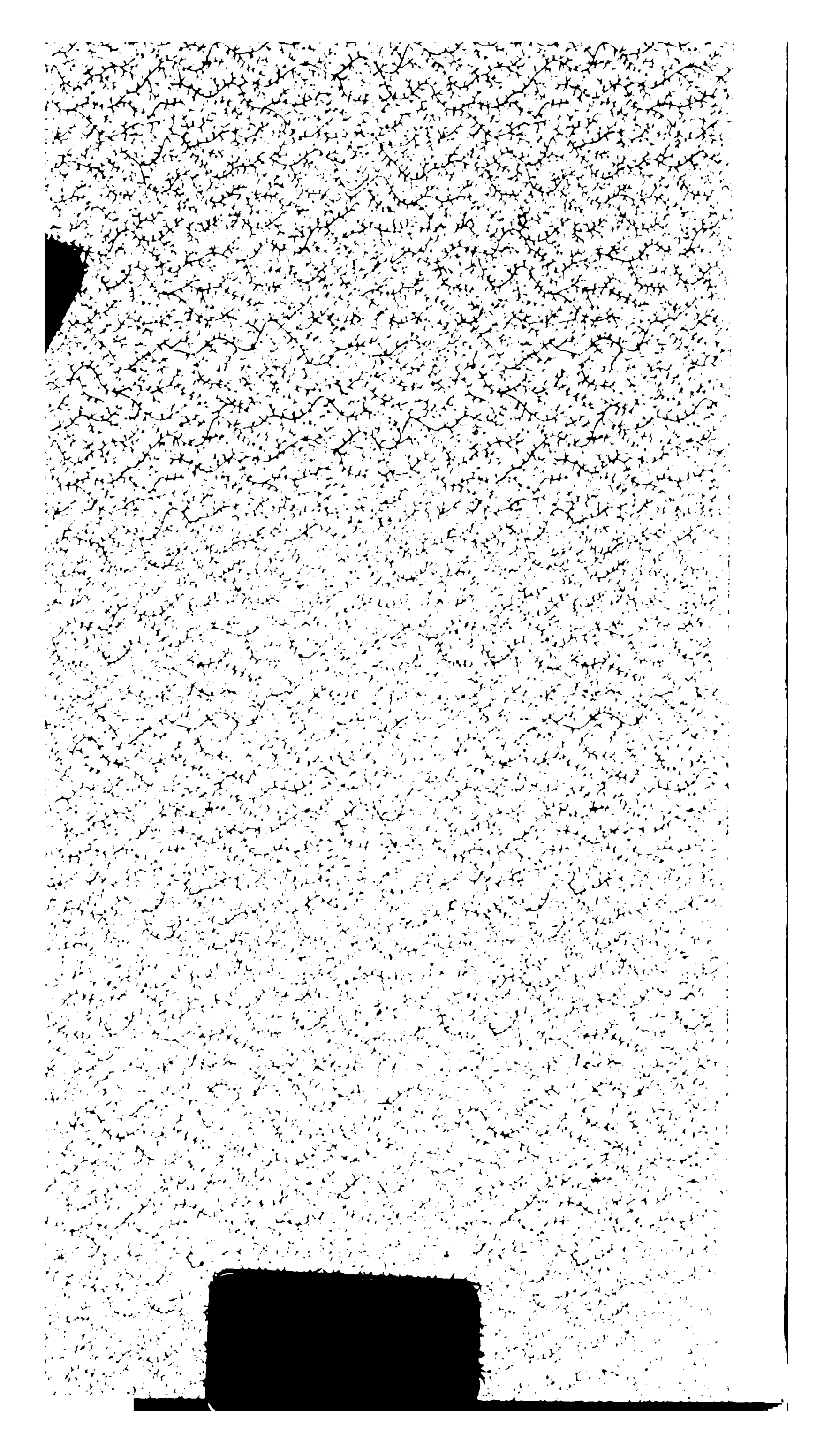
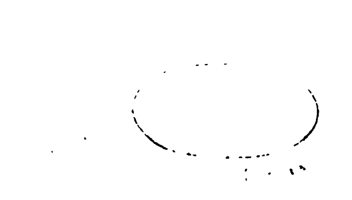






HISTOIRE

DES INCAS,

ROIS DU PÉROU.

LIVRE SEPTIÈME.

Contenant l'état des colonies qu'envoyaient faire les Incas ; la manière d'élever les enfans des grands seigneurs ; la troisième et la quatrième de leur principales fêtes ; la description de la ville de Cuzco ; les conquêtes de l'inca Yupanqui dans le Pérou et dans le royaume de Chili ; la rébellion des Araucus contre les Espagnols, la mort de Valdivia, et les merveilles de la forteresse de Cuzco.

CHAPITRE PREMIER.

Des colonies que les Incas faisaient, et de deux sortes de langues qu'ils avaient entre eux.

Lorsque les rois incas avaient conquis des provinces fertiles et abondantes en vivres, quoiqu'elles fussent d'ailleurs mal cultivées, ils y envoyaient des colonies pour les peupler et les cultiver. Quelquefois aussi ils en envoyaient dans des provinces bien peuplées; mais alors ils en faisaient sortir une partie des habitans naturels et les envoyaient ailleurs. Par cette conduite, ils affermissaient leur empire, le garantissaient des troubles et des factions, et procuraient de grands avantages à leurs sujets. Que s'il y avait des provinces qui fussent stériles, ils en faisaient sortir les habitans, et les envoyaient en des contrées fertiles et capables de les nourrir; ils avaient en vue en cela l'intérêt des nouveaux habitans et des naturels, afin qu'ils s'aidassent réciproquement comme des parens et de bons amis. Cette coutume s'observait particulièrement en tout le Collao, qui est un pays de plus de cent vingt

lieues de long, et qui contient quantité d'autres provinces de nations différentes où, à cause de la rigueur du froid, on ne recueille ni maïs, ni aucun uchu, que les Espagnols nomment *pimiento ;* mais il y croît une grande quantité de semences et de légumes que les pays chauds ne produisent pas, comme celles qu'ils appellent *papa* et *quinua ;* outre qu'on y nourrit une infinité de bétail. Les Incas tirèrent donc un grand nombre d'Indiens de tous ces pays froids, pour les envoyer à la province des Antis, qui est à l'est de celles-là, et dans toute la côte de cette mer qui est à l'ouest, où il y avait de grandes vallées qui produisaient abondamment du maïs, de l'uchu et des fruits succulens. Mais les rois incas ayant remarqué que la plupart de ces provinces et de ces vallées étaient désertes avant leurs conquêtes, parce que les Indiens n'avaient pas su jusqu'alors l'art de faire des canaux et des aquéducs pour arroser les campagnes, ils y en firent faire, et y envoyèrent quantité d'habitans pour les peupler, leur recommandant de s'assister mutuellement, et faisant un échange des grains et des provisions qui restaient aux uns pour en fournir aux autres qui en manquaient. Les Incas trouvèrent en cela leur avantage particulier, parce que, comme je l'ai dit ci-devant, les deux tiers des terres labourables leur appar-

tenant, c'est-à-dire une partie au Soleil et l'autre à l'Inca, ils recueillaient par ce moyen assez de maïs pour l'entretien de leurs armées, quelque froid et stérile que fût le pays, et les Collas retiraient du bétail qu'ils nourrissaient une grande quantité de quinua, de chinu, de papas, de charqui, de maïs et d'uchu, dont ils manquaient en leur pays, par les échanges qu'ils faisaient des uns et des autres.

Pedro de Cieça de Leon parle ainsi sur ce sujet au 99e chapitre de son livre : « Quand l'année était bonne, tous les habitans du pays des Collas vivaient à leur aise et sans avoir besoin de rien ; mais, au contraire, si elle était stérile et sans eau, ils étaient réduits à des extrémités insupportables. Il est vrai que les rois incas, qui étaient fort prudens et qui commandaient à ce grand empire du Pérou, y surent bien remédier ; car, voyant que le pays des Collas et toutes les autres vallées du Pérou n'étaient pas si fertiles que le pays chaud à cause du froid excessif qu'il y faisait, ils ordonnèrent sagement qu'on en tirât un certain nombre d'habitans depuis la grande montagne des Andes, qui était frontière à la plupart des villes du plat pays, pour leur faire cultiver la terre avec leurs femmes, et par l'ordre de leurs caciques, et y semer les fruits et les légumes que leurs capitaines ou leurs seigneurs

leur fournissaient pour cet effet; on appelait ces gens-là *Mitmac*, c'est-à-dire transplantés; ils s'occupent encore aujourd'hui à l'agriculture sous la domination d'un chef principal, et cultivent la précieuse graine appelée *coca*. Ainsi, quoiqu'on ne sème et qu'on ne recueille point de maïs dans tout le pays de Collas, les seigneurs qui en sont natifs ne laissent pas d'en avoir provision de la manière que nous avons dit, savoir par le moyen des changes qu'ils font, parce qu'ils sont soigneux de faire transporter chez eux une grande quantité de maïs, de coca, de toutes sortes de fruits et du miel. » On peut dire que sans ces lois si utiles, les Collas auraient eu bien de la peine à se garantir de la faim et des autres maux de la vie, qui les avaient contraints de se mettre sous une domination étrangère.

Lorsque les Incas avaient conquis quelque province belliqueuse et éloignée de Cuzco, ils ne croyaient pas pouvoir s'assurer de la fidélité des les habitans, qu'en transplantant une partie, ou même tous, dans quelque lieu plus voisin, et dont les habitans étaient pacifiques et fidèles. Ils donnaient la conduite de ces colonies à des Incas privilégiés. De plus, ils honoraient du nom de ces Incas tous les autres qui allaient avec eux, afin qu'ils fussent respectés des peuples de la frontière; nous avons vu qu'on les appelait *Mitmac*,

c'est-à-dire hommes envoyés ailleurs, ou étrangers nouvellement arrivés.

Un des meilleurs règlemens que les Incas aient fait pour bien gouverner leur empire, est, à mon avis, le soin qu'ils prirent d'établir des professeurs, tirés du nombre des Incas privilégiés, pour enseigner la langue de la cour, qu'on appelle aujourd'hui la langue générale, et l'ordre qu'ils donnèrent à tous leurs sujets d'apprendre cette langue. Je remarquerai, à cette occasion, que les Incas avaient une autre langue particulière qu'ils parlaient entre eux, et que les autres Indiens n'entendaient pas, et qu'il ne leur était pas même permis d'apprendre, parce qu'ils tenaient ce langage pour divin. Mais on m'a écrit du Pérou que l'usage de cette langue est entièrement perdu depuis la révolution qui s'est faite de cet empire. Il y avait deux principales raisons qui obligeaient ces rois à faire apprendre la langue générale à leurs sujets. La première, parce qu'il n'était pas possible qu'ils eussent le nombre d'interprètes qu'il fallait, nécessairement, pour répondre à une si grande diversité de langues et de nations qui étaient dans l'étendue de leur empire; c'est pourquoi les Incas voulaient que leurs sujets s'entendissent entre eux, sans avoir besoin d'un tiers, afin que leurs affaires en allassent mieux; d'ailleurs une seule parole qu'ils

entendaient dire à leur prince, leur faisait plus de plaisir que toutes celles qui leur pouvaient être dites par ses interprètes, ou par ses ministres. La seconde raison était afin que les nations étrangères, qui se trahissaient et se faisaient une cruelle guerre parce qu'elles ne s'entendaient pas, se communiquassent à l'avenir et s'entr'aimassent, en se dépouillant de cette humeur brutale et farouche qui les faisait vivre en mauvaise intelligence. Par ce moyen, les Incas civilisèrent un grand nombre de peuples, tous différens en coutumes, en mœurs et en idolâtrie, et les unirent d'une amitié si étroite, qu'ils vivaient entre eux comme des frères. Cela fit aussi que les habitans de plusieurs provinces, qui ne relevaient point des Incas, apprirent depuis, à l'exemple de ces peuples, la langue générale de Cuzco; ce qui leur réussit si bien, qu'au lieu qu'ils étaient ennemis auparavant, ils vécurent à l'avenir dans une parfaite alliance; mais tout au contraire de ce que je viens de dire, il est arrivé, par la révolution du tems et du nouveau gouvernement, que divers peuples, qui savaient pafaitement cette langue, l'ont enfin oubliée, comme le témoigne le R. P. Blas Valera, dans un passage que nous avons cité au chapitre 35 du livre VI. Nous rapporterons au chapitre 3 de ce livre ce que dit le même auteur, qu'il ne faut pas laisser perdre la

langue générale du Pérou, de peur que les prédicateurs ne soient contraints d'en apprendre plusieurs autres pour pouvoir se faire entendre, et que cela leur étant impossible, ils ne puissent par conséquent prêcher l'évangile pour le salut de ces peuples.

CHAPITRE II.

Raisons pour lesquelles l'on élevait à la cour les héritiers des seigneurs du pays.

—

Ce fut encore une des ordonnances des Incas que les héritiers des grands seigneurs fussent élevés à leur cour, et y résidassent jusqu'à ce que par la mort de leurs plus proches ils prissent possession de leurs terres, afin que cependant ils eussent le moyen de s'instruire et de s'accoutumer à la manière de vivre des Incas. Ils les traitaient avec beaucoup de douceur, afin qu'ils les aimassent à l'avenir, qu'ils les servissent avec plus d'affection, et que le souvenir de leurs bienfaits les retînt dans leur devoir, et ils les appelaient *Mitmac*, pour leur faire connaître qu'ils ne les regardaient pas comme des étrangers. Les Incas avaient aussi en vue dans cette ordonnance de rendre leur cour plus belle et plus magnifi-

[illegible] Aussi [illegible] avec beaucoup de [illegible], et sans maîtres, à parler la langue générale de Cuzco dans tous les états que ces rois avaient conquis, qui avaient environ treize cents lieues de long.

Mais les Incas n'avaient pas seulement dessein d'honorer leur cour par la présence de tant de princes et de jeunes seigneurs, il crurent aussi qu'ils affermiraient, par ce moyen, leur domination, et préviendraient les révoltes. Car leur empire étant d'une si grande étendue, qu'il y avait des provinces éloignées de six cents lieues de leur cour, comme celles des royaumes de Quito, de

Chili, et les autres de leur frontière, fort belliqueuses, ils appréhendaient que la distance des lieux et l'humeur farouche de ces gens-là ne les portassent à secouer leur joug, et quoiqu'aucun de ces états, pris à part, n'eût pas été capable de lui résister; cependant plusieurs provinces pouvaient se liguer, et attaquer le royaume par divers endroits, ce qui aurait pu ébranler leur empire, et peut-être le ruiner entièrement. On remédiait à tous ces inconvéniens, et aux autres qui peuvent arriver aux grands états, en entretenant à la cour, même en l'absence de l'Inca, tous les héritiers des grands seigneurs de leur pays, pour les élever chacun selon son mérite et sa qualité. Ces jeunes seigneurs ne manquaient pas d'avertir ponctuellement leurs pères de toutes les faveurs qu'on leur accordait, mais surtout ils leur envoyaient les présens que l'Inca leur faisait de ses propres habits, ce qu'ils regardaient comme la plus grande faveur. Tous ces bienfaits engageaint les grands seigneurs à être fidèles à l'Inca; que s'il s'en trouvait quelques-uns qui fussent assez durs pour nêtre pas sensibles à ces marques de bonté, ils n'osaient pourtant remuer, quand ils se représentaient que leurs enfans étaient à la cour comme autant de gages de leur fidélité, ou de leur mauvaise conduite.

Par ces précautions et d'autres semblables,

jointes à une exacte observation de la justice, les Incas surent maintenir leur empire dans une si grande tranquillité, qu'il n'y eut presque point de mouvement à calmer, ni de rébellion à punir pendant tout le tems qu'ils tinrent le sceptre. Je confirmerai cela par un passage du R. P. Joseph Acosta, où il dit en parlant du gouvernement de ces rois, liv. VI., chap. 12. « Ces peuples avaient un si grand respect, et une affection si extraordinaire pour leurs Incas, qu'on ne trouve point qu'aucun d'eux ait jamais été traître à son prince. Il est vrai que ces rois étaient aussi justes en leur gouvernement qu'absolus ; puisqu'ils ne souffraient jamais que leurs sujets fussent tant soit peu opprimés. L'Inca envoyait dans les provinces des gouverneurs qui avaient plus ou moins d'autorité, selon qu'il le trouvait à propos, car les uns étaient souverains, les autres subalternes; mais ils rendaient tous la justice avec tant d'intégrité, qu'il n'y avait personne qui osât s'enivrer, ni même prendre à son voisin une seule mesure de maïs.

—

CHAPITRE III.

De la langue de la cour.

Le chapitre de R. P. Blas Valera, que nous avons promis ci-devant de rapporter, était le 9e du IIe livre de son histoire, comme on le peut voir par ses fragmens : il est intitulé *de la Langue générale du Pérou, de sa facilité, et de l'avantage qu'on en peut tirer.*

« Il nous reste maintenant à parler de la langue générale du Pérou ; car quoiqu'il soit vrai que chaque province a son langage particulier différent des autres, cependant il y en a un général qu'on appelle la *langue de Cuzco*, laquelle était en usage du tems des rois incas, depuis Quito jusqu'au royaume de Chili et de Tumac. Les caciques et les Indiens, dont les Espagnols se servent comme d'agens en leurs affaires, parlent encore cette langue, et il faut remarquer, qu'à mesure que les rois incas soumettaient à leur empire quelque royaume ou quelque province, la principale chose qu'ils recommandaient à leurs nouveaux sujets était d'apprendre la langue de la cour de Cuzco, et de l'enseigner à leurs enfans ; mais afin qu'on pût exécuter leur commande-

ment, ils envoyaient des Indiens, natifs de cette ville, pour les instruire dans la langue, et dans la manière de vivre de cette cour. Ils donnaient à ces maîtres des héritages et des maisons, dans les villes et dans les provinces, afin de les obliger à s'y naturaliser, et qu'eux et leurs enfans y enseignassent à perpétuité cette langue; outre cela, les gouverneurs incas préféraient aux charges de la république ceux qui savaient mieux parler cette langue générale, aussi tout le monde l'entendait, et par ce moyen les Incas gouvernaient en paix tout leur empire et tous leurs sujets, de quelque nation qu'ils fussent. Les fils de ces maîtres, qui enseignaient la langue de Cuzco, sont dispersés aujourd'hui dans divers endroits où leurs pères l'enseignaient; mais comme ils n'ont pas la même autorité qu'eux, ils ne l'enseignent pas si facilement aux Indiens, qui la négligent par conséquent; aussi voit-on que les habitans de plusieurs provinces auxquels cette langue était commune, comme aux autres Indiens quand les premiers Espagnols entrèrent dans Cassamarca, l'ont maintenant oubliée tout-à-fait, parce qu'après la révolution de l'empire des Incas, il ne s'est trouvé personne qui ait pris le soin d'une chose si utile et si nécessaire à la prédication de l'évangile. On doit, ce me semble, attribuer la cause de cette négligence aux grandes

guerres que les Espagnols ont eues en ce pays-là, et même aux divers obstacles que le malin esprit y a mis pour empêcher les progrès de cette céleste doctrine. Il ne faut donc pas s'étonner si toutes les dépendances de la ville de Trugillo, et plusieurs autres provinces de la juridiction de Quito, ignorent entièrement cette langue générale, ni si tous les Collas, et les Puquinas, se contentant de leur langage particulier, méprisent celui de Cuzco. Ce n'est pas pourtant qu'il ne se trouve divers lieux où la langue de cette cour est encore en vogue, mais elle est si corrompue, quelle paraît toute différente, et n'a plus rien de son ancienne beauté. Il faut remarquer encore que cette confusion et cette diversité de langues, que les Incas tâchaient d'abolir avec tant de soin, s'est si fortement établie, qu'il se trouve aujourd'hui parmi les Indiens plus de différens langages qu'il n'y en avait au tems de Huayna Capac, leur dernier empereur. Il n'y a aussi presque plus de bonne intelligence ni d'amitié entre ces gentils, depuis qu'ils ont perdu l'usage de cette langue qui les unissait tous. Que s'il faut dire la vérité, l'on ne peut imputer cette faute qu'aux ministres qui ont fait la visite de ces contrées par le commandement d'un vice-roi. Car en voulant faire de grandes villes de plusieurs petites, et en joignant ensemble pour cet effet diverses

nations, ils ont été cause qu'on ne peut prêcher que très-difficilement l'évangile à ces peuples, pour la grande diversité de nations et de langues qui se sont jointes ensemble sans s'entendre. Il est impossible, à parler humainement, que les Indiens du Pérou puissent être instruits comme il faut dans notre sainte foi catholique, tant que cette confusion durera, parce que les prêtres qu'on y envoie ne savent pas, ni ne peuvent savoir toutes les langues de cet empire. Il y a des gens qui croient qu'on devrait obliger tous les Indiens à apprendre l'espagnol, afin que les prédicateurs ne prissent plus tant de peine à apprendre l'indien; mais on ne peut, à mon avis, soutenir cette opinion à moins que d'être dépourvu d'esprit. Car pourquoi voudrait-on faire apprendre aux Indiens la langue espagnole, qui leur est si mal aisée, pour leur faire oublier celle de leur cour, ou de leur pays, qui leur est si facile et si naturelle? Que si les Espagnols, qui ont l'esprit si subtil et si propre aux sciences, ne peuvent, à ce qu'ils disent, apprendre la langue générale de Cuzco, comment les Indiens, qui n'ont aucune teinture des lettres, pourront-ils apprendre l'espagnol? Pour moi, je suis persuadé que, quand même on trouverait plusieurs maîtres qui voudraient enseigner la langue espagnole aux Indiens volontairement, ils auraient toutes les

peines du monde d'en venir à bout à leur honneur; et qu'au contraire quelque prêtre que ce fût apprendrait diverses langues du Pérou, plus aisément qu'eux ne pourraient apprendre le castillan. Il ne faut donc pas que, pour nous exempter d'une aussi petite peine que celle d'apprendre la langue de leur cour, nous les chargions d'un fardeau aussi pesant que celui de leur faire oublier leur propre langue pour en apprendre une étrangère. Il suffira pour les instruire en la foi catholique qu'on se serve de la générale de Cuzco, qui n'est pas beaucoup différente des autres langages de cet empire. Mais il serait fort facile de remédier à la confusion que ces langues ont causée; les vice-rois et les autres gouverneurs n'auraient qu'à ordonner aux enfans de ceux que les Incas ont établis professeurs en la langue générale de l'enseigner aux autres Indiens, comme on faisait auparavant. Cela serait d'autant plus aisé, que je me souviens d'avoir connu un prêtre non moins docte que dévot qui, porté d'un zèle ardent pour le salut de quelques Indiens, s'appliqua fortement à l'étude de cette langue, et pria plusieurs fois ses disciples de l'étudier aussi, afin qu'il pût leur faire connaître plus aisément la religion chrétienne. Ces gens-là s'y attachèrent si fort, pour lui complaire, qu'ils la surent en moins d'un an, et la parlèrent

aussi bien que leur langue naturelle ; ce bon religieux connut par là que cette langue était incomparablement plus propre que la langue maternelle pour les instruire en la doctrine chrétienne. Que si par une médiocre diligence qu'il y employa, il put tirer des Indiens ce qu'il désirait d'eux, je ne vois pas pourquoi les vice-rois et les évêques n'en pourraient pas faire autant, s'ils s'en veulent donner le soin. Les habitans des provinces qui s'étendent depuis Quito jusqu'aux Chichas, réussiront mieux que les autres Indiens du Pérou à apprendre cette langue, parce qu'ils sont plus dociles, et ont beaucoup plus de génie. J'avoue pourtant, qu'on eût pu en venir à bout plus facilement autrefois qu'aujourd'hui ; car il est certain qu'un seul Inca, avec quelques-uns de ses collégues, était capable autrefois de gouverner un grand nombre d'Indiens, au lieu que trois cents juges ou directeurs suffisent à peine aujourd'hui pour les mettre à la raison, encore y perdent-ils leur peine la plupart du tems. Que si l'on recherche la cause de cela, on trouvera qu'elle ne vient que de la confusion des langues, qui empêche qu'ils ne se communiquent les uns avec les autres. Je pourrais prouver ici par l'autorité de plusieurs personnes qui ont essayé d'apprendre la langue générale du Pérou, qu'elle n'est pas si difficile qu'on dirait bien, et qu'il n'est pas besoin

d'employer beaucoup de tems, ni de soin pour la parler. Divers religieux qui s'y sont rendus habiles avec une médiocre étude en peuvent donner de bons témoignages. J'alléguerai ici l'exemple d'un théologien qui demeurait à Chuquiapu. L'aversion que plusieurs personnes de sa connaissance avaient pour cette langue, lui en donna un si grand dégoût à lui-même, qu'il ne put se résoudre à l'étudier, d'autant plus qu'on lui avait fait accroire qu'elle était fort difficile à apprendre; mais un prêtre étant venu un jour en cette ville, avant qu'on y fondât le collége des jésuites, pour instruire les Indiens, et prêcher publiquement en la langue générale, cette nouveauté engagea le théologien dont je parle, à aller à son sermon. Il prit garde que ce prédicateur alléguait plusieurs passages de la sainte écriture en langue Indienne, et que ceux du pays y étaient fort attentifs, et y prenaient un grand plaisir; cela le fit changer de sentiment tout-à-coup, et lui donna envie de savoir cette langue, de sorte qu'étant allé trouver le prédicateur à la fin du sermon, il lui dit: est-il possible que la parole divine qui est si mystérieuse et si douce, puisse être expliquée en un langage barbare comme celui-ci? Le prédicateur lui répondit que cela se pouvait facilement, et qu'il ne tiendrait qu'à lui d'en faire l'épreuve dans quatre ou cinq mois, s'il voulait

apprendre cette langue générale ; ce prêtre qui ne désirait rien tant que de mettre ces Indiens dans le chemin du salut, lui promit d'abord de s'y employer avec toute la diligence qu'il lui serait possible, comme en effet il n'y manqua point. Il y réussit si heureusement, par une certaine méthode que le prédicateur lui donna, qu'au bout de six mois il fut capable d'ouïr les confession des Indiens, et de leur prêcher la parole divine avec l'applaudissement de tout le monde.

CHAPITRE IV.

De l'utilité de la langue générale.

« Après avoir prouvé si clairement que les Espagnols qui habitent au Pérou peuvent sans peine apprendre la langue de la cour, il faut avouer nécessairement que ceux du pays en auront encore moins, s'ils la veulent étudier, quoiqu'ils parlent diverses langues, parce que celle-ci leur semble être propre et affectée particulièrement à leur nation. L'expérience qu'on en fait tous les jours le prouve bien, car il arrive pour l'ordinaire que les Indiens du commun peuple, qui vont à Cuzco ou aux mines de Potozi, pour y gagner leur vie et leurs habits à la sueur de

leur visage, parlent distinctement dans peu de mois cette langue, sans règles ni préceptes, par la seule conversation qu'ils ont avec les autres Indiens. Et comme cette langue est la plus noble de toutes celles de cet empire, ces gens là, quand ils sont de retour en leur pays, s'estiment aussi plus nobles et plus capables que leurs compatriotes, qui aussi leur rendent des devoirs et des honneurs extraordinaires à cause de cela. Les jésuites ont fait la même remarque dans la ville de Sulli, dont les habitans sont tous de ceux qu'on appelle *Aymardes*. Plusieurs autres religieux, et même des gouverneurs et des juges de ces provinces, ont avoué que la langue de cette cour n'est pas moins nécessaire aux Indiens que le latin l'est à nous; car outre qu'ils s'en servent utilement dans leur commerce ordinaire et dans l'acquisition des biens spirituels, elle leur ouvre l'esprit, et les rend plus capables d'apprendre ce qu'ils désirent savoir; de sorte que, par ce moyen, de barbares qu'ils étaient auparavant, ils deviennent honnêtes gens et politiques. On peut démontrer cela par l'exemple des plus sauvages d'entr'eux, qui sont les Puquinas, les Collas, les Urus, les Yuncas, et ceux des autres nations qui ne sont pas moins grossières en leurs mœurs qu'en leur langue; ils n'ont pas plutôt appris celle de Cuzco, qu'ils paraissent

dépouillés de leur barbarie, parce qu'ils ne s'étudient ensuite qu'aux galanteries de la cour, et aux matières d'état, élevant de jour en jour leur esprit aux choses les plus importantes. En un mot, ils se rendent incomparablement plus capables qu'ils n'étaient de la doctrine chrétienne, au grand contentement des prédicateurs qui savent bien la langue. Car cette connaissance les fait parler sans crainte devant leurs auditeurs. D'ailleurs les esprits des Indiens, qui la savent, sont ordinairement plus curieux que ceux des autres, ils y trouvent aussi un champ plus vaste, et semé d'une grande diversité de fleurs, qui sont autant d'ornemens pour enrichir leurs pensées ; de là vient que les Incas de Cuzco sont fort susceptibles des choses que la foi nous enseigne, parce que la langue de cette cour, qu'ils parlent élégamment, leur donne je ne sais quelle lumière pour les comprendre plus aisément. Ainsi bien qu'en diverses contrées des Indes, habitées par les plus barbares de ces peuples, tels que sont les Uriquillas et les Chirihuanas, la grâce divine ait produit plusieurs fois de grandes merveilles sans ces aides particulières, comme il sera montré ci-après ; cependant on ne peut désavouer qu'elle ne s'en soit servie la plupart du tems, en s'accommodant aux moyens humains. Ce fut sans doute par une direction particulière de la provi-

dence de Dieu, pour disposer ces barbares à la prédication de son saint évangile, que les rois Incas ont eu soin de faire que tous leurs vassaux éclairés de la lumière de la loi naturelle eussent une langue générale qu'ils entendissent. Mais ce nous est une grande honte de voir que ces gentils aient travaillé si fortement, pour exterminer la confusion des langues de leur pays, dont ils sont venus à bout si heureusement; et que tout au contraire nous ayons été si peu soigneux d'une chose si propre à instruire les Indiens en la doctrine de N. S. Jésus-Christ. Cependant comme il n'y a rien de si difficile dont les gouverneurs de ce pays-là ne puissent venir à bout, ils pourraient, à mon avis, mettre ordre à ceci bien aisément, s'ils en voulaient prendre le soin; et il ne leur serait pas plus mal aisé de faire apprendre cette langue générale à ces peuples, que d'assujétir leurs villes, ce qui servirait entièrement à dissiper les ténèbres de l'idolatrie et de la barbarie, pour réduire ces gentils au nombre des fidèles chrétiens. »

Tout ce que je viens de dire en ce chapitre et au précédent, est tiré mot à mot du R. P. Blas Valera, et je l'ai bien voulu rapporter ici, parce qu'il m'a semblé nécessaire et fort important pour l'avancement de la doctrine chrétienne. Le P. Blas Valera, qui était fort versé dans la con-

naissance de plusieurs langues, ajoute une observation particulière, touchant ce que la langue du Pérou a de conforme avec la langue latine, la grecque et l'hébraïque; je n'ai pas jugé nécessaire de la mettre ici. Mais pour ne pas sortir du sujet de ces langues, je rapporterai ce que le même P. Blas Valera dit judicieusement en un autre endroit, où il réfute l'opinion de quelques-uns, qui veulent que les Indiens du Nouveau-Monde soient sortis des juifs issus d'Abraham; ils produisent, pour prouver ce paradoxe, quelques mots de la langue générale du Pérou, qui ont en effet quelque conformité avec les mots hébreux, non pas tant en la signification qu'au ton de la voix. Le P. Blas Valera, qui veut prouver le contraire, dit entr'autres choses: « Que la langue générale du Pérou manque des lettres que nous avons remarquées ci-devant, B. D. F. G. I. J. X., et qu'il y a par conséquent fort peu d'apparence que les juifs, qui sont si fort amis d'Abraham leur père qu'ils ont toujours son nom à la bouche, aient parlé une langue qui n'a point de B. qui est la principale lettre requise à la prononciation du nom Abraham. Nous ajouterons une autre raison à celle-là, savoir qu'il n'y a point de syllabes dans cette langue, où il y ait deux consonnes, dont l'une soit liquide et l'autre muette, comme *bra*, *cra*, *cro*, *pla*, *pri*, *ella*, *ello*, etc.,

de sorte que, pour nommer Abraham en cette langue générale, il leur manquerait non seulement la lettre B, mais encore la syllabe *bra*; il est aisé d'inférer de là qu'on ne peut approuver ceux qui sur une simple conjecture veulent soutenir une chose qu'on ne sait point par aucune raison évidente. Outre cela, quoiqu'il soit vrai qu'il y ait quelques mots dans la langue générale du Pérou, composés de lettres muettes et liquides, tels que sont *papri*, *buacra*, *rocro*, *pocra*, *chacra*, *llaclla*, *choclla*, cependant on ne peut les détacher autrement des syllabes qu'en séparant l'une d'avec l'autre, comme qui dirait *pap-ri*, *huac-ra*, *roc-ro*, *poc-ra*, *chac-ra*, *llac-la*, *choc-llo*, etc. Les Espagnols ne prennent pas garde à cela, mais ils corrompent dans leur prononciation les lettres et les syllabes. Car au lieu que les Indiens prononcent pampa, qui signifie *place*, les Espagnols disent bamba, Inga pour Inca, et locro pour rocro; enfin il n'y a presque point de mot qu'ils ne corrompent, comme nous l'avons montré ci-devant assez au long, et comme nous le montrerons ci-après. Reprenons maintenant la suite de notre histoire.

CHAPITRE V.

De la troisième fête solennelle, qu'on faisait en l'honneur du soleil.

Il y avait quatre principales fêtes que les Incas célébraient à leur cour. Nous avons déjà parlé des deux premières, nous parlerons des deux dernières dans ce chapitre et dans les suivans.

La troisième fête solennelle était nommée *Cuscuieraymi*, et se faisait après les semailles, quand leur maïs commençait de paraître hors de terre. Ils offraient alors au soleil quantité d'agneaux, de moutons et de brebis brehaignes, et le priaient de commander à la gelée de ne point toucher à leur maïs. Ils honoraient cette fête de danses et de festins, où ils buvaient à l'excès. On partageait la chair des victimes aux assistans, parce que les sacrifices se faisaient pour tous. Il est vrai qu'on ne présentait qu'au soleil seulement le principal agneau, avec le sang et la fressure de toutes les autres bêtes immolées, qu'on jettait ensuite dans le feu, pour y être consumées, comme on le pratiquait à la fête Raymi.

Au reste, il ne faut pas s'étonner s'ils faisaient des sacrifices et des vœux au soleil pour garantir leur maïs des mauvais effets de la gelée, dans les

tems qu'elle pouvait leur nuire le plus, puisque ce blé était leur principale nourriture, et la gelée ce qui l'endommageait davantage. Il faut remarquer ici qu'il gèle toute l'année, tant en été qu'en hiver dans cette vallée de Cuzco, dans celle de Sacsahuana et aux autres de la frontière, et qu'il n'y fait pas même tant de froid à Noël qu'à la Saint-Jean, à cause que le soleil est plus éloigné d'eux en ce tems-là. J'ai observé à Cuzco que lors que ces Indiens ne voyaient point la nuit de nuées au ciel, ils allumaient du feu chez eux, et en mettaient aux fumiers pour faire de la fumée, parce que, disaient-ils, cette fumée tenait lieu d'un nuage, et empêchait qu'il ne gelât. Mais je ne sais pas si on le fait encore aujourd'hui, je ne sais pas non plus les raisons de cette pratique, et de beaucoup d'autres que j'ai vu observer dans ma patrie, parce qu'étant fort jeune lorsque j'y étais, je ne me mettais pas en peine de les demander.

CHAPITRE VI.

De leur quatrième fête, accompagnée de jeûnes, et comment ils se purifiaient de leurs maux.

L'ON appellait *Citu* la quatrième et dernière fête solennelle que les rois incas célébraient en

leur cour. Elle leur était à tous un sujet de grande réjouissance, parce qu'ils la solennisaient ordinairement quand ils voulaient bannir de la ville et des lieux voisins toutes les maladies, les peines et les faiblesses qui tourmentent les hommes. Cette fête était comme l'expiation des gentils; ils faisaient de grandes cérémonies, et ils s'y préparaient même par l'abstinence, outre qu'ils n'approchaient point de leurs femmes pendant tout ce tems-là. Ils observaient ce jeûne le premier jour de la lune du mois de septembre, après l'équinoxe. Nous remarquerons, à l'égard du jeûne, qu'il y en avait de deux sortes parmi les Incas, dont le plus austère était celui auquel ils ne buvaient que de l'eau et mangeaient un peu de maïs tout cru; il ne durait que trois jours, à cause qu'il était fort rigoureux; on le nommait *Hatunccaci*, c'est-à-dire le grand jeûne. Mais le second, qu'on appelait *Caci*, n'était pas si rude ni si fâcheux, car on pouvait manger le maïs rôti et en plus grande quantité, des herbes crues, comme nous mangeons des raves et des laitues, et une espèce d'épicerie appelée *acci* ou *huchu*, qu'on mêlait avec du sel. D'ailleurs, il leur était permis de boire de leur liqueur ordinaire; mais non pas de goûter ni chair ni poissons, ni même des herbes qui fussent assaison-

nées, outre qu'ils ne devaient manger qu'une fois le jour.

Après qu'ils s'étaient ainsi bien préparés, et que tous en général, hommes, femmes et enfans, avaient jeûné un jour entier fort rigidement, ils passaient la nuit suivante à faire du pain appelé *cançu*. Lorsqu'ils en avaient fait des pelotes, ils les mettaient dans de grandes marmites de terre, parce qu'ils n'avaient pas l'usage des fours; ils le faisaient cuire à demi, jusqu'à ce qu'il fût réduit en masse. Ils avaient de deux sortes de pains: on mêlait dans la pâte d'une espèce de ces pains le sang des jeunes garçons et des enfans de cinq ans et de dix, qu'on leur tirait d'entre les deux sourcils et des narines, ce qui était leur saignée ordinaire dans leurs maladies. Comme le pain que j'ai vu faire autrefois était pour divers effets, ils en cuisaient chaque sorte à part, et les parens s'assemblaient pour cette cérémonie. Tous les frères allaient à la maison de l'aîné, et ceux qui n'en avaient point se rendaient au logis du parent le plus proche et le plus âgé.

Tous ceux qui avaient jeûné se lavaient le corps la même nuit qu'on pétrissait ce pain, un peu avant qu'il fût jour; ils prenaient ensuite un peu de cette pâte mêlée avec du sang, dont ils se frottaient la tête, le visage, l'estomac, les épaules, les bras et les cuisses, afin de se nétoyer, à

ce qu'ils disaient, parce qu'ils s'imaginaient d'éloigner ainsi de leurs corps toutes sortes de maladies et de faiblesses. Cela fait, le plus âgé et le plus qualifié de la maison prenait une masse de cette pâte, dont il frottait la porte de la rue, et l'y laissait attachée pour une marque de la purification des corps, qui s'était faite en cette maison. Cependant le grand-prêtre faisait ces mêmes cérémonies dans le Palais et dans le Temple du Soleil; puis il envoyait d'autres prêtres pour en faire autant en la maison des femmes de cet astre, et dans Huanaccauri, temple qui était à une lieue de la ville, qu'ils avaient en très-grande vénération, parce qu'il avait été le premier lieu où s'arrêta l'Inca Manco Capac, quand il vint à Cuzco, comme nous l'avons dit en son lieu. Ils envoyaient aussi des prêtres aux autres lieux sacrés, et où le diable leur parlait, en se disant Dieu. Pour la cérémonie qui se faisait en la maison du roi, elle était réservée au plus ancien de ses oncles, du nombre des légitimes.

Après cela, dès que le soleil commençait à paraître, ils l'adoraient et le priaient très-humblement qu'il lui plût éloigner d'eux tous les maux intérieurs ou extérieurs, ils rompaient leur jeûne avec l'autre pain qu'on avait préparé sans aucun sang. Après cette adoration, qui se faisait à une certaine heure, qui leur était marquée, afin

qu'ils adorassent le soleil tous en même tems; on voyait sortir de la forteresse un Inca de sang royal. Celui-ci, comme un courrier du soleil, était vêtu richement. Il avait une robe retroussée autour du corps, et une lance à la main, garnie d'une bordure de plumes de diverses couleurs, qui entourait le bois depuis la pointe jusqu'à la poignée, le tout enrichi de quantité d'anneaux d'or. Cette lance, ainsi ornée, servait aussi d'une espèce d'étendart en tems de guerre; ce courrier magnifique sortait de la forteresse, et non pas du temple du Soleil, parce qu'ils le regardaient comme un messager de guerre, et qu'on ne parlait dans cette forteresse, destinée à être la demeure du soleil, que de ce qui concernait les armes, au lieu qu'on ne traitait dans son temple que des affaires de paix. Il descendait dans cet équipage du haut de la côte appelée *Sacsahuamam*, secouant la lance qu'il tenait en main, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au milieu de la principale place. Là, il allait joindre quatre autres Incas du sang royal, qui avaient de mêmes lances que lui, et leurs robes retroussées, comme c'est la coutume de tous les Indiens de les porter ainsi, pour n'en être pas incommodés toutes les fois qu'ils veulent courir ou faire quelque chose d'importance; lorsque ce courrier était venu là, il touchait de sa lance celles des quatre Incas, auxquels

il disait que le soleil leur commandait, comme à ses agens et ses messagers, de chasser de la ville et du pays voisin toutes les incommodités et les maladies qu'ils y trouveraient. Les Incas partaient en même tems, et allaient par les quatre grands chemins qui aboutissent à la ville, et par où ils tiennent qu'on va aux quatre parties du monde, appelées *Tahuantinsuyu*. Alors tous les habitans, hommes et femmes, jeunes et vieux, voyant passer ces quatre courriers se mettaient aux portes de leurs maisons, et en faisant de grandes acclamations et des applaudissemens extraordinaires, ils secouaient leurs robes, comme s'ils en eussent voulu ôter la poussière, et mettaient ensuite la main sur la tête, sur le visage, sur les bras et sur les cuisses, qu'ils se frottaient comme s'ils eussent voulu laver ces parties, s'imaginant qu'ils chassaient par ce moyen les maux de leurs maisons, afin que ces courriers du soleil les bannissent de la ville. On ne faisait pas seulement cela dans les rues par où passaient les quatre Incas, mais encore par toute la ville en général, d'où ces messagers sortaient avec leurs lances à la main, et allaient à un quart de lieue de là, où ils trouvaient quatre autres Incas, non de ceux du sang royal, mais des privilégiés, lesquels prenant leurs lances, couraient tout de même un quart de lieue, et ainsi ils allaient par relais,

des uns aux autres, jusqu'à cinq ou six lieues de la ville, où ils plantaient aussitôt leurs piques, afin de montrer que les maux étaient bornés là, pour se tenir au delà de ces limites.

CHAPITRE VII.

De la fête qu'on faisait de nuit pour chasser bien loin les maux de la ville.

La nuit suivante ils sortaient publiquement, ayant en main des flambeaux faits de paille, tissus comme de la natte, et tous ronds par le bout, en forme de cabas; on appelait ces flambeaux *pancuncu*, et ils duraient assez long-tems sans s'éteindre. Ils les attachaient avec une ficelle, qui avait une aune de long, et ils parcouraient ainsi toutes les rues de la ville; ils sortaient ensuite dehors, comme s'ils eussent voulu dire qu'ils chassaient avec ces flambeaux les maux de la nuit, tout de même qu'ils avaient exterminé avec les lances ceux du jour. Ils jetaient enfin ces flambeaux presque brûlés dans la rivière, où ils s'étaient lavés le jour précédent, afin que son courant emportât jusque dans la mer les maux qu'ils avaient chassés de leurs maisons, et par conséquent de la ville. Que si quelqu'un rencontrait

le lendemain, au bord de l'eau, quelque bout de ces flambeaux, il s'en éloignait sur-le-champ aussi vîte que du feu, de peur qu'ayant servi aux autres pour expier leurs maux ils ne lui fussent contagieux et funestes.

Après qu'ils s'étaient ainsi servis du fer et du feu pour exterminer les malheurs qui leur pouvaient arriver durant tout ce quartier de la lune, ils faisaient des réjouissances publiques : ils rendaient grâces au soleil de ce qu'il les avait délivrés de leurs maux, et lui sacrifiaient quantité d'agneaux et de moutons, dont on jetait dans le feu le sang et la fressure, mais on rôtissait publiquement la chair, et on la partageait entre tous ceux qui se trouvaient à cette fète. Enfin on passait tout ce tems-là en chansons, en danses et en festins, et on n'oubliait rien de ce qui pouvait donner quelque plaisir dans les maisons particulières ou dans les places publiques, pour montrer par là que le bien qu'ils recevaient de leur Dieu leur était commun à tous.

J'ai vu solenniser une partie de cette fête dans mon enfance. J'ai remarqué que le premier Inca, tenant une lance en main, sortit avant tous, non de la forteresse, qui était déjà déserte, mais d'une maison des Incas, appelée *Collcampatà*, qui est à l'une des avenues de la montagne. Je vis courir les quatre Incas avec leurs lances, et

pris garde que tous les assistans se mirent à secouer leurs robes et à faire toutes les autres grimaces qui leur étaient ordinaires. Je leur vis manger ensuite le pain appelé *cancu*, et porter leur pancundus ou leurs flambeaux allumés. Mais quant à la fête qui se fit de nuit, j'avoue que je ne m'y trouvai pas, à cause qu'elle se faisait à une heure indue, et qu'on me coucha, parce que, comme j'ai dit, j'étais encore enfant. Cependant je sais fort bien que j'aperçus le lendemain qu'il y avait un de ces flambleaux à demi brûlé dans un ruisseau du milieu de la place, qu'on avait jeté tout auprès de la maison de Jean de Cellorsco, mon compagnon d'école, d'où tous les jeunes garçons indiens qui passaient par là, s'enfuyaient comme si on les eût voulu battre; mais pour moi, je ne bougeais, parce que j'en ignorais la cause, et il y a apparence que si on me l'eût dite, j'aurais fait comme les autres, n'ayant pour lors que six ou sept ans tout au plus. Ce flambeau fut jeté dans la ville, à l'endroit que je viens de rapporter, parce qu'ils ne célébraient plus cette fête avec les mêmes solennités et le respect qu'ils témoignaient au tems de leurs rois, ni pour bannir les maux qui les pouvaient attaquer, parce qu'ils étaient déjà désabusés de ces folies; mais ils les célébraient seulement en mémoire du passé, à cause qu'il y avait

encore parmi eux plusieurs vieillards qui n'étaient pas baptisés, et qui continuaient de vivre dans leur superstition et dans leur idolâtrie. Au tems des Incas, ils ne portaient ces flambeaux que jusque hors les portes de la ville, où ils les jetaient, et ils répandaient l'eau dont ils s'étaient lavés dans les ruisseaux, afin que le courant l'emportât bien loin de leurs maisons. Car il ne leur était pas permis de la répandre ailleurs, de peur que les maux dont ils s'étaient nettoyés ne demeurassent entr'eux, s'ils ne la jetaient dans la rivière.

Les Indiens faisaient encore une autre fête, que chacun solennisait particulièrement dans sa maison. Car après qu'ils avaient fait leur récolte, et serré la moisson dans leurs greniers, appellés *pirua*, ils offraient en sacrifice au soleil un peu de suif qu'ils brûlaient. Mais les gentilshommes et ceux qui étaient riches, lui présentaient en offrande des lapins domestiques, qu'on nommait *coy*, et ils les jetaient aussi dans le feu, rendant grâces à leur dieu de ce qu'il leur avait donné du pain à manger cette année-là; ils le priaient ensuite de recommander à leurs greniers la garde du pain, et des grains qu'il leur avait donnés pour leur nourriture; c'était en cela que consistaient leurs principales prières.

Leurs prêtres faisaient aussi durant l'année beau-

coup d'autres vœux dans la maison du soleil, dont ils ne sortaient jamais, et ces prières n'avaient rien de commun avec celles des autres quatre fêtes principales, dont nous avons parlé. Car celles-ci étaient comme leurs Pâques, au lieu que leurs fêtes communes étaient les sacrifices ordinaires qu'ils faisaient au soleil à chaque lune. Ils célébraient aussi des fêtes particulières lorsqu'ils remportaient quelque victoire, ou que quelque province se soumettait volontairement à l'Inca. Ils remerciaient le soleil comme l'auteur de tous leurs bons succès. On solennisait ces fêtes dans son temple, mais avec moins de cérémonies que les quatre principales.

CHAPITRE VIII.

Description de la ville impériale de Cuzco.

L'Inca Manco Capac fonda le premier la ville impériale de Cuzco, que les Espagnols ont depuis honorée de plusieurs beaux titres; sans lui ôter son nom propre; ils l'appellent la grande ville de Cuzco, capitale des royaumes et des provinces du Pérou. Ils l'ont encore nommée *Tolède-la-Neuve*; mais ils ont aboli ce nom, parce qu'il leur a paru impropre. Car outre que Cuzco n'a point de ri-

vière qui l'environne, comme Tolède, sa situation ne lui ressemble en aucune manière. Car elle a d'un côté une montagne fort haute, et de l'autre une grande plaine; d'ailleurs ses rues sont larges, et ses places extrêmement grandes. Aussi est-ce pour cela que tous les Espagnols en général, et les notaires royaux se tiennent à son premier nom dans les écritures publiques; mais on peut dire qu'il y a bien des rapports entre la ville de Cuzco et celle de Rome. Premièrement, elles ont été fondées l'une et l'autre par leurs premiers rois. Secondement, elles ont toutes deux conquis, et assujéti à leur empire diverses nations. En troisième lieu, les souverains de l'une et de l'autre ont fait un grand nombre de lois pour le gouvernement de leurs états; et en quatrième lieu, elles ont produit de grands hommes, qui n'ont pas moins excellé dans la morale que dans la politique. Que si de ce côté-là Rome a eu de l'avantage au-dessus de Cuzco, comme il n'en faut pas douter, ce n'a pas été pour en avoir eu de plus habiles, mais parce qu'elle a eu le bonheur de posséder les sciences, qui ont servi à immortaliser leurs grands hommes, qui ont été également versés dans les armes et dans les lettres. Les uns ont fait de grandes actions en tems de paix et de guerre, et les autres les ont écrites pour l'honneur de leur patrie, et pour en conserver la mé-

moire à leurs concitoyens. Comme ces deux choses sont héroïques et illustres, il serait bien difficile, ce me semble, de conclure à laquelle des deux on doit donner la préférence. Le grand Jules César, qui les a glorieusement exercées l'une et l'autre, en pourra être un juge compétent. Il y en a cependant qui mettront en doute s'il faut préférer aux hommes d'épée les gens de lettres qui, par leurs écrits, ont immortalisé leurs belles actions; ou bien s'il faut faire plus de cas de ces autres qui leur ont donné matière d'écrire par leurs exploits. On peut alléguer à mon avis bien des raisons en faveur des deux partis; mais je les laisserai à part, pour m'arrêter sur le malheur de ma patrie. Elle a produit des hommes illustres dans les armes, capables, par la beauté de leur génie, de pénétrer les sciences les plus relevées, mais qui néanmoins en ont été dépourvus, parce que les lettres n'étaient point connues dans leur pays; cette ignorance est cause qu'ils n'ont pas transmis à la postérité leurs exploits, non plus que leurs paroles mémorables, qui par conséquent ont été malheureusement ensevelies dans le silence, avec tout l'état de leur république. Il est vrai qu'il nous en est resté quelques fragmens, mais ce n'a été que par une tradition assez incertaine de père en fils, qui même s'est perdue enfin par la révolution du tems et la domination étran-

gère, suivant le cours ordinaire des empires les plus florissans qui sont sujets à ces décadences. Comme j'ai donc eu dessein de rafraîchir la mémoire de ce peu d'antiquités qui sont restées des ruines de mon pays, j'ai entrepris volontiers ce pénible ouvrage, pour empêcher qu'elles ne se perdissent entièrement, et pour faire connaître l'état de cette ancienne république. Mais parce que Cuzco est comme la mère et la reine de ce vaste empire, j'en ferai dans ce chapitre une description particulière, tirée de la tradition que j'en ai eue de mes parens, et de ce que j'en ai vu de mes propres yeux. Je dirai donc comment s'appelaient anciennement les quartiers de cette grande ville, qui conservaient encore leurs anciens noms au tems que j'en partis, c'est-à-dire en 1560. Mais on en a changé depuis quelques-uns dans les paroisses.

Le roi Manco Capac ayant considéré les grandes commodités de la belle vallée de Cuzco, et son agréable situation dans une campagne fort large, environnée de tous côtés de hautes montagnes, où coulent quatre ruisseaux qui arrosent toute la vallée, sans y comprendre une fort belle fontaine dont on tire du sel, et remarquant d'ailleurs la fertilité du pays et la bonté de l'air, il résolut d'y fonder la capitale de son empire. Il suivit en cela l'intention du soleil

son père, si l'on en croit les Indiens. Ce climat est plus froid que chaud, quoique pourtant il ne le soit pas si fort, que les habitans aient besoin de recourir au feu pour se chauffer, car ils s'en peuvent passer, pourvu qu'ils se tiennent dans une chambre qui ne soit pas exposée au grand air; aussi peuvent-ils aller habillés en hiver comme en été, sans que cela les incommode, et se couvrir de même quand ils se couchent. Ainsi le climat est également tempéré toute l'année, en quelque degré que ce soit, de froid ou de chaleur, que l'on considère les diverses contrées de cet empire; et comme ce climat est aussi fort sec, la viande y est si peu sujète à se corrompre, que si l'on en met une pièce dans une chambre, où l'on laisse les fenêtres ouvertes, elle se conservera cent jours, si l'on veut, et deviendra sèche comme un jambon, bien loin de se gâter. Voilà ce que je puis assurer touchant la chair du bétail de ce pays-là : mais je n'oserais assurer la même chose de celui qu'on y a fait venir d'Espagne, parce que les qualités en étant peut-être différentes, elles pourraient causer aussi des effets différens, outre qu'au tems que j'y étais on n'y tuait encore aucun bétail de celui que les Espagnols y avaient amené. D'ailleurs, il n'y a que fort peu de mouches dans toute la ville de Cuzco, encore se tiennent-elles au soleil, sans qu'il en

entre aucune dans les maisons. On n'y voit point des guêpes, ni d'autres insectes nuisibles. Les premières maisons de cette ville furent bâties au bas de la colline appelée *Sacsahuamam*, qui est entre l'orient et le septentrion de la ville. Les successeurs de Manco Capac bâtirent depuis au sommet de la même montagne cette haute forteresse, qui fut démolie par les Espagnols dès qu'ils s'en furent rendus les maîtres. Nous avons remarqué au commencement que la ville était divisée en deux parties. Le chemin d'Antisuyu, qui regarde l'orient, en faisait la séparation ; la partie septentrionale se nommait Hanan-Cuzco, c'est-à-dire, Cuzco-la-Haute, et celle du midi Hurin-Cuzco, c'est-à-dire, Cuzco-la-Basse. Le nom du principal quartier de cette ville était Collecampata; j'ignore la signification de ce nom, c'était peut-être un mot particulier des Incas. Le mot *pata*, signifie un lieu fort large, fait en forme de galerie, il signifie encore un escalier, ou un degré, et un perron.

Ce fut en ce quartier que Manco Capac fit bâtir son palais royal, qui échut depuis à Paullu, fils de Huayna Capac. Je me souviens d'y avoir vu tout auprès une espèce de halle fort grande et spacieuse, qui servait à solenniser les principales fêtes en tems de pluie. Quand je partis de Cuzco, ce seul bâtiment était sur pied, car il ne

restait plus que les masures du palais ; et des autres semblables édifices. Passant plus avant du côté d'orient on trouvait le quartier de Cantutpata; c'est-à-dire, le Parterre-aux-OEillets, ainsi nommé à cause du mot cantut qui est une fleur à peu près semblable aux œillets d'Espagne, dont il n'y en avait aucun en ce pays-là avant que les Espagnols s'en fussent rendus les maîtres. Cette fleur ressemble à peu près à celle que produit l'aubépine de Portugal, excepté qu'elle est plus grande. Que si l'on va encore plus avant du même côté, on entre dans un autre carrefour nommé *Pumacurcu*, c'est-à-dire, la Porte-aux-Lions, à cause que c'était là qu'on les attachait avant que de les présenter à l'Inca, en attendant qu'on eût un peu adouci leur fougue, pour les mettre au lieu destiné à leur servir de gîte. Il y a une autre fort grande rue jointe à celle-là, appelée *Tococachi*, j'ignore la signification de ce nom-là ; je sais bien que *toco* signifie fenêtre, et *cachi* du sel; mais que voudrait dire sel de fenêtre? Il faut donc, à mon avis, que ce soit un nom propre qui ait une autre signification que je ne sais pas. Le couvent des religieux de Saint-François fut premièrement bâti en ce quartier-là, d'où, si l'on va du côté du midi, on trouve le carrefour de Munaycença, qui veut dire *aime-narine*; muna signifie *aimer*, et cença, *narine*. Mais je ne saurais dire pour-

quoi ils imposèrent ce nom à cette rue, quoique ce ne fût pas sans quelque sujet, ni sans une particulière superstition, parce qu'on ne donnait jamais de noms au hasard. Après cette rue, tirant vers le midi, suit celle de Rimacpampa, qui est fort grande, et qui signifie la *place qui parle*, parce que c'était dans cette rue que les Incas faisaient publier leurs édits. Ces ordonnances étaient publiées en certain tems de l'année, afin que les habitans n'en prétendissent cause d'ignorance, et qu'ils se missent en devoir de les exécuter; on lui donna aussi ce nom, parce que la place publique par où l'on allait à Collasuyu, était en ce quartier. En sortant de cette rue, tirant encore vers le midi, l'on entre dans celle de Pumapchupan, qui signifie *queue de lion*, parce que ce carrefour aboutit en pointe par deux ruisseaux qui vont se joindre ensemble. On lui donna encore ce nom pour faire connaître que cette rue était la dernière de la ville, ou peut-être parce qu'on y nourrissait des lions et d'autres animaux sauvages. Assez loin de ce quartier, du côté d'occident, il y avait un bourg de plus de trois cents maisons, appelé *Cayaucachi*; il était éloigné des dernières maisons de la ville de plus de mille pas. Je parle de l'an 1560; car au tems où j'écris ceci, qui est en l'an 1602, ce bourg, à ce que l'on m'a dit, s'est avancé jusque dans la ville, à cause des bâ-

timens qu'on y a faits qui l'environnent de toutes parts.

A mille autres pas de la ville, on trouve le quartier de Chaquillebaca, qui me semble être un nom propre; ou bien, s'il est composé, il n'est pas moins absurde que les autres. De ce lieu-là, l'on prend le grand chemin qui mène à Contisuyu; il y a tout auprès de ce dernier endroit deux conduits dont l'eau est extrêmement belle, et vient par des aquéducs qui sont sous terre; c'est un ouvrage fort antique, et dont la source est inconnue aux Indiens, soit qu'ils n'en aient point eu de tradition, ou qu'elle se soit perdue avec le tems. Ils en appellent les tuyaux collquemachuay, c'est-à-dire couleuvres d'argent, à cause de la ressemblance de l'eau avec ce métail, et des tuyaux avec les couleuvres, parce qu'ils vont en serpentant comme ces animaux. J'ai appris depuis que la ville s'est déjà peuplée de ce côté-là jusqu'à Chaquillchaca. Si l'on continue de faire le même tour, allant de l'occident au nord, l'on trouve une autre rue appelée *Pichu*, qui est hors la ville, et aboutit à celle de Quillipata. Plus avant, au nord de la ville, allant par le même circuit, est l'avenue de Carmença, nom propre, et qui n'est point de la langue générale, par où l'on gagne le grand chemin qui conduit à Chinchasuyu. On va de cette avenue, en continuant

toujours ce circuit du côté d'orient, dans le carrefour de Haucapuncu, c'est-à-dire, la Porte-du-Sanctuaire, parce que, comme nous avons dit ci-devant, le mot huaca signifiait, outre plusieurs autres choses, temple ou sanctuaire. Le mot puncu signifie porte, et ce lieu est ainsi nommé parce qu'un grand ruisseau qui passe par le milieu de la principale place de Cuzco entre par cette rue. Il y a à côté de ce ruisseau une rue fort large et fort longue; l'une et l'autre traversent la ville et aboutissent à une lieue et demie dans le grand chemin de Callasuyu. Ils appelèrent l'avenue de ce ruisseau et de cette rue la Porte-du-Sanctuaire ou du Temple, à cause que les habitans de cette ville tenaient pour sacrées toutes les autres rues par où l'on allait au temple du soleil et à la maison des vierges choisies; ces rues étaient aussi dédiées au soleil. Ils appelèrent aussi Queue-de-Lion le lieu par où l'on en sortait, pour montrer par-là que comme leur ville était sainte par rapport aux lois et à la religion, ainsi on la pouvait comparer au lion en valeur, et en grandeur de courage par rapport aux armes. Ce quartier de Huacapuncu va se joindre à celui de Collcampata, par où nous avons commencé le tour de la ville, de sorte qu'il se trouve fait entièrement.

—

CHAPITRE IX.

La ville de Cuzco contenait une description de tout cet empire.

Les Incas divisèrent les quartiers de leur ville par les quatre parties de l'empire qu'ils appelèrent Tahuantinsuyu. Manco Capac ordonna que les sauvages qu'il avait soumis se logeassent à Cuzco, conformément aux lieux d'où ils étaient sortis; de sorte que ceux de l'orient demeurassent à l'orient, ceux de l'occident à l'occident, et ainsi des autres. De cette manière, par une conformité bien remarquable, les maisons de ces premiers vassaux se trouvaient situées toutes en rond par dedans, selon l'étendue de ce grand circuit, et à mesure que l'on conquérait de nouveaux peuples, ils se logeaient selon la situation des provinces d'où ils étaient venus. Les Curacas y faisaient bâtir aussi des hôtels pour y loger quand ils iraient à la cour, chacun y observant l'ordre requis et l'assiette de sa province, tantôt à main droite et tantôt à gauche ou par le derrière, accommodant le bâtiment à la disposition de son pays; ce qu'ils faisient avec tant d'ordre et en gardant si bien les proportions, qu'en considérant les quartiers, les avenues et les maisons de tant de nations différentes, et

de quelle manière ils y vivaient, l'on voyait par-là tout l'état de cet empire comme dans un miroir ou dans une carte de cosmographie; Pedro de Cieça parle ainsi de la situation de Cuzco à cet égard au 90e chapitre de son livre. « Quoique cette ville fût peuplée d'étrangers et de peuples différens, tels qu'étaient les Indiens de Chili et de Pasto; les Caniares, les Chachapoias, les Guancas, les Collas, et ainsi des autres dont nous pouvons avoir traité ci-devant, il était aisé de les reconnaître tous séparément, à cause du bon ordre qu'ils observaient; car chaque peuple établissait sa demeure au lieu qui lui était marqué pour son quartier par les gouverneurs de la ville. Ils pratiquaient tous la manière de vivre de leurs aïeuls, et étaient habillés à la manière de leurs pays, de sorte que quand ils eussent été cent mille, tous joints ensemble, on les aurait connus aisément par les marques et les ornemens qu'ils portaient sur la tête » Ces marques consistaient en une espèce de toque que chaque nation portait différente de l'autre et selon l'usage de son pays, car elles n'étaient point de l'invention des Incas; ces rois avaient seulement approuvé cette coutume afin qu'on ne confondît pas les nations qui étaient depuis Pasto jusqu'à Chili, à l'étendue de plus de treize cents lieues, comme le remarque encore Pedro de Cieça, au 38e chapitre de son livre.

Tout ce grand enclos de quartiers et de maisons était habité seulement par les sujets de tout l'empire; les Incas privilégiés, ni ceux du sang royal n'y demeuraient pas. Ce n'était proprement que les faubourgs de la ville, que nous décrirons ensuite avec tous ses quartiers du septentrion au midi. Nous décrirons aussi de rue en rue les principaux bâtimens, et surtout ceux de la fondation des rois, et nous y comprendrons le partage qu'en firent les Espagnols lorsqu'ils se rendirent maîtres de cette ville.

De la colline que l'on appelle *Sacsahuamam*, découle un petit ruisseau qui va se rendre, du côté du nord au sud, au dernier quartier de Cuzco, nommé *Pumachupam*, et ce ruisseau sépare là la ville des faubourgs. Il y a plus avant une fort grande rue qu'on appelle maintenant du nom de *Saint-Augustin*, qui s'étend aussi du nord au sud du même côté, aboutissant depuis les maisons du premier Inca Manco Capac à la place de Rimac-Pampa : trois ou quatre autres rues de l'orient à l'occident, traversent le grand espace qui est entre cette rue et ce ruisseau. Les Incas du sang royal habitaient tout ce quartier; ils étaient divisés par leurs branches qu'ils appelaient *ayllus;* car quoiqu'ils fussent d'une même race, étant tous sortis du roi Manco-Capac, ils ne laissaient pas pour cela de faire diversement

l'arbre de leur généalogie, et de les tirer des branches des princes qu'ils spécifiaient et dont ils se disaient descendus. Nous faisons cette remarque, parce que les historiens espagnols ont traité ce sujet fort confusément; car, quand ils veulent marquer ces généalogies, ils se contentent de dire qu'une telle et une telle race est sortie de cette tige, et en marquent seulement la différence. Mais, quoi qu'il en soit, ce n'était toujours qu'une même souche, comme on le peut connaître par la manière de parler des Indiens qui appellent généralement toutes ces familles divisées *capac ayllu*, c'est-à-dire augustes, de sang royal. Ils honorent aussi du nom d'Incas tous ceux de la même race indifféremment; c'est-à-dire qu'ils les appellent *hommes de sang royal*, et les femmes *pallas* ou *princesses de naissance royale*. Je me souviens que les Espagnols, dont je mettrai ici les noms, demeuraient de mon tems dans ce quartier-là, Rodrigo de Pineda, Jean de Savedra, Diego Hortis de Huzman, Pedro de los Rios, avec son frere Diego, Jeronimo Costillias, Gaspar Jara, qui tenait la maison où est aujourd'hui le couvent de Saint-Augustin; Michel Chanches, Jean de Sainte-Croix, Allonso de Soto, Gabriel Carrera, Diego de Trugilio, qui fut un des premiers conquérans et des treize qui tinrent bon avec don François Piçarro,

comme il sera dit en son lieu ; Antoine Ruis de Guevara et Jean de Sallas, frère de l'archevêque de Séville et inquisiteur général ; il y en avait encore plusieurs autres dont je ne me souviens pas, tous grands seigneurs et de qui plusieurs vassaux relevaient, et qui étaient du nombre des seconds conquérans du Pérou ; il faut remarquer qu'on appelle *premiers conquérans* les cent soixante Espagnols qui furent avec don François Piçarro lorsqu'on prit Atahuallpa, et les seconds conquérans ceux qui entrèrent dans le Pérou avec don Diego d'Almagro et avec dom Pedro d'Alvarado. Ces seconds conquérans honoraient fort les premiers, quoiqu'il y en eût plusieurs du premier rang qui leur fussent inférieurs en qualité. On choisit, après mon départ de Cuzco, une de ces maisons pour y fonder le couvent de Saint-Augustin.

Vers le haut de la rue de Saint-Augustin, entrant plus avant dans la ville, l'on trouve le couvent de Sainte-Claire ; cette maison appartenait autrefois à Alonso Diaz, gendre de Pedro Arias d'Avila. Il y a plusieurs maisons d'Espagnols à la main droite de ce couvent; on y voyait autrefois celle de François de Barientos, qui échut depuis à Jean Alvarez Maldonado. On trouve du même côté le logis d'Hernando Bachicao, duquel fut héritier Jean Alonso Pala-

mona ; le palais de l'évêque est vis-à-vis de ces bâtimens en tirant vers le midi ; tous les appartemens de ce palais ont appartenu autrefois à Jean de Balza et ensuite à François de Villacastin. L'église cathédrale, qui aboutit à la principale place, n'est pas loin de là ; elle était, du tems des Incas, une espèce de place extrêmement belle, où les Indiens solennisaient leurs fêtes lorsqu'il pleuvait. Ce fut le seul édifice qui resta de toutes les maisons de Viracocha VIII, roi du Pérou : les Espagnols allèrent s'y loger quand ils entrèrent dans cette ville, à cause de la commodité du lieu où ils se pouvaient rallier ensemble en cas de nécessité. Cette halle était autrefois couverte de chaume : je la vis depuis couvrir de tuiles. On trouve en allant à l'église cathédrale, du côté du nord, plusieurs maisons avec de grandes portes, par où l'on va à la principale place de la ville, et c'était là que se tenaient autrefois les gens de métier ; de même que du côté du midi de la grande église il y a plusieurs boutiques où demeurent les plus riches marchands de la ville ; on trouve derrière l'église les maisons de Jean de Berrio et plusieurs autres dont je ne nomme pas les maîtres, parce que j'ai oublié leurs noms ; et au delà de ces boutiques on voit les logis de Diego Maldonado surnommé *le riche*, parce qu'il le fut sans doute plus qu'aucun autre bourgeois de

Cuzco, outre qu'il était du nombre des premiers conquérans de ce pays-là. Ce quartier s'appelait du tems des Incas *Hatuncancha*, c'est-à-dire la Grande-Rue, où était le palais du roi inca Yupanqui, et vers le midi, au milieu de la rue, celui de François Hernandes Giron. Là même, un peu plus avant, étaient les maisons d'Antoine Altamirano, des premiers conquérans, de François de Friaz, de Sébastien de Carçalla, et plusieurs autres bâties sur le derrière et à côté de celles-ci, sans y comprendre celle du roi Tupac inca Yupanqui. Cet endroit de la ville se nomme *Puca-Marca*, c'est-à-dire rue de couleur. Si l'on va plus avant, vers le midi, on trouve une autre rue fort grande dont j'ai oublié le nom, où l'on voit les maisons d'Alonso de Loaysa, de Martin de Menesez, de Jean de Figueroa, de don Pedro Puerto, de Garcia de Melo, de François Delgado, et de plusieurs autres grands seigneurs. Il y a plus avant dans ce quartier, tirant vers le sud, la place que l'on appelle *Yntipampa*, c'est-à-dire place du Soleil, parce qu'elle était devant sa maison et devant son temple, où ceux qui n'étaient pas Incas attendaient avec leurs offrandes, parce qu'il ne leur était pas permis d'y entrer : les prêtres recevaient ces offrandes et les présentaient à l'image du soleil. L'endroit où était le temple se nommait *Caricancha*, c'est-à-dire

quartier d'or, d'argent et de pierreries, à cause de la grande quantité qu'il y en avait, comme nous avons dit ailleurs : on trouve plus avant le quartier de Pumapchupam, qui est compris dans les faubourgs de la ville.

CHAPITRE X.

Des écoles de Cuzco, des trois maisons royales, et de celles des vierges choisies.

Pour pouvoir décrire par ordre les quartiers de Cuzco, dont je n'ai pas parlé encore, il faut que je retourne à celui de Huacapuncu, qui est la porte du sanctuaire. Ce quartier était au nord de la principale place, où aboutissait, du côté du midi, une autre grande rue, dont j'ai oublié le nom ; on pourrait le nommer proprement l'université, ou le quartier des écoles, parce qu'il y avait celles que fonda le roi inca Roca, comme nous l'avons dit dans sa vie. Les Indiens nomment ce lieu-là *Yncha Huachi*, comme qui dirait maison où l'on enseigne. Il y avait dans ces colléges des professeurs publics, dont les uns étaient leurs philosophes, et leurs poètes, appelés *Amautas* et *Haravec*, dont on faisait grand cas. Aussi avaient-ils quantité d'écoliers, et particulièrement des princes du sang. En sortant de l'université, vers

le midi, on trouvait deux rues où il y avait deux maisons royales, qui aboutissaient à la place principale et en comprenaient toute l'étendue. Celle de ces maisons qui était à l'orient de l'autre s'appelait *Cocacora*, c'est-à-dire un grand terrain, à cause de la vaste étendue de la place, que les Incas avaient fait aplanir, comme le remarque Pedro de Cieça, au quatre-vingt-douzième chapitre de son livre. Ce fut là que le roi inca Roca fit bâtir une de ses maisons royales, en faveur des écoles qui étaient tout auprès, et dont il allait souvent ouïr les professeurs. Je n'ai rien pu apprendre touchant cette maison de Cocacora, parce qu'elle était déjà démolie de mon tems; tout ce que j'en puis dire, est que lorsqu'on fit le partage de la ville, elle échut par sort à Gonçalo Piçarro, frère du marquis dom François Piçarro, qui fut un de ceux qui la gagnèrent. Je me souviens encore que, n'étant encore âgé que de huit à neuf ans, j'eus le bonheur de connaître ce cavalier à Cuzco, après la bataille de Huana, avant celle de Sacsahuana; j'en fus aussi bien traité que si j'eusse été son propre fils. L'autre maison royale, située à l'occident de Cocacora, se nommait *Casana*, c'est-à-dire chose à faire pâmer, nom qui lui fut donné pour une marque d'admiration, afin de montrer par là que les bâtimens en étaient si grands et si beaux, qu'on

ne les pouvait regarder attentivement sans tomber en pamoison, s'il faut ainsi dire. C'était le palais du grand Pachacutec, fils du petit-fils d'Inca Roca. Cet Inca le fit bâtir là pour être plus près des écoles que son bisaïeul avait fondées ; en effet, elles étaient derrière son palais, et y étaient même jointes, sans qu'il y eût aucune séparation. Leurs principales portes étaient dans la rue et regardaient sur l'eau; mais il y en avait d'autres sur le derrière, par où les rois allaient ouïr les leçons de leurs philosophes, et l'Inca Pachacutec, qui était un grand législateur, prenait lui-même la peine d'enseigner assez souvent, et d'expliquer ses lois et ses ordonnances. Je me souviens que les Espagnols s'avisèrent de mon tems d'ouvrir une rue qui séparait les écoles des maisons royales. On voyait en cet endroit la plupart des murailles du palais de Casana, faites de briques, et travaillées si artistement, qu'on jugerait bien que le bâtiment en avait été royal, sans y comprendre la halle qui servait de place, comme je l'ai dit, à ces Indiens, pour y faire leurs danses et leurs fêtes solennelles. Elle était si grande, que soixante cavaliers y pouvaient joûter commodément ou darder les cannes; c'est là qu'est le couvent des religieux de saint François. Mais comme il était trop éloigné de l'endroit où demeuraient les Espagnols, on le transféra à Ta-

cocachi. Un seul appartement de ce lieu-là aurait suffi pour une église, qui pouvait contenir beaucoup de monde, pour les cellules, le dortoir, le réfectoire et les autres logemens du couvent; l'on pouvait même y faire un cloître. Tout ce grand enclos fut donné à ces religieux par Jean de Poncorvo; un des premiers conquérans, à qui il était échu dans le partage général : il est bien vrai que plusieurs autres Espagnols y avaient part, mais ils avaient acheté leurs droits. Cependant les religieux de saint François allèrent demeurer ailleurs quelque tems après, comme nous le dirons au chapitre suivant, où nous traiterons de l'aumône que leur firent les habitans, pour acheter une place et y bâtir une église. Je me souviens encore d'avoir vu démolir cette halle, et faire au quartier de Casana les boutiques qui s'y voient à présent, où demeurent les marchands et les artisans.

La principale place de la ville, que l'on nomme *Aucaypata*, c'est-à-dire lieu de réjouissance, est devant ces maisons royales. Elle a environ deux cents pas ou quatre cents pieds de long du côté du nord au sud, elle en a cent cinquante de large jusqu'à la rivière du côté de l'est à l'ouest. Au bout de la place, tirant vers le midi, il y avait deux autres maisons royales. La plus proche de la rivière s'appelait *Amarucancha*, c'est-à-dire le quartier des grandes couleuvres. Cette

maison, située vis-à-vis de Casana, était le palais de Huayna Capac, et c'est maintenant le collége des Jésuites. J'ai vu les principaux restes de cet édifice, savoir : une grande place couverte, un peu moindre que celle de Casana, et un fort beau pavillon fait en rond, qui était au milieu de la place, devant le palais; nous en parlerons plus particulièrement en un autre endroit, à cause que ce fut ici le premier lieu de retraite qu'eurent les Espagnols à Cuzco. La place, qui est le principal de ce bâtiment, échut dans le premier partage à Hernando Piçarro, frère du marquis dom François Piçarro, qui fut aussi des premiers conquérans de cette ville, que je vis à la Cour de Madrid en 1562. Les autres appartemens furent donnés à plusieurs autres personnes, comme à Mancio Serra de Leguizamo, à Antoine Altamirano, à Alonso de Maçuela, qui fut aussi de la première conquête, et, depuis, Martin d'Olmos en hérita. L'on en réserva aussi une partie pour en faire une prison, et les autres échurent à plusieurs dont je ne me souviens pas. La rue du Soleil est au quartier d'Amarucancha, du côté de l'orient, et la maison des vierges choisies, qui lui étaient dédiées, était au milieu de cette rue. Elle se nommait *Aclla-huaci*, dont il a été parlé assez au long en son lieu. Nous n'avons plus qu'à traiter de ce qui est resté de son

bâtiment. François Meccia en eut une partie, savoir : celle qui est sur l'avenue de la place, où il y a quantité de boutiques de marchands; et les autres échurent à plusieurs, comme à Pedro del Barco, au licencié de la Gama, etc. Tous ces quartiers de la ville et ces maisons royales, dont j'ai parlé, étaient à l'orient du ruisseau qui passe au milieu de la place principale, devant laquelle, et à ses côtés, les Incas avaient trois grandes galeries, ou salles couvertes en forme de halle, pour y célébrer, en tems de pluie, leurs fêtes les plus solennelles à la nouvelle lune de certains mois et au tems des solstices. Lorsque les Indiens mirent le feu à la ville, dans la révolte générale qu'ils firent contre les Espagnols, ces trois quartiers de Collcampata, de Casana et d'Amarucancha, n'en furent point endommagés. Mais pour le quatrième, où logeaient les Espagnols et où est à présent l'église cathédrale, ils y jetèrent une si grande quantité de pots à feu, que la flamme prit à plus de vingt endroits, mais elle fut enfin éteinte d'une manière extraordinaire, comme je le dirai ailleurs. Car quelque peine qu'ils prissent de brûler ce bâtiment cette nuit-là et les suivantes, Dieu ne le permit pas, faisant connaître par ces merveilles qu'il voulait que la foi catholique fût prêchée dans cet empire, où les Espagnols s'étaient introduits. Quant au tem-

ple du soleil et à la maison des vierges choisies, les Indiens, qui mirent le feu partout ailleurs dans le dessein de brûler les Espagnols, n'y touchèrent point.

CHAPITRE XI.

Des rues et des maisons qui sont à l'occident de la rivière.

Toutes les maisons royales et les autres bâtimens de Cuzco dont nous avons parlé étaient à l'orient de la petite rivière, qui passe au milieu de cette ville. On voyait à l'occident de la même rivière la place que l'on appelle *Cucipata*, c'est-à-dire, lieu de réjouissance et de fête. Ces deux places n'en faisaient qu'une du tems des *Incas*, et toute la rivière de ce côté-là était couverte d'une espèce de pont fait d'un entablement d'ais et de grosses poutres. On avait fait ce pont pour joindre à la principale place une autre qui n'était pas tout-à-fait si grande, à cause qu'il accourait un si grand nombre de gens de toutes parts à ces fêtes du soleil, que la principale place ne pouvait pas les contenir tous. Ils couvrirent ainsi la rivière d'ais et de poutres, parce qu'ils ne savaient point faire des voûtes ni des arcades. Les Espagnols y firent depuis quatre ponts de charpente-

rie, que je me souviens d'avoir vus, et qui étaient tous d'une même façon; mais quelque tems après ils en firent trois avec des arcades. Ces deux places n'étaient point séparées du tems que j'étais à Cuzco, et n'avaient aucunes maisons de l'un ni de l'autre côté de la rivière, comme elles en ont maintenant. Elle furent bâties en 1555, Garcillasso de la Vega, mon père et mon bon seigneur, étant pour lors gouverneur de Cuzco. On les adjugea en propre à la ville, qui, quoi qu'elle eût été la capitale et la reine de ce grand empire, était si pauvre qu'elle n'avait pas alors un double de rente, et je serais bien en peine de dire le revenu qu'elle a maintenant. Les rois incas n'avaient fait aucuns bâtimens à l'occident de la rivière, et l'on n'y voyait que l'enclos des faubourgs dont nous avons déjà parlé. Il semble qu'ils avaient gardé ces places afin que les rois à venir y fissent bâtir leurs maisons, à l'exemple de leurs ancêtres. Car quoi qu'ils héritassent de leurs palais, ils ne laissaient pas d'en faire pour eux de particulier, pour une marque de grandeur et de majesté. Car ils les appellaient de leur nom, comme toutes les autres choses qui retenaient celui des Incas leurs seigneurs; ce qui était sans doute un effet particulier de la grandeur de ces rois. Les Espagnols firent bâtir en ces quartiers-là les maisons où ils demeurèrent, que je décrirai

l'une après l'autre, tirant du côté du nord au sud, selon qu'elles étaient situées, et je dirai en même tems à qui elles appartenaient, lorsque je partis de Cuzco.

Les premières maisons que l'on trouvait, depuis la porte appelée *Huacapuncu*, en descendant le long de la rivière, étaient celles de Pedro d'Orvo, et de Jean Pancorvo, où demeurait Alonso de Marchena, parce que Jean Pancorvo ne voulait pas permettre qu'il logeât ailleurs, à cause de l'ancienne amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre. Passant plus avant vers le milieu de la ville, on voyait les logis de Hernand Bravo de Laguna, qui avaient appartenu à Antoine Navarro, et à Lope Martin, l'un des premiers conquérans. Je ne parle point, pour éviter la longueur, de quelques autres maisons qui étaient jointes à celles-là; d'ailleurs elles n'étaient point habitées par des Espagnols, j'en dis autant de certaines rues. On trouvait après les maisons de Hernand Bravo, celle d'Alonso d'Hinoyosa, qui avait appartenu autrefois au licencié Carvayal, frère de Yllen Suares Carvayal commissaire, dont parlent les histoires du Pérou. Plus avant du nord au sud était la place de Cucipata, appelée aujourd'hui du nom de *Notre-Dame-de-la-Merci*. Il y avait là une espèce de foire ou de marché que les Indiens appellent *Catu*; quantité de gens de l'un et l'autre

sexe, se voyant réduits aux dernières extrémités, y étalaient leurs merceries, et y troquaient une chose pour l'autre. Car en ce tems-là l'usage de la monnaie n'y était pas établi, et ne le fut point encore vingt ans après. Lorsqu'on a traversé cette place, l'on découvre du côté du midi le couvent de Notre-Dame-de-la-Merci, qui contient tout un quartier de quatre rues; il y avait alors derrière ce couvent d'autres maisons habitées par les Indiens, que je passe sous silence, parce que je ne m'en souviens pas.

Les maisons les plus proches de cet endroit de la ville, que l'on appellait *Carmenca*, et que l'on trouvait en descendant lelong de la rue, étaient celles de Diego de Sylva, qui était mon parrain de confirmation, et fils du fameux Felician de Sylva. Il y a au milieu de cette rue, et vers le midi de ces maisons, celle de Pedro Lopes de Cacalla qui fut secrétaire du gouverneur Gasca, celle de Jean de Betanços, et plusieurs autres, qui sont aux deux côtés et au derrière de ces maisons, où ne demeuraient aucuns Indiens. Passant plus avant vers le midi, on voit au milieu de la rue les maisons d'Alonso de Mesa, des premiers conquérans, qui aboutissent à la place de Notre-Dame. Je ne parle point de plusieurs autres qui sont jointes au derrière et au côté de celle-ci, pour venir à celles d'Alonso de Mesa, qui sont vers le

midi, et qui furent autrefois à Garcillasso de la Vega, mon cher seigneur. Il y avait au plus haut de la principale porte une galerie fort longue et étroite, d'où les plus qualifiés de la ville regardaient le combat des taureaux et les jeux de cannes qui se faisaient à cette place; je dirai en passant qu'avant que ces maisons fussent à mon père, elles appartenaient à un gentilhomme des premiers conquérans appelé *François d'Onat*, qui mourut à la bataille de Chupas. De cette galerie, et de plusieurs autres endroits de la ville, on voit sur la grande montagne neigeuse une pointe de rocher en forme de pyramide, qui est si haute, qu'encore qu'elle soit éloignée de vingt-cinq lieues et environnée de quantité d'autres rochers, on ne laisse pas de la voir fort distinctement; d'ailleurs on ne découvre autre chose dans toute l'étendue de la montagne que de la neige, laquelle y est éternelle. L'on appelle ce rocher Villcanuta, c'est-à-dire, une chose sacrée, ou qui est merveilleuse, parce que les Indiens ne donnent jamais le nom de Cillca, dans leurs entretiens familiers, qu'aux choses qui sont extraordinaires et merveilleuses, au nombre desquelles on doit mettre sans doute cette haute pyramide; je m'en rapporte au jugement de ceux qui l'ont vue ou qui la verront. A l'occident de la maison de mon père, était celle de Vasco de Guevara, des seconds conquérans;

cette maison appartint depuis à la Coya, Dona Béatrix, fille de Huayna Capac. Plus avant vers le midi, on voyait le logis d'Antoine de Quinonnes, qui aboutissait aussi à la place de Notre-Dame, au milieu de la rue. Il y avait aussi la maison de Thomas Vasquez des premiers conquérans, qui la tenait d'Alonso de Toro, lieutenant général de Gonçalo Piçarro, qui a été tué, à ce que l'on croit, par don Diego Gonçales, son beau père, pour l'appréhension qu'il eut de lui à cause de quelques affaires domestiques. Il y avait, à l'ouest de la maison Thomas Vasquez, celle qui avait appartenu autrefois à don Pedro Louis de Cabrera, et qui fut depuis à Rodrigo d'Esquivel. On voyait au midi de ce même logis de Thomas Vasquez, celui de don Antoine Pereira, fils de Lopes Martin, Portugais, après lequel on trouvait la maison de Pedro Alonso Carasco, des premiers conquérans; et au midi de celle-là, il y en avait quelques autres peu considérables, et les dernières de ce quartier-là, qui se peuplaient peu à peu, en l'an 1557 et 58. Mais pour retourner maintenant aux avenues de la colline de Carmenca, je pense avoir dit qu'il y avait à l'ouest des maisons de Diego de Sylva, celles qui avaient appartenu à François de Vilafort, des premiers conquérans, et des treize compagnons de François Piçarro. On trouvait à leur midi, vers le mi-

lieu de la ville, une grande place en carré où il n'y avait aucune maison, et du même côté l'on en découvrait une autre fort belle où est à présent le couvent de Saint-François, au devant duquel il y a encore une place fort large. On voit au milieu de la rue, et du côté du midi, la maison de Jean-Jules Hoyeda, l'un des premiers conquérans, et père de dom Gomez de Tordoya, qui est encore en vie. A l'ouest de celle-ci, l'on en trouve une autre qui appartenait à Martin d'Arbicto, et c'était là que se bornaient ces maisons en l'an 1560. Du moins, à l'ouest de cette dernière, il n'y avait d'abord qu'une grande plaine inhabitée, et qui ne servait qu'au manége des chevaux ; mais l'on y fit bâtir ensuite ce fameux et riche hôpital d'Indiens que l'on y voit aujourd'hui, et qui fut fondé l'an 1555 ou 1556, comme nous le dirons tout à l'heure. Il n'y avait alors dans tous ces quartiers-là que les maisons dont nous venons de parler ; et s'il y en a d'autres à présent, on les y a bâties depuis. Quoiqu'il en soit, tous les seigneurs et les cavaliers que je viens de nommer dans ce discours doivent être doublement nobles, et par leur naissance et par leurs exploits, puisqu'ils avaient gagné un si puissant et si riche empire. Ils étaient en assez bon nombre, et il n'y en avait que dix tout au plus que je ne connaissais pas.

CHAPITRE XII.

Des aumônes de la ville qui furent employées en œuvres pies.

Avant que je traite de la fondation de cet hôpital d'Indiens et des premières aumônes que l'on fit pour le bâtir, il faut que je parle du don que les bourgeois de la ville firent aux religieux de saint François pour payer la place et le bâtiment de leur église, puisque l'un et l'autre fut exécuté sous le gouvernement de mon père Garcillasso de la Vega. Nous avons déjà dit que le couvent de ces religieux était à Casana; ils prièrent donc Jean Rodriguez de Villabos de les vouloir accommoder de cette place et des bâtimens qu'il y avait; ensuite ils lui présentèrent une lettre obtenue en chancellerie, qui lui enjoignait de les mettre en possession de ce terrain pour le prix dont ils conviendraient ensemble, et qui fut de vingt-deux mille deux cents ducats. Après cette convention, le gardien de l'ordre, qui était un religieux récollet, nommé frère Jean Gallegos, homme d'une vie sainte et fort exemplaire, en fit le paiement dans la maison de mon père, en lingots d'argent fin. Quelques-uns des assistans furent bien étonnés de

voir que ces pauvres religieux payaient cette grosse somme au bout du court terme qui leur était fixé ; mais le gardien leur répondit : « Messieurs, que cela ne vous paraisse point étrange, vous saurez que c'est une œuvre du ciel et un effet de la charité de cette ville, que je prie Dieu de conserver. Lundi dernier je n'avais pas la valeur de trois cents ducats, et aujourd'hui, qui n'est que jeudi, je me suis trouvé tout l'argent que vous venez de voir. Ces deux nuits passées il est venu en secret un si grand nombre d'Indiens, cavaliers, soldats et autres, pour m'apporter des aumônes, que j'ai été contraint d'en renvoyer plusieurs lorsque j'ai vu qu'il y en avait au delà de ce qui nous était nécessaire. Bien plus, ces deux dernières nuits nous n'avons pu dormir dans notre couvent, et la porte a toujours été ouverte pour recevoir les aumônes de ceux qui en venaient offrir à toute heure. » Voilà ce que je me souviens d'avoir ouï dire à ce bon religieux, sur la grande charité des habitans de Cuzco.

Pour revenir à la fondation de l'hôpital, il faut savoir que le F. Antoine de Saint-Michel, d'une noble famille de Salamanque, et qui était vrai imitateur des vertus de saint François, succéda à ce gardien. Il fut ensuite évêque de Chili, et cette nouvelle dignité ne l'empêcha pas de mener une vie sainte, comme les deux royaumes

de Chili et du Pérou le publient encore aujourd'hui. La seconde année des trois qu'il devait être en charge, il prêcha le carême dans la grande église de Cuzco, et il fit trois sermons la semaine, c'est-à-dire, le dimanche, le mercredi et le vendredi. De sorte qu'il prit une occasion de représenter à ses auditeurs qu'il serait à propos d'avoir un hôpital d'Indiens qui fût gouverné par quelque confrérie ou communauté, de même que l'hôpital des Espagnols. Il ajouta que cette fondation donnerait un moyen à tous les Espagnols, tant aux conquérans qu'aux autres, de s'acquitter des obligations qu'ils avaient à ce pays. Il leur insinua la même chose dans les autres prédications qu'il fit durant la semaine; et le dimanche suivant, pour les mieux disposer à s'élargir en aumônes, il leur parla de cette manière: « Messieurs, le gouverneur de la ville et moi ferons la quête cet après-midi, à une heure; et puisqu'il s'agit d'une œuvre si sainte, je vous prie, pour l'amour de Dieu, de n'être pas moins charitables, ni moins généreux que vous avez été braves et vaillans à conquérir cet empire. » Après leur avoir fait cette exhortation, le gouverneur et lui allèrent quêter par la ville chez les seuls Indiens; et vers la nuit, mon père, de retour au logis, me donna le mémoire des aumônes qu'on avait recueillies. J'en fis le calcul, et

il se trouva qu'elles montaient à vingt-huit mille et cinq cents poids, qui font trente-quatre mille deux cents ducats. Quelques-uns avaient donné jusqu'à mille poids, et la moindre aumône était de cinq cents, qui valent six cents ducats. Le jour suivant, ils demandèrent à tout le monde indifféremment, et pour couper court, ils reçurent en peu de mois plus de cent mille ducats. D'abord même qu'on sut dans le royaume que la fondation de cet hôpital s'était faite pour ceux du pays, on redoubla les aumônes de toutes parts durant cette année, et il y eut plusieurs personnes qui léguèrent pour cette œuvre pie une partie considérable de leur bien. On n'eut pas plus tôt commencé de bâtir, que les Indiens de la juridiction de Cuzco, persuadés qu'on travaillait pour eux, y apportèrent de grandes richesses.

Lorsqu'on jeta les fondemens de cet édifice, Garcillasso de la Vega, mon père, en qualité de gouverneur de la ville, posa la première pierre, sur laquelle il mit un double ducat à deux têtes, qui représentaient leurs majestés catholiques don Ferdinand, et la reine Isabelle. Cela fut d'autant plus rare, qu'on n'avait point vu encore dans tout ce pays des pièces d'or ni d'aucun autre métal, et qu'on n'y battait pas monnaie. Les marchands espagnols étaient alors accoutumés à faire échange de leurs marchandises avec celles

du pays, et ils y trouvaient mieux leur compte. Quelque curieux avait sans doute porté cette pièce d'or, parce qu'elle était de la marque d'Espagne, et il y a grande apparence qu'il en fit présent à mon père pour la faire voir dans une si bonne occasion comme une chose nouvelle. En effet, il n'y eut personne de toute l'assemblée qui n'eût la curiosité de la voir; et tous les cavaliers qui se trouvèrent à cette solennité avouèrent d'un commun accord que c'était la première pièce monnoyée qu'on eût vue dans le pays, et qu'elle ne pouvait être mieux employée qu'à une œuvre si mémorable. Diego Maldonado, natif de Salamanque, surnommé le *Riche*, à cause des grands biens qu'il possédait, et l'un des principaux magistrats de la police, mit sur cette pierre une plaque d'argent, où ses armes étaient gravées; mais c'était peu de chose, eu égard à la magnificence de l'édifice. Les souverains pontifes accordèrent ensuite plusieurs indulgences à ceux qui mouraient dans cet hôpital: une Indienne de ma connaissance, et qui était de sang royal, n'en fut pas plus tôt avertie, que se voyant proche de sa fin, elle souhaita d'y aller rendre l'esprit. Ses parens eurent beau lui représenter que c'était un affront pour eux, et qu'elle ne devait point sortir de sa maison, puisqu'elle n'y manquait de rien: elle fit réponse qu'elle ne pen-

sait pas tant à la guérison de son corps, qu'à celle de l'âme; que le prince de l'église comblait de grâces et d'indulgences les personnes qui allaient mourir dans cet hôpital, et qu'elle voulait profiter de ses offres. Elle y fut donc portée, mais au lieu d'entrer à l'infirmerie, elle fit mettre son petit lit dans un des coins de l'église, où elle voulut qu'on lui creusât d'abord une fosse. Ensuite elle demanda à être ensevelie avec l'habit des religieux de saint François; elle envoya quérir des cierges pour son enterrement, reçut le saint-sacrement de l'autel et l'extrême-onction, et ne cessa d'invoquer Dieu, et la sainte Vierge sa mère: enfin, après avoir été quatre jours dans ce bon état, elle rendit l'âme. Les habitans de la ville, touchés d'une si belle action, et de ce qu'une Indienne était morte si chrétiennement, voulurent honorer sa sépulture de leur présence, afin que les autres Indiens fussent animés à suivre son exemple. Les ecclésiastiques et les laïques assistèrent à ses funérailles, avec les personnes les plus qualifiées de Cuzco; et tous les parens de la défunte prirent cette solennité pour une grande faveur. Mais après avoir fait toutes ces descriptions, qui m'ont paru nécessaires à mon dessein, il est tems que je raconte la vie et les grandes actions du dixième roi.

—

CHAPITRE XIII.

De la nouvelle conquête qu'entreprit de faire le roi Inca Yupanqui.

—

Après que le bon prince Inca Yupanqui eut fait la pompe funèbre de son père, et pris solennellement la bordure de couleur, avec la possession de l'empire, il visita tous ses royaumes et ses provinces pour gagner l'affection du peuple. Cette visite dura plus de trois années, à la fin desquelles il s'en retourna à Cuzco. Après qu'il s'y fut reposé quelque tems, il mit en délibération avec ceux de son conseil s'il attaquerait le pays des Antis, qui était à l'orient de Cuzco. La grande montagne qui bornait son empire de ce côté-là était si couverte de neige en toutes saisons, qu'il n'y avait pas moyen de la traverser, de sorte qu'il cherchait quelque rivière qui pût le conduire de l'ouest à l'est.

Le dessein que l'Inca Yupanqui se proposait dans cette expédition, était de ramener ces peuples barbares de leurs méchantes coutumes, et de leur faire adorer le soleil son père. Mais outre la difficulté que nous venons de toucher, il avait ouï dire que ce vaste pays n'était pas également habité partout, et qu'il y avait des montagnes,

des lacs et des marécages qui en rendaient une bonne partie inculte et même inaccessible. Au milieu de tous ces embarras il apprit que la meilleure province de ce pays-là était Muzu, en espagnol Los Moxos, et qu'on y pouvait entrer par un grand fleuve à l'est de Cuzco. Il y a cinq rivières considérables, dont chacune a un nom particulier, qui servent à grossir ce fleuve; mais avant cela elles se joignent ensemble avec une infinité de petits ruisseaux, et prennent le nom d'*Amarumayu*. Il me serait difficile de vous dire de quel côté cette rivière va se rendre dans la mer du nord. Mais, eu égard à sa profondeur, et à l'impétuosité de ses eaux qui courent jusqu'à l'est, elle ne peut être que d'une grande étendue. Les Espagnols l'ont appelée *Rio-de-la-Plata*, ou la *Rivière-d'Argent*, parce, dit-on, qu'à leur première arrivée sur ces côtes ils demandèrent aux naturels du pays s'il y avait de l'argent; et que ceux-ci leur répondirent qu'ils en trouveraient quantité à la source de cette grande rivière; mais il n'y en a point du tout. Quoi qu'il en soit, après la rivière d'Orellana, elle doit passer pour la plus oonsidérable de toutes celles qui nous sont connues jusqu'à présent. Les Indiens l'appellent *Parabuay;* et si ce mot est de la langue générale du Pérou, il signifie laissez-moi pleuvoir, comme si la rivière orgueilleuse

de ce qu'elle croît et déborde d'une façon admirable, disait d'elle-même, laissez-moi pleuvoir, et vous verrez des merveilles. Mais si le mot parabuay est d'une autre langue que de celle du Pérou, je ne sais point ce qu'il peut signifier. Pour revenir aux cinq grandes rivières, il faut savoir qu'elles perdent leurs noms particuliers, quand elles viennent à se joindre ensemble, et à former ce fleuve rapide, nommé *Amarumayu*. On lui a donné ce titre par excellence; puisque mayu signifie rivière, et qu'amaru sont les grosses couleuvres qui se trouvent sur les montagnes de ce pays-là; c'est-à-dire, qu'elle est aussi grande entre les rivières, que l'amaru entre les couleuvres.

CHAPITRE XIV.

Du succès de l'entreprise sur Muzu.

Ce fut par cette grande rivière, qu'on n'a guère bien connue jusqu'ici, que le roi Inca Yupanqui jugea qu'il pourrait entrer dans la province de Muzu; du moins il croyait qu'il était impossible de s'y acheminer par terre, à cause des lacs, des marécages, des précipices et des montagnes qu'on y découvre de toutes parts.

Cette résolution prise, il fit couper une prodigieuse quantité d'arbres d'un certain bois dont je ne sais pas le nom en indien, et que les Espagnols appellent *figuier*, parce qu'il est fort souple, mais qui d'ailleurs ne produit point de figues. Il se passa deux années entières à couper tout ce bois et à construire des radeaux et des canots. Cela fait, on y embarqua dessus dix mille hommes avec tout l'équipage, les vivres et tous les préparatifs nécessaires : l'Inca choisit un mestre de camp, un général, et tous les autres chefs de l'armée, qui étaient Incas de sang royal. Au reste, ces radeaux pouvaient contenir quarante ou cinquante hommes chacun, et il y avait au milieu une espèce de plancher d'une aune ou environ de hauteur, sous lequel on mettait les provisions de bouche afin qu'elles ne se mouillassent pas. Avec ces préparatifs, les Incas se mirent sur la rivière, où ils eurent à soutenir plusieurs combats avec les Chunchus qui demeuraient de l'un et de l'autre côté du fleuve. Ces barbares les attaquaient sur l'eau et à terre lorsque les Incas voulaient y aborder, et ils leur décochaient de grands coups de flèches, qui sont les armes les plus communes à toutes les nations des Antis. Ils avaient le visage, les bras, les cuisses et tout le corps tachetés de diverses couleurs ; ce qui venait peut-être de l'ardeur excessive du soleil,

qui les contraignait d'aller tout nus; ils portaient sur la tête de grands panaches faits de plumes de perroquets et d'autres oiseaux. Quoi qu'il en soit, après avoir escarmouché long-tems de part et d'autre, ils promirent enfin de se ranger à l'obéissance de l'Inca Yupanqui, et ils lui envoyèrent pour tribut plusieurs sortes de guenons et de perroquets, du miel, de la cire et quantité d'autres choses que leur pays produisait. Ils continuèrent à payer cette redevance jusqu'à la mort de Tupac Amaru, le dernier des Incas, à qui le vice-roi don François de Toledo fit trancher la tête. Il y eut de ces Indiens Chunchus qui allèrent à Cuzco avec des ambassadeurs, et qui demandèrent la permission à l'Inca de peupler une ville auprès de Tono, à vingt-six lieues de Cuzco, afin d'être plus à portée de le servir dans le besoin. Leur requête fut accordée, et leurs descendans y ont demeuré jusqu'à ce jour. Après que les Incas eurent soumis ces deux nations, qui habitaient de l'un et de l'autre côté de cette rivière, qu'on appelle vulgairement *Chunchu*, du nom même de la province, ils passèrent plus avant, et assujétirent plusieurs autres peuples jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Muzu, qui est un pays fertile à deux cents lieues de Cuzco, et dont les habitans étaient fort aguerris.

C'est une opinion reçue parmi les Incas que

ces troupes arrivèrent en petit nombre dans ce pays-là, soit à cause des guerres qu'elles avaient soutenues en chemin, ou de la fatigue du voyage. A leur premier abord, ils tâchèrent de persuader aux Muzus qu'il était de leur intérêt d'obéir à leur Inca. Ils leur remontrèrent qu'il était fils du soleil; que son père l'avait envoyé du ciel pour apprendre aux hommes à vivre en créatures raisonnables et non pas en bêtes, et qu'ils devaient préférer l'adoration d'un si grand dieu à celle des animaux et des autres choses viles. Ce discours ébranla si bien les Muzus, que les Incas se crurent obligés de leur donner un plus long détail de leurs coutumes et de leurs lois. Ils en vinrent même jusqu'à leur parler des grandes actions de leurs monarques et du nombre des provinces qu'ils avaient assujéties, dont la plupart des habitans s'étaient rendus de leur bon gré, avaient adoré les Incas comme leurs dieux, et les avaient priés de les recevoir pour vassaux. Ils leur racontèrent aussi le songe de l'Inca Viracocha et tous ses beaux exploits. Les Muzus, touchés de ces merveilles, furent bien aises de lier amitié avec les Incas, d'embrasser leur religion et leurs coutumes, et de rendre tous les services qu'ils pourraient à l'Inca; mais ils ne voulurent point devenir ses tributaires ni ses vassaux, parce, dirent-ils, qu'il ne les avait pas vaincus à force d'armes.

On les reçut sous ces conditions, et les Muzus permirent au reste de ces troupes délabrées, qui n'étaient pas plus de mille hommes, de s'établir dans leur pays et de se marier avec leurs filles. L'amitié se fortifia si bien par ces alliances, que les Muzus respectent encore aujourd'hui cette race des Incas, et qu'ils suivent leurs conseils en paix et en guerre. Après s'être ainsi alliés, ils envoyèrent pour ambassadeurs à Cuzco quelques-uns des plus nobles d'entre eux, afin d'y adorer l'Inca comme fils du soleil, et de confirmer l'étroite amitié qu'ils avaient faite avec ses sujets. Ces ambassadeurs firent un grand circuit pour éviter les mauvais chemins et se rendre à Cuzco. L'Inca leur fit un très-bon accueil et les honora de plusieurs priviléges particuliers; il voulut ensuite qu'on leur donnât une ample connaissance de sa cour, de ses lois, de sa religion et de sa manière de vivre. Les Muzus, bien instruits de toutes ces choses, retournèrent chez eux fort satisfaits, et cette alliance dura jusqu'à ce que les Espagnols entrèrent dans le Pérou et qu'ils le conquirent.

Les Incas ajoutent à ces particularités qu'au tems de Huayna Capac, leurs descendans, qui s'étaient établis parmi les Muzus, avaient formé le dessein de retourner à Cuzco avec leurs femmes et leurs enfans; mais que sur le point d'exécu-

ter cette résolution, ils apprirent que l'Inca Huayna Capac était mort; que les Espagnols avaient conquis le Pérou, et que par cette conquête tout l'empire des Incas était perdu. De sorte qu'au lieu de se mettre en chemin, ils restèrent dans le pays des Muzus, où ils sont toujours en grande vénération. Au reste, on dit que la rivière a six lieues de large dans cet endroit, et que ceux du pays mettent deux jours à la traverser dans leurs canots.

CHAPITRE XV.

Des monumens qui ont subsisté de la conquête que les gens de l'Inca firent des Muzus.

Tout ce que nous avons dit de cette conquête, et de la découverte que le roi Inca Yupanqui envoya faire le long de cette rivière, a donné sujet aux Incas d'en dire de grandes choses, et de se glorifier des exploits de leurs ancêtres, des rencontres qu'ils eurent sur l'eau et en terre ferme, des diverses provinces qu'ils conquirent, et de plusieurs autres actions qu'ils se vantent d'avoir faites. Mais parce que quelques-unes me paraissent incroyables, vu le peu de gens qu'ils avaient, je ne les rapporterai pas, pour ne pas mêler des choses

fabuleuses ou qui passent pour telles à une histoire véritable : d'ailleurs il est certain que l'on n'a pas aujourd'hui une connaissance si exacte et si nette de cette partie du pays des Antis que les Incas conquirent, et dont les Espagnols ne sont pas maîtres, que de celle qu'ils possèdent. Cependant on ne peut désavouer qu'au tems où nous sommes les Espagnols n'aient trouvé de glorieuses marques de ces deux exploits, comme nous le verrons bientôt.

L'an 1564, Diego l'Alleman, Espagnol, natif de la ville de Saint-Jean, au comté de Niebla, s'étant établi dans la ville Pacifique, autrement nommée la Ville-Neuve, où il n'y avait pas beaucoup d'Indiens, fut conseillé par un de ses Curacas, d'aller dans la province de Muzu, parce qu'il y avait une grande quantité d'or. Il se mit donc en chemin avec douze Espagnols, et son Curaca même leur servit de guide. Ils allèrent à pied pour n'être pas sitôt découverts, et parce qu'on ne pouvait faire ce voyage à cheval. Ils n'avaient dessein que de considérer la province, et d'en remarquer les avenues et les principaux endroits, afin d'y retourner avec de plus grandes forces, et de peupler le pays après qu'ils l'auraient conquis. Ils résolurent d'y entrer par la province de Chapampa, parce qu'elle était la plus proche des Moxos, dans la route qu'ils te-

naient. Après avoir marché vingt-huit jours à travers des montagnes et des lieux pleins de broussailles, ils découvrirent enfin la première ville de la province. Leur cacique leur recommanda d'abord d'avoir l'œil au guet, et d'observer soigneusement s'ils ne verraient point sortir quelque Indien, pour s'en saisir en cachette, et prendre langue de lui, mais ils ne voulurent point suivre ce conseil; au contraire, s'imaginant follement que les habitans se rendraient à la seule parole des Espagnols, ils entrèrent à grand bruit dès qu'il fut nuit, pensant donner l'alarme aux Indiens, et qu'ils les croiraient en plus grand nombre qu'ils n'étaient. Mais ils se trouvèrent bien trompés, parce que les habitans, qui connurent apparemment qu'ils étaient fort peu de gens, prirent d'abord les armes, se jetèrent sur eux, en tuèrent dix, et firent prisonnier Diego l'Alleman; les autres deux qui restaient se sauvèrent à la faveur de la nuit, et allèrent au rendez-vous que leur avait donné leur guide; lequel les connaissant trop téméraires n'avait point voulu aller avec eux, ni être de la partie. L'un de ces deux qui se sauvèrent était un métis qu'on nommait François Moreno, fils d'un Espagnol et d'une Indienne, et natif de Cochapampa. Celui-ci se saisit par hasard d'une mante de coton enrichie de six clochettes d'or, embellie de plusieurs

ouvrages, faits de diverses couleurs, et qui, suspendue en l'air, servait de lit ou de berceau à un enfant.

Aussitôt qu'il fut jour, les deux Espagnols, et le Curaca, qui s'étaient cachés sur le haut d'une montagne, découvrirent une compagnie d'Indiens sortis hors de la ville, et armés de lances, de piques et de cuirasses, dont l'éclat redoublait par les rayons du soleil ; le guide leur apprit que tout ce qu'ils voyaient briller ainsi était d'or, et que ces Indiens n'avaient point d'autre argent que celui qu'ils troquaient avec ceux du Pérou. Après cela, pour leur mieux faire connaître la grande étendue de tout ce pays-là, le Curaca leur montra sa mante, qui était rayée de plusieurs bordures ; et il leur dit, qu'en comparaison de cette contrée, le Pérou n'est qu'une lisière, et que ce grand royaume en est la mante. Mais cet Indien était mauvais cosmographe et se trompait fort, quoi qu'à dire le vrai cette province soit d'une grande étendue.

Touchant Diego l'Alleman, on sut depuis de quelques-uns des Indiens, qui trafiquent de tems en tems au Pérou ; que ceux qui l'avaient fait prisonnier ayant été informés de la division des Indiens dans le Pérou, et qu'il était le chef des soldats qu'ils avaient tué, ils l'avaient élu général de leur armée contre leurs ennemis, qui étaient

à l'autre côté de la rivière d'Amarumayu, et même qu'ils l'estimaient beaucoup, parce que la conduite d'un capitaine espagnol leur procurait de grands avantages et augmentait leur autorité. Pour le camarade de François Moreno, qui eut le bonheur de se sauver avec lui, il ne fut pas plus tôt arrivé à la Ville-Neuve, qu'il mourut des incommodités qu'il avait souffertes le long du chemin, dont la plus grande fut celle d'avoir traversé à pied plusieurs marais, où il n'était pas possible d'aller à cheval. La relation avantageuse que François Moreno fit à son retour des choses qu'il avait vues, donna envie à quelques-uns d'aller à la conquête de ce pays-là. Le plus ardent de tous fut Gomez de Tordoya, jeune cavalier, à qui le comte de Nieva, alors vice-roi du Pérou, donna la permission de faire ce voyage. Mais comme il levait du monde pour y aller, l'appréhension qu'eut le vice-roi que cette nouveauté n'excitât quelque émotion, le fit résoudre à différer encore cette entreprise. Pour cet effet, il ordonna à Gomez de congédier les gens qn'il avait levés.

—

CHAPITRE XVI.

De quelques autres événemens malheureux qui se passèrent en cette même province.

—

Deux ans après, le licencié de Castro résolut d'envoyer des gens pour faire des conquêtes et des découvertes dans ce pays, et il en donna la commission à un autre cavalier, habitant de Cuzco, nommé Gaspard de Sotello. Celui-ci fit ses préparatifs et choisit pour ce voyage les plus braves des soldats qui vinrent s'offrir à lui. Mais ce qu'il fit de mieux, fut de se joindre avec l'Inca Tupac Amaru, qui était pour lors à Villcapampa, pour aller faire cette conquête de concert. L'Inca se chargea de fournir des barques et des radeaux, et ils résolurent d'entrer par la rivière de Villcapampa, qui est au nord de Cuzco. Mais comme il y a toujours de la jalousie contre ceux qui commandent, quelques personnes surent si bien gagner le gouverneur, qu'ils lui firent révoquer la commission de Gaspard de Sotello, pour la donner à un autre chef, habitant de Cuzco, appelé Jean Alvarez Maldonado. Celui-ci, donc, ayant pris avec lui environ deux cent cinquante soldats et plus de cent chevaux, s'embarqua dans de grands bacs qu'il fit faire exprès, et en-

tra dans la rivière d'Amarumayu, qui est à l'orient de Cuzco. Cependant Gomez de Tordoya, voyant qu'on avait révoqué sa commission pour la donner premièrement à Gaspard de Sotello, ensuite à Jean Alvarez Maldonado, et qu'il avait épuisé à cela son bien et celui de ses amis, ne put souffrir cette perte, et la regarda comme un affront insupportable; il résolut donc de lever des troupes, en vertu de ses lettres patentes qu'on ne lui avait point ôtées, quoiqu'on eût révoqué sa commission, et de tenter la fortune. Mais parce qu'il choquait en cela l'intention du gouverneur, il ne trouva pas plus de soixante soldats qui le voulussent suivre, encore ne fût-ce pas sans beaucoup de peine et sans de grandes difficultés. Il entreprit néanmoins avec ce petit nombre ce voyage, et entra par la province appelée *Camata*, qui est au sud-est de Cuzco. Après qu'il eut traversé de grandes montagnes et des pays fort marécageux, il arriva enfin à la rivière d'Amarumayu, où il apprit certainement que Jean Alvarez Maldonado n'était point encore passé. Comme il était donc son ennemi mortel, il se retrancha sur les deux bords de la rivière, dans l'intention de l'attaquer et de se bien battre, car quoiqu'il eût peu de monde avec lui, néanmoins, parce qu'ils étaient tous gens d'élite, et ses amis, et que chacun était armé de deux bonnes carabines,

il avait tant de confiance en leur courage, qu'il se promettait de vaincre avec eux ses ennemis. Cependant, Jean Alvarez Maldonado, descendant le long de la rivière, arriva au lieu où Gomez de Tordoya l'attendait : ces ambitieux chefs, au lieu de se joindre pour faire cette conquête, puisqu'il y en avait assez pour tous, s'attaquèrent tout aussitôt et se chargèrent fort rudement. Jean Alvarez Maldonado fut celui qui donna le premier sur son ennemi, se fondant sur les grands avantages qu'il avait sur lui. Gomez de Tordoya se mit en état de l'attendre et de lui résister courageusement, comptant sur la valeur de ses gens et sur l'avantage du lieu où il était posté ; on combattit pendant trois jours avec tant de furie, de part et d'autre, qu'ils s'entretuèrent presque tous ou se mirent dans un état déplorable. Cependant, les Indiens de cette province, qui était celle de Chunchu, ayant appris que ces étrangers qui venaient là pour les conquérir s'étaient si mal traités pour leurs querelles particulières, assemblèrent quelques soldats, les allèrent charger et les tuèrent presque tous, et entr'autres le pauvre Gomez de Tordoya. J'ai connu autrefois les trois chefs de cette même commission, et je les laissai à Ruzco quand j'en sortis. Les Indiens firent prisonniers dans cette occasion Jean Alvarez Maldonado, un religieux de la Merci, nom-

mé F. Diego Martin, Portugais, et un armurier appelé Simon Lopez, qui excellait à faire des arquebuses. Quant à Maldonado, comme ils surent qu'il était un des chefs, et qu'il ne leur pourrait pas beaucoup servir à cause de son âge avancé, ils le traitèrent civilement et le remirent en liberté, afin qu'il s'en retournât à Cuzco; ils lui donnèrent même des gens pour le mener dans la province de Callavaya, d'où l'on tire quantité d'or à vingt-quatre carats. Mais ils retinrent plus de deux ans le religieux et l'armurier, et firent faire à ce dernier, pendant ce tems-là, des haches ou des doloires de cuivre; on ne saurait exprimer le respect qu'ils portèrent à F. Diego Martin, lorsqu'ils surent qu'il était prêtre, et qu'il administrait les choses sacrées parmi les Chrétiens; ce fut à leur grand regret qu'ils lui permirent de s'en retourner au Pérou, parce qu'ils souhaitaient passionnément de le retenir pour s'instruire dans la doctrine chrétienne. Mais malheureusement pour eux il ne put pas rester, et j'ajouterai qu'on a perdu plusieurs des occasions favorables de prêcher le saint évangile aux Indiens. Après donc qu'ils eurent passé là l'un et l'autre plus de deux années, les Chuncus leur permirent de s'en retourner au Pérou, et ils les conduisirent même jusqu'à la vallée de Callavaya. A leur arrivée ils racontèrent le malheu-

reux succès de leur voyage, le combat qui s'était donné sur la rivière, et le bon traitement que les Muzus leur avaient fait pendant le tems qu'ils avaient été parmi eux. Il faut remarquer ici que dès lors ces peuples reconnurent l'Inca pour leur souverain seigneur, lui rendirent plusieurs services et lui firent même quantité de présens des singularités de leur pays, ce qui continua jusqu'à la mort de l'Inca Tupac Amaru, qui arriva quelques années après le funeste combat entre Gomez de Tordoya et Jean Alvarez Maldonado sur la rivière d'Amarumayu. Nous avons rapporté ici toutes ces choses, quoique ce n'en fût ni le tems, ni le lieu, pour donner des preuves de la conquête que le roi Inca Yupanqui envoya faire sur la même rivière et de l'établissement de plusieurs Incas dans cette contrée, après qu'ils l'eurent conquise. F. Diégo Martin et l'armurier Simon Lopez en entretenaient amplement ceux qui avaient la curiosité d'en savoir quelque chose. Mais surtout le religieux de la Merci disait qu'il était fort fâché de n'être pas resté parmi les Indiens Chuncus, qui l'en avaient prié plusieurs fois, et qu'il y aurait demeuré sans doute, s'il eût eu de quoi dire la messe. Il ajoutait qu'il avait tous les jours plus d'envie d'y retourner seul pour satisfaire à sa conscience qui lui reprochait à tout moment la faute qu'il avait faite,

de ne pas accorder à ces Indiens une si juste demande. Le même F. Diego disait que les Incas qui étaient restés parmi les Muzus pourraient servir beaucoup à la conquête que les Espagnols prétendaient faire de ce pays-là, dont nous cesserons de parler pour revenir aux exploits du bon Inca Yupanqui, et à la conquête du Chili, qui fut une de ses plus grandes actions.

CHAPITRE XVII.

Des peuples appelés Chirihuanas, et de leur manière de vivre.

Comme le principal soin des Incas était de conquérir de nouveaux royaumes et de nouvelles provinces, soit qu'ils le fissent ou pour étendre les bornes de leur empire, ou pour satisfaire à l'ambition de régner, qui est naturelle aux princes; l'Inca Yupanqui résolut de porter encore plus loin ses armes victorieuses. Pour cet effet, quatre ans après qu'il eut fait descendre la rivière à son armée, comme il a été dit ci-devant, il entreprit de conquérir une grande province appelée *Chirihuana,* qui est au pays des Antis, et à l'orient des Charcas. Mais parce que cette contrée était encore inconnue, il envoya des espions exprès,

pour la découvrir, et connaître les mœurs de ses habitans; afin qu'on sût mieux tout ce qui serait nécessaire à l'exécution de cette entreprise. Les espions firent ce qu'on leur commanda, et rapportèrent à leur retour, que le pays était mauvais, plein de montagnes, de précipices, de lacs, et de marais; que le terroir de la plus grande partie de ce pays était si stérile qu'on n'y pouvait rien semer, et que les habitans menaient une vie pire que celle des bêtes, sans reconnaître aucune divinité; qu'ils n'avaient d'ailleurs ni loi, ni police; qu'ils vivaient séparés les uns des autres sur les montagnes, comme les bêtes sauvages, sans avoir ni villes ni maisons: que pour se repaître de chair humaine, dont ils se nourrissaient d'ordinaire, ils allaient attaquer les provinces voisines, pour faire des prisonniers qu'ils mangeaient, après les avoir pris, sans respecter ni âge ni sexe, et qu'ils buvaient leur sang dès qu'il leur avaient coupé la gorge, afin qu'il n'y eût rien de perdu; que non contens de manger leurs voisins, ils poussaient leur barbarie jusqu'à manger leurs propres parens, quand ils mouraient; après quoi ils joignaient ensemble leurs ossemens avec un grand deuil, et les enterraient dans le creux des arbres, ou dans les fentes de rochers; et qu'enfin ils ne couvraient jamais leur nudité, et avaient commerce indifféremment avec toutes sortes de

femmes, sans épargner leurs sœurs, leurs filles, ni même leurs mères.

Après qu'on eût donc fait ce rapport au bon Inca Yupanqui (car ce prince mérite bien d'être ainsi appelé, puisque ses gens lui donnaient ordinairement cette épithète, en parlant de lui, et que même Pedro de Cieça ne le nomme pas autrement), il parla ainsi à ses oncles, à ses frères, à ses neveux, et autres princes de son sang, qui étaient auprès de lui; « Il est certain que nous n'avons jamais été si fort obligés à conquérir les Chirihuanas, que nous le sommes à présent, pour les tirer de leurs brutalités, et leur apprendre à vivre en hommes, puisque c'est pour cela que le soleil notre père nous a envoyés au monde. » Cela dit, il fit tenir prêts dix mille soldats qu'il envoya sous la conduite des plus habiles mestres de camp et des capitaines qui fussent dans sa famille, et les plus expérimentés aux affaires de la paix et de la guerre. Ces Incas y allèrent donc, et ayant reconnu que cette province était tout-à-fait stérile, ils en donnèrent avis au roi, et le prièrent de leur faire envoyer des provisions et des vivres, de peur qu'ils n'en manquassent. L'Inca pourvut à cela abondamment; de sorte que ses capitaines et ses soldats firent tous leurs efforts pour exécuter leur entreprise. Mais après y avoir employé deux ans inutilement, sans en

pouvoir venir à bout, à cause que les montagnes, les lacs, les précipices et les marais, rendaient presque tout ce pays inaccessible, ils donnèrent avis à l'Inca de tout ce qui leur était arrivé; cela obligea ce prince à les faire revenir pour les envoyer à d'autres conquêtes qui lui paraissaient plus utiles que celle-ci, et en même tems plus aisées à faire. Je dirai sur ce sujet que le vice-roi dom François de Toledo voulut conquérir les mêmes Chirihuanas, en 1572, comme le rapporte le R. P. Acosta, liv. VII, chap. 28. Pour en venir à bout plus facilement, il fit quantité de provisions, et de grands préparatifs, mit sur pied un assez bon nombre d'Espagnols, et y fit conduire même beaucoup de chevaux, de bœufs et de vaches. Ses gens se mirent donc en campagne, et entrèrent dans cette province, où ils connurent en peu de jours par expérience, combien il était difficile de la conquérir. De sorte qu'il eut sujet de se repentir de n'avoir pas suivi l'avis de ceux qui avaient essayé de l'en détourner, en lui conseillant de n'entreprendre pas une chose si difficile, et dont les Incas avaient été contraints de se désister. En effet, le vice-roi fut à peine dans le pays, qu'il se vit contraint de prendre la fuite et d'abandonner toutes ses provisions aux ennemis, afin de les amuser par là, et empêcher qu'ils ne l'attaquassent. Mais comme

les chemins étaient si mauvais, qu'on ne savait par où passer, les mulets qui le portaient, attelés à une petite litière, ne pouvaient marcher, et il fallut que des Indiens et des Espagnols le chargeassent sur leurs épaules. Cependant les Chirihuanas le poursuivaient en faisant de grands cris et le chargeant d'injures : « Lâches, disaient-ils aux soldats qui le portaient, développez un peu ce vieux radoteur que vous avez enchâssé dans cette corbeille (c'est ainsi qu'ils appelaient la litière), et vous verrez qu'en votre présence nous l'engloutirons ici tout en vie. »

Les Chirihuanas, comme nous avons dit, aiment extrêmement la chair humaine, parce que leur pays est si mauvais, qu'il n'y a aucune sorte d'animaux, ni sauvages, ni privés, qui puissent servir à leur nourriture; mais s'ils eussent conservé en vie les bœufs et les vaches que le vice-roi leur laissa, l'engeance s'en serait apparemment multipliée sur les montagnes et dans les forêts, comme il est arrivé en pareil cas dans les îles de Cuba et de Saint-Dominique, parce que le pays se trouvait propre en certains endroits à la nourriture de ce bétail. Cependant la conversation des Incas et les instructions qu'ils donnèrent aux Chirihuanas durant leur séjour en cette province, leur firent perdre une partie de leur humeur barbare, car ils se sont désistés depuis

de manger leurs parens décédés ; mais ils n'épargnent pas leurs voisins ; ils sont même si avides de chair humaine, que lorsqu'ils attaquent leurs ennemis ils se jettent tout nus à travers leurs armes, comme s'ils étaient insensibles aux traits de la mort, et ils croient avoir fait beaucoup s'ils en peuvent prendre un seul pour le dévorer ; que s'ils trouvent par hasard quelques bergers, ils se jettent aussitôt sur eux, et en aiment mieux un seul que tous leurs troupeaux ensemble. Cette férocité les rend si redoutables à leurs voisins, que cent, ni même mille joints ensemble n'oseraient pas attaquer dix Chirihuanas ; ce seul nom les épouvante si fort, qu'il suffit de le dire aux enfans et aux jeunes gens pour les apaiser et leur donner l'alarme. Les Chirihuanas ont encore appris des Incas à bâtir des cabanes et des maisons pour y demeurer, non pas en particulier, mais en commun ; car ils font une espèce de halle couverte et fort grande qui est divisée en plusieurs cabanes où ils se retirent d'ordinaire, et ces huttes sont fort petites, parce qu'ils n'ont ni meubles ni habits à y serrer à cause qu'ils vont tout nus ; et ainsi chacune de ces halles leur est comme un village ou un bourg.

—

CHAPITRE XVIII.

Des préparatifs que fit l'Inca pour la conquête du Chili.

—

Quoique l'entreprise du bon roi Inca Yupanqui sur le pays des Chirihuanas ne lui eût pas réussi, il ne laissa pas de penser à de plus grandes conquêtes; car comme le principal dessein des Incas était de réduire de nouveaux peuples à leurs lois et à leur empire, on ne saurait dire le soin qu'ils prenaient pour cela. D'ailleurs, leur grandeur était montée à un si haut point, qu'il fallait nécessairement qu'ils fissent de nouvelles conquêtes tant pour occuper leurs sujets que pour employer leurs revenus, qui consistaient en provisions, en armes, en habits et en chaussure que chaque province ou chaque royaume devait fournir tous les ans, selon la récolte qu'ils faisaient des biens de la terre; car pour l'or et l'argent, nous avons déjà dit que les vassaux n'en donnaient point pour tribut à leur roi, s'ils n'en étaient requis expressément, mais qu'ils le présentaient en offrande pour le service et l'ornement des maisons royales et de celles du soleil. Comme donc le roi Inca Yupanqui se voyait fort aimé de tous ses sujets et qu'il avait une puissante armée et beaucoup de munitions et de vivres, il résolut

d'entreprendre la conquête du grand royaume de Chili. Pour cet effet, il fit tous les préparatifs nécessaires, après en avoir communiqué avec ceux de son conseil. Ensuite, lorsqu'il eut laissé à Cuzco les officiers ordinaires pour le gouvernement de la ville et pour l'administration de la justice, il alla à Atacama, qui est la dernière province du côté du Chili, qu'il avait peuplée et assujétie à son empire; ce qu'il fit, pour mieux s'encourager à cette conquête, parce qu'allant plus avant on trouve un grand désert qu'il faut traverser nécessairement avant que d'arriver au Chili. Lorsqu'il fut à Atacama, il envoya des espions et des courriers, avec ordre de parcourir tout ce désert pour découvrir le passage le plus commode pour aller au Chili, et d'en bien remarquer toutes les difficultés afin de les prévenir. Cette commission fut donnée à des Incas, parce que ces rois-là ne se fiaient qu'à ceux de leur race dans des choses de si haute importance. Pour rendre la chose plus facile, il voulut que certains Indiens de ceux d'Atacama et de Tucma, par le moyen desquels, comme nous l'avons dit, l'on pouvait avoir quelque connaissance du royaume de Chili, leur servissent de guides; il leur recommanda sur toutes choses qu'ils lui donnassent avis de ce qu'ils découvriraient de deux en deux lieues, afin qu'il pût pourvoir aux choses qui leur seraient néces-

saires. Ces courriers suivirent exactement ses ordres; ils souffrirent beaucoup dans ces lieux déserts, dont ils marquèrent les principaux endroits afin de ne pas s'égarer à leur retour, et afin que ceux qui les suivraient sussent par où ils marchaient. Ils traversèrent ainsi quatre-vingts lieues de ce désert, depuis Atacama jusqu'à Copayapu, qui est une petite province environnée de vastes solitudes, d'où, passant plus avant jusqu'à Cuquimpu, il y a encore quatre-vingts lieues de déserts. Ces courriers étant arrivés à Copayapu, s'en retournèrent en diligence pour rendre compte à l'Inca de tout ce qu'ils avaient appris par eux-mêmes de cette province. Suivant ce rapport, l'Inca mit sur pied dix mille hommes, et les envoya d'abord sous la conduite d'un bon général nommé *Chinchiruca*, et de deux mestres de camp de sa race, dont le nom était inconnu aux Indiens. Il ordonna outre cela qu'on transportât beaucoup de provisions et de vivres sur les bêtes de charge, qui ressemblaient à certains moutons fort grands et qui pouvaient servir, au besoin, de nourriture, la chair en étant fort bonne.

Aussitôt que l'Inca Yupanqui eut mis en campagne ses dix mille hommes, il en fit préparer un pareil nombre, qu'il envoya, aussi bien pourvus que les premiers, pour les secourir et effrayer les ennemis. Lorsque les premiers furent arrivés

aux environs de Copayapu, ils envoyèrent, selon l'ancienne coutume des Incas, les sommer de se rendre et de se soumettre au fils du soleil, de la part duquel ils voulaient leur imposer de nouvelles lois et une autre religion qui leur apprendraient à vivre comme des créatures raisonnables; mais on les avertit surtout qu'ils devaient se rendre volontairement au fils du soleil sans recourir aux armes, puisqu'aussi bien ils seraient enfin obligés de gré, ou de force, d'obéir à l'Inca comme au seigneur des quatre parties du monde. Cette sommation aigrit les habitans de Copayapu; ils prirent les armes pour empêcher que les Incas n'entrassent dans leur pays. Les uns et les autres ne firent qu'escarmoucher légèrement, parce qu'ils n'avaient dessein encore que de sonder réciproquement leurs forces et leur courage. Cependant les Incas tâchaient de réduire ces barbares peu à peu par la douceur, et de les obliger à se rendre sans en venir aux dernières extrémités, en leur faisant connaître leurs véritables intérêts. Les ennemis commencèrent aussi à n'avoir plus la même fermeté qu'ils avaient témoignée d'abord; ils ne savaient quel parti prendre; car ils souhaitaient passionnément de conserver leur liberté, leurs coutumes et leur ancienne religion; ils craignaient, d'un autre côté, de se

perdre entièrement s'ils s'opiniâtraient à ne pas se soumettre au fils du soleil.

CHAPITRE XIX.

De la conquête que firent les Incas jusqu'à la vallée de Chili, et des affaires qu'ils eurent à démêler avec quelques autres nations.

PENDANT cette irrésolution des ennemis, ils virent arriver la seconde armée qui venait au secours de la première; elle les fit déterminer à se rendre et à capituler sans aucun délai avec les Incas, jugeant bien qu'il leur serait impossible de résister à des forces si puissantes. L'Inca, qu'on avertit de toutes ces choses, fut fort aise d'un si bon commencement, et de voir le chemin ouvert à la conquête du Chili, car il appréhendait de ne pouvoir assujétir ce royaume, parce qu'il était d'une fort grande étendue et trop éloigné de son empire. Pour profiter de cet avantage, après s'être informé de l'état de ce royaume, il leva encore dix mille hommes qu'il envoya au secours des armées précédentes, pourvus abondamment de toutes les choses qui leur étaient nécessaires. Il manda à ses généraux de pousser plus loin leur conquête, et de demander tout ce dont ils auraient besoin. Lorsque les Incas eurent reçu cet ordre

avec le nouveau renfort de troupes que le roi leur envoya, ils s'avancèrent quatre-vingts lieues plus loin ; et après avoir surmonté toutes les difficultés d'un si long chemin, ils arrivèrent dans une autre vallée qu'on appelle la *Province-de-Cuquimpu*, qu'ils firent leur tributaire. On ne sait s'il y eut quelques rencontres dans cette conquête, ou s'il s'y donna des batailles, parce que la chose s'étant passée dans un royaume si éloigné des Indiens du Pérou, ils ne purent rendre un compte particulier de la peine qu'il y eut à faire réussir cette entreprise. Mais quoi qu'il en soit, les Incas assujétirent cette vallée de Cuquimpu, d'où ils passèrent plus avant, et conquirent tout ce qu'il y avait des nations jusqu'à celle du Chili, d'où ce royaume prend son nom. On employa six ans, selon quelques-uns, à faire cette conquête, et pendant tout ce tems-là, le roi eut soin que ses troupes ne manquassent de rien, sachant combien il importait à son honneur et à sa majesté qu'elles ne lâchassent point le pied; pour prévenir ce malheur, il entretint dans le Chili plus de cinquante mille hommes, qui n'étaient pas moins bien pourvus des munitions nécessaires, que s'ils eussent été à Cuzco.

Lorsque les Incas eurent soumis à leur empire la vallée de Chili, ils donnèrent avis au roi de tout ce qu'ils avaient fait et de ce qui se passait

d'heure en heure; et après qu'ils eurent mis ordre à la conservation du pays conquis, ils passèrent plus avant du côté du sud, et conquirent ensuite toutes les vallées et les nations qui s'étendent jusqu'au fleuve de Mauli, qui est éloigné d'environ cinquante lieues de la vallée de Chili. On croit que tout ce pays fut réduit par des traités de paix, sans combattre. Aussi, comme nous l'avons dit souvent, la principale intention des Incas dans leurs conquêtes était de s'assujétir les peuples par la douceur. Les Incas étendirent donc les bornes de leur empire de plus de deux cent soixante lieues de chemin, à le prendre depuis Atacama jusqu'à la rivière de Mauli, entre les déserts et les pays habités. Car d'Atacama à Copayapu on compte quatre-vingts lieues, de Copayapu à Cuquinpu autres quatre-vingts, de Cuquimpu au Chili cinquante-cinq, et presque cinquante du Chili à la rivière de Mauli. Mais non contens de ces conquêtes, ils voulurent aller plus avant, poussés à cela par la même ambition qu'ils avaient eue jusqu'alors, de gagner de nouveaux états. Pour cet effet, après avoir pourvu selon la coutume au gouvernement de ce pays conquis, et laissé les garnisons nécessaires pour les tenir en bride, ils passèrent la rivière de Mauli avec vingt mille hommes; dès qu'ils furent à l'autre bord, ils envoyèrent sommer ceux de

la province de Purumauca (que les Espagnols appellent les *Promaucas*), de reconnaître l'Inca pour leur souverain seigneur ou de se résoudre à se bien battre. Les Purumaucas avaient ouï parler déjà des Incas et étaient préparés à se défendre, assistés des Antullis, des Pincus et des Cauquis, leurs voisins, résolus de mourir plutôt que de perdre leur ancienne liberté; ils répondirent donc tous d'un commun accord que les vainqueurs seraient maîtres des vaincus, et que les Incas verraient bientôt de quelle manière les Purumaucas leur obéiraient.

Trois ou quatre jours après cette réponse, les Incas les sommèrent encore, et plusieurs autres de leurs voisins, qui faisaient un corps de dix-huit ou de vingt mille hommes; mais ils n'en furent point ébranlés et ne firent autre chose tout ce jour-là que de se camper à la vue des Incas, qui les envoyèrent rechercher de paix et d'amitié pour la troisième fois. Ils leur firent là-dessus de grandes protestations, et leur jurèrent par le soleil et par la lune qu'ils n'étaient point venus là pour les chasser de leur pays et les priver de leurs biens, mais pour leur apprendre à vivre en honnêtes gens, et à reconnaître le soleil pour leur Dieu et l'Inca son fils pour leur roi et leur souverain seigneur. Les Purumaucas firent réponse, sans s'étonner, qu'ils n'étaient point là

pour perdre le tems en de vains discours, mais pour se battre afin de mourir ou de vaincre, et qu'ainsi les Incas se tinssent prêts à donner bataille le lendemain, sans se donner la peine de leur envoyer d'autres députés, puisqu'aussi bien ils ne daigneraient pas les écouter.

CHAPITRE XX.

De la cruelle bataille qui fut donnée entre les Incas et plusieurs autres nations, et du premier Espagnol qui découvrit le royaume de Chili.

—

Les deux armées sortirent le jour d'après de leur camp et commencèrent un rude combat, où leur obstination ne fut pas moindre que leur courage. La bataille dura tout le jour, et il y eut quantité de morts et de blessés, sans qu'on pût reconnaître lequel des deux partis avait l'avantage. La nuit suivante, ils se retirèrent dans leur camp; mais le lendemain et le jour d'après ils combattirent encore avec la même opiniâtreté que la première fois. Il périt dans ces trois combats plus de la moitié des deux armées, et presque tous ceux qui restaient étaient blessés. Le quatrième jour ils se retranchèrent chacun dans leur camp, dans le dessein de combattre et

de se défendre s'il était nécessaire. Ils passèrent ainsi tout ce jour-là et les autres deux suivans, après quoi les deux partis, craignant réciproquement qu'il vînt du secours à leurs ennemis, ils se retirèrent. Les Purumaucas et leurs alliés, contens d'avoir résisté aux armes des Incas, qui étaient si puissans et qui avaient paru jusqu'alors presqu'invincibles, s'en retournèrent en leur pays; et quoiqu'ils n'eussent pas eu la victoire, ils ne laissèrent pas de se vanter qu'ils l'avaient entièrement remportée.

Cependant les capitaines incas, qui auraient pu détruire entièrement leurs ennemis en demandant de nouveaux secours à leur roi, assemblèrent le conseil de guerre pour savoir si on continuerait cette guerre, jusqu'à ce que tous leurs ennemis fussent assujétis; les opinions furent partagées. Mais enfin, après beaucoup de contestations, il fut résolu qu'il valait mieux, à l'exemple de tous leurs rois, céder à la fureur brutale de leurs ennemis, et se contenter de ce qu'ils avaient gagné; que leur empire serait borné de ce côté par la rivière de Mauli, et qu'ils ne passeraient pas plus avant, jusqu'à ce qu'il leur en vînt un nouvel ordre de la part de leur roi Inca Yupanqui, qu'ils avertirent de tout ce qui s'était passé. Ce prince leur manda qu'il ne fallait point conquérir de nouvelles terres, mais cul-

tiver avec soin celles qu'ils avaient gagnées. Il leur recommanda en même tems de procurer toujours le bien et le repos des sujets, afin que ceux de cette frontière, voyant leurs voisins plus à leur aise qu'auparavant, sous cette nouvelle domination des Incas, fussent incités par là à se ranger sous leur empire, à l'exemple des autres nations. Les Incas du Chili terminèrent donc leurs conquêtes, fortifièrent leurs frontières et y mirent des bornes, dont la dernière fut la rivière de Mauli, du côté du sud. Outre cela, ils pourvurent à l'administration de la justice, au domaine du roi et du soleil, et à tout ce qui pouvait être utile aux sujets, aussi ces peuples embrassèrent tous d'un commun accord, et avec beaucoup d'ardeur, la domination des Incas, leurs ordonnances, leurs lois, leurs coutumes, et y persistèrent toujours jusqu'à ce que les Espagnols conquirent tout ce pays.

Don Diego d'Almagro fut le premier de cette nation qui découvrit le royaume de Chili, il n'en eut pourtant qne la vue, et s'en retourna depuis au Pérou, après avoir souffert une infinité de travaux dans ce voyage et à son retour. Cette même découverte fut cause de la rébellion générale des Indiens du Pérou, des divisions qui arrivèrent depuis entre les deux gouverneurs, des guerres civiles qu'ils eurent ensemble, de la

mort du même don Diego d'Almugro, qui fut pris à la bataille de Las Salinas, de celles du marquis don François Piçarro, et du métis don Diego d'Almagro, par qui fut donnée la bataille des Chupas, dont nous parlerons plus amplement en son lieu, si Dieu nous fait la grâce d'y arriver. Ce dernier était fils de don Diego d'Almagro, dont nous venons de parler. Le gouverneur Pedro de Valdivia fut le second qui entra dans le Chili; il y alla avec beaucoup de troupes de cavalerie et d'infanterie, et passa plus avant que n'avaient fait les Incas, et il aurait pu se vanter d'avoir été heureux à peupler ce pays conquis, si son propre bonheur n'eût pas été cause de son infortune, en le faisant mourir par la main de ses sujets de la province d'Araucu, qu'il avait choisie lui-même pour lui dans le partage général qu'on fit de ce riche état, entre ceux qui le conquirent. Ce cavalier fonda plusieurs villes et les peupla d'Espagnols; il appela l'une de ces villes de son nom. Il fit de belles actions dans la conquête de ce royaume, le gouverna prudemment, et y jouit d'une grande félicité, qui eût encore été plus grande, si, comme j'ai dit, la hardiesse d'un Indien n'eût étouffé toutes ses prospérités et ses belles espérances, en lui coupant le fil de la vie. Comme la mort de ce gouverneur et de ce général d'armée fut une des choses les plus mé-

morables que les Indiens aient jamais faites dans l'empire des Incas, ni même dans toutes les Indes, depuis que les Espagnols y ont mis le pied; je la raconterai ici, afin que l'on sache au juste la première et la seconde nouvelle que l'on en reçut au Pérou, aussitôt après le malheureux succès de cette bataille. Mais pour en mieux faire la narration, il est nécessaire de la prendre dans sa source.

CHAPITRE XXI.

De la rébellion de ceux du Chili, contre le gouverneur Valdivia.

Ce cavalier, qui méritait sans doute de posséder un empire, eut pour sa part, dans le partage qui fut fait après la conquête de ce royaume de Chili, un pays extrêmement riche en or et fort peuplé; ses vassaux lui payaient tous les ans plus de cent mille poids d'or de tribut; mais comme le désir d'amasser de ce métal est insatiable, plus les Indiens lui en donnaient, plus il en souhaitait. Cependant ces peuples, qui n'étaient pas accoutumés à un si grand travail qu'est celui qu'il faut employer à tirer l'or, et qui d'ailleurs aimaient beaucoup la liberté, résolurent de secouer

le joug des Espagnols, s'il était possible. Pour cet effet, ceux d'Araucu, vassaux de Valdivia et leurs alliés, firent dessein de se révolter, et commencèrent à l'exécuter en traitant les Espagnols avec beaucoup de mépris et d'insolence; aussitôt que le gouverneur Pédro de Valdivia en fut averti, il se mit en campagne seulement avec cent-cinquante chevaux pour les châtier. Mais il se trouva trompé pour avoir trop dédaigné les forces des Indiens, que les Espagnols ont toujours méprisées dans de semblables révoltes; Valdivia et ses gens d'armes tombèrent misérablement entre les mains de ceux dont ils n'avaient tenu aucun compte, et j'ajouterai que cette même présomption a fait périr plusieurs fois beaucoup d'Espagnols.

La première nouvelle de cette mort fut sue au Pérou et apportée à la Plata par un certain Indien du Chili. Elle était écrite succinctement sur un morceau de papier de la largeur de deux doigts, sans date ni signature. Ce billet contenait ces mots : la terre a englouti Pédro de Valdivia, et cent cinquante gens d'armes avec lui. Ces paroles furent répandues aussitôt par tout le Pérou, au grand scandale des Espagnols, et l'on publia que c'était un Indien du Chili qui en avait apporté la nouvelle. Cependant ils ne pouvaient comprendre ce que voulaient dire ces mots :

troupes occupaient une grande étendue de terrain, et que les Espagnols étaient en petit nombre et fort resserrés, il ne pouvait s'imaginer que ceux-ci fussent en état de vaincre. Après avoir bien examiné toutes choses, il passa dans le camp des Indiens, où il fit assembler le conseil de guerre, et s'informa des officiers de tout ce qui leur était arrivé jusqu'à ce jour. Ensuite, il leur demanda, si ces Espagnols qu'ils voyaient devant eux étaient des hommes mortels comme les autres, ou s'ils étaient immortels, comme le soleil et la lune : si la faim et la lassitude ne les attaquaient pas, et s'ils se pouvaient passer de dormir, et de reposer ; en un mot, s'ils étaient de chair et d'os, ou de fer et d'acier. Il leur fit les mêmes questions à l'égard de leurs chevaux. Ils répondirent tous d'une commune voix qu'ils étaient hommes comme eux, et d'une même nature. « Puisque cela est, leur dit-il, allez vous reposer cette nuit, et nous verrons demain s'ils ont plus de courage que nous. » Après leur avoir tenu ce discours, il les fit tous retirer, et l'on ne parla pas d'autre chose dans le conseil. Le lendemain, dès la pointe du jour, il fit sonner l'alarme, et aussitôt les Indiens firent entendre, avec plus de bruit que jamais, leurs trompettes, leurs tambours, leurs atabales, et quantité d'autres instrumens ; le vieux capitaine rangea d'abord en ba-

taille treize compagnies, chacune de mille hommes, tous armés à la manière du pays, et il les mit en file l'une à la queue de l'autre.

CHAPITRE XXII.

Les Indiens livrent bataille aux Espagnols sous la conduite d'un vieux capitaine fort expérimenté.

LES Espagnols n'eurent pas plutôt entendu le bruit et les fanfares des Indiens, qu'ils sortirent bien armés de pied en cap, avec de grands panaches sur leurs casques, et sur les têtes de leurs chevaux, qui avaient outre cela quantité de sonnettes au poitrail. A la vue même des troupes indiennes, qui étaient rangées par files, ils se flattèrent d'en venir bientôt à bout, persuadés qu'il était plus aisé de rompre plusieurs petits bataillons que de mettre un gros corps en déroute. Cependant, à l'approche des Espagnols, le capitaine indien se tourna vers le premier bataillon de ses troupes, et il leur tint ce beau discours : « Mes frères, allez hardiment attaquer vos ennemis ; et si vous n'êtes pas assez forts pour les vaincre, faites du moins votre possible pour l'a-

mour de la patrie : lorsque vous serez sur le point de succomber, ayez recours à la fuite, et je saurai bien prendre mon tems pour vous soutenir. Mais s'il arrive que ceux du premier bataillon soient mis en déroute, je leur recommande surtout de ne se point mêler avec ceux du second; je dis la même chose au second, et aux autres à l'égard du troisième, et de ceux qui viennent après; et souvenez-vous toujours en pareil cas de vous retirer à l'arrière-garde. Faites seulement cela, et pour le reste vous verrez que j'y mettrai bon ordre. » Après les avoir exhortés de cette manière, il les fit marcher contre les Espagnols. Ceux-ci ne se virent pas plutôt attaqués par le premier bataillon, qu'ils fondirent dessus, et qu'ils le mirent en déroute, malgré sa résistance. Le second, le troisième, le quatrième et le cinquième n'eurent pas un meilleur sort, et il n'en coûta la vie qu'à peu d'Espagnols, qui, outre cela, eurent quelques-uns de leurs chevaux blessés.

Cependant, à mesure que le capitaine indien voyait que les Espagnols rompaient les premiers bataillons, il envoyait des hommes frais à leur place, qui se rangeaient en bataille suivant l'ordre qu'il leur avait donné. D'ailleurs il avait mis à l'arrière-garde un autre chef expérimenté, qui des Indiens fugitifs en formait de nouveaux

bataillons de mille soldats chacun, et qui leur faisait donner à boire et à manger, afin qu'ils pussent retourner au combat après s'être délassés. De cette manière, lorsque les Espagnols, qui avaient déjà rompu cinq bataillons, jetèrent les yeux sur le gros des ennemis, il furent bien étonnés de voir qu'il leur en restait encore onze ou douze autres. Malgré tout cela, ils ne perdirent pas courage; et quoiqu'ils se fussent battus plus de trois heures, ils chargèrent le sixième bataillon, qui était venu au secours du cinquième, avec tant de bravoure, qu'ils le renversèrent. Le septième, le huitième, le neuvième et le dixième n'en furent pas quittes à meilleur marché. Mais cette victoire n'empêcha point que leurs forces et celles de leurs chevaux ne s'affaiblissent peu à peu. Le combat avait déjà duré sept heures, sans qu'ils se fussent donné un seul moment de relâche; et les Indiens instruits à se rallier les tenaient toujours en haleine. Ils avaient encore formé dix bataillons: de sorte que les Espagnols, résolus de vaincre ou de mourir, retournèrent à la charge avec une ardeur incroyable; mais ils sentirent bientôt que leurs forces diminuaient, et que leurs chevaux n'en pouvaient presque plus.

Les Indiens mêms s'en aperçurent et en devinrent plus hardis à soutenir le choc. Quoi qu'il en soit, on se battit faiblement jusqu'au soir, et

alors le gouverneur Pedro de Valdivia ne fut pas peu embarrassé sur le parti qu'il devait prendre. Il voyait d'un côté que les ennemis avaient encore huit ou neuf bataillons ; qu'il lui serait inutile de les rompre, puisqu'ils avaient l'adresse d'en former de nouveaux, et qu'ils ne lui donneraient pas plus de repos la nuit que le jour. De l'autre, il craignait que ses chevaux abattus de lassitude ne vinssent à lui manquer dans le besoin. Au milieu de toutes ces difficultés, il crut que le plus sûr était de battre en retraite et de gagner un défilé qu'il y avait à une lieue et demie du champ de bataille. Il comptait que s'il avait le bonheur d'arriver dans ce poste-là, il s'y retrancherait si bien, que deux Espagnols à pied suffiraient pour défendre le passage à toute l'armée des ennemis. Cette résolution prise, quoique trop tard, il ne pensa qu'à rallier les troupes, et il leur dit en peu de mots : « Cavaliers, faites retraite vers le défilé, et que cet ordre passe de l'un à l'autre. » Ils ne manquèrent pas d'y obéir, sans jamais tourner le dos ; mais c'était plutôt pour se défendre que pour attaquer.

—

CHAPITRE XXIII.

Les Espagnols perdent la bataille par la trahison d'un Indien.

—

Les uns et les autres en étaient réduits à ces termes, lorsqu'un Indien appelé Lautaru, autrement Philippe, fils d'un Cacique, qui depuis son bas âge avait été nourri au service de Pedro de Valdivia, préférant la trahison et le lieu de sa naissance à la fidélité qu'il devait à Dieu et à son maître, fut cause lui seul de l'entière défaite des Espagnols. Bien instruit de leur langue, il n'eut pas plutôt entendu prononcer l'ordre pour la retraite qu'il se détacha pour en avertir ses compatriotes. Il s'écria même à son arrivée auprès d'eux : « Courage, mes frères, suivez hardiment ces voleurs et ces fugitifs qui n'ont d'autre espérance que dans leur retraite au prochain défilé, et gardez-vous bien de perdre une si belle occasion de sauver notre pays, et de le délivrer de la tyrannie de ces traîtres. » A peine eut-il achevé ces mots, que pour animer les Indiens par son exemple, il prit une pique qu'il

trouva sous ces pas, et se mit à leur tête pour combattre les Espagnols. Le vieux capitaine, qui voyait déjà le chemin que ceux-ci prenaient, découvrit bientôt quelle était leur intention, après avoir écouté l'avis de Lautaru ; de sorte qu'il fit partir en diligence deux bataillons de ceux qui n'avaient point essuyé la fatigue du combat pour gagner le passage, avec ordre de s'y tenir sans faire de bruit, jusqu'à ce que tous les autres y fussent arrivés. Il se mit ensuite à donner la chasse aux Espagnols et à les harceler de tems en tems. Il les amusa de cette manière jusqu'à ce qu'ils fussent près du défilé où ils se flattaient de trouver un lieu de retraite; mais ils furent bien étonnés de voir que les Indiens s'en étaient saisis et qu'il n'y avait plus de ressource pour eux. Alors ils ne pensèrent qu'à mourir en bons chrétiens et à invoquer notre seigneur Jésus-Christ, la Vierge sa mère et les saints : enveloppés de toutes parts et incapables de se tenir, même sur leurs chevaux qui n'en pouvaient plus de fatigue, les Indiens les assommèrent impitoyablement à coups de hache et de massue. Le gouverneur Pedro de Valdivia et un prêtre qui l'accompagnait furent pris en vie, et attachés tous deux à des arbres jusqu'à la fin de cette mêlée. La seconde relation qu'on envoya de Chili au Pérou, pour en donner avis, n'en disait pas davantage. Cependant trois valets

indiens, qu'on avait faits prisonniers dans ce combat, et enfermés dans certaine grotte, trouvèrent le moyen de s'échapper à la faveur de la nuit, lorsque les victorieux ne pensaient qu'à se réjouir, et d'en porter la nouvelle aux Espagnols.

CHAPITRE XXIV.

Diverses opinions touchant la mort de Pedro de Valdivia.

Depuis que cette seconde nouvelle fut venue, l'on parla diversement de la mort du gouverneur Pedro de Valdivia, parce que les trois Indiens qui s'étaient sauvés n'en pouvaient rien dire. Les uns prétendent que Lautaru fit le coup; que le trouvant attaché à un arbre, il dit aux Indiens qui étaient présens : « A quoi bon gardez-vous ce traître? » et qu'il le tua. D'autres disent que le gouverneur avait prié les Indiens de ne le point faire mourir jusqu'à ce qu'il eût parlé avec Lautaru, dans l'espérance qu'il lui sauverait la vie, et qu'ils lui avaient accordé inutilement sa demande. Enfin, il y en a qui croyent, et c'est l'opinion la plus vraisemblable, qu'un vieux capitaine le tua d'un coup de massue. Peut-être était-

ce le même sous la conduite duquel tous les autres avaient gagné la victoire. Quoi qu'il en soit, on ajoute que cet infortuné gouverneur promettait aux Indiens de sortir du Chili avec tous les Espagnols qu'il y avait dans le royaume, et de n'y retourner jamais de sa vie : que la plupart des Indiens, et surtout des capitaines, ébranlés par ses offres, étaient disposés à le mettre en liberté; mais que pour prévenir cette résolution, le vieux chef l'avait assommé d'un coup de massue, et qu'il leur avait parlé en ces termes : « N'avez-vous pas honte d'être assez lâches et assez imprudens pour ajouter foi aux paroles d'un esclave que vous tenez entre vos mains, et qui ne saurait vous échapper? Dites-moi, je vous prie, quel homme y a-t-il qui, mis à sa place, ne vous fît les plus belles promesses du monde? et croyez-vous qu'il en tînt aucune, lorsqu'il serait une fois en liberté?» D'ailleurs, un Espagnol, natif de Truxillo, qu'on appelait François de Rieros, et qui était alors capitaine au Chili, revint au Pérou quelque tems après cette funeste aventure, et il rapporta que, l'action finie, les Indiens avaient passé la nuit à boire et à danser; qu'au sortir de leurs danses ils coupaient un morceau de chair du corps de Pedro de Valdivia et de son prêtre; qu'ils grillaient cette chair et la mangeaient en leur présence, pendant que Valdivia se confessait de ses

péchés au prêtre qui l'assistait, et que l'un et l'autre avaient fini leurs jours au milieu de ce cruel supplice. Mais si les Indiens poussèrent l'inhumanité jusque-là, j'ose dire que la rage et le désespoir y eurent plus de part que tout autre motif, puisque Valdivia leur avait fait mille maux, et que les habitans de cette province n'étaient pas accoutumés à se repaître de chair humaine. Quoi qu'il en soit, don Alonso de Euzilla remarque dans le premier chant de son Araucana, que depuis cet heureux succès les Indiens observèrent toujours la même discipline dans leurs armées. Au reste, cette rébellion, qui avait commencé les derniers jours de l'an 1553, produisit une guerre de quarante-neuf ans. La même année vit éclore à Villa de la Plata, ou ville d'Argent, et à Potosi, la révolte de don Sébastien de Castille. Il y eut aussi grande alarme à Cuzco, survenue à l'occasion des troubles que François Hernandez Giron excita.

J'avoue, au reste, que ce n'était pas ici le lieu de parler des affaires du Chili; mais outre que la défaite du gouverneur Pedro de Valdivia est un des événemens les plus remarquables qui soient arrivés dans toutes les Indes, et qu'il méritait de trouver sa place dans cette histoire, je n'ai pas dessein de m'étendre sur la conquête que les Espagnols firent de ce royaume, dans la crainte

que je ne pourrais en venir à bout. C'est ce qui m'obligera d'en rapporter encore quelque chose, pour n'y revenir plus une autre fois.

CHAPITRE XXV.

Nouveaux malheurs arrivés dans le royaume de Chili.

J'AVAIS avancé mon histoire jusqu'ici quand on me donna de nouvelles relations sur les tristes événemens qui se passèrent au Chili en l'année 1599, et au Pérou en 1600. Entre les malheurs qui étaient arrivés à ceux d'Arequepa, l'on disait qu'ils avaient senti de grands tremblemens de terre, et qu'il y avait plu du sable pendant vingt jours de suite. Le pays en fut si couvert, qu'en certains endroits l'on en trouva plus de deux doigts d'épaisseur, et en d'autres jusqu'à une aune. Le maïs, certains légumes, et les arbres en furent gâtés, aussi bien que les vignes. La plupart du bétail mourut, parce qu'il n'avait pas de quoi paître, et que le sable avait couvert la campagne d'un côté plus de trente lieues à la ronde et plus de quarante autour d'Arequepa. L'on comptait quelquefois plus de cinq cents bœufs morts

sur la place, sans parler des brebis, des chèvres et des pourceaux que la famine tuait. Il y eut plusieurs maisons qui croulèrent sous le poids du sable, et si l'on en garantit quelques-unes de cette ruine, ce fut par le soin et la vigilance de ceux à qui elles appartenaient. Le tonnerre, mêlé d'éclairs et de foudre, se fit entendre jusqu'à trente lieues d'Arequepa. En un mot, l'obscurité causée par ces nuages de sable fut si grande, que les habitans furent contraints d'allumer du feu pour y voir dans leurs maisons.

Pour ce qui regarde les infortunes du Chili, elles y ont continué depuis la rébellion générale des Araucus en 1553, jusqu'à la présente année 1603, et il est impossible de savoir quand elles finiront, puisque le désordre y augmente de jour en jour. Il s'est passé dans cette cruelle guerre des choses qui font frémir. Nous en rapporterons quelques-unes, tirées mot pour mot d'une lettre qu'un habitant de la ville de Saint-Jacques au Chili écrivit sur ce sujet, et qui fut envoyée avec la relation des calamités d'Arequepa. J'appris d'ailleurs tous ces désastres par un capitaine de mes intimes amis, nommé Cuaco, qu'on avait envoyé au royaume de Quito, pour y apaiser les mutineries des habitans qui s'étaient révoltés à cause des gabelles qu'on leur voulait imposer, et dont la prudence servit beaucoup à calmer

les esprits. Quoi qu'il en soit, voici ce que porte la lettre du Chili.

« Le mercredi 24 novembre 1599, les Indiens, tant de la frontière que du détroit de Pica et de celui de Rutem, attaquèrent la ville de Valdivia. Ils étaient au nombre de trois mille chevaux et de trois mille hommes d'infanterie, entre lesquels il y avait autour de soixante-dix arquebusiers et plus de deux cents soldats armés de cottes de maille. Ils arrivèrent aux portes de la ville vers le point du jour, sans que personne les découvrît, et lorsque les Espagnols dormaient profondément. Il n'y avait que quatre hommes du corps de garde, et deux qui faisaient la ronde, tant les Espagnols se croyaient en sûreté. Depuis une vingtaine de jours ils avaient fait un si grand butin et un si terrible dégât à la prise d'un certain fort bâti près du marécage de Paparlen, qu'ils en étaient aveuglés, et qu'ils s'imaginaient que les Indiens de huit lieues à la ronde ne seraient pas de long-tems en état de remuer. Mais le contraire parut dans cette journée; les Indiens, avertis par les espions qu'ils avaient dans la place, firent l'action la plus hardie dont de tels barbares pussent être capables. Ils investirent toutes les maisons à la sourdine, après avoir su au juste le nombre des personnes qu'il y avait dans chacune. Ensuite ils occupèrent les avenues et les princi-

pales portes de la ville, afin que pas un n'en échappât. Cela fait, ils donnèrent l'alarme, et ils mirent tout à feu et à sang en moins de deux heures. Par là ils devinrent les maîtres de l'artillerie et du fort, où il ne se trouva personne pour le défendre. Le nombre des morts ou des prisonniers fut de quatre cents Espagnols, hommes, femmes et enfans. On y fit un butin de trois cent mille poids, et il n'y eut point de maison qui ne fût démolie ou brûlée. Cependant Vallano, Villaroel et Diego de Royas, suivis de quelques autres, eurent le bonheur de se sauver sur leurs vaisseaux, et la triste consolation de porter la nouvelle à leurs compatriotes. Quoi qu'il en soit, les Indiens n'en vinrent à cet excès de barbarie que pour se venger des Espagnols qui les avaient maltraités depuis peu en deux différentes occasions, et qui leur enlevaient leurs femmes et leurs enfans pour les vendre à des étrangers qui les dépaysaient. D'ailleurs, quand ils firent cette action, il y avait plus de cinquante ans qu'ils vivaient sous le joug des Espagnols, qu'ils étaient tous baptisés, et que des prêtres les instruisaient dans la religion catholique. Mais il parut bien au sac de Valdivia qu'ils n'étaient guère touchés de ses maximes, puisque leur premier pas fut de brûler les églises, d'abattre les images, et de les mettre en pièces. Dix jours

après cette infortune, le bon colonel François de Campo se rendit au port de cette ville avec un secours de trois cents hommes, que le vice-roi y envoyait. A son arrivée, il racheta deux de ses enfans, un garçon et une fille, qui étaient encore fort jeunes, et qu'il avait laissés sous la charge de sa belle-sœur, qui ne put les garantir des mains de ces barbares. Mais le secours venait trop tard pour Valdivia, qui était déjà réduite en cendre ; de sorte que ce colonel mit ses gens à terre pour aller secourir Ozorno, Villarica et l'Impériale. Il y avait un an que les ennemis les tenaient assiégés de si près, que la plupart des habitans y étaient morts de faim, et qu'ils ne vivaient depuis quelques mois que de chair de chevaux, de chiens, de chats et de cuirs. Aussitôt que le colonel eut mis pied à terre, il résolut d'assister la ville d'Ozorno la première, sur ce qu'il apprit que les ennemis devenus insolens par la prise de Valdivia, redoublaient leurs efforts pour emporter cette place. Son secours ne fut pas inutile, et les belles actions qu'il fit servirent beaucoup à délivrer les assiégés. Dans ce moment on vient de recevoir la nouvelle que ceux de l'impériale sont morts de faim, et qu'il n'en est échappé que vingt hommes qui ont eu le malheur de se jeter dans le parti des ennemis. On ajoute qu'il y a eu quatre soldats tués dans

Angel; mais on n'en sait pas les noms. Dieu veuille avoir pitié de nous.»

De saint Jacques du Chili, le mars 1600.

Outre ces relations, le R. P. Diego d'Albacoça m'écrivit une lettre datée de l'an 1601, où il me parle en ces termes : « Le Chili est dans un état pitoyable et réduit à la dernière extrémité. Les Indiens de ce pays-là sont si adroits à la guerre, qu'il n'y en a point entre eux qui ne sache manier une lance et un cheval, et qui ne puisse faire tête à un Espagnol, quelque brave qu'il soit. Il ne se passe point d'année qu'on ne lève des hommes au Pérou, pour aller servir contre ces rebelles. Mais le malheur est qu'il y va beaucoup de gens, et qu'il n'en revient personne. Ces Indiens ont saccagé deux villes d'Espagnols, mis à mort tous les habitans, enlevé les femmes et les filles, tué les vieillards et les enfans, et soumis les vaincus à un rude esclavage. Ils ont coupé la gorge en dernier lieu au gouverneur Loyola, marié à une fille de l'Inca Don Diego Sayritupac, qui était déjà parti de Villcapampa avant votre arrivée en ce pays. Dieu veuille avoir pitié des morts, et assister les vivans.[1] » Le P. Albacoça m'apprenait beaucoup d'autres nouvelles, que je passe sous silence parce qu'elles sont odieuses. Mais à l'égard de la stérilité d'Arequepa, il me disait que la mesure du blé y avait valu cette année-là dix

et onze ducats, et celle du maïs, treize. Les habitans de ce pays étaient exposés à la fureur des quatre élémens, comme on peut le voir par les relations que les Jésuites en ont envoyées à leur général, et ils n'en étaient pas encore délivrés en l'année 1602. Cependant, on peut dire que ces malheurs n'approchaient pas de ceux du Chili, dont le R. P. M. François de Castro, natif de Grenade, et qui enseigne la rhétorique dans le collége de Cordoue, m'a envoyé la relation suivante, que j'ai reçue au commencement de cette année 1604.

DE LA RÉBELLION DES ARAUCUS.

« Des treize villes qu'il y avait dans ce royaume du Chili, les Indiens en ont ruiné six, qui sont Valdivia, l'Impériale, Angol, Sainte-Croix, Chillan et la Conception. Au sac de ces villes, ils ont démoli les maisons et les églises, exterminé la dévotion, qui les rendait illustres, et désolé la beauté de ces campagnes. Ce qu'il y a de pire en tout cela, est que ces barbares devenus insolens par ces victoires ont exercé depuis ce tems-là des cruautés inouies. Ils ont pillé et saccagé des monastères et des villes, et ils y ont tout mis à feu et à sang. Ils ont assiégé la ville d'Ozorno, et contraint les Espagnols de se retirer dans un fort, où ils les ont tenus bloqués un an presque tou

entier, et réduits à ne vivre que de méchantes herbes et de feuilles de raves. On ne saurait exprimer les désordres qu'ils commirent durant ce premier siége, ni l'insolence qu'ils eurent d'abattre les images de Jésus-Christ, de la Vierge et des Saints. Quant au dernier siége de cette place, ils en sont venus à bout par surprise ; après avoir tué les sentinelles et forcé les portes, ils firent main basse sur tous les Espagnols qui s'y trouvèrent, sans distinction d'âge ni de sexe. Mais l'acharnement qu'ils eurent pour le butin donna le loisir aux Espagnols de se rallier et de fondre sur eux avec tant de bravoure, qu'ils leur enlevèrent les femmes et les religieuses qu'ils amenaient esclaves, quoi qu'il y en eût quelques-unes de perdues. Le dernier coup que les Indiens ont fait a été la prise de Villarica. Ils y ont mis le feu aux quatre coins, et baigné les rues du sang des Espagnols. Les religieux de Saint-Dominique, de Saint-François, et de Notre-Dame-de-la-Merci, avec tous les novices, y ont péri cruellement. Toutes les femmes, entre lesquelles il y en avait plusieurs de qualité, sont devenues leurs esclaves : voilà quel a été le sort de cette ville, qui n'était pas moins illustre que riche. » A la vue de ces terribles malheurs, je ne puis qu'adorer les secrets jugemens de Dieu qui sait lui seul pour-

quoi il les permet. Revenons enfin à l'Inca Yupanqui, et à ce qui nous reste à dire de sa vie.

CHAPITRE XXVI.

De ce que fit le roi Inca Yupanqui jusqu'à sa mort.

Après que le roi Inca Yupanqui eut donné les ordres nécessaires dans les provinces que les capitaines avaient conquises au royaume du Chili, et pourvu à la religion, au bien de ses vassaux, à son domaine et à celui du soleil, il résolut de vivre tranquillement le reste de ses jours, et de ne penser plus à conquérir de nouvelles terres, puisque son empire suffisait pour l'occuper, et qu'il avait plus de mille lieues de longueur. Il ne s'attacha donc qu'à rendre ses royaumes heureux et florissans; et, pour immortaliser sa mémoire, il fit bâtir plusieurs places fortes, des temples magnifiques dédiés au soleil, des maisons pour les vierges choisies, des magasins publics et des forteresses royales. D'ailleurs il n'oublia rien pour faire défricher quantité de terres et les rendre fertiles par des aquéducs qui servaient à les

arroser ; il enrichit beaucoup le temple du soleil qui était à Cuzco, quoique cet édifice n'eût pas besoin de nouveaux ornemens. En un mot, il marcha sur les traces de ses illustres prédécesseurs, et il mit tout en œuvre pour ennoblir son empire. La forteresse de Cuzco, qu'il fit bâtir suivant le dessein de son père qui avait fait amas pour cela de quantité de pierres d'une prodigieuse grandeur, fut un de ses plus beaux ouvrages ; mais ces occupations ne l'empêchaient pas d'avoir un soin tout particulier de son peuple. Il visita de nouveau toutes ses provinces, et il soulagea les pauvres et les affligés avec une tendresse qui lui fit donner le surnom de *Charitable*. Après avoir passé quelques années de cette manière et s'être attiré l'amour et le respect de tous ses sujets, enfin ce bon prince tomba malade. Lorsqu'il se vit à l'extrémité, il fit venir le prince son héritier et ses autres fils, et il leur recommanda sur toutes choses d'observer inviolablement la religion, les lois et les coutumes de leurs ancêtres, de maintenir la justice et de vivre en paix les uns avec les autres ; il ajouta que son père le soleil le demandait, et qu'il allait se reposer avec lui de tous ses travaux. Telle fut la fin de ce prince, qui mourut comblé de gloire et de bonheur. Il avait étendu les bornes de son empire à plus de cinq cents lieues du côté du sud, savoir

depuis Ataca jusqu'à la rivière de Mauli, et plus decent quarante lieues vers le nord, le long de la côte, depuis Chinchu jusqu'à Chimu. Il fut généralement regretté de tout le monde, et ses funérailles durèrent une année, selon la coutume des Incas. Ses sujets le mirent au dixième rang de leurs dieux enfans du soleil, parce qu'il était leur dixième roi, et ils lui présentèrent plusieurs sacrifices. Il laissa pour son héritier universel Tupac Inca Yupanqui, son fils aîné, qu'il avait eu de Coya Chimpu Oello, sa femme et sa sœur. Le nom propre de cette reine était Chimpu, et le surnom Oello, qui passait entre eux pour sacré. Il laissa plus de deux cent cinquante enfans en tout, filles et garçons, légitimes ou bâtards, et ce n'était pas beaucoup, eu égard au nombre des femmes que ces rois avaient dans chaque province.

CHAPITRE XXVII.

De la forteresse de Cuzco, et de la prodigieuse grandeur de ses pierres.

On ne peut qu'avoir une haute idée de l'industrie et de l'habileté des Indiens du Pérou, si

l'on considère la magnificence de leurs bâtimens, des forteresses, des temples, des maisons royales, des jardinages, des magasins, des grands chemins, et de leurs autres ouvrages publics. Les ruines que l'on en voit encore aujourd'hui en sont une preuve manifeste, quoi qu'on ait de la peine à concevoir quelle en était la structure à tous égards; mais le plus beau chef-d'œuvre qu'ils aient jamais fait, est sans doute la forteresse de Cuzco; vous diriez que la magie s'en est mêlée, et que les démons y ont plutôt travaillé que des hommes. Il y a des pierres d'une si prodigieuse grosseur, qu'on ne saurait deviner comment on peut les avoir transportées de dix ou quinze lieues de distance, par des chemins fort rudes et presque inaccessibles. Surtout on y trouve une espèce de roc que les Indiens appellent *saycusca*, et qu'ils ne pouvaient tirer que de Muyna, qui est à cinq lieues de Cuzco, ou même d'un autre endroit qui en est éloigné de quinze lieues, et alors il fallait passer la rivière d'Yucay qui n'est pas moins grande que celle de Guadalquivir à Cordoue. D'ailleurs ils n'avaient ni bœufs, ni charrettes pour traîner ces lourdes masses, et tout cela se devait faire à force de bras. Il leur manquait aussi le fer et l'acier pour les tailler et les mettre en œuvre. Ils n'avaient ni compas, ni équerre, ni règle, ni chaux, ni mortier; cepen-

dant elles sont si bien ajustées ensemble qu'on aurait de la peine à fourrer la pointe d'un couteau entre les jointures. Enfin ils ignoraient l'usage des grues et des autres machines qui leur pouvaient servir à monter et à descendre ces pierres énormes, qu'on ne saurait voir sans étonnement. Voici de quelle manière le R. P. Joseph Acosta parle de cette forteresse, livre VI, chapitre 14. « Les édifices et les autres ouvrages, dit-il, qu'on faisait par l'ordre des Incas, consistaient en forteresses, en temples, en grands chemins et en maisons de plaisance. Il y en avait un grand nombre, et ils paraissaient d'un travail prodigieux, comme on peut le voir encore aujourd'hui par les ruines qui en sont restées à Cuzco, à Tiaquanaco, à Tambo, et en d'autres lieux. On y trouve des pierres d'une grandeur si énorme, qu'il est presque impossible de s'imaginer comment elles peuvent avoir été transportées et mises là où elles sont. Mais lorsque l'Inca voulait bâtir une forteresse, ou quelqu'autre édifice, soit à Cuzco ou ailleurs, il mandait quantité de ses vassaux qui accouraient à cet emploi de toutes les provinces de son empire. Il faut avouer aussi que c'était un travail surprenant, et digne d'admiration, puisqu'ils n'avaient ni mortier, ni plâtre, ni aucuns outils de fer ou d'acier pour tailler les pierres, ni des machines pour les transporter;

cependant elles sont si travaillées et si unies, que la jointure des unes avec les autres y est à peine remarquable. D'un autre côté, plusieurs de ses pierres sont si lourdes, qu'on ne le croirait jamais si on ne le voyait. Je me souviens d'en avoir mesuré une à Tiaquanaco qui avait trente-huit pieds de long, dix-huit de large, et deux d'épaisseur. Mais à la muraille de la forteresse de Cuzco, l'on y voit quantité de pierres qui surpassent en grandeur toutes celles des autres bâtimens, et quoi qu'elles ne soient pas taillées à la règle, qu'il y ait même beaucoup d'inégalité entr'elles, malgré tout cela, elles sont si bien ajustées sans aucun plâtre, qu'elles paraissent enchâssées les unes dans les autres. Toutes ces merveilles se faisaient à force de gens, et l'on ne saurait douter qu'il ne leur en coûtât une peine infinie, puisque pour joindre ces pierres ensemble ils en devaient faire diverses épreuves avant que d'en pouvoir venir à bout. »

Quoi qu'il en soit, ce superbe édifice était un monument de la grandeur des Incas, et de l'habileté de leurs ouvriers. On l'avait bâtie au nord de la ville sur une colline assez haute qu'on appelle *Sacsahuamam*, et qui est fort escarpée dans un endroit. Cela même rend Cuzco imprenable de ce côté-là, puisqu'on ne saurait en approcher ni trouver un lieu commode pour y

planter de l'artillerie. Aussi les Indiens n'avaient-ils fortifié la ville de ce côté-là que d'une simple muraille de bonne pierre, qui s'étendait plus de deux cents brasses, et qui n'était point du tout raboteuse de part ni d'autre. Mais il faut savoir qu'au lieu de mortier et de plâtre, ils se servaient d'une certaine terre rouge, fort argileuse et gluante, pour cimenter les fentes et l'entre-deux des pierres.

CHAPITRE XXVIII.

D'un triple enclos de murailles qui font la plus grande merveille de la forteresse.

Tout auprès de la muraille dont nous venons de parler, il y a une grande plaine par où l'on monte assez facilement au sommet de la colline. De sorte qu'on aurait pu attaquer la ville de ce côté-là, et s'avancer même en bataille rangée. Ce fut donc pour le prévenir que les Indiens firent trois murailles, l'une au-dessus de l'autre, en montant, et dont chaque avait plus de deux cents brasses de long. Elles sont faites en forme de demi-lune, et aboutissent à un autre mur, qu'on

voit du côté de la ville. La première est la plus remarquable de toutes, à cause de la grandeur énorme de ses pierres, et de leur merveilleux arrangement. Mais il n'y a nulle apparence qu'on les ait tirées de quelque carrière du voisinage, puisqu'elles ne paraissent point du tout taillées, et que l'on y en voit de rondes, de pointues, d'ovales, et de plusieurs autres figures : ainsi je croirais plutôt qu'on les a trouvées sur ces montagnes telles qu'elles sont, et que toute l'adresse consistait à les ajuster ensemble. Cela même fait dire au P. Joseph Acosta ; qu'il s'étonne de ce que les pierres de cette muraille, quoi qu'il y ait beaucoup d'inégalité entr'elles pour la figure, sont si bien enchassées les unes avec les autres, qu'elles forment un excellent ouvrage de maçonnerie. Ces pièces de rochers, ajoute-t-il, qu'ils ont laissées dans leur naturel, enjambent autour de quatre doigts les unes sur les autres; et c'est en cela que consiste principalement l'artifice de cette noble structure. On peut dire en un mot que du mélange confus de ces rochers entassés pêle-mêle, ils en ont fait un chef-d'œuvre inimitable et qui plaît beaucoup à la vue.

Un prêtre natif de Montilla, qui depuis mon arrivée en Espagne s'en était allé au Pérou, me dit à son retour, qu'il avait trouvé ces pierres infiniment plus grandes qu'il ne se les était re-

présentées sur le bruit commun, et qu'il ne pouvait attribuer cet ouvrage qu'au démon. En effet, tout ce que l'on a publié des sept merveilles du monde n'approchait pas de celle-ci. On ne manquait ni d'ouvriers, ni de matériaux, ni d'instrumens pour construire les murailles de Babylone, ou les pyramides d'Égypte, et pour fabriquer le Colosse de Rhodes. Mais que sans machines, sans outils, et sans aucun instrument, ces Indiens aient trouvé le secret de transporter, de tailler, d'entasser et d'ajuster avec la dernière exactitude de si lourdes masses de rocher, c'est, je l'avoue, ce qui me paraît incroyable, et qui semble tenir du sortilége auquel ces barbares étaient fort adonnés.

Quoi qu'il en soit, il y avait une grande porte à chacune de ces murailles, et on les fermait avec une pierre de la même grandeur qu'on ôtait toutes les fois qu'on voulait ouvrir. La première s'appelait *Tiupuncu*, c'est-à-dire, Porte du sablon, parce que c'était un lieu plein de sable : ce mot est composé de tiu, qui signifie du sable, et de puncu, qui signifie porte. La seconde se nommait *Acahuana Puncu*, du nom de l'architecte qui l'avait faite, et la troisième Viracocha Puncu, parce qu'elle était consacrée à leur Dieu Viracocha, le même qui avait apparu au jeune prince Viracocha Inca, et qu'ils prirent depuis pour le Dieu

tutélaire de la ville et de la forterresse de Cuzco. De l'une de ces trois murailles à l'autre il y a vingt-cinq ou trente pieds d'étendue, avec un terre-plein jusqu'à la hauteur de chaque muraille; mais je ne sais pas si c'est la nature ou l'art qui l'ont fait ainsi. Quoi qu'il en soit, chaque enceinte avait son parapet à hauteur d'appui, et il n'y a nul doute qu'on ne se pût mieux défendre par ce moyen que si l'on y avait été à découvert.

CHAPITRE XXIX.

Des trois grosses tours, des quatre principaux ouvriers de la forteresse, de la pierre fatiguée, et pourquoi ils l'appelaient ainsi.

Après avoir passé ces trois enclos de murailles, on trouvait une place étroite et longue où il y avait trois bonnes tours faites en triangle, qui s'étendaient suivant l'assiette du terrain. La principale était celle du milieu, et on l'appelait *Moyoc-Marca*, c'est-à-dire forteresse ronde, parce qu'elle était faite en rond; il y avait une fontaine de très-bonne eau qui venait de loin par des canaux sou-

terrains, et dont tout le monde ignorait la source, excepté l'Inca et ceux de son grand conseil qui en avaient la tradition. Lorsque les rois allaient à la forteresse, ils se reposaient dans cette même tour, qui était d'une grande magnificence. Tous les murs étaient enrichis de plaques d'or et d'argent qui servaient de tapisserie, et où l'on voyait des animaux, des plantes et des oiseaux représentés au naturel; il y avait aussi quantité de vaisselle et le même service qu'on trouvait dans les maisons royales.

La seconde tour se nommait *Paucar-Marca*, et la troisième *Sacllac-Marca*: l'une et l'autre étaient carrées, en forme de pavillon, et il y avait plusieurs chambres pour loger les soldats qui étaient de garde et qui se relevaient de sentinelle. Il fallait, au reste, que ces soldats fussent du nombre des Incas privilégiés; et ceux des autres nations n'y pouvaient entrer, parce que c'était une des maisons du soleil où l'on serrait les armes et les provisions de guerre, comme on faisait des sacrifices et des prières au temple. Il y avait ordinairement un capitaine ou un gouverneur qui devait être de sang royal et des Incas légitimes; il commandait à plusieurs lieutenans qui dépendaient d'autres officiers dont chacun avait sa tâche, soit qu'il s'agît de pourvoir aux munitions, de tenir les armes nettes, ou d'ordonner

les habits et la chaussure des soldats; il y avait d'ailleurs un magasin dans la forteresse où l'on gardait toutes ces choses qui étaient pour l'usage de la garnison.

Le dessous de ces tours était rempli de logemens disposés avec beaucoup d'industrie, et par ce moyen l'on pouvait communiquer de l'une à l'autre; il y avait quantité de petites rues qui se croisaient et qui aboutissaient à diverses portes. Les chambres y étaient presque toutes de la même grandeur, et formaient une espèce de labyrinthe d'où l'on avait de la peine à se tirer. Ceux qui en savaient mieux les détours n'osaient y entrer sans un peloton de ficelle dont ils attachaient l'un des bouts à la porte afin de ne pas s'égarer. Lorsque j'étais petit garçon et qu'il n'y avait plus que les masures de cette belle forteresse, j'y allais souvent avec mes camarades; mais nous ne descendions point dans ces voûtes souterraines de peur de nous y perdre, et il nous suffisait de pousser jusqu'aux endroits où le soleil donnait.

Au reste, les Indiens ne bâtissaient pas leurs voûtes en arcades, comme nous l'avons déjà dit dans une autre occasion; mais ils faisaient des consoles aux murs des lieux souterrains, sur lesquelles ils mettaient des pierres fort larges et bien taillées qui s'étendaient d'un mur à l'autre; c'est ce que l'on voyait sous la forteresse, dont les

murs étaient de pierre en partie brute et en partie taillée avec beaucoup d'art. Il semble que les Incas prévoyaient que ce serait ici le dernier de leurs ouvrages, et qu'ils y voulurent employer tout ce qu'ils avaient d'industrie et de magnificence. En effet, quelques années après qu'on l'eût achevé, les Espagnols entrèrent dans cet empire, et l'on ne pensa plus à de pareils édifices. Les entrepreneurs et les conducteurs du bâtiment de la forteresse furent au nombre de quatre. Le premier, auquel on attribue la gloire de l'invention, fut Huallpa Rimachi Inca ; et, pour montrer aussi qu'il était le principal de tous, on l'honora du nom d'*Apu*, qui signifie capitaine ou supérieur en quelqu'office que ce soit. Le second fut l'Inca Maricanchi; le troisième, Acahuana Inça, qu'on fait auteur de la plupart des grands bâtimens de Tiabuanacu; et le quatrième, Calla Cunchuy. Ce fut au tems de ce dernier que, par un effort prodigieux qui surpasse toute créance humaine, on transporta cette effroyable masse de rochers, qu'on nomma *la Pierre fatiguée*. Le principal ingénieur, ou le grand maître de ces bâtimens, s'avisa de lui donner ce nom, afin qu'elle conservât aux siècles futurs la mémoire d'une tentative si surprenante. On voit cette pierre monstrueuse au milieu de la plaine qui est devant la forteresse. Les Indiens en racontent une chose

bien plaisante; ils disent qu'elle fut transportée de si loin à l'endroit où elle est aujourd'hui, qu'elle se lassa et pleura du sang, parce qu'elle ne put se joindre au bâtiment de la forteresse. Cette pierre n'est point taillée, mais brute et telle qu'on la détacha de la montagne; elle est plus de la moitié en terre, et l'on prétend qu'elle y est beaucoup plus enfoncée depuis mon départ de ce pays-là; on ajoute que les Espagnols, qui voulurent creuser tout auprès dans l'espérance d'y trouver quelque trésor, en ont été la cause. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'à l'un des coins de cette pierre il y a deux trous, et que cela même a donné sujet aux Indiens de s'imaginer que ce sont les yeux par où elle a pleuré du sang. La poussière d'ailleurs qui s'y ramasse et qui, détrempée par la pluie, vient à couler en bas, forme une tache vermeille, parce que la terre est rouge en cet endroit-là, et les Indiens sont assez fous pour croire là-dessus que c'est la marque du sang que la pierre répandit lorsqu'elle pleura. Mais les Incas Amautas prétendent qu'il y a quelque vérité cachée sous cette écorce, et qu'elle renferme un événement tragique. Ils disent donc qu'il y eut plus de vingt mille Indiens employés à traîner cette pierre avec de gros cables; qu'à la descente des collines la moitié de ces hommes-là tiraient par devant, et que les autres la soute-

naient par derrière; que ceux-ci n'avaient pas eu la force de la retenir au sommet d'un coteau; que sa pesanteur l'avait entraînée en bas, et qu'elle avait écrasé trois ou quatre mille Indiens. Cela n'empêcha point qu'on ne la conduisît ensuite à force de bras jusqu'à la plaine où on la voit aujourd'hui. Mais, pour dire un mot du sort qu'eut ce bâtiment superbe, les Espagnols, qui auraient dû le conserver avec beaucoup de soin pour être un monument éternel de grandeur et de la puissance des rois qu'ils avaient assujétis, furent les premiers à le démolir, soit par jalousie ou par un principe d'avarice. Ils renversèrent tout ce qu'il y avait de maçonnerie dans l'enclos des murailles pour en bâtir leurs maisons à Cuzco. Cependant, lorsque j'en partis, ces trois murailles étaient encore en leur entier; mais j'ai ouï dire depuis qu'ils en ont ruiné une partie pour chercher la grosse chaîne d'or de Huayna Capac, qu'ils y croyaient enterrée.

Le bon roi Inca Yupanqui fut le premier fondateur de cette admirable forteresse, que l'on ne saurait jamais trop louer. Quelques-uns disent pourtant que ce fut l'Inca Pachacutec, son père; mais cela vient de ce qu'il en donna le plan et le modèle, après avoir fait amas d'une prodigieuse quantité de pierres qui étaient les seuls matériaux de ce grand chef-d'œuvre. Il ne s'acheva qu'en

cinquante années, au tems de Huayna Capac, et l'on ne croit pas même qu'il fût encore dans sa perfection. Le rocher, qu'on appelait *la pierre fatiguée*, devait servir pour un autre édifice dont on avait formé le dessin; mais cet ouvrage, de même que plusieurs autres semblables qu'on avait commencés en divers endroits de cet empire, furent interrompus par les guerres civiles qu'il y eut entre les deux frères Huascar Inca et Atahuallpa, et par l'arrivée des Espagnols au Pérou qui bouleversèrent tout sans aucune distinction.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

HISTOIRE
DES INCAS,
ROIS DU PÉROU.

LIVRE HUITIÈME.

Où il est parlé des grandes conquêtes du onzième roi Tupac Inca Yupanqui ; des trois mariages de Huayna Capac son fils, et de la mort de Tupac Inca, avec une description des animaux privés et sauvages ; des légumes, des fruits, des oiseaux, des quatre fameuses rivières, des pierreries, de l'or, de l'argent, et de tout l'état de cet empire, avant que les Espagnols y allassent.

CHAPITRE PREMIER.

De la conquête que fit l'Inca Tupac d'une grande province appelée Huacrachuçu.

Le grand Tupac Yupanqui prit la bordure de couleur, après la mort de son père, et il employa la première année de son règne à en célébrer les obsèques et les autres cérémonies qu'on avait accoutumé d'observer dans ces occasions. Ce prince alla ensuite visiter tout son empire, à l'exemple de ses prédécesseurs; et dès qu'il fut de retour de cette visite, à laquelle il employa quatre années, il fit lever quarante mille hommes pour aller continuer, l'année suivante, les conquêtes de ses prédécesseurs.

Lorsque ces troupes furent prêtes et que l'Inca eut laissé un lieutenant à Cuzco pour gouverner en son absence, il alla à Caçamarca, pour entrer par là dans la province des Chachapuyas, qui est à l'orient de cette ville. Le mot de Chachapuya signifie, selon le R. P. Blas Valera, lieu rempli de vaillans soldats; en effet, les habitans de cette province étaient fort courageux; d'ailleurs les femmes y étaient extrêmement belles. On pour-

rait appeler cette province plus proprement royaume, puisqu'elle a plus de cinquante lieues de long, et vingt de large, sans y comprendre le pays qui s'étend jusqu'à Muyupampa, qui a bien encore trente lieues de long. On y comptait alors plus de 40,000 habitans. C'était là ce qui faisait souhaiter passionnément à Tupac Yupanqui de la conquérir, outre qu'il savait que la nature du lieu la fortifiait. Les Chachapuyas adoraient l'oiseau Cuntur, comme leur principal dieu, et les couleuvres. Ils portent ordinairement une fronde pour bordure, et pour la principale marque d'honneur qui les distingue des autres nations; outre que la façon en est différente, et qu'ils s'en servent mieux à la guerre que de toutes sortes d'armes, comme faisaient les anciens peuples de Mallorque. Vis-à-vis la province de Chachapuya, il y en a une autre appelée Huacrachucu, qui est extrêmement grande, forte d'assiette, et dont les habitans sont belliqueux. Ils portent, ou ils portaient autrefois (car maintenant tout est confondu parmi eux) pour principale marque d'honneur, un cordon de laine noire, tacheté de blanc, et au lieu de plume, le bout de la corne d'un chamois, d'un cerf ou d'un chevreuil, et ce fut à cause de cela qu'ils prirent le nom de Huacrachucu, c'est-à-dire, toque ou bonnet de corne, dont l'un est désigné par ce mot chucu, et l'autre

par celui de huacra. Les habitans de cette province adoraient des couleuvres avant qu'ils fussent tributaires des Incas ; ils en avaient les figures dans leurs temples et dans leurs maisons, devant lesquelles ils se prosternaient à genoux. Tupac Yupanqui fit marcher son armée vers cette province, parce qu'il fallait nécessairement la conquérir avant que de pouvoir entrer dans celle des Chachapuya. Aussitôt que les Huacrachucus en eurent avis, ils se mirent en défense, et résolurent de résister vaillamment, se promettant déjà la victoire, à cause que leur pays, qui était fortifié naturellement, leur paraissait imprenable. Sur cette confiance, ils sortirent en campagne pour défendre les principales avenues de leur province, où l'on combattit si rudement, qu'il y eut un grand nombre de gens de tués de part et d'autre. L'Inca fit assembler là-dessus son conseil; il y fut résolu qu'encore que le vrai moyen de venir à bout des ennemis fût de mettre tout à feu et à sang, il valait mieux néanmoins terminer cette affaire à l'amiable, s'il était possible, parce qu'on ne pouvait faire autrement sans perdre beaucoup de monde. Lorsqu'on eut pris cette résolution, et gagné quelques passages assez forts, le roi envoya dire aux habitans qu'il offrait de vivre en paix et en bonne intelligence avec eux, comme les Incas avaient accoutumé de

faire avec les peuples qu'ils conquéraient. Il leur fit remontrer ensuite que le principal sujet qui l'amenait là était plutôt pour leur faire du bien, comme ses prédécesseurs en avaient fait à tous les peuples de leur conquête, que pour les assujétir, ou pour en attendre quelque profit : que pour se convaincre de cette vérité, ils n'avaient qu'à considérer que les Incas ne leur ôtaient pas un pouce de terre, qu'au contraire ils augmentaient leurs possessions, et les rendaient fertiles par le moyen des aquéducs, et des autres choses qu'ils faisaient pour leur bien commun; qu'ils ne diminuaient point l'autorité des Curacas, et qu'en un mot ils ne leur demandaient autre chose, si ce n'est qu'ils adorassent le soleil, et abandonnassent leurs mauvaises coutumes. Les Huacrachucus mirent cette affaire en délibération; les vieillards furent d'avis de recevoir l'Inca pour souverain; mais les jeunes gens, qui étaient en plus grand nombre et moins expérimentés, s'y opposèrent directement, et suivirent leur première fougue avec beaucoup de violence, s'imaginant que puisqu'ils avaient contredit les vieillards ils étaient obligés de vaincre ou de mourir. Cependant l'Inca, pour leur faire connaître que ce n'était point par faiblesse ni manque de courage qu'il les avait recherchés de paix, mais plutôt par un effet de compassion, fit renforcer tout de bon ses troupes, et

attaquer les ennemis par divers endroits, afin qu'étant enveloppés de tous côtés ils en fussent plutôt affaiblis, et par conséquent contraints de se rendre. En effet, les Incas gagnèrent au second combat de nouvelles avenues et des passages extrêmement forts, de sorte que les ennemis se voyant serrés de près, furent réduits à se soumettre et à demander pardon. L'Inca le leur accorda d'abord, à l'exemple des autres rois ses prédécesseurs. Il ordonna à ses officiers de traiter les Huacrachucus comme s'ils eussent été leurs frères : de donner aux Curacas quantité de robes de laine fine, appelées compi, et d'en distribuer libéralement au menu peuple de celles qu'on nomme avunca. Il leur fit fournir outre cela des vivres en abondance, parce que la guerre avait épuisé toutes les provisions qu'ils avaient faites pour leur année; ce bon traitement donna une grande joie à ces nouveaux sujets, et leur fit perdre entièrement la crainte qu'ils avaient eue jusqu'alors d'être châtiés de leur rebellion.

Après avoir achevé cette expédition, l'Inca ne voulut point passer plus avant; il crut que c'était assez d'avoir conquis cet été-là une si grande province que celle-ci, que était si forte d'assiette, et dont les habitans étaient si belliqueux. Il envoya son armée en quartier d'hiver en divers endroits de cette frontière, parce que tout ce pays est

pour l'ordinaire fort pluvieux, et il donna ordre qu'on préparât encore 20,000 hommes pour l'été suivant, afin qu'il pût faire ses conquêtes en moins de tems qu'il n'avait fait ci-devant. Après cela, ce prince fit instruire les Huacrachucus dans sa religion, et dans ses coutumes. Il leur fit apprendre en même tems l'art de faire des aquéducs, de défricher les terres, d'aplanir les lieux raboteux, pour y faire semer et les rendre labourables. Tout ces avantages firent connaître à ces peuples le bonheur qu'ils avaient de vivre sous la domination de ce grand roi.

CHAPITRE II.

De la conquête des premières villes de la province de Chachapuya.

L'ÉTÉ suivant, dès que les vingt mille hommes que le grand Tupac Yupanqui avait demandés furent arrivés, il mit son armée en campagne, et la fit marcher jusqu'à la province de Chachapuya. Mais il envoya devant un courrier, selon l'ancienne coutume des Incas, pour leur décla-

rer la paix ou la guerre. Les Chachapuyas firent réponse : qu'ils aimaient mieux mourir les armes à la main, pour la défense de leur liberté, que de se rendre les vassaux et les tributaires de l'Inca. Après cette réponse, il s'alluma de part et d'autre une guerre sanglante, dans laquelle il périt beaucoup de monde. Les Incas étaient résolus de ne point reculer, et les Chachas (car c'est ainsi qu'on appelle encore cette nation) l'étaient aussi de mourir, plutôt que de donner le moindre avantage à leurs ennemis. Ces peuples voyant que l'empire des Incas commençait à s'étendre jusqu'à leur province avaient fait, durant quelques années, de forts grands préparatifs pour se défendre, et bâti plusieurs forts, dont on voit encore aujourd'hui quelques restes, que la nature du lieu rendait inaccessibles. Ils avaient encore fermé quantité de passages et d'avenues en quelques endroits de leur pays, qui sont si hauts et si rudes, que les Indiens s'y égarent assez souvent sans qu'ils puissent aller plus avant par d'autres endroits. Cela fit résoudre les Incas à tâcher de se rendre maîtres de ces avenues : ils en gagnèrent en effet quelques-unes, avec leurs forteresses. Mais ce ne fut pas sans y perdre beaucoup de leurs gens. Les premières de ces places étaient sur un coteau où il y a bien deux lieues et demie de montagne, qu'on appelle ordinaire-

ment la côte de Pias, parce qu'après qu'on l'a passée, on trouve un peuple qui se nomme ainsi. Cette province, qui, du côté qu'entrèrent les Incas, s'avance dix-huit lieues dans le pays, est une des principales : les Incas s'en rendirent maîtres avec beaucoup de difficultés, et trouvèrent que les habitans avaient abandonné la principale ville pour se retirer dans d'autres places plus fortes, sans y avoir laissé que quelques vieillards inutiles qui n'avaient pu les suivre sur la montagne, à cause de la faiblesse de leur âge, et des enfans que leurs pères n'avaient pu mener avec eux : le grand Tupac Inca Yupanqui voulut qu'on leur fît toutes sortes de bons traitemens. Cela fait, il sortit de la ville de Pias, et passa plus avant avec son armée : il détacha trois cents hommes, tous gens d'élite, pour découvrir le pays; mais malheureusement ils moururent tous ensevelis dans les neiges en un certain endroit de la montagne neigeuse appelé *Chirmac Caca*, c'est-à-dire Port-Funeste, parce qu'il est fort pernicieux à ceux qui y passent. Cette infortune fut cause que l'Inca ne put passer ce détroit de quelques jours, de sorte que les Chachapuyas, s'imaginant que la crainte l'en empêchât, firent courir le bruit qu'il s'était retiré honteusement, et qu'il avait pris la fuite. Après que la neige eût un peu relâché de sa furie, l'Inca continua sa

marche, et conquit peu à peu tout ce qu'il y a de pays jusqu'à Cuntur-Marca, qui est aussi une des principales villes, sans y en comprendre plusieurs autres, qui sont aux deux côtés du grand chemin. Mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il fit cette conquête, à cause de la difficulté des passages que les habitans avaíent fortifiés avec beaucoup d'art, quoiqu'ils le fussent assez de leur nature. Ceux de la ville de Cuntur-Marca, qui étaient fort nombreux, firent une grande résistance, et combattirent vaillamment durant plusieurs jours. Mais l'Inca envoya tant de monde contre eux, qu'ils furent enfin contraints de céder à la force, d'autant plus qu'ils n'attendaient du secours que de leur propre valeur. Ils se rendirent donc à l'Inca, qui les reçut avec sa bonté ordinaire. Il les combla de bienfaits pour adoucir entièrement leurs esprits qui n'étaient pas encore bien remis, et pour porter leurs voisins à les imiter. Après cela, ayant laissé dans cette ville de bons officiers et de fidèles ministres, pour s'assurer le pays conquis, il passa plus loin, et se rendit maître des forêts et des villes qu'il trouva dans son chemin, sans répandre beaucoup de sang; car presque tous se rendirent à l'exemple des habitans de Cuntur-Marca, ou s'ils combattirent, ce fut avec moins d'obstination et de résistance. Le roi arriva enfin à Ca-

abandonna ses états, pour ne pas fléchir sous le joug des Incas, comme nous (1) l'avons dit dans la vie de l'Inca Viracocha. Cette province, qui est dans le pays des Antis, était alors alliée des Chachas, et peut-être même qu'elle en dépendait, les Indiens ne convenaient pas sur cet article; elle était éloignée d'environ trente lieues de Llavantu, du côté d'Orient.

Les habitans de Muyupampa ne surent pas plutôt que toute la province de Chachapuya s'était soumise à l'Inca, qu'ils se rendirent en même tems, et offrirent d'embrasser à l'avenir sa religion, ses coutumes et ses lois. Ceux de la province de Cascayanca en firent de même, et toutes les autres de cette contrée, qui n'étaient pas en si grand nombre, les imitèrent facilement, sans faire que peu ou point de résistance. L'Inca leur donna des gens pour les instruire dans sa religion, et il fit défricher quantité de terres qu'il rendit labourables et fertiles par le moyen des aquéducs dont elles furent arrosées, et il donna plusieurs belles robes aux Curacas; il borna là les conquêtes de cette année: cependant il mit ses troupes en quartier d'hiver dans les garnisons, et fit venir des provinces frontières des provisions et des vivres en abondance pour ses sol-

---

(1) Liv. V. Chap. XXVI, où ce prince est nommé Hancohuallu.

dats et pour les sujets nouvellement conquis, que les guerres passées avaient épuisés.

Aussitôt que l'été fut venu, Tupac Inca Yupanqui mit en campagne une armée de quarante mille hommes, et entra dans le pays de Huancapampa. Cette province était alors fort grande, et peuplée, d'un bon nombre d'habitans qui différaient de nation et de langage. Chaque peuple vivait séparément, sans avoir entre eux ni paix, ni amitié, ni seigneur, ni république, ni villes. Lorsqu'ils se faisaient la guerre, ce n'était point pour avoir la domination les uns sur les autres, car ils ne savaient pas ce que c'était de commandement ni d'empire. Ce n'était point non plus pour se ravir leurs biens, puisqu'ils n'en avaient aucun, et que la plupart allaient tout nus. Les vainqueurs n'avaient point de plus cher butin que les femmes et les filles de ceux qu'ils avaient vaincus; ils n'en laissaient échapper aucune de celles qu'ils pouvaient faire leurs prisonnières. Pour les hommes, ils se mangeaient inhumainement les uns les autres. Leur religion était aussi absurde que leurs moeurs étaient féroces. Chaque nation, chaque compagnie de gens de guerre, et même chaque maison avait ses dieux particuliers. Les uns adoraient des bêtes sauvages, les autres des oiseaux, des herbes et des plantes, et les autres des montagnes, des fontaines, des ri-

vières ; et ils étaient tous si entêtés de leurs opinions, qu'ils avaient de grandes guerres entre eux, et en général et en particulier, pour leurs religions et la prééminence de leur dieux. On n'eut pas beaucoup de peine à conquérir des gens qui vivaient dans cette confusion : toute la résistance qu'ils firent, fut de s'enfuir comme des bêtes sur les hautes montagnes et de se cacher dans les grottes et dans les creux de rochers, d'où la famine en tira la plus grande partie pour les soumettre à l'obéissance de l'Inca. Pour les autres qui furent plus ennemis d'eux-mêmes, il se laissèrent mourir misérablement dans ces lieux déserts. Le roi Tupac Inca Yupanqui prit le soin de rassembler tous ses peuples, et leur fit donner des maîtres pour leur apprendre à bâtir des villes, à labourer les terres et à se faire des habits de laine et de coton. Cette province est devenue dans la suite une des meilleures et des plus fertiles de tout le Pérou, par le moyen des grands aquéducs qu'on y fit pour arroser la campagne. Pour la rendre plus illustre à l'avenir, l'on y bâtit un temple au soleil, une maison aux vierges choisies, et plusieurs autres beaux édifices ; d'ailleurs, on renversa les idoles de ces peuples, on leur ordonna d'adorer le soleil comme le seul dieu universel, et on leur défendit de manger de la chair humaine sous peine de la vie, et de leur entière

destruction. En un mot, on leur donna des prêtres et d'habiles gens pour les instruire dans la religion, et leur apprendre les devoirs de la vie civile. Ces gens-là furent si dociles, et s'appliquèrent si fortement à ce qu'on leur enseigna, qu'en très-peu de tems ils devinrent fort habiles. Ces deux provinces de Cascayunca et de Huancapampa, furent des meilleures de tout l'empire des Incas.

CHAPITRE IV.

De la conquête de trois belles provinces fort belliqueuses, et extrêmement obstinées.

Après que les Incas eurent soumis la grande province de Huancapampa, ils employèrent quelques années (on n'en sait pas précisément le nombre) à en conquérir trois autres, composées de diverses nations qui étaient toutes bien policées; elles avaient des villes, des gouverneurs et des places fortes. Outre cela, ces peuples faisaient des assemblées pour y traiter des intérêts du public, lorsqu'il était nécessaire; ils ne reconnaissaient aucun souverain, mais ils élisaient d'un

commun consentement des gouverneurs pour avoir soin des affaires civiles, et des capitaines pour commander leurs armées; ils les avaient en grande vénération, et leur obéissaient ponctuellement durant qu'ils étaient en charge. Ces trois provinces, qui étaient les principales, se nommaient *Cassa*, *Ayahuaca* et *Callua*. Dès que l'Inca fut arrivé à leur frontière, il les envoya sommer de se rendre et de le reconnaître pour souverain, ou de se préparer à la guerre. Ils firent réponse que n'ayant jamais eu de seigneur, ils n'étaient pas d'humeur d'en recevoir un, mais plutôt d'exposer leur vie pour la défense de leur liberté. La guerre s'alluma donc entre les uns et les autres, et elle fut si cruelle, que toutes les offres de paix et de clémence que put faire l'Inca à ces peuples pour les gagner ne lui servirent de rien. Au contraire, ils répondirent en général qu'ils n'avaient garde d'accepter les conditions d'un homme qui prétendait les rendre ses tributaires et les priver de leur ancienne liberté; et que la plus grande faveur qu'il leur pouvait faire était de s'en retourner sans penser à les soumettre. Après que les habitans de ces trois provinces lui eurent ainsi déclaré leur volonté, ils s'unirent tous ensemble pour s'aider les uns les autres, et combattirent si vaillamment qu'il en demeura huit mille sur la place du côté des Incas:

ceux-ci mirent tout à feu et à sang pour se venger et les obliger à se rendre; mais les ennemis n'en étaient point étonnés, et souffraient tous les malheurs de la guerre avec un courage invincible, tant ils souhaitaient de conserver leur liberté. Les Incas n'avaient pas plutôt gagné sur eux quelques places fortes, que ceux qui en réchappaient se retranchaient d'une forteresse à l'autre, abandonnant leur propre pays et leurs maisons, sans se soucier ni de femmes, ni d'enfans, comme des gens qui aimaient mieux mourir les armes à la main que de se voir assujétis à une puissance étrangère.

Cependant les Incas gagnèrent presque tout leur pays à force de les poursuivre et de les tenir de près; il ne leur resta plus qu'un petit coin de terre où ils se fortifièrent le mieux qu'ils purent, dans le dessein de se faire tailler en pièces plutôt que de parler de se rendre. En effet, ils souffrirent tous les maux imaginables pour s'empêcher d'être faits tributaires de l'Inca; mais enfin quelques-uns de leurs plus sages capitaines, après avoir considéré que leur perte était infaillible, que d'autres peuples aussi libres qu'eux s'étaient assujétis à l'Inca et qu'ils en avaient tiré beaucoup d'avantages, bien loin que leurs richesses en fussent diminuées, ils convinrent de poser les armes, de reconnaître l'Inca, et de lui livrer tous

ceux qu'ils avaient sous leur commandement. Ils ne purent pourtant exécuter leur dessein, sans qu'il y eût quelque tumulte parmi les soldats; néanmoins ils se soumirent tous enfin à l'exemple et à la sollicitation de leurs capitaines. L'Inca Tupac Yupanqui les reçut avec beaucoup de clémence, et leur témoigna d'être bien fâché de ce qu'ils s'étaient ainsi laissés réduire aux dernières extrémités; il ordonna qu'on les traitât comme ses propres enfans, et il fit venir beaucoup de monde des autres provinces pour peupler et cultiver ce pays, qui était presque désert par la mort d'un grand nombre des habitans qui avaient péri dans cette guerre. Il retourna ensuite à Cuzco, après avoir mis ordre à tout ce qui leur était nécessaire, et pour leur gouvernement particulier, et pour leur religion. Il témoigna d'être las de cette guerre, non pas tant pour les travaux qu'il y avait endurés, qu'à cause de l'obstination de ces Indiens et de la perte de monde qu'il y avait faite; il dit aussi plusieurs fois que si l'opiniâtreté de ces peuples n'eût pas donné un mauvais exemple aux provinces qu'il espérait de conquérir à l'avenir, il eût différé à les assujétir dans quelqu'autre tems qui lui eût paru plus propre pour les ranger à son obéissance.

Ces choses s'étant ainsi passées, le grand Tupac Inca Yupanqui employa quelques années à visi-

ter ses royaumes et à les embellir dans chaque ville et dans chaque province par des bâtimens particuliers qu'il y fit faire, tels que furent des maisons royales, des forteresses et des magasins publics, des aquéducs, des temples en l'honneur du soleil, des maisons pour les vierges choisies, et d'autres semblables édifices. Parmi ces ornemens, ceux des grands chemins, dont nous parlerons plus amplement, ne furent pas des moins remarquables; mais surtout il eut un soin particulier de faire achever la forteresse de Cuzco que l'Inca Yupanqui son père avait laissée imparfaite. Après qu'il eut passé quelque tems dans cet exercice de paix, il fit une expédition dans ces provinces du nord, qu'on appelait *Chincha-suyu*, dans le dessein de les réduire sous son empire. Il commença par celle de Huanucu, qui comprenait plusieurs peuples désunis qui se faisaient une cruelle guerre les uns aux autres; ils vivaient dispersés à la campagne sans république et sans villes, et avaient quelques places fortes sur les montagnes qui servaient de retraite aux vaincus. L'Inca n'eut pas beaucoup de peine à conquérir ces nations, parce qu'il les traita avec sa clémence ordinaire. Il est vrai que dans quelques combats qui se donnèrent au commencement ceux de Huanucu poussèrent leur valeur jusqu'à l'insolence, ce qui obligea les capitaines

de l'Inca de les châtier rigoureusement et d'en tuer plusieurs. Mais le roi leur commanda d'être plus modérés et de n'oublier pas la loi du fondateur de leur empire, Manco Capac, qu'il fallait gagner les Indiens plutôt par des caresses et de bons traitemens que par la force des armes, en rendant leur victoire sanglante. Cependant les habitans de Huanucu, intimidés d'un côté par le châtiment qu'ils venaient de recevoir, et de l'autre attirés par les bienfaits et par les promesses de l'Inca, se rendirent enfin, peuplèrent des villes, reçurent la religion des Incas et s'accommodèrent à leur gouvernement; ce qui fit fleurir en fort peu de tems cette belle province de Huanucu, remarquable entre les autres par la bonté de son air et par la fertilité de son terroir; elle devint aussi la capitale de plusieurs autres provinces de sa frontière. Les Incas y bâtirent de plus un magnifique temple au soleil, faveur singulière dont on n'honorait que les provinces les plus fameuses, et ils y fondèrent une maison aux vierges choisies. Il y avait vingt mille Indiens qui allaient toutes les années servir ces maisons par quartier : quelques-uns même en mettent jusqu'à trente mille, et disent que le nombre en était grand, plus ou moins, selon que les provinces étaient peuplées. Pedro de Cieça rapporte plusieurs choses remarquables de Hua-

nucu dans le chapitre 80 de son livre ; mais je me contenterai d'en copier les paroles suivante, qui confirment ce que j'ai avancé : « Il y avait dans la province Huanucu une maison royale, dont le bâtiment était admirable et pour la grandeur de ses pierres et pour son architecture. Cette maison était la principale de celles des provinces limitrophes des Andes, et il y avait tout près un riche temple dédié au soleil, avec un si grand nombre de vierges choisies et d'officiers, qu'on comptait, du tems des Incas, plus de trente mille personnes qui servaient ordinairement dans ces maisons. Le principal soin de tous les intendans des Incas était de lever le tribut ordinaire, et de faire en sorte que ceux des villes frontières envoyassent les gens qui devaient servir par quartier. »

Il ne se passa point autre chose dans la conquête de Huanucu, que nous avons racontée succinctement ; nous décrirons aussi en peu de mots toutes les conquêtes suivantes que firent ces rois, auxquelles je mettrai fin lorsque je viendrai à traiter des guerres qu'eurent ensemble Huascar et Atahualpa, petit-fils de cet Inca Tupac Yupanqui.

Pour revenir maintenant à la suite de mon histoire, il faut savoir que l'Inca mit sur pied une puissante armée, et fit divers préparatifs de

guerre pour l'année suivante, dans laquelle il se proposait d'aller conquérir la grande province des Canarins, capitale de plusieurs autres provinces, et habitée par de vaillans hommes. Ces peuples portaient pour l'ordinaire les cheveux fort longs, qu'ils retroussaient tous ensemble sur le haut de la tête et en faisaient une touffe. Les gentilhommes, et ceux qui étaient les plus propres, portaient au lieu de bonnet un certain cercle fait en forme de tamis, et qui avait environ trois doigts de large; ils y mettaient au milieu, par galanterie, quantité de tresses de diverses couleurs. Mais ceux qui ne se piquaient pas d'une si grande propreté, ou qui étaient de basse condition, faisaient des bonnets avec des callebasses et s'imaginaient qu'ils étaient ainsi bien coiffés; c'est pourquoi tous les autres Indiens, pour se moquer des Canarins, les appelaient ordinairement *Mathiuma*, c'est-à-dire, tête de callebasse. Avant le règne des Incas, les Canarins allaient mal vêtus et presque tout nus; ils se couvraient seulement les parties honteuses d'une espèce de tablier qui leur pendait par devant. Il y avait parmi eux quantité de seigneurs qui, n'étant pas si forts que les autres, se liguaient ensemble pour se défendre contre les plus puissans qui avaient accoutumé d'assujétir et de tyranniser les plus faibles.

CHAPITRE V.

La conquête de la province des Canarins, avec la description de ses richesses et de son temple.

Tupac Inca Yupanqui porta donc ses armes dans la province des Canarins, et assujétit le long du chemin la contrée qu'on nomme *Palta*, d'où fut apporté à Cuzco ce fruit exquis et délicieux qui est aussi appelé *Palta*, du nom du terroir qui l'a produit le premier. Quoique les habitans de cette province soient fort aguerris, il s'en rendit maître plutôt par la douceur que par la voie des armes. L'on distinguait les gens de ce pays-là des autres, en ce qu'ils avaient la tête extrêmement difforme; cette difformité leur plaisait, et passait parmi eux pour une grande beauté. C'est pourquoi, dès qu'un enfant venait au monde, ils lui appliquaient sur le front un petit ais en carré et un autre sur le derrière du col, les attachant tous deux ensemble; ils lui mettaient ainsi la tête en presse, à force de la serrer tous les jours, et ils n'ôtaient point ces deux ais que l'en-

fant n'eût atteint l'âge de trois ans. Par ce moyen ils avaient tous la tête si contrefaite, que quand on voulait injurier quelqu'un qui avait le front plus large qu'à l'ordinaire, et le chignon du col plat, on l'appelait *Paltahuma*, c'est-à-dire tête de Palta. Le roi laissa dans cette province des gouverneurs et des officiers pour instruire ces nouveaux sujets dans la religion et dans les devoirs de la vie civile; il alla ensuite dans la frontière des Canarins, qu'il envoya sommer de se rendre ou de se préparer à la guerre. Les Canarins furent d'abord irrésolus sur le parti qu'ils devaient prendre. Mais enfin, après avoir considéré qu'ils étaient hors d'état de résister à l'Inca à cause de leurs divisions particulières, ils demeurèrent d'accord de lui obéir et de le recevoir pour leur roi. Ils allèrent donc au-devant de lui avec de grandes démonstrations de joie, et lui rendirent obéissance, ce qu'ils n'eurent pas plutôt fait, que tous les autres Curacas les imitèrent. L'Inca les reçut avec de grands applaudissemens, les combla de faveurs, leur fit donner des habits, et prit soin qu'on leur enseignât sa religion et les devoirs de la vie civile. Avant que les Canarins fussent tributaires des Incas, ils adoraient la lune comme leur principale divinité : et, en second lieu, de grands arbres et les pierres extraordinaires, et particulièrement celles qui étaient jas-

pées. Mais après que les Incas les eurent fait instruire dans leur religion, ils adorèrent, comme eux, le soleil. Les Incas lui bâtirent dans cette province un temple magnifique tout couvert de lames d'or et d'argent ; ils bâtirent aussi une maison de vierges choisies et plusieurs palais pour la demeure des rois ; outre cela, ils firent des magasins pour y serrer le tribut du roi et les provisions du public ; ils augmentèrent les terres labourables, et pour les arroser ils eurent recours aux aquéducs. En un mot, ils n'oublièrent rien de ce qu'ils avaient accoutumé de faire dans le pays qu'ils avaient conquis ; encore le firent-ils avec plus d'avantage dans cette province, parce que le terroir se trouva meilleur qu'aux autres endroits ; aussi les Canarins se comportèrent toujours en bon sujets depuis ce tems là, comme ils en donnèrent des preuves dans la guerre entre Huascar et Atahualpa. Il faut pourtant avouer que lorsque les Espagnols entrèrent dans le Pérou, il y eut un Canarin qui porta par son exemple ceux de sa nation à aimer autant les Espagnols, qu'il leur donna de sujet d'avoir en horreur les Incas, comme nous le dirons en son lieu.

Après que le grand Tupac Inca Yupanqui eut ainsi conquis les Canarins, il trouva qu'il ne manquait pas d'emploi à régler les nations différentes, qui sont comprises sous le nom de Canarin.

Pour les favoriser davantage, il se donna la peine de les voir instruire dans la religion des Incas et dans leur manière de vivre. Il employa beaucoup de tems à cela, pour laisser paisible cette contrée, et obliger par cette conduite les autres provinces qui ne lui étaient point sujettes à le recevoir avec plaisir pour leur seigneur. Parmi ces nations, il y en a une qu'on nomme *Quillacu*, composée d'hommes du néant, et qui sont si lâches, qu'il ont peur que la terre, l'eau et l'air même ne leur manquent; ce qui a donné lieu depuis à ce proverbe indien, que les Espagnols ont reçu en leur langue. C'est un vrai Quillacu, c'est-à-dire un avare qui ne vaut rien. L'Inca imposa un tribut à ces misérables, qu'ils ne payaient qu'en poux; le but de ce prince était de les obliger à se tenir propres, et à ne se laisser pas manger par cette vermine. Tupac Inca Yupanqui, et son fils Huayma Capac, embellirent ces provinces des Canarins et celles de Tumipampa de plusieurs maisons royales, où l'on voyait dans les chambres, au lieu de tapisseries, des plantes, des fleurs et des animaux d'or et d'argent, représentés au naturel. Les portes en étaient couvertes aussi, et parsemées de pierreries, et principalement de quantité de turquoises et d'émeraudes. Car ces peuples aimaient avec tant de passion leurs princes, que pour leur être plus agréables,

ils enrichissaient les temples et les palais de tous les trésors qu'ils pouvaient trouver.

Pedro de Cieça traite au long, dans le 44e chapitre de son livre, des grandes richesses des temples et des palais, qui étaient dans les provinces des Canarins jusqu'à Tumipampa, que les Espagnols nomment *Tome-Bamba* par un changement de lettres. Cet auteur ajoute qu'il y avait outre cela un magnifique trésor, qui consistait en vases, en pots et en d'autres vaisselles d'or et d'argent, et en quantité de riches habits tous semés d'orfévrerie. Il faut remarquer que, par le mot d'orfévrerie, les Indiens appellent *Chaquira*, les Espagnols entendent souvent de petits grains d'or, plus déliés que la semence des perles la plus menue, à quoi les Indiens travaillent si délicatement, que les meilleurs orfévres de Séville, auxquels je fis voir le peu que j'en portai en Espagne, m'ont souvent demandé comment cela se pouvait faire, parce que, quoique ces grains fussent si déliés, il ne laissait pas d'y avoir de la soudure. Pedro de Cieça, après avoir parlé amplement du grand trésor de ces provinces des Canarins, ajoute « Il me serait impossible de pouvoir jamais décrire les grandes richesses qu'avaient ces Incas dans leurs maisons royales; » et dans un autre endroit, où il parle en particulier des maisons et du temple de Tu-

mipampa : « Quelques Indiens, ajoute-t-il, ont voulu dire qu'on avait tiré la plupart des pierres, dont le temple du soleil et les autres édifices étaient faits, de la grande ville de Cuzco, par ordre du roi Guayna Capac, et qu'on s'était servi, pour les y transporter, de câbles extrêmement gros; ce qui n'était pas une petite merveille, vu la longueur du chemin et la prodigieuse masse de pierres, dont le nombre était fort grand. » Cet historien semble révoquer en doute dans ces paroles la relation des Indiens à cause de l'importance du fait; mais pour moi, qui suis de leur nation, je ne ferai pas difficulté de confirmer ce qu'ils en ont dit, comme une chose très-véritable. Les rois Incas faisaient transporter ces pierres de Cuzco afin d'obliger davantage cette province; car, comme nous l'avons dit plusieurs fois, les Indiens regardaient comme sacré tout ce qui venait de la ville capitale de ce grand empire. C'était bien une grande faveur, selon eux, de permettre qu'ils bâtissent un temple au soleil, ou des palais dans quelque province principale, parce que c'était faire ses habitans bourgeois de Cuzco; mais c'en était une incomparablement plus grande, lorsque l'Inca souffrait qu'on tirât les pierres de Cuzco, afin que ces temples et ces palais pussent être construits, non-seulement sur le modèle de ceux de cette ville, mais avec les

mêmes pierres et les mêmes matériaux. Il ne faut donc pas s'étonner si les Indiens, pour jouir de ce privilége, trouvaient facile et supportable la peine qu'il y avait à transporter ces pierres par un chemin aussi long et aussi pénible qu'était celui de Cuzco à Tumipampa, d'où il n'y a guère moins de quatre cents lieues, et dont le pays est si mauvais, qu'il est impossible de le croire à moins que d'y avoir voyagé; c'est pourquoi je n'en parlerai pas davantage. Il est aisé de conclure de ce que Pedro de Cieça ne parle point en manière de bâtimens de semblables relations en aucun autre endroi de son histoire que les Indiens ne lui dirent point qu'on avait tiré de Cuzco la plupart des pierres dont le temple du soleil et les palais étaient bâtis, pour exagérer la peine qu'ils avaient eue à le tirer de si loin, mais plutôt pour se glorifier des grandes grâces et des faveurs que leurs rois leur avaient faites en leur commandant de les transporter. Au reste, Pedro de Cieça rapporte encore dans son histoire plusieurs choses conformes à ce que nous avons dit de ces provinces. Nous n'en dirons pas davantage présentement pour faire connaître la grandeur et les richesses des maisons royales et des temples du soleil qui étaient à Tumipampa, et dans toute l'étendue du Pérou.

CHAPITRE VI.

De plusieurs autres grandes provinces qui furent conquises par l'Inca, jusqu'à la frontière de Quito.

L'Inca n'eut pas plus tôt donné ordre à tout ce que nous avons dit touchant les provinces des Canarins, qu'il s'en retourna à Cuzco, où il employa quelques années à gouverner ses royaumes en bon prince. Mais parce que les Incas étaient, comme la plupart des autres princes, naturellement ambitieux, et que le désir d'accroître leurs états leur faisaient regretter le tems qu'ils perdaient sans faire de nouvelles conquêtes, Tupac Yupanqui mit sur pied une bonne armée, et s'en alla jusqu'aux confins de Tumipampa. Là il commença de nouvelles conquêtes, et gagna plusieurs provinces, qui s'étendent d'environ la largeur de cinquante lieues jusqu'à la frontière de Quito ; les plus fameuses de ces provinces sont Chanchan, Moca, Quesna et Pumalacta, c'est-à-dire terroir des lions ; on appela ainsi cette province, parce qu'il y a plus de lions que dans

toutes les autres des environs, et que les habitans les adoraient comme leurs dieux ; il y a encore plusieurs autres provinces moins considérables dans cette frontière, Tixampi, Tiucassa, Cayampi, Urcollasu, Tinauracu, etc. La conquête en fut d'autant plus facile, qu'elles sont pour la plupart stériles et mal peuplées, outre que les habitans n'ont ni civilité, ni religion, ni lois, ni gouvernement; car les uns adoraient la première chose qui se présentait devant eux, et les autres, qui ne savaient ce que c'était d'adoration, vivaient dispersés à la campagne comme des bêtes sauvages; aussi l'on eut bien plus de peine à les instruire et les civiliser qu'à les assujétir par les armes. Les Incas leur apprirent donc à couvrir leur nudité par l'usage des habits ; à faire des aquéducs pour arroser la terre, et à rendre labourable celle qui était en friche. Outre cela, ils firent dans tous les chemins de ces grandes provinces des magasins pour les gens de guerre et des maisons royales : mais il n'y bâtirent aucun temple au soleil, ni aux vierges choisies, parce que les habitans étaient indignes de cet honneur. Aussi leur imposa-t-on en particulier le tribut des poux, dont nous avons parlé ci-devant.

Pendant que l'Inca Tupac Yupanqui s'occupait à conquérir les provinces que nous avons nommées, et à les civiliser, d'autres nations qui

sont à l'occident de celles-ci, savoir aux confins de la province, que les Espagnols appellent Puerto Viejo, ou vieux Port, lui envoyèrent des ambassadeurs avec des présens, pour le supplier de les recevoir pour ses vassaux et de leur envoyer des capitaines et des gens capables de leur apprendre à bâtir des villes et à cultiver la terre, afin qu'ils pussent à l'avenir se conduire comme des hommes raisonnables, et quitter entièrement leurs coutumes barbares, promettant au reste de lui être bons et fidèles sujets. L'Inca reçut ces ambassadeurs civilement, et commanda qu'on ne leur refusât rien de ce qu'ils demanderaient. Ils amenèrent donc des gens pour les instruire sur la religion et les bonnes mœurs, et des ingénieurs pour faire des aquéducs, afin de cultiver la terre et de peupler des villes à l'avenir. Mais après que ceux-ci leur eurent enseigné toutes ces choses, ces barbares furent si ingrats, et oublièrent si bien les promesses qu'ils avaient faites à l'Inca, qu'ils les firent tous mourir, comme le remarque Pedro de Cieça de Leon, dont je rapporterai ici les paroles pour deux raisons. La première, parce qu'elles sont conformes à ce que nous avons dit en divers endroits de notre Histoire de l'honnêteté des rois Incas et des instructions qu'ils donnaient aux Indiens, à mesure qu'ils les soumettaient à leur empire; et la se-

conde, pour faire voir que je ne choque en rien l'autorité des historiens espagnols. Voici donc de quelle manière il en parle au quarante-septième chapitre de son livre, où il décrit ces provinces.

« Pour revenir à mon sujet, je dis que du tems du grand Topa Inga Yupangue, il y eut des chefs qui s'en vinrent avec quelques troupes de soldats tirés des garnisons ordinaires qui étaient en plusieurs des provinces du royaume. Ceux-ci les attirèrent, par leur adresse, au service de Topa Inga Yupangue, et engagèrent même plusieurs des principaux d'aller dans la province des Paltas pour rendre leurs devoirs à ce prince, et lui apporter quantité de présens. Il en furent très-bien reçus, Topa Inga Yupangue donna à quelques-uns de ceux qui étaient venus le voir de riches pièces de laine faites à Cuzco. Il s'en retourna depuis aux autres provinces, où ses grandes vertus l'avaient mis en si grande estime parmi tous les habitans, qu'ils le nommaient ordinairement leur père, et l'honoraient de plusieurs titres éminens. Aussi, à dire le vrai, il mérita bien d'être estimé de ses sujets, puisqu'il les aimait comme ses enfans. Comme il désirait avec passion de pourvoir au bon gouvernement du royaume, il partit un peu après sans pouvoir visiter lui-même les provinces de ces Indiens ; mais, avant que de

partir, il leur laissa pour gouverneurs des gens de Cuzco, pour leur faire perdre leurs mauvaises habitudes, les civiliser, les instruire généralement dans tout ce qui leur pouvait être utile. Mais ces barbares, bien loin de recevoir les bons renseignemens de ces gens-là, qui leur apprenaient en même tems l'art de cultiver la terre, ils les firent mourir tous, sans exception, pour récompense des bienfaits qu'ils en avaient reçus. On croit que cette cruelle injustice vint aux oreilles de Topa Inga, mais qu'il fit semblant de l'ignorer, parce qu'il n'était pas alors en état de punir ceux qui avaient fait mourir si inhumainement ses officiers et ses vassaux. J'ai appris tout ce que je viens de dire de quelques vieillards qui avaient été capitaines de Guayna Capac. » Lorsque l'Inca eut achevé la conquête de ces provinces, il s'en retourna droit à Cuzco pour s'y reposer des travaux et des incommodités de cette guerre.

CHAPITRE VII.

De la conquête de Quito, où se trouva le prince Huayna Capac.

—

Après que Tupac Yupanqui eut passé quelques années à goûter les délices de la paix, il résolut d'aller conquérir le fameux royaume de Quito, qui est si grand, qu'il a soixante-dix lieues de long et trente de large. La bonté de ce pays, qui n'est pas moins peuplé que fertile, lui fit prendre envie de se l'assujétir, s'il était possible. Pour cet effet, il mit sur pied quarante mille hommes, et prit le chemin de Tumipampa, qui est sur la frontière de ce royaume. Il envoya de là faire les sommations ordinaires au roi de Quito, qui s'appelait ainsi du nom de son pays. Ce prince, qui était naturellement barbare, et qui se faisait redouter de tous ses voisins pour sa puissance, fit une réponse conforme à son humeur; car se confiant un peu trop à ses forces, il dit insolemment « qu'il était souverain, et que par conséquent il n'avait pas besoin de se soumettre, ni

aux lois, ni à l'empire d'un autre; qu'il imposait à ses vassaux telles ordonnances qu'il voulait, et qu'au reste il se trouvait fort bien des dieux de ses ancêtres, qui étaient de grands arbres et des animaux sauvages, dont les uns lui donnaient du bois pour se chauffer, et les autres de la chair pour sa nourriture. » L'Inca fut d'avis, après avoir ouï cette réponse, de temporiser un peu et de retarder cette guerre pour tâcher de gagner ce peuple grossier par des caresses. Mais plus il usait de douceur envers ceux de Quito, plus ils étaient insolent et superbes; ce qui donna occasion à diverses escarmouches et à diverses batailles, où il y eut de part et d'autre quantité de morts et de blessés. On continua ainsi cette guerre pendant quelques années. Cependant Tupac Inca Yupanqui, voyant que cette conquête traînait en longueur, fit venir Huayna Capac, son fils aîné, âgé de vingt ans, afin qu'il s'exerçât aux actions militaires. Le nom de Huayna Capac signifie un homme riche, si on l'explique littéralement, comme font les historiens espagnols; mais ce mot avait une signification plus étendue dans la langue particulière des Incas: car, en imposant des noms aux princes, ils avaient égard aux qualités de leur âme. Celui-ci voulait dire un prince qui dès son enfance fût riche en belles actions. Ce nom fut donné à Huayna Capac, à cause des belles

qualités qui éclatèrent en lui dès sa plus grande jeunesse, et surtout à cause qu'il ne refusa jamais audience aux femmes, et leur répondit toujours obligeamment, en leur donnant le nom de mère, de sœur et de fille, selon qu'elles étaient plus ou moins âgées que lui; et en mettant la main droite sur leur épaule gauche, pour une plus grande marque de faveur. Il ne discontinua jamais de les traiter ainsi, même dans les affaires de conséquence, où cette familiarité blessait le respect qui était dû à sa dignité. Le premier Inca Manco fut surnommé *Capac* à cause qu'il était doué d'excellentes qualités, comme nous l'avons dit ailleurs. Par la même raison, on ajoutait ce titre aux choses qu'on voulait relever; ainsi on disait Capac Ayllu, pour exprimer la race et la parenté du roi, Capac Raymi, pour dire la principale fête du soleil; Capac Runa, pour marquer les vassaux du riche, c'est-à-dire de l'Inca, car le mot Capac ne se donnait qu'au roi seul.

Pour revenir à Huayna Capac, il ne fut pas plutôt mandé par son père, qu'il se mit en chemin pour l'aller trouver avec un renfort de douze mille hommes qu'il avait ordre d'amener. Dès qu'il fut arrivé, son père lui donna la conduite de l'armée. Ce jeune prince gagna peu à peu le royaume de Quito, offrant toujours la paix à ses ennemis, selon la coutume des Incas; mais

comme il avait affaire à des barbares qui n'avaient ni police ni civilité, ils voulaient toujours être contraints par la force. Cependant Tupac Yupanqui, voyant que cette guerre avait un heureux succès sous la conduite du prince son fils, s'en retourna à Cuzco pour y vaquer au gouvernement de son empire, et laissa à Huayna Capac un plein pouvoir d'achever ce qu'il avait si heureusement commencé. En effet, ce prince se conduisit si bien, qu'avec le secours de ses capitaines il conquit tout ce royaume en trois ans de tems, quoique pourtant ceux de Quito en mettent cinq; mais ils y ajoutent apparemment les deux années que Tupac Inca Yupanqui employa à cette conquête avant que d'appeler son fils. Ces deux princes auraient bien plus tôt réduit ce royaume, s'ils ne s'étaient contentés, pour épargner le sang humain, de gagner peu à peu le pays à mesure que les habitans l'abandonnaient. Il y a néanmoins des gens qui disent que la guerre eût duré davantage si le roi de Quito ne fût mort au bout de cinq ans, du regret de voir la meilleure partie de son état perdue, et de ne pouvoir défendre l'autre; outre qu'il n'osait ni se fier à la clémence du prince, ni accepter les conditions qui lui étaient offertes de sa part, parce que sa résistance lui paraissait indigne de pardon. Quoi qu'il en soit, Huayna Capac reçut

fort bien les capitaines de ce roi qui se rendirent à lui, leur donna des habits et quantité d'autres choses fort précieuses; il ne traita pas moins bien le menu peuple. Mais pour témoigner plus fortement combien il chérissait ce pays, qui était sa première conquête, il y fit bâtir un temple au soleil et une maison aux vierges choisies, et les enrichit l'un et l'autre de tous les ornemens qu'on voyait dans les autres édifices publics; il y fit faire encore des aquéducs et tout ce qui était nécessaire pour rendre la terre fertile. Enfin, l'affection de Huayna Capac pour ces nouveaux sujets s'accrut si fort dans la suite, qu'elle le porta à faire des choses que les rois incas n'avaient jamais pratiquées, et qui furent cause de la décadence de son empire et de la perte du sang royal.

Au sortir de Quito, Huayna Capac entra dans une autre province appelée *Quillacenca*, c'est-à-dire narine de fer, parce que les habitans se perçaient le cartilage qui est entre les deux narines, d'où il leur tombait sur les lèvres une espèce de pendant d'or, d'argent ou de cuivre. L'Inca trouva que ces peuples étaient misérables au dernier point, couverts de méchans haillons, et remplis de poux qu'ils ne daignaient ôter de dessus leurs corps; outre cela, ils ne savaient ce que c'était ni d'adoration, ni de religion, si ce n'est

qu'on veuille dire qu'ils adoraient la chair, parce qu'ils sont encore aujourd'hui si goulus, qu'ils volent tout le bétail qu'ils peuvent trouver. S'ils rencontrent par hasard un cheval mort ou quelqu'autre bête, ils la mangent avidement toute pourrie qu'elle est. Comme donc ces peuples étaient brutaux et lâches, l'Inca n'eut pas beaucoup de peine à se rendre maître de leur pays, d'où il alla dans une province appelée *Pasto*, peuplée de gens aussi misérables que les autres, mais qui ne leur ressemblaient point du tout dans leurs mœurs, puisqu'ils ne mangeaient de la chair en aucune manière; et que si on les pressait d'en goûter seulement, ils répondaient qu'ils n'étaient pas des chiens. L'Inca, les ayant réduits facilement, leur donna des maîtres pour leur enseigner à vivre, et leur imposa pour tribut d'ôter les poux de leur corps pour ne pas se laisser manger par cette vermine. Il s'en alla de cette province à celle d'Otavallu, qu'il trouva peuplée d'hommes plus aguerris et plus civilisés que les précédens. Ils lui firent d'abord quelque résistance; mais enfin, voyant qu'ils ne pouvaient se défendre contre un prince si puissant, ils se rendirent à lui. Après qu'il y eut mis l'ordre qui lui parut nécessaire, il entra plus avant dans une grande province appelée *Caranque*, et trouva que ses habitans étaient tout-à-fait barbares

dans leurs mœurs et dans leurs coutumes. Ils adoraient les tigres, les lions et les grandes couleuvres; ils leur sacrifiaient des cœurs et du sang humain, et ils en offraient autant qu'ils en pouvaient tirer de leurs ennemis; aussi ne faisaient-ils la guerre à leurs voisins que pour en sacrifier une partie et en manger l'autre. Ce peuple barbare résista d'abord à l'Inca fort brutalement; mais il se désabusa enfin, et se rendit. Huayna Capac lui donna des gens pour lui enseigner sa religion et les devoirs de la société civile; il lui défendit d'adorer les bêtes, de sacrifier du sang, et de manger de la chair humaine, qui fut la chose du monde qui le fâcha le plus, parce qu'il en était extrêmement avide. Ce fut là la dernière conquête des provinces qui étaient frontières du royaume de Quito de ce côté là.

CHAPITRE VIII.

Des trois mariages de Huayna Capac, de la mort du roi son père, et de ses paroles remarquables.

L'Inca Tupac Yupanqui, s'étant détaché entièrement des affaires de la guerre, tourna toutes

ses pensées à gouverner son empire, qu'il visitait souvent pour l'amour de ses vassaux. Il fit travailler sans relâche à la forteresse de Cuzco, que son père avait commencée. Cet ouvrage était si prodigieux et si grand, qu'il occupait vingt mille hommes depuis plusieurs années, lesquels, à ce que l'on croit, y travaillaient avec tant d'ordre, que chaque nation et chaque province y envoyaient des gens à leur tour; de sorte qu'on eût dit que c'était quelque république, ou l'état d'une maison bien réglée. Tupac Yupanqui envoyait de trois en trois ans des gouverneurs pour visiter le royaume de Chili, et pour porter aux Curacas et à ses parens quantité de ses habits dont il leur faisait présent. Les caciques, de leur côté, lui envoyaient en échange quantité d'or, des plumes fines et d'autres singularités de leur pays. Ce commerce se conserva jusqu'à ce que don Diego d'Almagro entra dans le royaume, comme nous verrons ci-après.

Lorsque le prince Huayna Capac eut conquis l'état de Quito et les provinces de Quillacenca, de Pasto, d'Otavallu et de Caranque et qu'il eut réglé tout ce qu'il fallait pour la garde de cette frontière, il s'en retourna à Cuzco pour y rendre compte à son père de son expédition. Il y fut reçu avec beaucoup d'applaudissemens, et il épousa en secondes noces sa sœur puînée, que

l'on nommait Rava Oello, parce qu'il n'avait point eu d'enfans de Pileu Huaco, sa sœur aînée, et qu'il souhaitait d'en avoir un légitime, tant du côté paternel que maternel, qui pût hériter du royaume selon les lois. Il se maria de plus légitimement avec Mama Runtu, fille de son oncle Auqui Amaru Tupac Inca, second frère de son père. Nous avons dit, liv. Ier, chap. 26, que le mot auqui signifie infant, et liv. IV, chap. 17, qu'on entendait par celui d'amaru les grandes couleuvres du pays des Antis; il faut ajouter ici que les Incas prenaient de semblables noms d'animaux, de fleurs ou de plantes, pour donner à entendre que comme ces choses excellaient par-dessus celles de leurs espèces, il fallait aussi qu'ils parussent parmi les hommes dans un degré éminent.

Le roi Tupac Inca Yupanqui et tous ceux de son conseil ordonnèrent que ces deux femmes seraient tenues pour légitimes, et honorées du titre de reines, comme la première, de sorte que les enfans qui en proviendraient hériteraient du royaume selon l'ordre accoutumé. Ils prirent cette précaution à cause de la stérilité de la première femme qui les scandalisa beaucoup. Huayna Capac eut de Rava Oella, sa sœur, l'inca Inti-Cusi Huallpa, surnommé Huascar, par la raison que nous dirons ci-après. Il eut de la

troisième Manco Inca, qui ne fut roi que de nom, parce que l'empire était déjà entre les mains des Espagnols, comme nous le verrons plus bas. Tupac Inca Yupanqui, après avoir passé quelques années dans une pleine tranquillité, sentant affaiblir ses forces, et que l'heure de sa mort approchait, il fit appeler le prince Huayna Capac, et tous ses autres enfans, fils et filles, qui n'étaient plus que deux cents. Lorsqu'ils furent devant lui, il leur déclara sa dernière volonté, en forme de testament. Il leur recommanda premièrement de veiller au bien commun de ses sujets, de les maintenir en paix, de leur rendre la justice, et d'être dans toute leur conduite les vrais imitateurs et légitimes enfans du soleil. Après cela il ordonna expressément à son fils aîné de travailler à la réduction et à la conquête des peuples barbares, de les civiliser, de les porter à l'adoration du soleil, et pour tout dire en un mot, d'imiter en tout ses prédécesseurs. Il lui commanda encore de châtier la trahison de ceux de Puerto Viejo, et de leur frontière, principalement des Huanca-Villas qui avaient tué cruellement leurs capitaines et les autres ministres qu'on leur avait envoyés, et qu'ils avaient eux-mêmes demandés, pour être instruits et retirés de leur barbarie, qui était si grande, qu'ils ne savaient ni labourer la ter-

re, ni couvrir leur nudité; il lui dit que l'impunité d'une si noire ingratitude pourrait engager ses autres sujets à suivre un exemple si pernicieux. Enfin Tupac Yupanqui conclut son discours, en disant que son père le Soleil l'appelait pour se reposer de ses travaux dans l'autre vie avec lui, et que la dernière chose qu'il leur recommandait à tous, était de vivre en paix les uns avec les autres.

Ainsi mourut ce grand prince, laissant parmi ses sujets une mémoire immortelle de sa clémence, de sa bonté, et des grands avantages qu'il avait procurés à tout cet empire; on ne se contenta pas aussi de l'honorer des éloges qu'on avait donnés aux autres rois ses prédécesseurs, mais on l'appela particulièrement *Tupac Yaya*, c'est-à-dire le père éclatant. Il eut de Mama Oello, sa légitime femme et sa sœur, outre le prince son héritier, cinq autres enfans mâles; le premier de ces cinq fut appelé Auqui-Amaru-Tupac Inca, comme son père, afin d'avoir toujours présente la mémoire de son nom; le second fut Quehuar Tupac; le troisième, Huallpa-Tupac-Inca Yupanqui, qui fut mon aïeul du côté de ma mère; le quatrième, Titu-Inca Rimachi, et le cinquième, Auqui Mayta. Son corps fut embaumé solennellement, et avec tant d'art,

qu'il paraissait être encore en vie lorsque je le vis l'an 1559.

Je rapporterai ici ce que le R. P. Blas Valera a dit de cet Inca, et que j'ai traduit mot à mot de son latin. « Tupac Inca Yupanqui avait accoutumé de dire : plusieurs croyent que le soleil est vivant, et qu'il est le créateur de tout ce que l'on voit dans le monde. Mais il me semble que celui qui fait quelque chose y doit être présent nécessairement. Or, plusieurs choses se font en l'absence du soleil, donc il ne les fait pas toutes. On peut conclure qu'il n'a pas de vie, de ce qu'il ne cesse de faire sa course au ciel sans se lasser jamais, au lieu qu'il se lasserait sans doute comme nous, s'il était vivant. S'il avait une pleine liberté, il visiterait assurément quelque partie du ciel, où il ne va jamais. L'on peut donc bien dire qu'il en est de lui comme d'un animal qu'on a mis à l'attache, qui fait toujours le même tour, ou comme d'une flèche décochée qui ne va qu'au lieu où l'archer la darde, sans qu'il lui soit possible d'y aller de son propre mouvement. » Le même auteur rapporte qu'il répétait plusieurs fois ces paroles de l'Inca Roca VI roi du Pérou, parce qu'elles lui paraissaient très-importantes au bien de la république : « qu'il ne faut pas enseigner aux gens du commun les choses qui ne doivent être sues que des gentilshommes, de peur qu'une connais-

sance si relevée ne les fasse méconnaître, et qu'ainsi ils ne nuisent à l'État. Que ces gens-là doivent se contenter d'apprendre le métier de leurs pères, puisqu'il ne leur appartient pas de commander aux autres, et que c'est faire tort à la république de leur en donner la conduite. » Le P. Blas Valera rapporte encore ces maximes de Tupac Yupanqui : « que l'avarice et l'ambition ne se peuvent modérer, non plus que les autres passions : que l'avarice détourne l'esprit du bien public et du particulier de chaque famille, et que, d'un autre côté, c'est le propre de l'ambition d'empêcher que l'entendement ne puisse goûter les bons conseils des hommes sages et vertueux. »

CHAPITRE IX.

Du maïs ou de leur blé, de leur riz, et de leurs autres semences.

Avant que de passer à la vie de Huayna Capac, nous décrirons les fruits et les animaux qui servaient à la nourriture des habitans du Pérou, lorsque les Espagnols le conquirent. Il y avait de

différentes sortes de fruits ; les uns s'élevaient de terre, et les autres croissaient sous la terre. Le principal des premiers était celui que les Mexicains et ceux des îles de Barlovento appellent maïs, et les Péruviens çara, dont on fait du pain. Il y a aussi de deux sortes de maïs, l'un dur et l'autre tendre et délicieux. On nomme le premier murucu, et l'autre capia. Ils le mangent au lieu de pain, ou grillé, ou bouilli dans l'eau. La semence du maïs dur se cultive maintenant en Espagne, mais non pas celle de l'autre. Il en croît en certaines provinces de plus tendre et de plus délicat qu'en d'autres, et particulièrement dans celle de Rucana. Lorsqu'on voulait moudre du maïs, les femmes le mettaient sur une certaine pierre fort large, des hommes le broyaient avec une autre pierre qui est au-dessus de celle-là, et qu'ils tenaient par les deux coins. Cette pierre était faite en forme de demi-lune, qui n'était pourtant pas ronde tout-à-fait, mais un peu longue, et avait trois doigts de large. On broyait de la même manière les autres grains. Ils se servaient de cette pierre comme d'un battoir de lessive; elle écrasait le grain par sa pesanteur. Mais comme cela leur paraissait fort incommode, ils ne mangeaient pas du pain à leur ordinaire pour s'exempter de ce travail. Ils ne pilaient point aussi le grain à force de bras dans des mortiers,

quoiqu'ils en eussent. Ils faisaient avec la farine du maïs, mais rarement, une espèce de bouillie qu'on appelait api, et disaient mille bon mots en la mangeant. Lorsqu'on voulait séparer la farine d'avec le son, on l'étendait sur une robe de coton fort nette, et ensuite on la remuait; par ce moyen, la farine la plus déliée s'attachait à la robe, au lieu que le son s'én écartait. Il leur était facile ensuite de ramasser la farine du milieu de la robe; ils en remettaient encore d'autre pour en bluter de la même manière autant qu'il leur en fallait. Ils ne faisaient ainsi la farine que pour faire du pain aux Espagnols. Car pour eux ils n'étaient pas si délicats que de rejeter le son, principalement celui du maïs qui est assez tendre. Ils sassaient la farine comme nous avons dit, faute de tamis, parce que les Espagnols n'en avaient pas encore introduit l'usage dans le pays; ce que je dis pour l'avoir vu de mes propres yeux, et m'être nourri jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans de ce qu'on appelle çara, qui est le maïs. Il faut remarquer que le pain qu'ils en font a trois noms différens; le premier, cancu, qui est celui de leurs sacrifices; le second, humaintu, celui de leurs festins solennels, et le troisième, tanta, leur pain ordinaire: la première syllabe de ce dernier mot se prononce en tirant la langue vers

le palais. Il n'y avait point de différence réelle entre ces trois sortes de pain. La çara grillée est nommée chamcha, c'est-à-dire du maïs rôti, ce nom exprime l'adjectif et le substantif; mais il faut prononcer l'*m*, parce que si on l'écrit avec une *n*, il signifie un quartier de ville ou un grand enclos. On appelle le muti la çara cuite, et les Espagnols la nomme moté, c'est-à-dire du maïs cuit; ce mot comprend aussi l'adjectif et le substantif. Les Espagnols font avec cette farine de maïs des beignets, des gâteaux, de petits biscuits et autres friandises propres aux sains et aux malades; les meilleurs médecins préfèrent la farine du maïs à celle du blé commun pour l'usage des malades dans toutes sortes d'indispositions. Les Indiens font leur boisson ordinaire en détrempant cette farine dans de l'eau simple, et l'on fait d'excellent vinaigre avec cette boisson, en l'aigrissant, comme les Indiens le savent faire; les tuyaux, qui sont fort doux avant que le grain soit mûr, servent à faire de fort bon miel. Ces tuyaux, lorsqu'ils sont secs, aussi bien que leurs feuilles, sont une très-bonne pâture pour le bétail. Quelques Indiens, qui sont plus sujets à l'ivrognerie que les autres, font tremper la çara dans l'eau jusqu'à ce qu'elle commence à germer. Alors ils la moulent, ils la font bouillir ensuite

dans la même eau avec quelques autres ingrédiens, et la gardent, après l'avoir bien coulée, pour en boire quand il en sera tems. Cette boisson, qu'on appelle *vinnapu* et *cora* dans une autre langue, est si forte, qu'elle enivre sur-le-champ. C'est pour cela que les Incas la défendent; mais les plus débauchés, à ce que j'ai ouï dire, ne laissent pas d'en user aujourd'hui. La cara est encore fort utile dans la médecine, comme nous l'avons dit au livre II, chap. 25.

Les Indiens mettent au second rang des légumes qui croissent sur la terre celui qu'ils appellent *quinua*, et les Espagnols du millet, ou du petit riz, parce qu'il en approche fort, et pour la couleur et pour le grain. La plante qui le produit ressemble à de la poirée, en sa tige, en ses feuilles et en sa fleur, où s'engendre le quinua. Les Indiens et les Espagnols se servent de ses feuilles dans leurs potages parce qu'elles sont fort tendres, de bon goût, et extrêmement saines, et ils y mêlent aussi le grain. Dans les pays où il n'y a pas de maïs, on y fait la boisson avec le quinua. Le apothicaires indiens se servent de la farine de ce légume pour guérir quelques maladies. Au reste, je dirai ici qu'on m'envoya du Pérou, l'an 1590, quelque quantité de ce grain: mais quoiqu'on le semât en divers tems, ce fut inutilement. Outre ces semences, les Indiens du

Pérou ont trois ou quatre sortes de faséoles qui ressemblent à des fèves, excepté qu'elles sont un peu plus petites. Ils les apprêtent diversement, et les nomment *Purutu*. Les pois en sont comme ceux d'Espagne; mais un peu plus gros et plus blancs, et ils les appellent *Tarvi*. Il y a encore d'autres sortes de pois de différentes couleurs, et si ronds, qu'on dirait qu'ils ont été faits au moule; ils ne sont pas bons à manger. Les Indiens les appellent en général *chui*, et en marquent les différences par les couleurs. Ils leur donnent plusieurs noms fort ridicules, mais qui leur conviennent assez bien; nous les passerons sous silence pour éviter la longueur. On se sert de ces pois en diverses sortes de jeux, et il me souvient d'y avoir joué moi-même assez souvent.

CHAPITRE X.

Des légumes qui s'engendrent dans la terre.

Il y a plusieurs autres légumes qui s'engendrent dans la terre, où les Indiens les sement et s'en nourrissent, principalement dans les provinces où il n'y a point de çara. Le premier de ces lé-

gumes est celui qu'ils nomment *papa*, et qui leur sert de pain. Ils le mangent bouilli ou rôti et le mêlent aussi dans leurs sauces, après l'avoir exposé à la gelée et au soleil afin qu'il se conserve, comme nous l'avons dit ailleurs, et alors ils s'appelle *chunu*. Je ne parle pas de celui qu'ils nomment *toca*, qui est fort exquis et de la grosseur du pouce. Après l'avoir séché au soleil, ils le font cuire ; mais ils le mangent aussi cru, parce qu'il est si doux qu'on dirait que c'est de la conserve, quoiqu'il n'y ait ni miel ni sucre ; c'est pourquoi il est appelé *cavi*. L'annus ressemble fort à celui-là, si ce n'est que le goût de l'annus tire sur l'amer, et qu'on n'en saurait goûter s'il n'est cuit. Les Indiens croyent que ce légume ôte la puissance d'engendrer, c'est pourquoi ils n'en mangeaient jamais sans tenir à la main une petite baguette, parce que, disaient-ils, cela empêchait qu'il ne leur fît du mal ; c'est ce que je leur ai vu pratiquer assez souvent, mais il y a apparence que les gens de bon sens ne le faisaient que par raillerie, sans ajouter foi à cette extravagance de leurs ancêtres.

Les légumes que les Espagnols nomment *batatas*, et les Indiens du Pérou *apichu*, sont de diverses couleurs, rouges, blancs, jaunes et noirs. Ces fruits n'ont pas le même goût dans ce pays-là que ceux qu'on trouve aujourd'hui en

Espagne. Il me semble que ces derniers ne sont pas si bons. Il y a aussi des melons et des citrouilles, surtout de celles qu'on appelle *calebasses romaines*, et les Péruviens *capallu*. Elles croissent comme les melons, et on ne les mange que cuites. Ils ont quantité de ces citrouilles qui sont fort bonnes à manger, depuis que les Espagnols sont allés dans leur pays, car on n'en mangeait point auparavant; mais ils s'en servaient à faire des vases, qu'ils appelaient *mati*. J'omets cette autre sorte de fruit qui naît dans la terre, appelé par les Indiens *inchic*, et par les Espagnols *muani*; au reste, il faut remarquer que tous les noms que les Espagnols imposent aux fruits et aux légumes du Pérou sont tirés de la langue des îles de Barlovento. L'inchic ressemble fort aux amandes, et pour le suc et pour le goût. Si on le mange tout cru, il fait mal à la tête; mais au contraire, si on le cuit avec du miel, il est extrêmement sain et fort délicat. Outre qu'ils en font une espèce de gâteau ou du pain d'épice, ils en tirent une fort belle huile qui guérit de plusieurs sortes de maladies. Il y a encore un autre fruit qui naît dans la terre, et que les Indiens nomment *cuchuchu*. Je ne crois pas que les Espagnols lui aient encore donné aucun nom, parce qu'il n'y a point de ce fruit dans les îles de Barlovento, à cause qu'il y fait grand chaud, et que ce fruit

ne croît que dans un climat froid comme dans la province de Collao, où l'on en voit beaucoup. Ce fruit, qui se mange tout cru, est fort doux et très-bon pour l'estomac, à cause qu'il se digère facilement; sa tige est un peu plus longue que celle de l'anis, et ne pousse aucune feuille; il y a pourtant une petite verdure qui sert à faire connaître les endroits où il est caché dans la terre. Les Indiens marquent ce lieu, et lorsqu'ils n'y voient plus de verdure, ils jugent que le fruit est mûr, et le tirent alors. Le cuchuchu et l'inchic servent plutôt à la friandise des gens délicats qu'à la nourriture des pauvres qui les cueillent pour les présenter aux riches.

CHAPITRE XI.

De quelques autres fruits plus remarquables.

Il y a un autre fruit extrêmement bon, que les Espagnols appellent *concombre*, parce qu'il en a la forme, quoiqu'il n'en ait pas le goût. Ces concombres ne sont pas comme ceux d'Espagne de bonne digestion, ni sains à ceux qui ont la fièvre. J'ai oublié le nom que les Indiens donnent

à ce fruit ; mais je me suis imaginé, après y avoir bien pensé, qu'on l'appelait *cachan*. Si je me trompe les Indiens, mes parens, et généralement tous ceux du Pérou, suppléeront, s'il leur plaît, à mon ignorance et aux autres fautes que je puis avoir commises dans cet ouvrage, puisque je ne l'ai entrepris que pour leur être utile sans en attendre aucune récompense, cela soit dit en passant. Il y a trois sortes de ces concombres, dont les moindres, qui ressemblent à un cœur, sont les meilleurs de tous, et naissent dans de petits bois. L'an 1557, l'on commença de recueillir à Cuzco un autre fruit appelé *chili*, qui est de fort bon goût. Les plantes qui le produisent rampent comme des melons, et il ressemble à l'arbouse, excepté qu'il n'est pas rond, et qu'il aboutit en forme de cœur.

Les choses dont je viens de parler sont plutôt des légumes que des fruits; il y en a aussi plusieurs qui viennent sur de grands arbres, les uns dans les pays chauds, comme sont les provinces maritimes et celles des Antis, et les autres dans des lieux plus tempérés, comme sont les vallées du Pérou. Mais comme on en recueille dans tous le pays, je les décrirai, selon que la terre les produit, sans distinction. Je commencerai par les fruits que les Espagnols appellent *cuayanas*, et les Indiens *savintu* : ces fruits sont ronds, et de

la grosseur des pommes médiocres, ayant, comme elles, une peau déliée, et des pepins ronds, moindres que ceux des raisins. Il y en a qui sont jaunes par dehors et rouges par dedans, avec une telle différence de goût, que les uns sont extrêmement doux, et les autres si aigres, qu'il est impossible d'en manger. Il y en a encore de verts par dehors, mais blancs au-dedans, et incomparablement meilleurs que les rouges; au contraire, les rouges sont meilleurs que les blancs dans plusieurs lieux maritimes. Depuis mon départ du Pérou, les Espagnols font de la conserve de ce fruit, et de plusieurs autres, ce qu'on ne pratiquait point auparavant. Il me souvient d'avoir goûté à Séville du savintu confit, qu'un voyageur de mes amis avait apporté de la ville de Nombre-de-Dios.

Les fruits que les Indiens appellent *pacay*, et les Espagnols *guavas*, naissent dans certaines cannes vertes, longues d'environ un quart d'aune, et larges de deux doigts. Lorsqu'on ouvre la canne, on y trouve dedans une certaine mousse aussi blanche que du coton, et qui lui ressemble si fort, qu'il y a eu des Espagnols qui, ne connaissant point ce fruit, ont querellé des Indiens qui leur en présentaient, s'imaginant que c'était du coton qu'ils leur voulaient donner à manger.

Ces fruits sont fort doux, se gardent long-tems, si on les sèche au soleil, et ont au-dedans des pepins noirs comme de petites fèves qui ne sont pas bonnes à manger.

Les Indiens appellent *paltas*, et les Espagnols *poires*, un autre fruit qui leur ressemble en couleur, et dont le nom emprunté de l'une de ces provinces s'est communiqué aux autres. Ce fruit est deux ou trois fois plus gros que les plus grosses poires d'Espagne; la pelure en est fort déliée, et la chair épaisse, ayant au-dedans un noyau qui est de la même forme que la poire même, et aussi gros qu'une de nos poires ordinaires. On n'a pas éprouvé qu'il soit utile à quelque chose; mais pour le fruit il est délicieux, et très-bon pour les malades, et si on le cuit dans du sucre, l'on en fait une excellente confiture.

Il y a un autre fruit que les Indiens nomment *rucma*, et les Espagnols *lucma* par corruption. Il n'est point exquis, quoiqu'il tire plus sur le doux que sur l'aigre ou sur l'amer, et que pour être peu délicat il ne soit nullement contraire à la santé. Il est de la grosseur des oranges ordinaires; son noyau ressemble à une châtaigne, et en couleur et en grosseur, la moelle en est blanche, et si amère qu'on ne peut en manger. Les Indiens ont aussi une espèce de prune qu'ils ap-

pellent *ussun*, qui sont rouges et fort douces. L'urine qu'on rend après en avoir mangé est rouge comme du sang.

CHAPITRE XII.

De l'arbre appelé mulli, et du poivre.

Nous pouvons mettre au nombre de ces fruits, celui que produit l'arbre qu'ils appellent *mulli*, qui naît à la campagne sans être planté. Ses grains, entassés les uns sur les autres comme une grappe de raisin, ressemblent à de la coriandre sèche, ses feuilles sont minces et toujours vertes; si on assaisonne ce fruit, on le trouve extrêmement doux par dehors, et fort amer au-dedans; c'est pourquoi les Indiens, qui en font une espèce de boisson, ont accoutumé de le mettre dans de l'eau chaude et de le passer doucement entre les mains, jusqu'à ce qu'il ait rendu toute sa douceur, sans aller jusqu'à l'amer, parce qu'autrement tout serait perdu. Cela fait, ils coulent cette décoction, et la gardent trois ou quatre jours avant que d'en boire. Elle est fort

bonne, et très-propre à la guérison de la colique, des maux de vessie et de la gravelle. Si on la mêle à celle qui est faite avec du maïs, elle en est meilleure et plus délicate. Cette même eau, bouillie jusqu'à s'épaissir, se convertit en bon miel; et, au contraire, exposée au soleil, avec je ne sais quels ingrédiens que les Indiens y mettent, elle se change en vinaigre. Nous avons dit en un autre endroit que la semence du mulli et sa résine sont fort propres à guérir les blessures. L'eau où l'on fait cuire les feuilles de ces arbres est extrêmement bonne pour s'en laver le corps, et elle a cette propriété de guérir la galle et les vieux ulcères, outre que son bois est propre à faire des cure-dents. Je me souviens d'avoir vu dans la vallée de Cuzco un nombre presque infini de ces arbres si salutaires, et que dans quelques années il ne s'y en trouva presque point, parce qu'on les abattit pour en faire du charbon; car il s'en fait de si excellent, qu'il conserve toujours sa chaleur depuis qu'il est allumé, et ne s'éteint point qu'il ne soit réduit en cendre.

Après avoir parlé de tous les fruits dont les Indiens ont accoutumé de se servir diversement dans toutes leurs viandes rôties ou bouillies, il sera bon de remarquer qu'il n'y en a point qui leur soit plus ordinaire dans leurs ragoûts et dans leurs potages que celui qu'ils nomment

huchu, et les Espagnols *poivre des Indes*, ou quelquefois axi, nom emprunté de la langue des îles de Barlovento. Les Péruviens aiment si fort le huchu, qu'ils en usent toujours quand même ils n'auraient à manger que des racines ou des herbes crues; c'est pourquoi ils en défendaient l'usage dans leurs jeûnes les plus rigoureux, afin de se priver volontairement d'une chose à laquelle ils prenaient tant de plaisir, et dont le goût leur était si agréable. Il y a de trois ou quatre sortes de ce poivre. L'ordinaire est gros, longuet et sans pointe : aussi l'appellent-ils vulgairement *rocot huchu*, c'est-à-dire poivre gros, afin d'en marquer la différence. Ils le mangent avec leurs viandes, ou lorsqu'il n'est pas encore mûr et qu'il n'a pas achevé de prendre sa couleur parfaite, qui est rouge. Il y a d'autre poivre tirant sur le jaune, et d'autre qui est noir, mais je n'en ai jamais vu que du rouge en Espagne. On trouve une autre espèce de poivre qui est assez long et de la grosseur du petit doigt. Celui-ci est estimé le meilleur, et voilà pourquoi on en usait ordinairement dans la maison du roi et de tous les Incas ses parens. On l'appelait bien huchu, comme l'autre poivre, mais j'ai oublié le nom adjectif qui en marque la différence. Il y en a encore de fort menu et qui est attaché à une queue, comme la cerise; il a à peu près la même figure. Cette

sorte de poivre est la plus piquante de toutes, et la plus estimée aussi parce qu'elle n'est pas si commune ; les Indiens la nomment chinchi huchu. On peut conjecturer que le poivre est contraire au venin, de ce que les insectes et les reptiles venimeux l'ont naturellement en horreur. J'ai connu autrefois un Espagnol venu du Mexique, qui mangeait deux grains de poivre brûlé à la fin du repas, parce que, disait-il, cela lui éclaircissait la vue. Tous les Espagnols aussi qui viennent des Indes en mangent pour l'ordinaire et l'aiment mieux que les autres épiceries des Indes-Orientales : ce n'est donc pas sans raison que les Indiens le préfèrent à tous les fruits dont nous avons parlé ci-devant.

CHAPITRE XIII.

De l'arbre appelé maguey, et du profit qu'on en retire.

—

Nous pouvons mettre avec raison l'arbre que les Espagnols appellent *maguey* et les Indiens *chuchau*, au nombre de ceux dont on retire un grand profit, comme nous l'avons remarqué en

un autre endroit. Le R. P. Blas Valera décrit en particulier la plupart des vertus et des propriétés de cet arbre, que nous rapporterons ici en peu de mots. Il dit donc : « que cet arbre est fort laid, son bois léger, son écorce assez déliée et sa hauteur de vingt pieds ; qu'au reste il y en a de gros plus ou moins, les uns comme le bras et les autres comme la cuisse, et que sa moelle est spongieuse et légère, et sert aux sculpteurs et aux peintres. Ses feuilles sont fort grosses et longues d'environ demi-aune, fort amères à leur extrémité et épineuses, ce qui fait que les Espagnols nomment cet arbre *chardon*. Elles sont cannelées, et l'eau de pluie qui s'y ramasse est bonne à ôter les taches des habits, à guérir les plaies chancreuses où il y a de l'inflammation, et à faire mourir les vers qui s'y engendrent. Les Indiens font avec cette eau de pluie une boisson extrêmement forte, qu'ils mêlent avec le maïs ou le quinua, ou avec la semence de l'arbre mulli. On s'en sert aussi pour faire du miel et du vinaigre. Si l'on fait bouillir ces feuilles avec leurs racines dans l'eau de pluie, on fait un bain qui délasse extrêmement, et qui est propre à divers autres usages. Ces feuilles sont encore d'une grande utilité en les faisant sécher, parce qu'on en tire une espèce de chanvre extrêmement fort, dont on fait des sandales, de la ficelle, des cordes et autres cho-

ses semblables. Quelquefois aussi les Indiens les coupent avant que d'être sèches, et ils les mettent au courant des rivières, afin de leur faire perdre, à force d'être lavées, tout ce qu'elles ont de glutineux. Lorsqu'elles sont ainsi préparées, ils en tirent une autre sorte de chanvre plus grossier que le précédent, dont ils font les frondes qu'ils portent sur leurs têtes, et une étoffe qui ressemble à du canevas de Flandres, ou à de l'étoupe. Mais le meilleur de ce chanvre est le dernier qu'ils en tirent, qui est le plus délié et sert à faire des filets pour prendre des oiseaux. On tend ces filets d'un arbre à l'autre ou aux avenues des rochers, et on les teint de vert, afin que les oiseaux, ne les pouvant distinguer des arbres, y soient pris plus facilement. Il y en a qui ont plus de vingt aunes de long, mais les autres sont plus petits. Les Indiens pilent les racines de chuchau, et en font de petits pains de savon, dont les femmes se lavent la tête. Car ce savon en apaise les douleurs, ôte les taches du visage, fait croître les cheveux et les teint en noir. » Tout cela est tiré du R. P. Blas Valera ; j'y ai ajouté seulement la longueur des filets, parce que la chose mérite d'être observée.

Au reste, nous remarquerons ici, à l'occasion des dernières paroles du P. Blas Valera, la manière dont les Indiennes se teignent les cheveux

en noir. Elles les portent fort longs, épars sur les épaules, sans d'autre coiffure, si ce n'est qu'elles se serrent la tête d'une manière de ruban, qui est à peu près de la longueur du pouce : il en faut pourtant excepter les femmes des Collas, qui ont ordinairement la tête couverte à cause du froid excessif qu'il fait en leur pays. Lorsque leurs cheveux deviennent châtains, ou qu'ils tombent en les peignant, elles se servent d'un moyen fort étrange pour réparer ces défauts ; l'on fait bouillir dans une chaudière quelques herbes entre lesquelles pouvait bien être la racine du chuchau, comme le remarque le R. P. Blas Valera ; du moins j'ai vu qu'on y mettait diverses plantes, dont je ne saurais dire le nombre, ni la qualité, parce qu'étant jeune lorsque je voyais faire cette composition je n'y regardais pas de si près. Lors donc qu'une Indienne voulait teindre ses cheveux, elle les plongeait dans la chaudière où l'on avait fait bouillir ces herbes ; et pour empêcher que l'eau bouillante ne touchât jusqu'au crâne, on lui couvrait le chignon du cou. D'ailleurs, on prenait bien garde que l'eau chaude n'allât jusqu'à la chair, de peur qu'elle ne la brûlât, et on teignait en même tems les cheveux qui ne trempaient point et qui étaient sur sa tête. Ces femmes se tenaient bien près de deux heures en cette posture, ou plutôt dans ce tourment volontaire;

elles tiraient ensuite leurs cheveux de la chaudière plus noirs et plus luisans que ne sont les plumes d'un corbeau qui sort de muc. J'ai souvent admiré la patience et l'extravagance de ces femmes : mais enfin j'ai cessé d'en être surpris, lorsque j'ai vu, depuis mon arrivée en Espagne, que plusieurs dames Espagnoles parfument leurs cheveux de soufre, les trempent dans de l'eau forte pour se les dorer, et les exposent au soleil en plein midi, durant les plus violentes chaleurs de la canicule, sans y comprendre quantité d'autres inventions qui ne sont pas moins scandaleuses et pernicieuces à l'âme que celles qui étaient pratiquées par les Indiennes. On peut connaître par la conduite des uns et des autres le pouvoir qu'a sur l'esprit des femmes le désir immodéré qu'elles ont de paraître belles.

CHAPITRE XIV.

Du platane, du pin, et de quelques autres arbres.

POUR revenir aux arbres et à leurs fruits, nous ne parlerons ici que des plus remarquables qui

croissent au Pérou dans le pays des Antis, dont le terroir est plus chaud et plus humide qu'aux autres contrées; nous ne parlerons même que de quelques-uns pour éviter la longueur. Parmi tous ces arbres, il faut donner le premier rang à celui que les Espagnols appellent *plane ;* il est semblable à la palme et à ses feuilles dressées en haut, fort larges et vertes. Ces arbres naissent naturellement à la campagne, dans un pays pluvieux, comme celui des Antis : du milieu de ses feuilles sort une grappe qui contient plus ou moins de fruit, quelquefois au nombre de trois cents, comme le remarque le R. P. Acosta, liv. IV, chap. 21. Il naît dans une peau naturelle qui n'est ni gousse ni écorce, et d'où il est facile de le tirer, ayant environ un quart d'aune de long et trois doigts d'épais.

Le R. P. Blas Valera, qui a parlé de ces raisins, dit que, lorsqu'ils commencent à mûrir, les Indiens les recueillent pour empêcher que par leur pesanteur ils ne fassent écrouler l'arbre, qui est fort tendre, et dont le bois n'est bon à rien, pas même à brûler. Après cela ils les mettent dans quelques vaisseaux, et les couvrent d'une certaine herbe qui les fait mûrir. La moelle en est fort tendre et si douce que ce fruit, séché au soleil, peut passer pour une confiture très-excellente; ils l'accommodent en diverses façons, et

le mangent tantôt cru et tantôt cuit dans leurs potages; ils en font aussi des conserves différentes avec du miel et du sucre; celui qui mûrit sur l'arbre est de meilleur goût. Les plus hauts planes sont de deux aunes; il y en a d'autres qui sont plus petits que ceux-ci; pour les distinguer des grands, les Espagnols les appellent des *dominiques*, parce que lorsque le fruit commence à paraître la peau en est blanche, et lorsqu'il est mûr elle tient du blanc et du noir. Ces fruits sont la moitié moindres que les autres et beaucoup meilleurs, mais pas en si grand nombre.

Il y a un autre fruit en ce pays-là que les Espagnols appellent des *pommes de pin*, pour la grande ressemblance de l'un à l'autre, quoiqu'il n'y en ait du tout point pour le goût. Après que la gousse en est ôtée, on découvre au-dedans une certaine moelle blanche fort savoureuse, et où il n'y a rien qui ne soit bon à manger; elle tire tant soit peu sur l'aigre, ce qui fait qu'elle en aiguise davantage l'appétit. Ce fruit est deux fois plus gros qu'une pomme de pin ordinaire.

On trouve un autre fruit dans le même pays des Antis, que les Espagnols appellent un *blanc manger*, parce qu'on dirait, en le coupant par le milieu, que ce sont deux écuelles qui en sont pleines, tant il lui ressemble en couleur et en goût; il y a au-dedans des pepins noirs, tels que

des amandes, mais qui ne valent rien à manger. Ce fruit ressemble à peu près à un petit melon, et a l'écorce aussi dure qu'une citrouille sèche, au-dedans de laquelle s'engendre cette moelle exquise dont je viens de parler, qui est si appétissante. Le pays des Antis produit encore plusieurs autres fruits semblables; tels sont ceux que les Espagnols appellent *amandes* et *noix*, à cause du rapport qu'ils ont aux nôtres. Car les premiers Espagnols qui passèrent aux Indes attribuèrent sur la moindre ressemblance le nom des choses que nous avons en Espagne, à celles de ces pays éloignés, quoiqu'elles soient fort différentes, et qu'il y en ait même plusieurs de contraires à l'égard du goût et des effets qu'elles produisent : les noix et les amandes sont de ce nombre; nous ne les décrirons pas, non plus que quantité de semblables fruits et de légumes qui croissent dans les pays des Antis, et qui sont de peu d'importance, pour passer à ce qu'il y a de plus considérable.

CHAPITRE XV.

De la précieuse feuille appelée cuca, et du tabac.

—

Nous parlerons amplement de l'herhe que les Indiens appellent *cuca*, et les Espagnols *coca*, parce qu'elle est une des principales richesses du Pérou pour le grand commerce qu'on en fait, et que les Indiens l'estiment si fort pour les grandes propriétés qu'ils y ont découvertes, et que les Espagnols ont eprouvées dans la médecine. Je rapporterai ce qu'en a écrit le R. P. Blas Valera, parce qu'il a été plusieurs années dans le Pérou, d'où il ne partit que trente ans après mon départ, et qu'il a vu l'expérience de ce qu'il en dit : « Le cuca, dit-il, est un arbrisseau aussi gros que la vigne. Il a fort peu de branches et beaucoup de feuilles extrêmement déliées. Elles sont longues à peu près comme la moitié du pouce et larges comme le même doigt. Quoique leur odeur ne soit pas fort agréable, elle ne laisse pas d'être bonne. Les Espagnols appellent ces feuilles *cuca*, aussi bien que les Indiens. Ces der-

niers les aiment si fort, qu'ils les préfèrent à l'or, à l'argent et aux pierreries. Ils les cultivent aussi avec grand soin. On les fait sécher au soleil; et lorsqu'on en veut user, on en attire l'odeur, et on mâche les feuilles sans les avaler; elles fortifient tellement le corps, que les ouvriers qui en ont ainsi dans la bouche peuvent travailler un jour entier sans manger. Le cuca préserve le corps de plusieurs maladies, ainsi les médecins s'en servent en différentes manières. Réduite en poudre cette feuille a une vertu spécifique d'empêcher que les plaies ne s'enveniment, de fortifier les os rompus, d'échauffer le corps et de guérir les vieilles blessures où les vers commencent à se mettre. Que si elle a la vertu de guérir les maux externes, il y a bien apparence qu'elle ne guérit pas moins bien les internes. D'ailleurs, le cuca rapporte un si grand profit, qu'aujourd'hui les rentes de l'évêque, des chanoines et des autres officiers de l'église cathédrale de Cuzco proviennent pour la plus grande partie des dîmes qu'ils en reçoivent. Ajoutez à cela que plusieurs Espagnols se sont enrichis, et s'enrichissent tous les jours par le grand commerce qu'ils en font: cependant, malgré tous ces avantages, il y a des gens qui, ne les connaissant point, ont parlé et écrit beaucoup contre cet arbrisseau, fondés seulement sur ce que du tems des anciens gen-

tils, et du nôtre même, il s'est trouvé des sorciers et des enchanteurs qui ont offert de ces feuilles à leurs idoles, d'où ils concluent qu'il serait bon d'en défendre tout-à-fait l'usage. Je réponds à cela que leur conseil ne serait pas à rejeter, s'ils pouvaient prouver que les Indiens n'offrent au diable que cette seule plante. Mais le contraire paraît en ce qu'ils ont sacrifié, et qu'ils ne sacrifient que trop souvent les légumes, les fruits et les autres choses qui s'engendrent dans la terre, et qu'elle pousse au-dehors; ils lui présentent même en offrande leur boisson ordinaire, de l'eau froide, de la laine, des habits, du bétail, et, pour le dire en un mot, tout ce qu'ils ont. Cela étant, il faut qu'on m'avoue qu'ils sont également à blâmer de toutes ces choses, et que ce qu'on doit faire pour leur avantage c'est de leur apprendre d'en user chrétiennement, et de quitter leur superstition pour n'adorer qu'un seul Dieu.» J'ajouterai pour supplément à ces paroles du P. Blas Valera, que cet arbrisseau est de la hauteur d'un homme, que lorsque les Indiens le veulent planter ils l'appuient sur des échalas. Mais ils prennent garde surtout qu'il n'y ait point de racine double, pour si petite qu'elle soit, parce qu'il ne faudrait que cela pour faire sécher la plante. Ils cueillent les feuilles de chaque branche depuis sa tige jusqu'au rejeton, au-

quel ils ne touchent point, parce que s'ils le faisaient toute la branche se sécherait. Cette feuille est semblable à celle de l'arbousier, mais elle est quatre fois plus mince. Après qu'on a cueilli ces feuilles, on les sèche au soleil, mais on prend garde de ne les pas sécher trop ni trop peu; parce que si on les séchait trop, elles perdraient beaucoup de leur verdure qu'on estime fort; et si on ne les séchait pas assez, l'humidité les ferait pourrir dans les paniers où on les met pour les transporter d'un lieu à un autre. Ces paniers sont faits de roseau qu'on fend par le milieu; car dans ces provinces des Antis on y trouve de toutes les sortes de roseaux, de gros et de déliés. Les feuilles des gros ont plus d'un tiers d'aune de large et demi-aune de long, on s'en sert à couvrir les paniers par dehors pour empêcher que la cuca ne se mouille, parce que l'humidité lui est tout-à-fait contraire; puis ils enlassent ces corbeilles d'une manière de chanvre et de filasse qui se trouve en cette contrée. L'on cueille cette herbe trois fois l'année. Mais si on la fait bien sarcler elle croît en très-grande quantité, parceque la terre est extrêmement chaude et humide en cette contrée, et l'on avance chaque récolte de plus de quinze jours, de sorte que peu s'en faut qu'il n'y en ait quatre dans l'année. Cela me fait souvenir qu'un certain métayer fort avare, qui avait per-

suadé à ceux qui tenaient à ferme les plus riches terres d'autour de Cuzco, de sarcler le plus exactement qu'ils pourraient les lieux où cette plante croissait, ôta par ce moyen aux dîmeurs de l'année suivante les deux tiers de dîmes de la première récolte ; ce qui fit naître entre eux un procès, dont je négligeai de savoir le succès. La cuca est encore fort bonne pour raffermir les dents, et en apaiser le mal : d'ailleurs on croit communément que celui qui mâche cette herbe en est beaucoup plus fort. Je confirmerai cela par un conte que j'ai ouï faire, dans mon pays, à Rodrigo Pantoya. Ce cavalier également illustre par sa naissance et par sa vertu rencontra, en allant de Cuzco à Rimac, un pauvre soldat Espagnol (car il y en a là de pauvres aussi bien qu'ici) qui portait sur ses épaules une petite fille qui n'avait qu'environ deux ans. Comme ce cavalier le connaissait depuis long-tems, il lui demanda pourquoi il s'était ainsi chargé. C'est, répondit l'Espagnol, parce que n'ayant pas de quoi louer un Indien pour porter ma fille, je suis contraint de le faire moi-même. Pendant que ce soldat parlait ainsi, Pantoya prit garde qu'il avait la bouche pleine de cuca ; et comme les Espagnols avaient alors en horreur tout ce que les Indiens mangeaient et buvaient, appelant idolâtrie jusqu'à leurs actions les plus indifférentes, et par-

ticulièrement la coutume qu'ils avaient de mâcher la cuca, ce cavalier l'interrompit pour lui dire qu'il était fort étonné de ce que, dans la nécessité où il était, il mangeait de cette plante, à l'exemple des Indiens, quoiqu'il n'ignorât pas sans doute que les Espagnols l'ont extrêmement en horreur. Il faut que je vous avoue, lui répondit le soldat, qu'il n'y a pas long-tems qu'elle m'était aussi odieuse qu'à vous. Mais la nécessité qui contraint la loi m'a réduit à faire comme les Indiens, et à la mâcher; car il faut que vous sachiez que cette plante me donne la force et la vigueur qu'il faut pour résister à cette fatigue, et que si je n'en avais à la bouche il me serait impossible de porter l'enfant dont je suis chargé. Pantoya fut fort surpris de l'entendre parler ainsi, et il en fit le conte en divers endroits, de sorte que, depuis ce tems-là, les Espagnols commencèrent à croire que les Indiens usaient de cette herbe plutôt par nécessité que par gourmandise; ce qui est d'autant plus vraisemblable que le goût n'en est du tout point bon. Nous dirons ci-après comment on transporte cette plante à Potosi, et quel en est le commerce. Il y a apparence que si on pouvait la transporter hors du royaume sans beaucoup de peine et sans de grands frais, on en tirerait un grand profit.

Nous avons parlé dans un autre endroit de la

plante que les Espagnols appellent *tabaco*, et les Indiens *sayri*, de laquelle le docteur Monardès écrit des choses merveilleuses, et presque incroyables. Il n'est pas besoin de louer ici la salsepareille, puisque tout le monde sait qu'on s'en sert heureusement pour guérir la vérole et plusieurs autres maladies. Je ne parlerai pas de quantité d'herbes semblables qui naissent dans le Pérou, et qui sont si propres à la médecine, que, comme dit le R. P. Blas Valera, si on les connaissait toutes, il ne serait pas besoin de transporter aux Indes de celles d'Espagne ni des autres pays. Mais les médecins espagnols s'appliquent si peu à cette étude, qu'ils ont perdu par leur négligence la connaissance de celles-là même dont les Indiens savaient autrefois les propriétés. Pour les herbes potagères, elles y sont en si grand nombre qu'il serait bien difficile de les décrire en détail. Il suffira de dire que les Indiens les mangent toutes indifféremment, soit qu'elles soient douces ou amères, cuites ou crues, comme nous mangeons les raves et les laitues. Ils s'en servent aussi comme nous dans leurs potages et dans leurs ragoûts. Car c'est là l'aliment le plus commun des gens qui n'ont pas le moyen d'avoir du poisson ni de la chair en abondance. Pour ce qui est des herbes amères, comme sont les feuilles du cunchu, et ainsi des autres, après

les avoir fait bouillir dans deux ou trois eaux, ils les sèchent au soleil, et les gardent pour les manger en hiver, quand la saison des herbes est passée ; ils prennent tant de soin pour en faire provision, qu'ils recueillent même la mousse marine et les insectes qui s'engendrent le long de l'eau.

CHAPITRE XVI.

Du bétail des Péruviens.

Le R. P. Blas Valera dit que le bétail du Pérou est si doux et si privé, principalement les bêtes de charge, que les enfans même les font aller où ils veulent. Il y en a de deux sortes, les unes sont moindres que les autres. Les Indiens leur donnent en général le nom de *llama*, qui signifie troupeau, et appellent le berger *llama michec*. Ils nomment le plus gros bétail *huanacullama*, parce qu'il ressemble en tout à l'animal sauvage qu'on appelle *huanacu*, à la réserve de la couleur; car le huanacu privé est de toutes sortes de couleurs; comme les chevaux d'Espagne, au lieu

que le sauvage est simplement de couleur baie. Ces bêtes sont de la hauteur des cerfs d'Espagne, et il n'y a point d'animal auquel elles ressemblent mieux qu'au chameau, si l'on en ôte la bosse et le tiers de la taille. Le cou en est fort long et poli, et la peau dure. Les Indiens la préparaient avec du suif afin de l'adoucir, et ils en faisaient des semelles pour leurs souliers. Mais ils étaient obligés de se déchausser en tems de pluie et lorsqu'ils voulaient passer quelque ruisseau, parce que comme le cuir n'était pas corroyé, il se gâtait à l'humidité. Les Espagnols en faisaient de fort beaux harnois de cheval, semblables à ceux qui viennent de Barbarie. On se sert aussi de ces animaux comme de bêtes à charge, pour transporter les marchandises d'un lieu à un autre. Leur voyage le plus ordinaire, à cause que c'est un pays plat, est depuis Cuzco jusqu'à Potosi, d'où il y a environ deux cents lieues. Mais on porte aussi des marchandises de plusieurs autres endroits dans ces mines. Je me souviens que dans le tems que j'étais dans cette ville, il y avait plus de mille de ces animaux destinés pour faire le transport des marchandises, qui ne faisaient qu'aller et venir. Leur charge était d'environ deux cents livres, et leur journée de trois lieues seulement, car ils ne peuvent pas supporter beaucoup la fatigue et vont assez lentement;

et si on les tire de leur pas ordinaire, ils se lassent aussitôt, et se laissent tomber sans qu'il soit possible de les faire relever, quelque peine qu'on y prenne, pas même en les déchargeant ; de sorte qu'on est contraint de les écorcher. La nature ne leur ayant pas donné de cornes comme aux cerfs, ni d'autres armes pour se défendre, quand quelqu'un s'approche d'eux pour les relever, ils lui vomissent contre le visage. Les Espagnols donnent à ces animaux le nom de brebis et de moutons, quoiqu'il y ait assez de différence des uns aux autres, comme nous l'avons dit. Quand ils ont quelques marchandises à transporter sur ces animaux, il vont tous en troupes, et ils en mènent toujours quarante ou cinquante qui ne sont pas chargés, afin que ceux-ci suppléent au défaut des autres qui le sont, et auxquels ils ôtent leur fardeau aussitôt qu'ils les reconnaissent faibles. Il n'y a point de meilleure viande dans le monde que celle de cet animal ; elle est tendre, saine et de fort bon goût ; aussi les médecins en ordonnent aux malades, préférablement à la volaille, surtout de leurs petits, qu'on nomme agneaux quand il n'ont que quatre ou cinq mois.

Il y eut dans le Pérou, en 1544 et 1545, au tems du vice-roi Blasco Nunnez Vela, une gale contagieuse à ces animaux, qu'on n'avait jamais

vue jusqu'alors, on lá nommait *caraché*. Ce mal commençait par les cuisses et par le ventre, d'où il s'étendait par tout le corps, et y faisait une croûte de deux ou trois doigts d'épais, principalement sur le ventre qui en était attaqué plus cruellement que les autres parties. Il s'y faisait des trous si profonds qu'ils perçaient jusqu'à l'os et étaient couverts de durillons, d'où sortait une eau sanieuse et purulente, effroyable à voir; de sorte qu'en fort peu de jours toutes les bêtes qui en étaient atteintes devenaient si maigres, qu'elles en mouraient. Ce mal contagieux emporta bien les deux tiers du bétail, grand et petit; savoir, des pacos et des huanacus. Cette contagion passa plus avant aux bêtes sauvages, principalement aux huanacus et aux vicunnas. Il est vrai qu'ils n'en furent pas attaqués si violemment que les autres, à cause que le climat où ils vivent est froid, et que le nombre n'en est pas si grand que des privés. Les renards n'en furent pas exempts; ce venin les infecta si cruellement, qu'en l'an 1548, au tems que Gonçalo Piçarro entra dans Cuzco après la victoire de Huarnina, il y en avait plusieurs qui, se sentant attaqués de cette peste, entraient de nuit dans la ville où l'on en trouvait de vifs et de morts étendus par terre dans les rues, ayant le corps percé en deux ou trois endroits par la malignité de cette hu-

meur venimeuse. Les Indiens, qui ont accoutumé de tirer des présages de tout, s'imaginèrent que la maladie de ces renards présageait la mort de Gonçalo Piçarro, qui arriva en effet quelque tems après.

On essaya, dès le commencement, divers remèdes pour arrêter ce fléau : aussitôt qu'une bête en était attaquée, on la tuait ou on l'enterrait toute vive, comme le remarque le R. P. Acosta, liv. IV, ch. 41. Ce remède n'ayant point réussi, on s'imagina qu'un caustique composé de soufre, d'arsenic et d'autres matières violentes, serait propre à guérir ce mal. Mais bien loin que cela servît de quelque chose, qu'au contraire les bêtes en mouraientplus tôt. On s'avisa ensuite de mettre sur la partie malade du saindoux tout bouillant, et cela ne servait encore qu'à l'aigrir. En un mot, ils y faisaient plusieurs autres choses, dont je ne me souviens pas, qui leur furent inutiles. Mais enfin, après toutes ces expériences, on trouva à propos d'oïndre la partie malade avec du saindoux tiède, et de bien prendre garde que le mal n'allât point plus avant que les cuisses, où il commençait à se former; soit que ce remède fût bon, ou que la mauvaise influence qui présidait à ce mal vînt à s'adoucir, quoi qu'il en soit, il s'apaisa si bien, qu'il n'a jamais été depuis si cruel qu'il le fut alors; de sorte qu'il y a

bien apparence qu'on fait tant de cas des pourceaux, à cause du saindoux qu'on en tire, qui est un antidote contre ce fléau; mais il faut remarquer que quoique cette contagion fût si universelle, les cerfs ni les daims, non plus que les autres bêtes semblables, n'en furent point atteints. Je ne veux pas oublier que ceux de Cuzco prirent dans ce tems-là Saint-Antonin pour leur patron, afin d'être délivrés de cette peste par ses prières; ils célèbrent encore aujourd'hui tous les ans une fête solennelle en son honneur.

Quoique les Indiens entretiennent un grand nombre de ces bêtes de charge pour transporter leurs marchandises, et que les voyages qu'il faut faire soient assez longs, ils dépensent très-peu en pâture, en établage, en fers, en bâts et en autres choses semblables dont les voituriers ont besoin. Lorsque les bêtes ont fait leur journée, ils leur ôtent le fardeau, et les mettent à la campagne pour y paître l'herbe, et ils les nourrissent ainsi tout le long du chemin, sans leur donner ni grain ni paille, quoiqu'elles mangent bien de la çara si on leur en donne; mais ce bétail est si noble, qu'il se passe même de grain en travaillant. Il n'est nullement nécessaire de le ferrer, à cause qu'il a le pied fourchu, ni de le bâter, parce qu'il a assez de laine pour souffrir sans incommodité la charge qu'on lui met dessus, pour-

vu que le voiturier prenne soin que la charge ne touche point à l'épine du dos, par où ces animaux pourraient être incommodés à mort. Ces fardeaux ne sont point attachés avec des cordes, parce que la pesanteur l'emportant d'un côté plus que de l'autre, elles pourraient pénétrer dans la chair et les blesser, mais ils se maintiennent joints ensemble sur l'échine par un égal contrepoids. Les Indiens s'entr'aident à les charger et à les décharger, parce qu'ayant à mener, comme j'ai dit, quantité de ce *bétail*, il ne serait pas possible qu'un homme seul y pût suffire. Les marchands qui les conduisent dressent toutes les nuits des tentes à la campagne, et y serrent dedans leur marchandise, sans se retirer dans les villes, parce qu'il serait trop pénible et trop long de tirer le bétail hors des champs. Ils employent quatre mois entiers à faire ce voyage de Cuzco à Potosi ou à en revenir, sans compter le séjour qu'ils y font pour débiter leurs marchandises. Les meilleurs de ces moutons valent à Cuzco environ dix-huit ducats, et les ordinaires en coûtent bien douze ou treize. Les marchandises qu'on transportait à Potosi, lorsque j'étais au Pérou, étaient la cuca, des étoffes pour faire des habits aux Indiens, des marchandises d'Espagne, du vin, de l'huile, des confitures, et enfin toutes sortes de provisions. J'ai appris de plusieurs marchands qui faisaient

ces voyages, qu'en certains endroits ils ont vendu plus de trente poids d'argent un panier de cuca. Cependant, quoique les Espagnols et les Indiens s'en retournassent de ce voyage après y avoir débité leurs marchandises, si chargés d'argent qu'ils en avaient jusqu'à cinquante et cent mille poids, ils ne s'en cachaient point à personne, et couchaient au milieu des champs avec ces trésors, sans avoir à craindre ni les assassins ni les voleurs. Ils n'avaient pas plus à craindre les voleries et la mauvaise foi dans les traités qu'ils faisaient ensemble pour les marchandises et l'argent qu'ils se confiaient les uns aux autres. Car, quelque grand que fût l'emprunt, ils ne faisaient ni promesse ni obligation, leur seule parole suffisait, et ils la tenaient inviolablement après l'avoir donnée. Il est même arrivé plusieurs fois à des Espagnols de jouer des sommes qui leur étaient dues par des personnes absentes et fort éloignées de l'endroit où ils se trouvaient alors, sans qu'il fût besoin de dire autre chose à celui qui avait gagné, si ce n'est : « vous direz à un tel qu'il ait à vous payer la somme qu'il me doit, et que vous m'avez gagnée ; » cela suffisait pour le crédit de celui qui avait gagné, et lui faire toucher cette somme, quelque grande qu'elle fût. On peut voir par-là de quel poids était la seule parole d'un marchand, d'un bourgeois, ou de quelque

seigneur des Indes, et le cas qu'on faisait alors de la bonne foi. La sûreté qui se trouvait parmi ces peuples, dans les villes, sur les grands chemins et à la campagne, était si grande, qu'on pouvait à juste titre appeler cet âge le siècle d'or. J'ai même ouï dire qu'elle n'y manque pas encore aujourd'hui.

En tems de paix, les plus aguerris et les plus nobles, pour n'être point oisifs, faisaient des sociétés entre eux pour aller à Potosi, faire ce commerce d'habits à l'indienne, et de l'herbe de cuca, qu'ils y vendaient en grós. De quelque condition qu'ils fussent, il leur était permis de faire valoir leur bien et de trafiquer, pourvu que ce ne fût point en étoffes d'Espagne, qui devaient être vendues à l'aune dans les boutiques; ainsi plusieurs de ces gentilshommes étaient bien aises de faire ce voyage; et parce qu'ils ne pouvaient s'accommoder à la marche lente des moutons qui étaient chargés, ils battaient la campagne de l'un et de l'autre côté du chemin, pour prendre du gibier. Ils avaient des oiseaux, des chiens couchans et des arquebuses: de sorte qu'à l'arrivée au gîte ils apportaient, tantôt une douzaine de perdrix, tantôt un huanacu ou une vicunna, ou quelque autre bête fauve, dont il y a quantité dans un si vaste pays. De cette manière, ils trouvaient tant de plaisir à ce voyage, soit en

allant, ou à leur retour, qu'ils semblaient plutôt aller à la chasse que négocier. Aussi les plus riches bourgeois des villes approuvaient-ils fort cet exercice; ils louaient beaucoup les gentilshommes et les soldats qui s'y adonnaient. Le R. P. Joseph Acosta, livre IV, chap. 41, dit plusieurs choses de ce bétail de charge, qui était le principal, et des grands profits qu'on en tirait. Quant aux moindres bêtes, qu'ils appellent *pacollama*, il s'en faut beaucoup qu'on en fasse tant d'état que des autres. Aussi ne sont-elles propres, ni à porter des fardeaux, ni à d'autres services, outre que la chair n'en est pas si bonne. Quant à la laine, elle est extrêmement fine et fort longue. Ils s'en servent d'ordinaire pour s'habiller, et ils en font de ces trois sortes d'étoffes dont nous avons parlé ci-dessus, et qu'ils teignent si bien, que la couleur ne s'en efface jamais. Les Indiens ne tirent aucun profit du lait de l'un ni de l'autre de ce bétail; ils ne le mangent point, et n'en font aucun fromage. Aussi ces animaux n'en ont-ils pas trop pour la nourriture de leurs petits. Je me souviens que de mon tems on ne voyait pas d'autre fromage au Pérou que de celui de Mallorque, qui était fort estimé. Ils nomment le lait et la tette *nunnu*, et se servent du même mot pour dire *allaiter*, confondant l'action de la mère et de l'agneau qui tette. Les

Indiens n'avaient point alors de ces différentes sortes de chiens, que nous avons en Europe, quoiqu'ils en eussent de grands et de petits, qu'ils appelaient *alco*.

CHAPITRE XVII.

De plusieurs sortes d'animaux sauvages.

—

Avant que les Espagnols entrassent dans le Pérou, il n'y avait que de ces deux espèces d'animaux privés, que nous avons appelés *paco* et *huanacu*. Mais ils avaient un plus grand nombre de bêtes sauvages, parce qu'ils s'en servaient comme des privées. Ils mettent dans ce rang l'espèce de celles qui ressemblent aux huanacus, dans la forme et dans la taille; de là vient qu'ils confondent l'un et l'autre ensemble, et appellent de ce même nom le plus gros bétail. La chair en est bonne, quoi qu'elle ne le soit pas tantque celle des animaux privés. Les mâles sont toujours au guet sur les hautes collines, pendant que les femelles paissent en bas. Que s'ils découvrent quelqu'un, ils hennissent aussitôt comme des che-

vaux, pour les avertir qu'elles aient à se retirer. Que si on les poursuit, ils les mettent devant eux comme à l'avant-garde, et semblent les chasser en prenant la fuite. La laine de ces huanacus est courte et fort rude, ce qui n'empêchait pas qu'elle ne fût fort propre pour en habiller les Indiens, qui de mon tems couraient ces animaux avec des lévriers, et en tuaient quantité.

La vicunna est à peu près semblable au moindre bétail, qu'on appelle *paco*. Cet animal, qui est fort délicat, a peu de chair, et beaucoup de laine extrêmement fine. Il a des propriétés qui servent fort à la médecine, comme le remarque le R. P. Acosta, qui observe la même chose de beaucoup d'autres animaux et de quantité d'oiseaux qui sont dans les Indes. Mais comme il écrit en général de tout le nouveau Monde, il est à propos, ce me semble, de considérer attentivement ce qu'il rapporte en particulier des singularités du Pérou, de plusieurs desquelles, que je décris ici, je m'en remets à son jugement. La vicunna est plus haute de corps qu'une chèvre. Elle est de couleur fauve, et si légère à la course, qu'il n'y a point de lévrier qui la puisse atteindre. On tue ces animaux à coups d'arquebuses, ou bien l'on fait des enceintes pour les prendre, comme on faisait du tems des Incas. Ils paissent d'ordinaire sur les montagnes, et tout auprès de

la neige. La chair n'en est pas si bonne à manger que celle du huanacu ; cependant les Indiens ne laissaient pas de l'estimer, parce qu'ils manquaient de viande.

Les cerfs du Pérou, que les Indiens appellent *taruca*, sont beaucoup moindres que ceux d'Espagne. Au tems des rois Incas, il y avait une si grande quantité de ces bêtes fauves, qu'elles entraient jusque dans les villes. Il y a aussi des chamois et des chevreuils, et c'est de ces animaux sauvages qu'on tire aujourd'hui la pierre de Bezoard, dont on ne parlait point de mon tems. Il se trouve encore de deux ou trois différentes espèces de loups cerviers, appelés *oscollo;* on y trouve aussi beaucoup de renards, on les nomme *atac*, et ils sont moindres que ceux d'Espagne. Je ne parle pas de beaucoup d'autres animaux plus petits que nos chats, parmi lesquels sont remarquables ceux que les Indiens appellent *añnas*, et les Espagnols *zorina,* qui mériteraient d'être estimés autant que l'ambre et le musc, si l'odeur en était aussi bonne qu'elle est mauvaise et insupportable. Ils vont de nuit par la ville, et quoique les portes et les fenêtres des maisons soient fermées, cela n'empèche pas qu'on n'en sente la puanteur de cent pas : de sorte que si ces animaux n'étaient pas en petit nombre, ils seraient capables d'empoisonner tout le monde. Il y a aussi

des lapins champêtres et domestiques, qui diffèrent les uns des autres et en couleur et en goût. Ils les appellent *coy*, et ils ne ressemblent point du tout à ceux d'Espagne. Les Espagnols y en ont peuplé des domestiques, que les Indiens estiment fort, et les mangent par délicatesse. Les autres lapins appelés *viscacha* diffèrent beaucoup de ceux-ci ; ils ont la queue de la longueur de celle d'un chat, et font leur gîte dans les déserts, parmi les neiges et les glaces, où les Indiens ne laissent pas de les aller chercher et de les tuer pour s'en nourrir. Le poil en est fort doux, et la couleur approche de celle qu'on appelle *gris de souris*. On se servait, au tems des rois Incas, du poil de la viscacha pour diversifier les couleurs de la plus fine laine qu'ils eussent. Les Indiens en faisaient si grand cas, qu'ils ne le mêlaient que dans les étoffes qu'on faisait pour les habits des gentishommes.

—

CHAPITRE XVIII.

Des lions, des ours, des tigres, des singes et des guenons.

Il se trouve dans ce pays-là quelques lions appelés *puma*, qui ne sont ni si grands ni si farouches que ceux d'Afrique. Il y a aussi des ours nommés *veumari*, mais en petit nombre, parce que ces animaux farouches paissent ordinairement sur les hautes montagnes, et qu'il n'y en a point dans le Pérou, outre qu'on en purgeait le pays dans les chasses générales que les Incas faisaient. Quant aux tigres, il n'y en a que dans la contrée des Antis, à cause de ces hautes montagnes où l'on voit encore les prodigieuses couleuvres qu'on nomme *amaru*, qui sont de vingt-cinq à trente pieds de long et plus grosses que la cuisse. Il y a aussi dans cette province une grande quantité d'autres couleuvres plus petites nommées *machachuya*, des vipères fort dangereuses; et d'autres reptiles qui ne se trouvent point dans le Pérou. Je me souviens qu'un Espagnol, que

j'ai autrefois connu, tua dans cette province des Antis une grande lionne, qui avait gagné le haut d'un arbre, de quatre coups qu'il lui tira, et qu'on lui trouva dans le ventre deux faons de tigre qui étaient tout tachetés comme leur père. J'ai oublié comment on nommait les tigres dans la langue générale du Pérou; et je n'en puis dire autre chose, si ce n'est qu'il n'y a point dans tout mon pays d'animal plus cruel ni plus farouche que celui-là. Si quelqu'un me taxe de peu d'esprit pour avoir oublié ma propre langue, je lui répondrai qu'il y a déjà quarante-deux ans que je ne la parle plus, et que j'ai négligé de l'entretenir par la lecture; mais j'avoue que j'ai eu tort en cela. Cependant il me semble que le tigre s'appelle *ututuncu*, quoique le R. P. Acosta, qui écrit ce mot ototoncos par une corruption ordinaire aux Espagnols, ait donné ce nom aux ours. Il me permettra de lui dire qu'il y a plus d'apparence qu'il se trompe que moi. Il y a encore d'autres animaux qui ressemblent à des vaches, et qui sont à peu près de la grandeur d'une petite genisse, et n'ont aucunes cornes. Leur peau est fort estimée, parce qu'on en fait des collets, comme ceux du buffle, qui sont si forts, qu'il y a des gens qui prétendent qu'ils sont mieux à l'épreuve qu'une cotte d'armes. Je passe ce que l'on raconte des javaris, qui sont semblables à des pourceaux,

parce qu'il y a très-peu de ces animaux dans la province des Antis, qui est à la frontière du Pérou, et que je n'ai pas dessein de traiter de ce qu'on trouve de singulier dans les autres provinces qui en sont éloignées. Il y a aussi beaucoup de guenons et de singes , grands et petits, dont les uns ont une queue et les autres n'en ont point.

Il me serait facile de dire ici plusieurs choses de la nature et des subtilités de ces animaux ; mais par ce que le R. P. Acosta, liv. IV, chap. 39, en a rapporté, que j'ai moi-même vues en partie et dont je me souviens d'avoir ouï parler aux Indiens et aux Espagnols, je me contenterai de mettre ici ses paroles. « Il y a , dit-il, un nombre infini de guenons dans toutes les montagnes des îles et de la terre ferme des Andes. Quoique ces animaux soient en général de la race des singes, cela n'empêche pas qu'il n'y ait de la différence, en ce qu'ils ont la queue fort longue, et qu'il y en a qui sont trois ou quatre fois plus grands que les ordinaires. Les uns sont tout-à-fait noirs, les autres bais, les autres gris, et les autres tachetés de diverses couleurs. Ils sont si agiles qu'on les prendrait pour des oiseaux quand ils voltigent d'arbre en arbre. Je me souviens qu'étant à Capira, en allant à Panama de la ville de Nombre de Dios, je vis sauter, ou plutôt voler un de ces

singes sur un arbre qui était à l'autre bord de la rivière; ce qu'il fit si habilement, que j'avais de la peine à croire que ce n'était point un songe. Ils ont cette adresse naturelle de s'attacher aux branches avec leur queue, et de s'élancer où ils veulent. Que s'ils voient que la distance soit si grande qu'ils n'y puissent atteindre d'un saut, ils usent alors d'une invention bien plaisante. Ils s'attachent à la queue l'un de l'autre, font de leur corps une manière de chaîne, et s'élancent ainsi tous ensemble; de sorte que le prémier, aidé par la force de ses compagnons, s'attache fortement à une branche, où il sert de soutien aux autres jusqu'à ce qu'ils aient gagné l'arbre. Il me serait impossible de pouvoir décrire leurs ruses et leurs malices, non plus que les tours de souplesse qu'ils font pour se démêler de ceux qui les pensent tromper; certainement on dirait qu'elles partent plutôt d'une créature raisonnable que d'une bête brute. Je me contenterai d'en rapporter un exemple. J'ai vu à Carthagène, chez le gouverneur, un de ces animaux, dont on me raconta des choses presque incroyables. Quand on lui envoyait quérir du vin au cabaret, il s'acquittait fort bien de sa commission, tenant le pot d'une main et de l'autre son argent, qu'il ne donnait jamais qu'il n'eût du vin en même tems. Que si, en s'en retournant, il rencontrait par la

rue de jeunes garçons qui lui jetassent des pierres ou qui lui fissent la huée, il quittait son pot d'un côté, et prenait des cailloux avec lesquels il leur faisait abandonner la place; il reprenait ensuite son pot, et continuait son chemin. J'ajoute à cela que, quoiqu'il aimât fort le vin, il ne touchait jamais au verre sans en avoir la permission de son maître. Quelques-uns me dirent encore que s'il voyait une femme mieux parée qu'à l'ordinaire, il la décoiffait et la maltraitait; mais comme je n'ai pas vu cela, je ne l'affirmerai point. Je passerai même sous silence bien d'autres choses qu'on en dit, pour ne pas paraître ajouter foi à des fables, ou porter les autres à les croire telles; mais je ne finirai point cet article sans louer le souverain auteur de toutes les créatures de ce qu'il semble avoir fait pour le divertissement des hommes ce genre d'animaux qu'on ne saurait voir sans rire. Quelques-uns ont publié qu'on apportait à Salomon de cette espèce de singes des Indes occidentales, mais je crois qu'ils venaient plutôt des orientales. » Je puis ajouter à ces paroles du P. Acosta que les singes et les guenons portent leurs petits sur le dos jusqu'à ce qu'ils puissent chercher eux-mêmes leur vie; qu'ils embrassent des mains le col de leurs mères, et que des pieds ils les accolent par tout le corps. Au reste, ils s'enchaînent les uns avec

les autres, comme dit le P. Acosta, lorsqu'ils ont à traverser de grandes rivières qu'ils ne peuvent passer d'un saut; ils s'attachent ensemble à un arbre qui est vis-à-vis d'un autre, et se brandillent jusqu'à ce que le dernier puisse attraper une des branches de l'arbre qui est à l'autre bord; il y grimpe aussitôt, et se met au niveau de celui qui est vis-à-vis; alors il fait un cri qui sert de signal aux autres, comme s'il voulait dire qu'on se dépêchât; de sorte qu'ils s'élancent tous en même tems, et passent de cette manière. Parce que ces animaux s'entendent par leurs cris, comme font, à mon avis, tous les animaux et les oiseaux d'une même espèce, les Indiens s'imaginent qu'ils savent parler, mais qu'ils cachent leur jargon aux Espagnols de peur qu'ils ne leur fassent tirer de l'or et de l'argent des mines. Ils disent aussi qu'ils portent leurs petits sur le dos, à l'imitation des Indiennes, et en font plusieurs autres contes semblables que je laisse, pour passer à leurs oiseaux.

—

CHAPITRE XIX.

Des oiseaux terrestres et aquatiques.

—

Les Indiens du Pérou n'ont point d'oiseaux domestiques, mais seulement une espèce d'oisons que les Espagnols ont appelée de ce nom, parce qu'ils ressemblent extrêmement à ceux d'Espagne, excepté qu'ils ne sont pas tout-à-fait si gros que ces derniers. Ils les appellent *nunnuma;* nom qu'ils tirent du verbe *nunnu*, qui signifie *téter,* parce qu'en effet de la manière qu'ils mangent il semble qu'ils tètent. Pour les oiseaux terrestres et aquatiques il n'est pas possible de dire le quart de ce qu'il faudrait pour les faire connaître, à cause de leur grand nombre et de leur variété; nous parlerons seulement des principaux. Il y a des aigles de toutes les sortes, qui ne sont pas si grands que ceux d'Espagne, et de plusieurs espèces de faucons que les Indiens nomment *huama*, dont les uns ressemblent à ceux d'Espagne et les autres n'en approchent point du tout. Quelques-uns en ont transporté ici des plus petits qu'on trouve,

dont ils font grand état. Ceux qu'on appelle *neblies*, au Pérou, volent plus haut que les autres, ont les serres fortes, et une couleur qui tire sur le noir. L'an 1557 un cavalier de Séville, habitant de Cuzco, qui se piquait d'avoir de fort bons oiseaux, fit tout son possible pour en leurrer un de ceux-ci, qui se laissait réclamer de loin; mais il ne le put jamais, quelque soin qu'il y apportât. Il y en a d'autres encore qu'on peut mettre au nombre des oiseaux de proie, qui sont extrêmement grands. Les Indiens les nomment *cuntur*, et les Espagnols, qui en ont tué plusieurs, les appellent *condor*. Ceux qui en ont mesuré la grandeur, pour en pouvoir parler plus au juste, ont trouvé qu'à le prendre d'une pointe de l'aile à l'autre, ils avaient jusqu'à seize pieds, c'est-à-dire cinq aunes et trois quarts. Ils n'ont aucunes serres, comme les aigles, et leurs pieds ressemblent à ceux des poules. L'on dirait que la nature les en a privés, afin qu'ils fassent moins de mal. Mais pour suppléer à ce défaut, ils ont le bec très-fort et très-dur, avec quoi ils percent le cuir d'un bœuf, en sorte que quand ils sont deux à l'attaquer, ils l'abattent et le mangent. Il y en a même qui ont attaqué de jeunes garçons de dix à douze ans, qu'ils ont tués de même, et en ont fait leur proie. Ils sont tachetés de noir et de blanc comme les pies. Ils ont sur le front

une crête faite en façon de rasoir, et différente de celle du coq en ce qu'elle est sans pointe. Ils font un si grand bruit en volant, que ceux qui les entendent lorsqu'ils fondent à terre en sont étourdis. Au reste, ces oiseaux sont en petit nombre, ce qui est un bonheur pour le pays, car s'il y en avait beaucoup ils détruiraient tout le bétail.

Je renvoie au P. Acosta, liv. IV, chap. 37, le lecteur qui sera curieux d'apprendre des choses merveilleuses de cet oiseau. « Les condors, dit cet auteur, oiseaux ainsi appelés des Indiens, sont d'une prodigieuse grandeur, et si forts, qu'ils tuent, non-seulement un mouton, mais encore un veau, et le mangent. » Le même auteur oppose au cuntur les plus petits de tous les oiseaux qui soient au Pérou, que les Espagnols nomment *tomineios*, et les Indiens *quenti*. Ils sont d'un azur doré comme le cou du paon, et se nourrissent à la façon des abeilles; car ils sucent le miel des fleurs avec leur bec, qui est assez long. Ils sont si petits, au reste, que le même auteur a raison d'en dire ce qui suit. « Il y a dans le Pérou certains oiseaux nommés *tomineios*, qui sont si petits, que ceux qui les voient voler les prennent assez souvent pour des papillons ou pour des abeilles, quoiqu'en effet ce soient des oiseaux, etc. » Il ne faut donc pas

s'étonner s'il y en a d'autres qui tiennent un milieu entre ces deux extrêmes, tels sont ceux que les Indiens appellent *soyuntu*, et les Espagnols des *poules bâtardes*. Ces oiseaux sont tous noirs, et si carnassiers, que s'ils trouvent quelque charogne à la campagne ils s'en soulent si fort, qu'encore qu'ils soient fort légers de leur nature, ils ne peuvent pourtant prendre leur vol à cause que ce qu'ils ont mangé les en empêche, de sorte que si quelqu'un les poursuit ils fuient à pied en étendant leurs ailes, et vomissent cependant ce qu'ils ont mangé, afin de se décharger du fardeau qui les empêche de voler, ce qu'ils font avec une vîtesse extraordinaire ; mais ceux qui courent après les atteignent assez souvent, et les tuent. Il est vrai que c'est en vain, parce qu'ils ne sont ni bon à manger, ni utiles à quoi que ce soit, excepté à nettoyer les rues des ordures qu'on y jette. Aussi est-ce pour cela qu'on les laisse vivre la plupart du tems, quoiqu'on puisse les tuer facilement. Le P. Acosta croit que c'est une espèce de corbeau.

Les oiseaux de mer, que les Espagnols nomment *alcatrazes*, ressemblent à peu près à ceux-ci. Ils sont un peu moindres que des milans, et ne vivent que de poisson qu'ils pêchent de cette manière. A certaines heures du jour, savoir au matin et au soir, qui est le tems auquel le pois-

son sautille sur l'eau, ces oiseaux affamés se mettent plusieurs ensemble, s'élèvent en l'air les uns sur les autres comme si c'étaient de hautes tours, et ainsi jointes, et les ailes serrées, ils s'en vont fondre dans l'eau, et s'y plongent bien avant pour y prendre le poisson. Quelquefois aussi ils demeurent si long-tems au fond de la rivière, qu'on les croirait noyés, et il y a apparence que ce retardement vient de ce que le poisson qui les aperçoit s'enfuit devant eux. Mais lorsqu'on tient leur perte assurée, l'on est tout étonné de les voir sortir avec le poisson au bec, qu'ils engloutissent en l'air; et certainement c'est une chose agréable de voir les uns se laisser tomber dans l'eau, les autres en sortir en même tems avec leur pêche, et les autres tombés à demi se relever dans le moment, et reprendre leur vol, se défiant de leur proie; de sorte qu'il y a quelquefois jusqu'à deux cents de ces oiseaux qui s'élèvent et s'abaissent à diverses fois comme les marteaux dont les forgerons frappent l'enclume chacun à son tour.

Outre ces oiseaux, il y en a une si grande quantité de ceux qu'on nomme marins, parce qu'ils suivent la mer, qu'il est impossible de croire les choses que l'on en conte, si l'on ne les a vus. Il y en a de toutes façons, de grands, de moyens et de petits. J'ai quelquefois pris plaisir

à les considérer avec attention en naviguant sur la mer du Sud. Il en paraissait de si grandes troupes, qu'autant qu'on en pouvait juger en les voyant ils contenaient un espace de plus de deux lieues ; et ils se tenaient si serrés en volant, qu'il était impossible que la vue y pénétrât. Lorsqu'ils prennent ainsi leur vol, c'est une chose merveilleuse de voir les uns se jeter dans l'eau pour se reposer, et les autres en sortir en grand nombre, qu'à moins d'être entièrement destitué de raison, on ne peut que remercier Dieu de ce qu'ayant créé une infinité de ces oiseaux, il les nourrit aussi avec un nombre infini de poissons. J'omets une incroyable quantité d'autres oiseaux qu'on trouve le long des lacs et des rivières du Pérou ; tel sont les hérons, les canards, les plongeons, etc., dont il me serait bien difficile de marquer les différences espèces, parce que je ne les ai pas examinées avec assez d'attention. On y rouve encore d'autres oiseaux aquatiques, à peu près semblables à des cigognes ; ils sont blancs comme des cignes, extrêmement beaux, et en petit nombre. D'ailleurs ils ont les jambes fort longues, vont ordinairement deux à deux, et se nourrissent de poissons comme ceux dont je viens de parler.

—

CHAPITRE XX.

De leurs perdrix et de leurs pigeons, avec une description de leurs plus petits oiseaux.

Il y a deux sortes de perdrix au Pérou, dont les unes, que les Indiens nomment *puna*, ressemblent à des poules et se nourrissent ordinairement dans les déserts, et les autres sont plus petites que celles d'Espagne. La chair en est bonne et de meilleur goût que celle des grandes; mais il n'y a point de différence de couleur entre elles, elles ont toutes le bec et les pieds blancs. Les petites ressemblent proprement à des cailles à l'égard de leur plumage, excepté qu'elles ne sont point tachetées de blanc. Les Indiens les appellent *iutu*, et leur ont donné ce nom à cause de leur ramage ordinaire, qui est iut iut; ils ont observé la même chose à l'égard de plusieurs autres oiseaux dont les noms sont tirés de leur chant, comme nous le dirons de quelques-uns dans ce chapitre. Je ne crois pas qu'on ait transporté au Pérou des perdrix d'Espagne. Pour

les pigeons, ils ressemblent à ceux d'ici en plumage, en forme et en chair. Les Indiens les appellent *urpi*; ils nomment les pigeons domestiques qu'on y a transportés d'Espagne, *castilla urpi*, c'est-à-dire pigeons de Castille. On y trouve aussi des tourterelles qui sont tout-à-fait semblables à celles d'Espagne, excepté qu'elles paraissent un peu plus grandes. Les Indiens les appellent *còcohuay*, et empruntent les deux premières syllabes de leur ramage, les prononçant du fond du gosier, afin que le nom ait plus de conformité avec le chant.

Il y a d'autres petites tourterelles de la forme et de la couleur des alouettes; elles font leur nid sous les toits comme nos moineaux, et à la campagne, quoiqu'il ne s'y en trouve guères. J'omets certains petits oiseaux grisâtres que les Espagnols appellent des moineaux, parce qu'ils en ont et la couleur et la forme, quoique le ramage en soit différent à cause que ceux-ci l'ont fort doux. Les Indiens nomment *pariupichia* tous ces oiseaux qui font leurs nids sur les toits des maisons, dans les trous des murailles et à la campagne. Il y en a d'autres aussi tirant sur le roux, que les Espagnols appellent des rossignols, pour la ressemblance de leur couleur; car, pour le chant, il est tout-à-fait différent; ceux-ci chantent si mal, que les anciens Indiens prenaient

leur jargon pour un présage malheureux. On y trouve encore des oiseaux noirs que les Espagnols appellent des hirondelles, qui viennent en certaines saisons de l'année et se nichent dix ou douze ensemble dans des trous de murailles. Il n'y a point d'oiseaux dans les villes plus privés que ceux-ci, ni qui craignent moins de s'approcher des hommes. Je ne crois point avoir vu dans le Pérou de vraies alouettes, non plus que des martinets, du moins au pays de montagne. Je ne dirai rien des oiseaux des plaines et des pays maritimes, qui diffèrent fort les uns des autres. Il n'y a ni merles, ni grives, ni étourneaux, ni grues, ni outardes; mais il y peut bien avoir aussi d'autres oiseaux qui m'ont échappé de la mémoire. Dans le royaume de Chili, qui est de l'empire des Incas, il y a des autruches que les Indiens appellent *sury*, les plumes n'en sont pas si fines ni si jolies que celles d'Afrique. Elles ont une couleur tirant sur le blanc et sur le noir, un vol qui ne s'éloigne point de la terre, et une si grande agilité qu'elles vont plus vite qu'un cheval, parce qu'en courant leur vitesse se redouble à la faveur de leurs ailes. Aussi quand les Espagnols en voulaient prendre quelques-unes, il fallait qu'ils missent des relais aux lieux par où elles passaient, parce qu'un seul de ces oiseaux suffisait pour mettre deux chevaux hors d'haleine.

On voit encore dans le Pérou des chardonnerets, que les Espagnols nomment ainsi à cause qu'ils sont de deux couleurs, savoir jaune et noir. Ils ont accoutumé d'aller par troupes, et les Indiens les appellent *chayna*, empruntant leur nom de leur chant. Je ne parle point de plusieurs autres sortes d'oiseaux, grands et petits, parce qu'ils sont en si grand nombre, que je ne m'en souviens pas. Je dirai seulement qu'il y a des cercelles comme celles d'Espagne, mais qui sont plus courageuses que les autres oiseaux. Je me souviens d'en avoir vu voler dans la plaine de Iucay. L'oiseau qu'elles poursuivaient s'alla réfugier dans un arbre fort grand et touffu, qui était encore dans cette plaine lorsque je partis du Pérou, et que les Indiens regardaient comme sacré à cause que leurs rois s'y mettaient à couvert quand ils voulaient voir les fêtes qui se célébraient dans cette belle campagne. L'une des cercelles entra dans l'arbre pour en faire sortir l'oiseau et l'autre se tint au-dessus pour voir par où il sortirait. Lorsqu'elle l'eût vu dehors, elle alla fondre sur lui comme un faucon, et le contraignit de regagner l'arbre d'où la cercelle qui était dedans le fit sortir une seconde fois, tandis que l'autre gagna encore le haut, pour voir de quel côté l'oiseau poursuivi prendrait son vol; de sorte que se donnant ainsi le change l'un à l'autre, ils

entrèrent dans l'arbre et en sortirent quatre diverses fois sans qu'ils pussent venir à bout de l'oiseau, qui défendit sa vie avec beaucoup de courage, et se sauva enfin dans une vieille masure qui était du côté de la rivière. Quelques Espagnols qui avaient vu voler ces oiseaux prirent beaucoup de plaisir à ce petit manége; ils ne pouvaient assez admirer la sagesse du créateur qui avait donné aux plus petits animaux un instinct naturel de combattre pour défendre leur vie. Il y a dans ces contrées diverses sortes d'abeilles sauvages; car pour les domestiques qu'on nourrit dans les ruches les Indiens n'ont pas su l'art de les ramasser, ni les Espagnols ne leur en ont point appris l'usage jusqu'ici. Celles des pays froids font peu de miel à cause des mauvaises fleurs dont elles se nourrissent, encore est-il fort amer, et la cire qui en provient est noire et n'est d'aucun usage. Mais pour celles qui sont dans les pays chauds ou tempérés, comme elles prennent une bonne nourriture, elles font aussi du miel extrêmement blanc, fort doux et qui a une très-bonne odeur : si on le transporte dans les pays froids, il se caille comme du lait et devient semblable à du sucre. Aussi n'ést-il pas moins bon, et les Indiens l'estiment fort, non seulement pour en manger, mais pour s'en servir comme

d'une médecine, et d'un remède souverain à plusieurs maux.

CHAPITRE XXI.

De diverses sortes de perroquets, et de l'instinct naturel qu'ils ont à parler.

Il y a dans le pays des Antis des perroquets de toutes façons ; de grands, de moyens de moindres, de petits et de plus petits. Ces derniers sont comme des alouettes, et les plus grands comme des faucons ; les uns d'une couleur, les autres de plusieurs, comme de vert et de jaune, et les autres diversement émaillés, particulièrement les grands, que les Indiens appellent *guacamayas*. Les plumes de leur queue sont longues et fort jolies : aussi les Indiens les estiment-ils beaucoup et s'en parent les jours de leurs fêtes. Je dirai ici en passant que c'est de leur beauté merveilleuse que le fameux Boccace a tiré le sujet de la plaisante Nouvelle qu'il a faite de Frère Ciboule. Les Espagnols donnent des noms différens à toutes

les sortes de perroquets pour les pouvoir distinguer. Les moindres de tous sont appelés periquillos, les moyens catanillas, et les plus grands ensuite, qui parlent mieux que les autres, sont désignés par le nom de loro. Les guacamayas ne parlent jamais, et ne sont bons qu'à être admirés pour la beauté de leurs plumes et de leurs couleurs éclatantes. L'on en transporte quantité en Espagne, pour les mettre dans les cages, et avoir le plaisir de ouïr leur jargon. Il y avait à Potosi, en 1554 et 1555, un perroquet de ceux qu'on appelle *loro*, si merveilleux et si grand parleur, qu'il appelait par leur nom les Indiens et les Indiennes qui passaient dans la rue, jusqu'à spécifier les provinces et les lieux de leur naissance, sans se tromper jamais, disant *Cola*, *Yunc a Huayru Quechua*, etc., comme s'il eût eu connaissance des diverses coiffures que les Indiens portaient du tems des Incas, pour se distinguer les uns des autres. Ce même perroquet voyant passer un jour par la rue une fort belle Indienne, qui, suivie de deux ou trois femmes, faisait la dame comme si elle eût été Palla, se mit à faire de grands cris et à éclater de rire, en la nommant plusieurs fois huayru, ce qui est le nom d'une nation la plus vile et la plus infame de toutes. L'Indienne cependant continua son chemin, honteuse de l'affront que lui faisait cet

oiseau en présence de plusieurs Indiens qui s'arrêtaient pour l'écouter ; mais dès qu'elle fut près du perroquet, elle se mit à lui cracher contre et l'appela capay, qui signifie diable. Tous les Indiens qui se trouvèrent là en dirent autant ; ils ne pouvaient croire qu'un autre qu'un démon pût connaître que cette femme était déguisée en habit de Palla. Il n'y a pas long-tems qu'il y en avait un autre à Séville qui ne voyait jamais passer par la rue un certain médecin, indigne de la profession qu'il faisait, qu'il ne lui dît mille injures ; enfin, le médecin ne le pouvant plus souffrir enforma sa plainte à la justice, qui ordonna que le maître du perroquet ne le mettrait plus dans la rue, sous peine qu'en cas de contravention il serait livré à la partie qui se plaignait. Les Indiens appellent généralement tous ces oiseaux uritu, c'est-à-dire perroquets, pour le grand bruit qu'ils font lorsqu'ils volent par troupes ; de là vient qu'on nomme ordinairement uritu, un babillard ennuyeux qui fait peu et qui parle beaucoup, comme dit le divin Arioste en son chant 25. Ces oiseaux sortent du pays des Antis au tems qu'on a semé, dans les vastes campagnes du Pérou, la çara, qu'ils aiment extrêmement, et dont ils font un grand dégât. Leur vol est raide et fort haut, et il n'y a que les guacamayas qui, ne pouvant pas fendre l'air facile-

ment, à cause de leur pesanteur, ne sortent point du pays des Antis. Ils volent par troupes, comme j'ai dit, et séparément, sans que ceux d'une espèce se mêlent jamais avec l'autre.

CHAPITRE XXII.

Des quatre plus célèbres rivières du Pérou, et du poisson qu'on y pêche.

—

Il ne faut pas que j'oublie ici de parler du poisson d'eau douce que pêchent les Indiens dans les rivières qui passent en leur pays. Ces rivières sont grandes et en assez bon nombre; mais je me contenterai de parler des quatre principales, pour ne pas ennuyer le lecteur. Celle qu'ils nomment le grand fleuve, autrement la rivière de la Madeleine, qui se décharge dans la mer entre Carthagène et Sainte-Marthe, a huit lieues d'embouchure, selon la carte marine, et prend sa source à la grande montagne du Pérou. Elle entre dix ou douze lieues avant dans la mer, à cause de sa grande impétuosité. Celle d'Orelbana a, selon la même carte, plus de cinquante-qua-

tre lieues d'embouchure. Il est vrai que certains auteurs ne lui en donnent que trente, d'autres quarante, et d'autres soixante-dix. Mais pour moi je ne m'arrête qu'à l'opinion des navigateurs, parce qu'elle est fondée sur l'expérience, de laquelle seule on peut apprendre exactement la vérité. Ceux qui veulent qu'elle ait soixante-dix lieues la mesurent obliquement d'une pointe à l'autre, sans en considérer l'inégalité; car la pointe du côté gauche de cette rivière entre dans la mer beaucoup plus avant que celle du côté droit, je ne doute pas qu'il n'y puisse avoir de cette manière soixante-dix lieues; mais à le prendre droit en carré il n'y en a pas plus de cinquante-quatre, comme le savent fort bien les pilotes. Les premières sources de cette fameuse rivière commencent au détroit de Cuntisuya, entre l'ouest et le midi de Cuzco, que les mariniers appellent *sud-ouest*, à onze lieues à l'ouest de cette ville. Assez près de sa principale source on ne la saurait passer à gué à cause de la grande impétuosité de ses eaux, outre qu'elle se précipite entre deux montagnes couvertes de neige, du haut desquelles jusqu'au bas il y a bien près de quatorze ou quinze lieues à le prendre à plomb. Cette rivière est la plus grande de toutes celles du Pérou; aussi les Indiens l'appellent *Apurimac*, c'est-à-dire le principal ou le chef,

parce que le mot *apu* signifie l'un et l'autre. Pour lui donner un plus grand éclat, on la nomme encore *Capac Mayu*, c'est-à-dire la reine des rivières; car, comme nous l'avons remarqué ailleurs, mayu signifie rivière, et capac est le surnom des rois Incas. Elle retient tous ces noms jusqu'aux confins du Pérou; mais je ne sais pas si elle ne les perd point dans la mer, ou si les nations qui habitent les montagnes par où elle passe ne lui en donnent point un autre. L'an 1555 l'impétueux débordement des eaux de l'hiver fit tomber tout à la fois une si grande masse de rochers et de terre, que la rivière en fut comblée de part et d'autre, et son courant si bien arrêté qu'il n'y coula point d'eau de trois jours. Lorsque les habitans virent qu'une si grande rivière s'était tarie tout à coup, ils s'imaginèrent que la fin du monde était venue. Mais enfin sa violence l'emporta sur le haut du rocher qui lui servait comme de digue. Cette manière d'écluse fut entraînée quatorze lieues dans la rivière jusqu'au pont qui se voit au grand chemin par où l'on va depuis Cuzco jusqu'à la ville des Rois. La rivière d'Apurimac s'étend cinq cents lieues du midi au nord depuis sa source jusqu'à la ligne équinoxiale, d'où elle rebrousse à l'est, et court sous la ligne plus de six cent cinquante lieues, à les mesurer en droite ligne, jusqu'à ce qu'elle se

oiseau en présence de plusieurs Indiens qui s'arrêtaient pour l'écouter ; mais dès qu'elle fut près du perroquet, elle se mit à lui cracher contre et l'appela capay, qui signifie diable. Tous les Indiens qui se trouvèrent là en dirent autant ; ils ne pouvaient croire qu'un autre qu'un démon pût connaître que cette femme était déguisée en habit de Palla. Il n'y a pas long-tems qu'il y en avait un autre à Séville qui ne voyait jamais passer par la rue un certain médecin, indigne de la profession qu'il faisait, qu'il ne lui dît mille injures ; enfin, le médecin ne le pouvant plus souffrir enforma sa plainte à la justice, qui ordonna que le maître du perroquet ne le mettrait plus dans la rue, sous peine qu'en cas de contravention il serait livré à la partie qui se plaignait. Les Indiens appellent généralement tous ces oiseaux uritu, c'est-à-dire perroquets, pour le grand bruit qu'ils font lorsqu'ils volent par troupes ; de là vient qu'on nomme ordinairement uritu, un babillard ennuyeux qui fait peu et qui parle beaucoup, comme dit le divin Arioste en son chant 25. Ces oiseaux sortent du pays des Antis au tems qu'on a semé, dans les vastes campagnes du Pérou, la çara, qu'ils aiment extrêmement, et dont ils font un grand dégât. Leur vol est raide et fort haut, et il n'y a que les guacamayas qui, ne pouvant pas fendre l'air facile-

de Séville, la découvrirent en 1500. Il y a plusieurs îles sur cette rivière où la marée monte à plus de cent lieues.

La rivière, qu'ils appellent *Maragnon*, entre dans la mer un peu plus avant de soixante-dix lieues, au midi d'Orelhana. Elle est à trois degrés du sud, a plus de vingt lieues d'embouchure, et prend sa source des grands lacs qui sont derrière le Pérou, du côté de l'est, et qui se forment de cette prodigieuse abondance d'eaux qui tombent de la grande montagne couverte de neige. Comme donc ces deux rivières impétueuses entrent dans la mer, si près l'une de l'autre, leurs eaux se joignent ensemble, de sorte que la mer ne les divise point. C'est peut-être pour cette raison qu'on ne fait qu'une seule rivière de ces deux-là.

La rivière de Parahuay, ou Rio de la Plata, prend ses sources, comme celle Maragnon, de cette admirable montagne couverte de neige, qui s'étend partout le Pérou. Il y a de si grandes inondations toutes les années, que les campagnes entières et les villes sont sumergées, et leurs habitans contraints de se retirer environ trois mois dans des barques et des canots, attachés aux troncs des arbres, jusqu'à ce que les eaux se soient écoulées. Elle a plus de trente lieues d'embouchure, et entre dans la mer à trente-cinq degrés. Car, quoique ce golfe soit fort étroit, cela n'empêche

pas qu'à quatre-vingts lieues de là, tirant vers le haut, la rivière n'en ait cinquante de large.

Il y a quantité d'autres rivières qui entrent dans les quatre dont nous venons de parler. Mais on sera surpris sans doute de ce qu'on trouve fort peu de poisson dans un pays arrosé de tant de rivières. On croit que cela vient de leur grande rapidité. Au reste, le poisson qu'on y trouve est fort différent de celui qu'on pêche dans les rivières d'Espagne. Il semble être tout d'une espèce, sa tête est large et plate, cemme celle d'un crapaud, et il n'a point d'écailles. Les Indiens l'appellent *challua*, c'est-à-dire, du poisson : ils le mangent avec sa peau, et y trouvent un goût merveilleux ; en effet, il est fort délicat. Il y en a fort peu dans les rivières qui entrent dans la mer par la côte du Pérou, à cause qu'elles sont pour la plupart médiocrement grandes, et néanmoins si rapides, qu'on ne peut les passer à gué, principalement en hiver ; car en ce tems-là elles coulent avec plus d'impétuosité que dans une autre saison.

Mais il y a une fort grande quantité de poisson dans le grand lac de Titicaca, et quoiqu'il semble être le même que celui des rivières, les Indiens l'appellent *suchi*, afin d'en marquer la différence. Il est si gras et si glutineux, qu'on n'a pas besoin de graisse pour le faire frire. On

pêche aussi dans ce lac de ce poisson, que les Espagnols appellent *boga*. J'ai oublié le nom que les Indiens lui donnent. Ce poisson est fort petit, de mauvais goût, et couvert d'écailles. Enfin, il y a plusieurs sortes de poissons dans ce grand lac, parce que l'étendue en est vaste, et qu'ils y trouvent abondamment de quoi manger, à cause des balayures qu'y jettent de toutes parts cinq fameuses rivières qui s'y déchargent.

CHAPITRE XXIII.

Des éméraudes, des turquoises et des perles.

—

Toutes les pierreries qu'on trouvait dans le Pérou du tems des rois Incas, consistaient en turquoises, et en émeraudes; il y avait outre cela quantité de cristal fort net, mais les Indiens ne savaient pas le mettre en œuvre. Les émeraudes viennent dans les montagnes de la province appelée *Manta*, qui est de la juridiction du lieu qu'on appelle le *Puerto Viejo*, ou *Vieux Port*. Quelque peine que les Espagnols aient prise à chercher l'endroit qui les produit, il leur a été impossible

de le trouver, de sorte que dans toute cette province, il n'y a presque plus de ces émeraudes, qui étaient autrefois les meilleures de cet empire. Cela n'a pas empêché néanmoins que l'on n'en ait transporté de ce nouveau royaume une si grande quantité en Espagne, qu'on les en a méprisées; et certainement cela n'est pas sans raison; car outre l'abondance, comme c'est l'ordinaire, en a fait ravaler le prix, il s'en faut beaucoup qu'elles ne soient aussi bonnes que celles de Puerto Viejo. Le propre de l'émeraude est de se perfectionner dans sa mine, et de devenir peu à peu verte, comme le fruit vient à maturité sur l'arbre. Elle est blanche au commencement, puis elle tire sur le vert obscur, et commence à se rendre parfaite à l'un de ses quatre coins, qui est celui, sans doute, par où elle regarde le soleil levant, comme fait le fruit, à qui je la compare. C'est aussi par ce même endroit que lui est communiquée sa plus vive couleur, jusqu'à ce qu'enfin elle l'environne de toutes parts. Elle est telle qu'on la tire de sa mine. Je me souviens d'avoir vu quelques émeraudes à Cuzco, qui étaient comme de petites noix, parfaitement rondes, et percées par le milieu. Mais il y en avait une entre les autres, qu'on pouvait appeler une véritable bizarrerie de la nature. Car deux de ses coins étaient extrêmement beaux, mais les deux autres n'ap-

prochaient nullement de leur perfection, parce que la couleur n'en était pas entièrement verte; on aurait dit que c'était une pièce de verre attachée à l'émeraude. Celui à qui elle appartenait fit tailler ce côté-là, qui ne servait qu'à enlaidir tout le reste de la pièce; quelques curieux l'en blâmèrent, ils disaient qu'il aurait fallu garder ce joyau tel que la nature l'avait produit, pour faire voir que l'émeraude mûrissait dans sa mine, comme le fruit sur l'arbre. L'on me donna la pièce qu'on en retrancha, que j'ai gardée jusqu'à présent, quoique ce soit une chose de peu de valeur. Les Indiens estimaient plus les émeraudes que les turquoises, dont les unes sont plus belles que les autres, parce qu'elles paraissent plus azurées, comme on le peut voir en les comparant.

Quant aux perles, les Péruviens ne s'en servaient point quoiqu'ils les connussent; car les Incas, plus soigneux de conserver leurs sujets que d'augmenter leurs richesses, ayant pris garde avec combien de travail et de peine on les tirait de la mer, en défendirent l'usage. On en pêcha depuis une si grande quantité, que cette abondance les a fait devenir communes, comme dit le P. Acosta, liv. IV, chap. 15. Voici ses paroles. « Puisque je dois traiter maintenant des principales richesses que l'on tire des Indes, il ne faut pas que nous oublions de parler des perles, que

les anciens latins appelaient *margaritas*. Elles étaient si estimées autrefois qu'il n'était permis d'en porter qu'aux seules personnes du sang royal. Mais il y en a une si grande quantité présentement, qu'il n'est pas jusqu'aux nègres qui n'en aient des garnitures et des colliers, etc. » Le même auteur, chap. 3, après avoir rapporté plusieurs histoires fort remarquables touchant les plus belles perles qu'on ait vues dans le monde, ajoute pour conclusion. « L'on pêche les perles en diverses contrées des Indes: mais il n'est point de lieu où il s'en trouve tant qu'en la mer du Sud, tout auprès de Panama, dans ces endroits qu'on appelle pour cet effet, les *îles des perles*; quelques-uns néanmoins croyent que l'abondance en est plus grande en la mer du Nord, près de la rivière qu'on appelle de la *hacha*, et même qu'elles y sont plus fines et beaucoup meilleures. Ce fut là que j'appris de quelle sorte on les pêche. De pauvres plongeurs nagent entre deux eaux, et vont quelquefois au fond jusqu'à douze brasses, pour y chercher les huîtres qui s'attachent ordinairement aux rochers ou aux écueils de la mer. Ce leur est un travail incroyable, d'endurer la violence du froid, qui est grande dans le profond de la mer. Mais ils ont bien plus de peine encore à retenir leur haleine au fond de l'eau, où ils sont quelquefois près d'une demi-heure. Pour

rendre plus propres à cela ces pauvres gens, on les accoutume à l'abstinence, et à ne manger que des choses sèches. L'on se sert des perles à divers usages, dont le plus ordinaire est pour en faire des chaînes et des colliers. Au reste, l'abondance en est devenue si grande, que je remarquerai sur le mémoire des marchandises qui furent apportées des Indes en 1587, qu'il y avait pour le roi dix-huit marcs de belles perles, sans y comprendre trois autres cassettes qui étaient pleines; que des marchands particuliers en avaient mille deux cent soixante-quatre marcs, ce qui eût passé autrefois pour une fable. » J'ajouterai à cela deux choses assez remarquables. La première, qu'en 1564 l'on apporta des Indes au roi d'Espagne une si grande quantité de perles, qu'on les vendait par monceaux à Séville. Ces perles étant mises à l'encan pour être délivrées au dernier enchérisseur, un des officiers du roi, afin de les faire monter bien haut, dit que si quelqu'un en offrait une certaine somme qu'il nomma, il aurait six mille ducats en présent. Il se trouva d'abord un marchand qui, connaissant la valeur des perles dont il faisait commerce, offrit ce que l'officier en demandait; cependant, quoique la somme fut fort grosse, il y eut un autre marchand qui surenchérit. Le premier enchérisseur se contenta de six mille ducats qu'il avait gagnés par son offre;

mais celui qui acheta les perles fut encore plus satisfait, parce que le nombre qu'il y en avait lui faisait espérer un gain incomparablement plus grand. On peut assez juger par les six mille ducats de présent, que ces perles furent vendues chèrement. Le second conte que je veux faire, est qu'en 1572 et 1573, j'étais logé à Madrid avec un jeune homme de bas lieu, et fort pauvre, qui, quoi qu'excellent orfévre, était contraint de travailler à la journée, parce qu'il n'avait aucun fonds. Cet ouvrier aimait passionnément le jeu; où il perdait tout ce qu'il gagnait à travailler de son métier, je voulus un jour lui représenter que ce vice le réduirait enfin à de dures extrémités, mais il me répondit froidement qu'il ne saurait tomber dans un état plus fâcheux, que celui où il s'était vu; car, disait-il, je n'avais que quatorze maravedis, lorsque j'arrivai en cette ville. Telle était l'indolence de ce jeune homme. Cependant il se lassa enfin de sa misère, et résolut d'essayer de s'en tirer à quelque prix que ce fût. Pour cet effet, il fit quelques voyages aux Indes, pour y trafiquer en perles, qu'il connaissait très-bien : il trouva si bien son compte dans ce commerce, qu'en fort peu de tems il devint riche de trente mille ducats; il se maria dans la suite, et fit faire à sa femme pour le jour de ses noces une grande jupe de velours noir, avec une

bordure de perles fines, qui se voyait par devant, et tout autour, extrêmement large, chose assez nouvelle et magnifique, puisque la seule bordure fut estimée plus de quatre mille ducats. J'ai rapporté ici cette histoire, pour faire voir qu'on a tiré des Indes une incroyable quantité de perles, sans y comprendre celles dont nous avons parlé dans notre *Histoire de la Floride*, liv. III, chap. 15 et 16, qui furent trouvées dans plusieurs provinces de ce grand royaume, et particulièrement dans le temple de la province appelée *Cofachiqui*. Quant aux dix-huit marcs que le R. P. Acosta dit avoir été envoyés à Sa Majesté, il y a apparence que les perles en étaient toutes fines, aussi bien que celles dont les trois cassettes étaient pleines : car c'est la coutume en certain tems de mettre à part les meilleures qu'on pêche, pour les envoyer au roi catholique, qui les emploie pour le culte divin, comme on le voit en une robe de Notre-Dame de Guadalupe, et en d'autres ornemens d'église, tels que sont des chapes, des chasubles, des étoles, des fanons, des voiles de calice, etc., qui en sont tout semés. Il est facile de juger qu'il n'y avait que le roi des Indes qui fût en état de faire les ornemens de cette robe. Car le champ où les endroits qui doivent être blancs, sont tout couverts de perles de haut relief; et ceux qui doivent être noirs sont remplis d'émeraudes et de

rubis enchâssés dans de l'or, avec quantité d'émail d'applique, le tout si bien mis en œuvre, qu'il paraît bien que les ouvriers ont fait à l'envi pour étaler l'excellence de leur art.

Pour connaître plus particulièrement les grandes richesses du roi d'Espagne, on n'a qu'à lire l'ouvrage du P. Acosta, et surtout le quatrième livre où il décrit en détail les choses de valeur inestimable qu'on a trouvées dans la découverte du nouveau monde. Je me contenterai d'en décrire une des plus remarquables que je vis à Seville l'an 1579; c'était une perle que don Diego de Termes apporta de Panama, et qu'il présenta lui-même au roi Philippe II. Cette perle, faite naturellement en poire, avait le cou assez long, et était aussi grosse que le plus gros œuf de pigeon. Elle fut estimée douze mille poids qui font quatorze mille et quatre cents ducats; mais Jacques de Treço, natif de Milan, excellent ouvrier et lapidaire de sa majesté catholique, qui était présent lorsqu'on l'estima, dit tout haut qu'elle en valait quatorze mille, trente mille, cinquante mille et cent mille, pour montrer par là qu'elle était sans prix, pour n'avoir point sa pareille dans le monde; c'est pourquoi elle fut appelée en espagnol la Peregrina, qui peut se traduire, à mon avis, l'incomparable. Aussi allait-on la voir à Séville comme une curiosité. Il y avait

alors dans la même ville un gentilhomme italien qui achetait pour un grand seigneur toutes les plus belles perles de compte qu'il pouvait trouver, dont il avait une très-belle garniture; mais les plus grandes, comparées à celle-ci, ne paraissaient pas plus que des grains de sable auprès d'une grosse pierre. En un mot, tous les lapidaires et ceux qui se connaissent le mieux en perles disaient, pour en exprimer la valeur, qu'elle surpassait de vingt-quatre carats toutes les autres perles du monde. Ce fut un petit nègre qui la pêcha; et, à ce que disait son maître, la coquille en était si petite, que n'y ayant pas d'apparence qu'il s'y dût rien trouver de bon, ni qui valût cent réales, on fut sur le point de la jeter dans la mer. L'esclave fut mis en liberté pour avoir fait une si bonne rencontre, et on donna à son maître pour récompense la charge de grand prévôt de Panama. Il faut remarquer ici qu'on ne touche aux perles que pour les percer, et qu'on les laisse d'ordinaire comme on les tire de leurs coquilles. On ne peut pas les mettre en œuvre, parce qu'elles sont naturellement couvertes d'écailles ou de feuilles tendres, comme les oignons le sont de pelures. Il y en a de fort rondes, d'autres qui le sont moins, d'autres longues et d'autres à moitié plates; mais celles qui sont faites en poires, étant plus rares, sont le plus estimées.

Une perle de cette figure, ou même des rondes, vaut le double de son prix lorsqu'on trouve la pareille, parce qu'elles peuvent servir toutes deux à faire des pendans d'oreille, qui est ce que l'on estime le plus. Mais il ne faut pas oublier de remarquer que les perles, comme toutes les autres choses du monde, perdent leur éclat avec le tems, et se couvrent d'un certain nuage obscur et comme enfumé; on leur ôte alors leur première feuille, au-dessous de laquelle l'on en trouve un autre avec son lustre ordinaire. Mais quelque artifice qu'on y apporte, cela ne se peut faire sans beaucoup de perte, et sans leur ôter du moins le tiers de leur grosseur; il faut pourtant excepter de cette règle générale celles qui sont les plus fines.

CHAPITRE XXIV.

De l'or et de l'argent.

L'ESPAGNE seule suffit pour faire connaître la grande quantité d'or et d'argent qui vient du Pérou, puisqu'il y a plus de vingt-cinq années, sans parler des précédentes, qu'on en tire douze

et treize millions de ducats tous les ans. Il y a de l'or par tout le Pérou, mais en plus grande abondance en certaines provinces qu'en d'autres. On le trouve sur la surface de la terre, et dans les rivières et les ruisseaux, où l'entraînent les ravines de la pluie. Ceux qui le veulent tirer de là lavent la terre ou le sable, comme nos orfévres lavent les balayures de leurs boutiques, les Espagnols l'appellent *or en poudre*, parce qu'il est comme de la limaille. Il s'y trouve des grains de deux ou trois poids, et je puis dire en avoir vu de plus de vingt, qu'ils appellent des *pépins*, parce qu'ils ressemblent à ceux des melons ou des citrouilles; les uns sont plats, les autres ronds, et les autres ovales. Tout l'or du Pérou est de dix-huit à vingt carats, plus ou moins, et il n'y a que celui qu'on tire des mines de Callavaya ou de Callahuaya qui en passe vingt-quatre, selon l'opinion de quelques orfévres d'Espagne. L'an 1556, il se trouva dans une fente des mines de Callahuaya, une pierre de celle qui se forment avec le métal, fort extraordinaire, car elle était aussi grosse que la tête d'un homme, de couleur pâle, et toute semée de part et d'autre de trous, grands et petits, par où sortaient des pointes d'or, comme si l'on y eût fondu dessus. Quelques-unes de ces pointes s'avançaient hors la pierre, d'autres s'enfonçaient plus au dedans,

et d'autres en égalaient les extrémités. Ceux qui s'entendaient en mines disaient qu'avec le tems, toute cette pierre se fût convertie en or, si on ne l'eût tirée du lieu où elle était. Aussi les Espagnols qui était à Cuzco la considéraient comme un effort extraordinaire de la nature, et les Indiens l'appelaient *huaca*; ce mot, comme nous l'avons dit ailleurs, signifie proprement une chose qui est extraordinaire en beauté ou en laideur. Pour moi, je ne pouvais me lasser de regarder cette pierre. Celui à qui elle appartenait, qui était un homme riche, résolut de faire un voyage exprès en Espagne pour la présenter au roi Philippe II. Mais le vaisseau sur lequel il s'était embarqué, et où il y avait quantité d'autres richesses, fit malheureusement naufrage, comme on le sut depuis de ceux qui étaient sur les autres vaisseaux de la flotte.

On tire l'or des mines avec moins de peine que l'argent; ce dernier coûte aussi bien plus à raffiner. Il y a des mines d'argent en assez grand nombre dans diverses provinces du Pérou, mais on n'en a jamais trouvé de semblables à celles de Potosi, qui furent découvertes l'an 1545, quatorze ans après que les Espagnols eurent conquis ce pays. L'enclos qui en borne l'étendue est appelé Potosi à cause de sa situation; ce mot ne signifie rien dans la langue générale du Pérou, et

j'en ignore l'étymologie dans la langue particulière de la province. La Montagne est faite en forme de pain de sucre, ayant plus d'une lieue de circuit par bas, et plus d'un quart de lieue par haut. Le sommet est tout rond et fort agréable à la vue. Le climat en est assez froid; aussi arrive-t-il quelquefois qu'on trouve le matin le haut de cette montagne tout couvert de neige. Lorsque cette mine fut découverte, ce quartier-là appartenait à Gonçalo Piçarro; il échut depuis à Pedro de Hinoyosa, comme nous le montrerons dans la suite, s'il nous est permis de pénétrer dans les événemens de la guerre les plus cachés, et de les publier hautement contre la coutume de nos historiens qui en suppriment quantité pour ne pas se rendre odieux. Le R. P. Acosta traite amplement, dans son quatrième livre, de l'or, de l'argent et du vif-argent qu'on a trouvés dans ce grand empire, aussi bien que des mines qu'on y découvre tous les jours; c'est pourquoi, sans m'arrêter à les décrire, j'y renvoie le lecteur, et je remarquerai seulement en peu de mots les choses les plus considérables de ce tems-là, et comment les Indiens fondaient et raffinaient les métaux avant que les Espagnols eussent trouvé le vif-argent.

Les mines de la montagne de Potosi furent découvertes par certains Indiens que les Espagnols

avaient pour valets, nommés en leur langue Yanacuna, c'est-à-dire hommes qui sont obligés de faire l'office de serviteurs. Ceux-ci, associés ensemble et en bonne intelligence, jouirent durant quelques jours du profit qui leur revint de la première veine qu'ils découvrirent de cette mine. Mais soit qu'il leur fût difficile de tenir cachées de si grandes richesses, ou qu'ils voulussent que d'autres qu'eux y prissent part; quoi qu'il en soit, ils montrèrent à leurs maîtres la première veine par le moyen de laquelle on découvrit tout le reste. Gonçalo Bernal, qui fut depuis maître d'hôtel de Pedro de Hinoyosa, est un des Espagnols qui eurent part à cette bonne fortune. Peu de tems après cette découverte, il dit un jour en présence du célèbre Diego Centeno, et de plusieurs autres gentilshommes: « Les mines de Potosi promettent de si grandes richesses, que, si l'on y travaille quelques années, le fer vaudra sans doute plus que l'argent. » Ce pronostic fut accompli l'an 1554 et 1555; car durant la guerre de François Hernandez Giron, un fer de cheval valait cinq poids ou six ducats; celui d'une mule en valait quatre, et deux clous un tomin, ou cinquante-six maravedis. Je vis acheter moi-même une paire de bottes trente-six ducats; quatre, une main de papier; soixante, une aune d'écarlate fine de Valence, et à ce même prix le

drap fin de Ségovie, les soies, les toiles et les autres marchandises qui venaient d'Espagne. Cette guerre fut la principale cause de cette cherté; elle dura deux ans, et pendant tout ce tems-là il ne vint aucune flotte d'Espagne au Pérou. La grande quantité d'argent que donnaient ces mines fit aussi renchérir tout, de sorte que trois ou quatre ans avant le tems dont nous venons de parler un panier de l'herbe appelée cuca fut vendu trente-six ducats; une charge de blé en valut cinq, et une de maïs autant. On vendait aussi fort chèrement les souliers et les habits, et on dit qu'avant qu'on y eût abondance de vin, on y a vendu la bouteille plus de deux cents ducats. Par où l'on peut voir, que, quoiqu'il n'y ait point de pays dans tout l'univers plus riche que celui-ci, en or, en argent, en pierreries, cependant ceux qui l'habitent sont les hommes du monde les plus misérables et les plus pauvres.

CHAPITRE XXV.

Du vif-argent, et comment les Indiens fondaient les métaux avant que de l'avoir découvert.

—

Les rois Incas, comme nous avons dit en un autre endroit, connaissaient bien le vif-argent, et n'étaient pas moins surpris de son mouvement que de sa grande vivacité; mais ils ne croyaient pas qu'il pût leur être d'aucun usage; au contraire, l'expérience leur apprenait qu'il était dangereux à la santé de ceux qui le maniaient, auxquels il causait des tremblemens et des contractions de nerfs, et les rendaient tous perclus. Cela porta ces princes, qui n'avaient rien tant à cœur que la conservation de leurs sujets, et qui se faisaient nommer amateurs des pauvres, de faire une loi pour défendre de le tirer hors de sa mine. Les Indiens l'eurent donc si fort en horreur, qu'ils en bannirent même le nom, et de leur mémoire et de leur langue. Car ils n'en ont point pour dire du vif-argent, si ce n'est qu'ils en aient inventé quelqu'un depuis la découverte

qui en fut faite par les Espagnols en l'an 1567. Les Incas ne défendaient pourtant pas à leurs sujets certaines choses qui semblaient dépendre de ce métal, et particulièrement cette poudre déliée qui vient dans ces mines, et qui est de la plus vive couleur cramoisie qu'on saurait trouver. C'est pour cela que les Indiens l'appellent ichma; le R. P. Acosta l'appelle llimpi; mais ce mot signifie une certaine couleur de pourpre qui n'est pas si fine que celle-ci, et que l'on tire des autres mines, car on en trouve dans ce pays-là de toutes sortes de couleurs. Les Incas voyant que leurs sujets avaient une grande passion pour ce beau vermillon, et craignant qu'ils ne fussent incommodés s'ils allaient si souvent dans ces lieux humides et caverneux, ils en défendirent l'usage aux gens du commun, et ne permirent qu'aux femmes du sang royal de s'en mettre au visage; il n'y avait même que celles qui étaient belles et jeunes qui en missent, car on ne croyait pas que cette sorte de fard convînt à une personne âgée. Elles ne se l'appliquaient pas sur les joues comme font nos dames, mais depuis le coin des yeux jusqu'aux tempes, d'où elles tiraient une ligne, en se servant pour cela d'un petit bâton fait en forme de pinceau. Cette ligne, qui leur séyait fort bien, était de la largeur d'une paille. Les Pallas ne se servaient jamais d'autre fard que

de celui-ci, tel qu'il venait de la mine, encore n'en mettaient-elles pas tous les jours, mais de tems en tems, par manière de galanterie. Cela n'empêchait pas néanmoins que toutes les femmes en général ne fussent assez soigneuses de leur visage et de le tenir net. Mais sur tout celles qui se piquaient le plus de beauté, afin de se la mieux conserver, s'appliquaient sur le visage une certaine composition blanche comme du lait, qu'elles faisaient de je ne sais quelles drogues. Elles l'y laissaient en forme d'emplâtre pendant neuf jours, après quoi cette drogue se séparait de la peau et rendait le teint beaucoup plus fleuri et plus délié qu'auparavant. Au reste, les hommes ne se servaient point de ce vermillon ni d'aucun autre fard. Je fais cette remarque contre un certain auteur qui a avancé mal à propos que les Incas et les Indiens, en général, lorsqu'ils allaient à la guerre ou qu'ils solennisaient leurs fêtes, se peignaient le visage de diverses couleurs. Il est certain qu'il n'y avait que quelques nations particulières qui se peignissent ainsi le visage pour paraître plus farouches.

Il ne reste plus maintenant qu'à montrer comment les Indiens affinaient l'argent avant qu'on eût découvert les mines de vif-argent. Il faut remarquer pour cet effet qu'auprès de la montagne de Potosi il y en a une autre petite de la même

figure que la grande. Pour les distinguer, les Indiens appellent celle-ci Huayna Potosi, c'est-à-dire Potosi le jeune, et l'autre Hatun-Potosi, qui signifie Potosi le père. Ils tirent l'argent de la plus grande de ces deux montagnes. Mais ils ne savaient d'abord comment l'affiner, parce qu'au lieu d'être fusible il s'en allait en fumée sans qu'ils en pussent deviner la cause, quoiqu'ils eussent travaillé sur d'autres métaux. La nécessité, qui est la mère des inventions, principalement quand il s'agit d'acquérir de l'or et de l'argent, leur fournit un remède à cet inconvénient après plusieurs expériences. Ils s'imaginèrent que s'ils faisaient un alliage du plomb, dont ils avaient découvert une mine dans la petite montagne, avec l'argent, ils pourraient rendre ce dernier fusible. Cette expérience leur réussit; c'est pourquoi ils appelèrent le plomb guruchec, c'est-à-dire celui qui fait glisser. Ils faisaient ce mélange avec une certaine proportion; car, à tant de livres d'argent ils en mettaient tant de plomb, plus ou moins, selon qu'ils l'apprenaient de jour en jour par l'usage et par l'expérience qu'ils en faisaient. La quantité et la qualité de l'argent qu'on tirait déterminait la quantité du guruchec qu'il fallait ajouter. J'ai dit la qualité de l'argent, parce que quoique tout ce métal soit tiré de la même veine, il n'est pas également fin. Lorsqu'on

l'avait ainsi préparé, on le fondait dans des fourneaux portatifs, faits en forme de poêles de terre. Quand on voulait fondre l'or et l'argent pour le mettre en œuvre, on ne se servait point de soufflets, mais de tuyaux de cuivre dont nous avons parlé ailleurs; car, à ce que disaient les Indiens, quoiqu'ils eussent essayé plusieurs fois les soufflets, ils n'avaient pu par leur moyen liquéfier le métal, et après en avoir recherché la cause, ils n'en trouvaient point d'autre, si ce n'est que ce vent n'était pas naturel. Pour venir à bout de leur ouvrage, il était nécessaire de tempérer le vent aussi bien que les métaux, parce que s'il était trop fort, il les refroidissait et gâtait le charbon; et au contraire, s'il ne l'était pas assez, il n'avait pas la chaleur qu'il fallait pour les fondre. C'est pourquoi ils allaient de nuit sur les montagnes et sur les collines pour y chercher des endroits où le vent qui soufflait fut propre à leur dessein. Ce devait être alors une chose bien agréable de voir jusqu'à quinze mille fourneaux allumés sur le haut de ces montagnes et de ces collines. C'était là qu'ils faisaient leur première fonte; ils se réservaient à faire la seconde et la troisième dans leurs maisons, avec des tuyaux de cuivre dont ils usaient pour raffiner l'argent par le plomb; car ces Indiens n'ayant pas l'invention de l'eau forte ni des autres choses dont nos orfèvres se servent pour

faire le départ de l'or, de l'argent et du cuivre, et pour séparer l'argent d'avec le cuivre et le plomb; ils raffinaient tous ces métaux à force de les fondre plusieurs fois. C'est là la manière dont les Indiens raffinaient l'argent à Potosi avant qu'on eût trouvé la mine de vif-argent; ils retiennent encore aujourd'hui quelque chose de cette coutume.

Au reste, ceux à qui les mines appartenaient en ce tems-là s'étaient servi jusqu'alors pour affiner l'argent des Indiens qui l'avaient tiré des mines, lesquels étaient obligés de leur rendre un certain poids d'argent pour chaque quintal; mais ils résolurent d'y travailler eux-mêmes pour être les seuls possesseurs de leur métal. L'avarice leur suggéra dès lors de nouvelles inventions; ils firent de grands soufflets pour s'en servir comme d'un vent naturel à entretenir le feu dans les fourneaux. Cet article ne leur réussissant pas, ils firent des machines et des roues à voiles, comme des moulins à vent qu'ils faisaient tirer par des chevaux; mais ces machines ne leur étant pas plus utiles, ils s'en tinrent à la méthode des Indiens sans penser à faire de nouvelles expériences, et ils y persistèrent vingt-deux ans. Mais enfin, un Portugais, nommé Henrique Garcez, découvrit en 1567 une mine de vif-argent dans la province de Huanca, surnommée Villca, c'est-

à-dire éminence et grandeur. On y ajouta ce surnom, à mon avis, pour marquer la grande quantité de vif-argent que l'on tirait de cette province, et qui montait à mille quintaux pour le roi, ou à trente-deux mille arovas du poids d'Espagne, chaque arova valant vingt-cinq livres. Mais quoiqu'on en eut trouvé une si grande quantité, on ne sut s'en servir à affiner l'argent que quatre ans après. Un Espagnol nommé Pedro Fernandez de Velasco, qui en avait vu faire l'expérience au Mexique, apporta cette invention au Pérou en 1571, comme on le verra dans le livre du P. Acosta.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

HISTOIRE

DES INCAS,

ROIS DU PÉROU.

LIVRE NEUVIÈME.

Contenant les beaux faits de Huayna Capac, ses grandes conquêtes, le châtiment qu'il fit des rebelles, le pardon des Chachapuyas, l'avancement de son fils Atahuallpa, qu'il fit roi de Quito ; la nouvelle qu'il reçut de l'arrivée des Espagnols dans son pays, et l'explication du pronostic qu'on en avait eu déjà ; avec une description particulière des choses qui n'étaient point dans le Pérou, avant que les Espagnols les y transportassent, et des guerres sanglantes qu'eurent ensemble les deux rois et frères Huascar et Atahuallpa, où l'on parle aussi des infortunes de l'un, et des cruautés de l'autre.

CHAPITRE PREMIER.

De la grande chaîne d'or que le roi Huaynac Capac fit faire, et à quelle occasion.

Le puisssant Huayna Capac, devenu souverain de ce vaste empire, passa la première année de son règne à porter le deuil et à célébrer les funérailles de son père. Cela fait, il visita toutes ses provinces, et on l'y reçut avec un applaudissement universel. Partout où il passait, les Caracas et les Indiens lui venaient au devant, jonchaient le chemin de fleurs, et y élevaient des arcs de triomphe. On n'entendait retentir que le nom de Huayna Capac, comme s'ils eussent voulu dire par là que ce surnom lui appartenait mieux qu'à tous ses prédécesseurs, puisqu'il l'avait mérité dès son enfance. Quoiqu'il en soit, ils lui décernèrent des honneurs divins durant sa vie, et ils l'adorèrent comme un de leurs dieux. C'est ce que le R.P. Joseph Acosta, liv. VI, chap. 22, témoigne en ces termes : « Durant la vie de cet Huayna Capac,

ses sujets l'adorèrent comme un dieu, ce qui fut un honneur qu'on n'avait jamais déféré à aucun de ses ancêtres. » Mais pour revenir à son voyage, il n'était pas fort éloigné de Cuzco lorsqu'il apprit qu'il lui était né un fils qui devait être son héritier, et qu'on appela Huascar Inca. Il avait souhaité cette naissance avec tant d'ardeur, qu'il voulut se trouver à la fête qu'on célébrait en pareille occasion; de sorte qu'il rebroussa chemin, et qu'il se rendit au plus vite à Cuzco, où il fut reçu avec toutes les démonstrations de joie imaginables. Après cette solennité qui dura plus de vingt jours, il ne pensa qu'à inventer quelque chose d'extraordinaire pour honorer le jour auquel on sévrerait le nouveau prince, et qu'on lui couperait ses premiers cheveux en lui donnant un nom propre. Nous avons déjà dit ailleurs que c'était une des plus grandes fêtes que ces rois célébrassent; les plus pauvres même la solennisaient le mieux qui leur était possible, parce que tous ces Indiens en général aimaient plus leurs aînés que leurs autres enfans. Ce fut donc pour relever la pompe de ce jour, que Huayna Capac inventa cette chaîne d'or si fameuse pour tout le monde, et que les étrangers auraient bien souhaité de voir, mais qu'on n'a pu découvrir jusqu'ici. Pour en savoir l'histoire, il faut remarquer d'abord que chaque province du Pérou avait sa

danse qui lui était particulière, et qui la distinguait de toutes les autres, de même que la diversité des ornemens dont ils se couvraient la tête. Ils ne changeaient point de mode à cet égard, et ils suivaient toujours les pas et la cadence qu'ils avaient appris de leurs pères. Lorsque les Incas dansaient, ils ne faisaient ni sauts, ni cabrioles comme les autres; mais leur danse était grave et bienséante. Les hommes seuls étaient admis à cette espèce de branle, où ils se donnaient la main les uns aux autres, et semblaient ainsi former une chaîne. Ils s'y trouvaient quelquefois plus de trois cents, selon la solennité de la fête, et ils dansaient à une distance raisonnable du prince, par respect pour sa personne. Le premier qui menait le branle allait en cadence et les autres le suivaient, de sorte qu'ils s'avançaient toujours en dansant, jusqu'à ce qu'ils fussent au milieu de la place où était l'Inca. Ils chantaient de suite les uns après les autres, chacun à son tour; et leurs chansons, qu'ils accommodaient à la cadence, roulaient sur les éloges de l'Inca, de ses prédécesseurs et des autres princes de son sang qui s'étaient rendus célèbres par leurs actions glorieuses. Les Incas qui s'y trouvaient chantaient tout comme les autres, et le roi même dansait quelquefois à leurs principales fêtes pour les rendre plus solennelles.

Cette espèce de branle fit concevoir à l'Inca

Huayna Capac qu'il serait plus majestueux et plus grave de tenir une chaîne d'or en dansant, que de se prendre par la main ; et là-dessus il ordonna cette fameuse chaîne dont nous parlons. La voix publique lui attribuait la même origine, et je me souviens de l'avoir entendu confirmer à un vieux Inca, oncle de ma mère, qui me dit que cette chaîne s'étendait d'un bout à l'autre de la grande place de Cuzco, où les Indiens célébraient leurs principales fêtes. Quoiqu'il ne fût pas nécessaire, pour la danse, d'avoir une chaîne de cette longueur, l'Inca la voulut ainsi pour étaler sa magnificence et rendre plus illustre la fête de son fils. Cette place de Cuzco, que les Indiens appelaient Haucyapacta, pouvait avoir deux cents pas de long, à mesurer du nord au sud, et cent cinquante de large, de l'est à l'ouest. Elle aboutissait à cet endroit de la rivière où les Espagnols firent bâtir des maisons en 1556, lorsque Garcillasso de la Vega, mon cher seigneur, était gouverneur de cette grande ville. De sorte qu'à bien calculer, cette chaîne avait trois cent cinquante pas de long, c'est-à-dire sept cents pieds ; et le vieux Inca, mon oncle, m'assura qu'elle était de la grosseur du poignet. Le trésorier général Augustin de Çarate, assure qu'il y avait des trésors immenses dans les maisons royales des Incas. On peut voir ce qu'il en dit

liv. I[er], chap. 14. Nous avons rapporté ce qu'il remarque de cette chaîne en particulier au chapitre 2 du livre VI de cette Histoire. D'abord que ces Indiens surent que les Espagnols étaient entrés dans leur pays à force d'armes, ils cachèrent cette riche pièce avec tous leurs trésors, et ils la cachèrent si bien qu'on n'a pu la retrouver depuis ce tems-là. Quoiqu'il en soit, le jeune prince fut appelé Inti Cusi Huallpa, et surnommé Huascar, du mot Huasca, qui signifie proprement une corde, et dont les Indiens se servaient pour dire une chaîne, puisqu'ils n'en ont pas d'autres, et qu'ils disent ainsi une corde d'or, d'argent ou de fer. Mais on y ajoute un r, et on appelle ce prince Huascar, qui est un mot qui ne signifie rien, pour éloigner de ce nom toute idée choquante et conserver en même tems la mémoire d'un si beau chef-d'œuvre qu'on avait fait à l'occasion de sa naissance. D'ailleurs il semble que les Incas étaient parvenus à un si haut point de gloire, que les noms de grandeur et de majesté ne suffisaient pas pour honorer leurs enfans. Huayna Capac voulut que le sien portât le nom du dieu qu'ils adoraient, puisque inti signifie le soleil et cusi allégresse ou contentement. Après donc que cet Inca eut ordonné la chaîne et réglé toutes les solennités pour le jour qu'on sévrerait son fils, il reprit son voyage. Il y employa deux années,

et à son retour à Cuzco on y célébra la fête avec toute la magnificence possible.

CHAPITRE II.

Les habitans des dix vallées de la côte, se rendent à l'Inca de leur bon gré, et ceux de Tumpiz en font de même.

—

Un an après cette solennité, Huayna Capac fit lever quarante mille hommes, avec lesquels il marcha vers le royaume de Quito. Dans ce voyage il choisit pour sa maîtresse la fille aînée du roi qui perdit ce pays-là. Il la prit dans la maison des vierges choisies, et il en eut depuis Atahuallpa avec quelques autres fils, dont il sera parlé dans cette histoire. DeQuito, l'Inca descendit au plat pays, et s'en alla le long de la côte de cette mer dans le dessein d'étendre ses conquêtes. Lorsqu'il fut arrivé à la vallée de Chimu, qu'on appelle maintenant *Trugillo*, et qui est l'endroit jusqu'où son aïeul le bon Inca Yupanqui avait poussé les bornes de son empire, il envoya sommer les habitans des vallées de Chacma et de Pucasmayu. Ceux-ci, qui fréquentaient depuis quelques années les sujets des Incas et qui

avaient appris par ce voisinage que leur gouvernement était fort doux, répondirent : qu'ils ne demandaient pas mieux que d'être vassaux de l'Inca, d'obéir à ces lois et d'observer sa religion. A leur exemple, ceux des huit vallées qui sont entre Pacasmayu et Tumpiz, qu'on appela *Gauna*, *Collque*, *Quintu*, *Tucmi*, *Sayenca*, *Mutupi*, *Puchive* et *Sullana* en firent de même. On employa deux années à cultiver le terroir de ces provinces, et à y faire des aquéducs pour l'arroser. Cependant, l'Inca fut obligé de recruter trois ou quatre fois son armée, malgré les bons quartiers de rafraîchissement qu'il donnait à ses soldats, parce que l'air y est fort malsain pour les étrangers, et qu'il y fait chaud d'un côté et grand froid de l'autre.

L'Inca n'eût pas plutôt achevé de conquérir ces vallées, qu'il se rendit à Quito, où il employa deux ans à orner ce royaume de plusieurs édifices et de beaux aquéducs, et à faire toutes sortes de bien aux sujets. Au bout de ce terme, il mit cinquante mille hommes sur pied, et avec ces forces il marcha le long de la côte jusqu'à la vallée de Sullana, qui est à l'endroit de cette mer, le plus proche de Tumpiz, où, selon sa coutume, il envoya demander aux habitans lequel des deux ils voulaient accepter, ou la paix, ou la guerre. Mais avant que de passer outre, il

faut savoir que ceux de Tumpiz étaient plus adonnés au vice et à la volupté qu'aucun de tous ces autres peuples maritimes que les Incas avaient conquis jusque-là. Ils portaient sur la tête une espèce de toque faite en guirlande, qu'ils nommaient *pillu*. Leurs caciques avaient d'ordinaire auprès d'eux des charlatans, des bouffons, des musiciens, et des baladins, pour les divertir. Ils se plongeaint dans le crime abominable de la sodomie; ils adoraient des tigres et des lions, auxquels ils sacrifiaient le cœur et le sang des hommes. D'ailleurs, ils étaient aussi honorés de leurs sujets, que craints et redoutés par les étrangers; malgré tout cela, ils n'osèrent point résister à l'Inca, tant ils appréhendaient sa puissance: ils lui répondirent tous qu'ils n'avaient point d'autre volonté que celle de lui obéir et de le reconnaître pour leur souverain. Ceux des autres vallées, qui sont le long de la côte, firent la même réponse, aussi bien que les Chuvana Ciniu, les Collonche, les Jaqual, et les autres peuples de cette frontière.

CHAPITRE III.

Du châtiment qu'on fit de ceux qui furent convaincus d'avoir tué les officiers de Tupac Inca Yupanqui.

AUSSITÔT que l'Inca se vit maître de la province de Tumpiz, il l'embellit de plusieurs choses, qu'on pouvait nommer royales et dignes de lui. On y remarquait sur-tout une belle forteresse où il mit garnison, un temple dédié au soleil, et une maison pour les vierges choisies. Cela fait, il passa dans les provinces dont les habitans avaient été si perfides, que de tuer les capitaines, les ingénieurs, les docteurs, et les autres officiers et commissaires que son père Tupac Inca Yupanqui leur avait envoyés, comme j'ai déjà dit, pour leur appprendre la religion du soleil, et à vivre en hommes raisonnables. A son arrivée, ils prirent tous l'alarme, et ils furent bien étonnés lorsque Huayna Capac leur envoya des courriers pour les sommer de lui venir rendre compte de leurs mauvaises actions. Convaincus en eux-mêmes de leur ingratitude et de leur

perfidie, et trop faibles d'ailleurs pour résister à la puissance de l'Inca, ils eurent recours aux soumissions et à sa miséricorde.

Alors l'Inca fit assembler tous les Curacas, les ambassadeurs, les conseillers, les capitaines, et les principaux chefs du conseil, et de l'ambassade qu'ils avaient faite à son père quand ils lui demandèrent des gens pour les gouverner. Ensuite un maître de camp les harangua par son ordre, et il leur représenta qu'ils étaient les hommes du monde les plus traîtres, et les moins sensibles aux bons offices; qu'il ne se pouvait rien ajouter à leur félonie, puis qu'au lieu d'adorer l'Inca et ses ministres qui leur avaient fait toutes sortes de biens, ils avaient eu la cruauté de les mettre à mort, avec un mépris manifeste de l'Inca, fils du soleil; que c'était un crime si noir, qu'il ne pouvait être expié à la rigueur que par le supplice de toute la nation, sans aucun respect ni d'âge ni de sexe; mais que la clémence de l'Inca Huayna Capac, qui faisait gloire de porter à juste titre le nom de Huacchacuyac, c'est-à-dire d'amateur des pauvres, l'engageait à pardonner à tout le menu peuple, et aux principaux auteurs de la trahison; qu'au reste, pour servir d'exemple à la postérité et prévenir de tels crimes, il voulait qu'on les décimât, et qu'ils n'avaient ainsi qu'à tirer au sort entr'eux. L'Inca

en agit de cette manière pour leur ôter tout prétexte de dire qu'il avait sacrifié à son ressentiment ceux qu'il haïssait le plus. D'un autre côté, il voulut que les Curacas, et les plus qualifiés de la nation Huancavillca, qui avaient été les principaux auteurs de l'ambassade et de la trahison, eussent à l'avenir, eux et leur postérité, quatre dents de devant arrachées, c'est-à-dire, deux de la mâchoire d'en haut et deux de celle d'en bas, pour un témoignage éternel de la perfidie qu'ils avaient commise à l'égard de l'Inca Tupac Yupanqui.

Les habitans de ces provinces, qui n'ignoraient pas que la rébellion était celui de tous les crimes que les Incas punissaient avec le plus de rigueur, et qui craignaient qu'on les passât tous au fil de l'épée, s'estimèrent fort heureux d'en être quittes à si bon marché. Mais il n'y en eût point qui reçussent ce châtiment avec plus de soumission et d'humilité que ceux de Huancavillca. Lorsqu'ils virent qu'on ne châtiait que la dixième partie des coupables, et que la peine d'avoir quatre dents arrachées ne regardait que les capitaines et les Curacas, ils prirent cela pour une si grande faveur, qu'ils voulurent tous, hommes, femmes et enfans, porter la même flétrissure ; de sorte qu'ils ont continué depuis à s'arracher les quatre dents, ce qui fait bien voir leur bêtise,

puisqu'ils témoignaient plus de zèle pour subir la peine, qu'ils n'en avaient marqué pour la prévenir. Je me souviens d'avoir vu à Cuzco, dans la maison de mon père, une Indienne de la même nation, qui faisait un long récit de cet événement. Au reste, ces Huancavillcas, hommes et femmes, se perçaient le cartilage des narines pour y attacher un petit joyau d'or ou d'argent. Cela me rappelle une aventure qui arriva dès mon enfance à Cuzco : Un de nos voisins, nommé *l'homme de Coca*, avait un cheval qui était poussif, et à qui on avait percé les narines pour remédier à ce défaut; là-dessus, les Indiens, étonnés de cette nouveauté, s'avisèrent de nommer ce cheval *huancavillca*, parce qu'il avait les narines fendues.

CHAPITRE IV.

L'Inca visite son empire, consulte les oracles, et gagne l'île de Puna.

Après que l'Inca Huayna Capac eût châtié les rebelles de ces provinces et mis garnison dans les

endroits où il le jugea nécessaire, il alla visiter le royaume de Quito, d'où il rebroussa vers le midi, et fit la revue de son empire, jusqu'aux Charcas, qui sont à plus de sept cents lieues de Cuzco. Il envoya visiter en même tems le royaume de Chili, d'où lui et son père avaient tiré beaucoup d'or; et après avoir été quatre années dans ce voyage, il se rendit à Cuzco, où il en passa deux. Ensuite, il fit lever cinquante mille hommes dans les provinces de Chinchasuyu, qui sont au nord de Cuzco. Il leur donna rendez-vous sur la frontière de Tumpiz, et cependant il parcourut le plat pays, où il visita tous les temples du soleil, qui étaient dans les principales provinces de ce quartier-là. Il commença par le riche temple de Pachacamac, que ces Indiens adoraient sous le nom du *Dieu Inconnu*. Il y fit consulter l'oracle, ou pour mieux dire le diable, sur le succès des conquêtes qu'il avait en vue: les prêtres lui répondirent qu'il n'avait qu'à porter ses armes contre tel pays qu'il voudrait, et qu'il viendrait à bout de toutes ses entreprises, et qu'il était destiné à devenir le maître des quatre parties du monde. Après un oracle si favorable, il passa dans la vallée de Rimac, où était cette fameuse idole, qu'on nommait la *statue parlante*. A son arrivée, il ne voulut rien faire sans l'avis de cet oracle, pour s'acquitter ponctuellement du traité que son bisaïeul avait fait

avec les Incas, par lequel il était dit que les Incas auraient toujours cette idole en grande vénération. Il en obtint une réponse aussi avantageuse que la précédente, et toute pleine de flatterie; de sorte qu'il s'achemina dans les vallées qui s'étendent jusqu'à Tumpiz. Aussitôt il envoya sommer les habitans de l'île de Puna, qui n'est pas loin de la terre ferme, et qui est stérile en toutes sortes de choses. Elle a douze lieues de circuit, et le cacique Tumpalla, qui était d'un orgueil insupportable, y commandait alors avec un pouvoir absolu. Ses ancêtres n'avaient jamais reconnu de supérieur, et il était si éloigné d'en recevoir un lui-même, qu'il prétendait dominer sur tous ses voisins de terre ferme. C'est ce qui produisait une guerre continuelle entr'eux, et qui était cause qu'ils ne pouvaient résister à l'Inca; au lieu que s'ils se fussent bien unis ensemble, ils auraient pu se défendre assez long-tems. Quoiqu'il en soit, ce Tumpalla, qui était adonné à plusieurs vices énormes, et qui faisait gloire d'avoir quantité de femmes, d'être sodomite, et de sacrifier le cœur et le sang des hommes à ses dieux, c'est-à-dire à des tigres et à des lions, sans parler de l'océan qui était le dieu commun des Indiens de cette côte, ni des poissons qu'ils adoraient, et qui malgré cela leur servaient de nourriture; ce cacique, dis-je, fut touché d'une

vive douleur à l'ouïe de la triste nouvelle qu'on lui vint annoncer de la part de l'Inca. Là-dessus il fit venir les principaux de son île, et il les harangua de cette manière : « Mes amis, leur dit-il, c'est à présent que nous voyons à nos portes la tyrannie des étrangers, qui nous menacent de nous dépouiller de nos biens et de nos vies, si nous refusons de subir leur joug. Mais d'un autre côté, si nous refusons cet usurpateur pour notre souverain, il faudra que nous perdions notre ancienne liberté, et l'empire absolu dont nos ancêtres ont joui depuis si long-tems; représentez-vous, je vous prie, l'état où nous serons, lorsque, bridés par des tours et des citadelles où l'on entretiendra des garnisons à nos dépens, notre fidélité sera toujours suspecte, et il n'y aura plus moyen de nous affranchir. Nos ennemis en viendront même jusqu'à nous enlever la meilleure partie de nos biens, nos femmes et nos filles, dont la beauté sera cause de leur perte. Mais ce qui nous doit être plus sensible que tout, c'est qu'ils aboliront nos anciennes coutumes, pour nous imposer de nouvelles lois; qu'ils nous feront adorer des dieux étrangers, au préjudice des nôtres qu'ils abatteront; et qu'en un mot ils nous réduiront à un perpétuel esclavage; ce que j'appelle une vie cent fois pire que la mort, qui n'arrive qu'une seule fois. Cela posé, examinez

avec soin ce qu'il faut que nous fassions, puisqu'il s'agit de notre intérêt en général, et dites-moi franchement ce qui vous paraîtra le meilleur. » Ces insulaires, au désespoir de ce que leurs forces étaient inégales à celles du puissant ennemi qui les attaquait, ne purent s'empêcher de répandre des larmes. D'ailleurs, privés de tout secours de leurs voisins, et hors d'état de se maintenir, ils jugèrent qu'il valait mieux employer la ruse, et que de deux maux il fallait éviter le pire. Il fut donc résolu qu'il rendrait une obéissance feinte à l'Inca, et qu'ils attendraient une occasion favorable de secouer le joug. Cette résolution prise, le cacique Tumpalla ne répondit pas seulement aux députés de l'Inca avec beaucoup de respect et de soumission, mais encore il lui envoya des ambassadeurs chargés de présens, avec un ordre positif de lui rendre tout l'hommage qu'il souhaiterait, et de le supplier très-humblement d'honorer ses nouveaux sujets de sa présence royale, ce qui serait la plus grande faveur à laquelle ils pussent jamais aspirer.

L'Inca fort satisfait de ce procédé de Tumpalla, envoya prendre possession de cette île, et il régla toutes choses le mieux qu'il lui fut possible pour y faire entrer son armée : quoique cela ne s'exécuta pas avec la magnificence que Tumpalla

et ses sujets auraient bien voulu. L'Inca s'y rendit ensuite, et il y fut reçu avec de grandes solennités, accompagnées de danses et de chansons que l'on fit exprès à la louange du grand Huayna Capac. Ils le logèrent dans un palais, bâti depuis peu, du moins l'appartement destiné pour sa personne était neuf, parce qu'ils ne croyaient pas être de la bienséance qu'un roi logeât dans une maison où quelqu'autre avait demeuré. Huayna Capac travailla d'abord à y établir un gouvernement qui fût conforme à ses lois. Il fit donc avertir ces insulaires, et leurs voisins de Terre-Ferme, qu'à l'imitation de plusieurs peuples, tous différens de langage qui s'étaient assujétis à lui, ils eussent à quitter le culte de leurs faux dieux ; qu'ils ne sacrifiassent plus des hommes ; qu'ils ne se nourrissent plus de leur chair, qu'ils bannissent à jamais la sodomie, que leur principal soin fût à l'avenir d'adorer le soleil comme le dieu de l'Univers, et de vivre comme des hommes raisonnables, suivant les règles de l'équité. La conclusion de tout cela fut, qu'en qualité d'Inca, fils du soleil et législateur de ce grand empire, il leur ordonnait toutes ces choses, et de n'en violer aucune, ni en tout, ni en partie, sous peine d'être exécutés à mort. Tumpalla et ses sujets s'y soumirent, avec pro-

messe d'obéir exactement à tout ce que l'Inca leur commandait.

Quelque tems après, les Caracas de cette île trouvèrent que ces lois étaient fort rigoureuses, et tout-à-fait contraires à celles de leur nation, qui leur permettaient tous les plaisirs de la vie. Accoutumés à s'y plonger sans aucun remords, le gouvernement qui leur en défendait la jouissance ne pouvait que leur être insupportable. Ils résolurent donc, de concert avec leurs voisins de terre-ferme, de tuer l'Inca, et tous ses gens, d'abord que l'occasion s'en présenterait. Mais avant que d'en venir là, ils jugèrent à propos de de consulter leurs dieux, pour savoir si le succès répondrait à leur attente; et parce qu'ils les avaient ab ndonnés, ils mirent tout en œuvre pour rentrer en grâce avec eux; ils placèrent leurs statues dans les lieux les plus honorables; ils leur offrirent quantité de sacrifices, et les comblèrent de belles promesses, quoique tout cela se fit en secret. Enfin le diable leur répondit qu'ils n'avaient qu'à persister dans leur dessein, qu'ils en viendraient à bout, et que les dieux du pays leur seraient favorables. Cette réponse enfla tellement le courage de ces barbares, qu'ils étaient résolus d'exécuter sur-le-champ leur entreprise, il y a même grande apparence qu'ils n'auraient

pas manqué leur coup, si leurs sorciers et leurs devins ne les en avaient détournés, sous prétexte qu'il fallait attendre une meilleure oocasion où il y eût moins de danger, puisque leurs dieux le conseillaient ainsi.

CHAPITRE V.

Ceux de l'île de Puna tuent les capitaines de Huayna Capac.

PENDANT que les Curacas tramaient leur complot, l'Inca Huayna Capac, assisté de son conseil, n'oubliait rien pour civiliser ces nations et les amener à une vie réglée. Mais pour en venir plus tôt à bout il résolut d'envoyer quelques capitaines du sang royal à ceux de la terre-ferme, afin de les instruire dans la religion des Incas et d'y établir leurs coutumes et leurs lois. Il chargea même ces officiers de prendre des soldats avec eux, de les mettre en garnison, et de s'en servir en cas de besoin. Les habitans de l'île premirent aussi de fournir des vaisseaux pour transporter tout ce monde jusqu'à une certaine rivière où ils

devaient aborder. L'Inca n'eut pas plustôt donné ces ordres, qu'il reprit le chemin de Tumpiz pour y terminer quelques affaires importantes qui regardaient le gouvernement de ces peuples. Il faut avouer que ces princes avaient tant à cœur le bien de leurs sujets, que ce n'est pas sans raison que les Indiens leur donnaient le titre d'amis et de bienfaiteurs des pauvres. C'est aussi à cette occasion que le R. P. Blas Valera les appelle des bons pères de famille, et les tuteurs des pupilles.

Aussitôt que le roi fut parti de l'île, ses capitaines se mirent en devoir de se rendre à la frontière, où sa majesté les envoyait. Ils firent donc venir des bateaux pour traverser ce bras de mer : l'occasion parut belle aux Curacas ligués ensemble ; mais pour exécuter plus facilement leur entreprise, ils résolurent de ne donner que la moitié des bateaux, et de faire ce transport en deux fois. On n'embarqua donc qu'une partie des soldats et des capitaines, tous gens d'élite, et très-expérimentés au métier de la guerre. D'ailleurs, ils étaient richement équipés les uns et les autres, en qualité d'Incas qui approchaient de plus près la personne du roi. Lorsqu'on fut arrivé à une certaine hauteur où les barbares avaient résolu de jouer leur tragédie, ils coupèrent les cordages des vergues, et ils jetèrent en même tems tous les Incas dans la mer : ceux-ci qui ne

se défiaient de rien, eurent beau se mettre à la nage pour sauver leur vie, les insulaires, plus habiles qu'eux à cet égard, assommèrent les uns à coups d'aviron et tuèrent les autres avec leurs propres armes, sans qu'il en échappât un seul. Victorieux de ces troupes, et maîtres de leurs dépouilles, ils firent de grands cris de joie de tous côtés, et ils se bercèrent de l'espérance qu'ils seraient assez forts pour secouer le joug de Huayna Capac. Quoi qu'il en soit, ils retournèrent à l'île pour embarquer les capitaines et les soldats qui devaient suivre le premier détachement, et sous prétexte de les conduire au lieu du rendez-vous, ils leur jouèrent le même tour qu'aux autres. Ensuite on fit main-basse dans toute l'île et dans les provinces du voisinage sur tous les gouverneurs, les intendans de la justice et les trésoriers des revenus du soleil et de l'Inca que ce dernier y avait établis. Mais leur rage ne s'arrêta pas ici : non contens de les avoir massacrés avec beaucoup d'inhumanité, ils attachèrent leurs têtes aux portes de leurs temples, et offrirent leurs cœurs et leur sang à leurs idoles, pour s'acquitter de la promesse qu'ils leur en avaient faite dès le commencement de leur rébellion.

—

CHAPITRE VI.

Du châtiment qu'on fit des rébelles.

—

L'Inca Huayna Capac n'eut pas plus tôt appris ce qui s'était passé, qu'il en ressentit un mortel déplaisir. Il ne pouvait que regretter la mort de tant de personnes du sang royal qui s'étaient signalées à son service, et qui n'avaient pas moins de capacité pour les affaires d'état que dans l'art militaire. Pour témoigner donc qu'il était vivement touché de leur désastre, il en porta le deuil, qui, suivant la coutume des rois ses ancêtres, était d'une étoffe de la couleur que nous appelons gris de souris. Après avoir passé quelque tems à gémir et à se plaindre, il forma le dessein de punir les rebelles. Pour cet effet il leva quantité de troupes, et tout d'un coup il alla fondre sur les provinces de terre-ferme, qu'il assujétit bientôt, parce que les habitans n'avaient ni le courage, ni la prudence, ni des forces capables de lui résiter.

Il mit ensuite à la voile pour attaquer les in-

sulaires ; mais leur résistance sur mer fut si faible, qu'ils se virent contraints de mettre bas les armes. L'Inca fit d'abord saisir les principaux auteurs de cette rébellion, avec les capitaines et les soldats les plus fameux qui s'étaient trouvés à la mort des gouverneurs et des officiers de la justice. Alors un de ses mestres-de-camp leur fit un discours pour leur reprocher leur trahison et la cruauté qu'ils avaient eue à l'égard de ceux qui s'étaient employés à les instruire ; il ajouta : que l'énormité de leur crime et la justice ne permettaient point que l'Inca usât envers eux de sa clémence ordinaire, et qu'il les condamnait ainsi au dernier supplice sans aucune rémission. L'arrêt fut exécuté sur-le-champ, et l'on fit endurer aux coupables les mêmes genres de mort qu'ils avaient imposés aux ministres de Huayna Capac. On jeta les uns dans la mer, les autres furent empalés pour avoir mis les têtes des Incas sur des lances et les avoir attachées aux portes de leurs temples : il y en eut de pendus et de tués avec leurs propres armes, l'on en mit en quatre quartiers et l'on en décapita. Pedro de la Ciaça de Léon parle de ce châtiment à peu près dans les mêmes termes. Voici ce que j'ai tiré du trente-cinquième chapitre de son livre. « Il y eut, dit-il, bon nombre de ces Indiens qui furent punis de divers supplices. Les principaux auteurs de la

conspiration, et ceux qui l'avaient conseillée, furent tous empalés ou étranglés. Huayna Capac, pour rendre ce châtiment plus redoutable à l'avenir, voulut qu'au tems des calamités publiques, les Indiens ses sujets en célébrassent la mémoire, et qu'ils en fissent mention dans les chants lugubres qu'ils composaient en pareille rencontre. En effet, ils l'observent encore aujourd'hui; et ils récitent dans leurs propres langues ces actes tragiques en forme de complaintes. Après qu'il eut châtié ces barbares, il fit élever une longue chaussée sur la rivière de Guayaquillé, et s'il en faut juger par les débris qui en reste, l'ouvrage devait être magnifique. Mais l'on croit qu'il ne fut pas achevé, et l'on appela depuis cet endroit, le Pas-de-Guayna Capac. Quoi qu'il en soit, cet Inca prescrivit à ces peuples d'obéir aux gouverneurs qu'il laissait dans le fort de Tumbez; il pourvut à plusieurs autres choses, et il partit enfin de cette frontière.

—

CHAPITRE VII.

Mutinerie des Chachapuyas, et de la grande générosité de Huayna Capac.

—

Lorsque le roi Huayna Capac reprit le chemin de Cuzco, il y eut plusieurs caciques des provinces de cette côte nouvellement soumise qui furent au-devant de lui, et qui lui offrirent des présens de tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus rare dans leur pays. Entre autres choses, ils lui présentèrent un lion et un tigre, que l'Inca trouva si beaux, qu'il leur commanda de les garder avec beaucoup de soin. Nous parlerons dans la suite d'un miracle que notre seigneur fit en faveur des chrétiens par ces mêmes animaux, que ces Indiens soutinrent depuis être enfans du soleil, et qu'ils adorèrent en cette qualité. Huayna Capac partit de Tumpiz, après avoir pourvu à tout ce qui regardait le gouvernement de ces peuples. Il traversa la moitié de son royaume dans ce voyage, et fut jusqu'aux Chi-

chas qui bornent le Pérou, résolu de visiter une autre fois la partie qui est plus orientale. Du pays des Chichas, il envoya des commissaires au royaume de Tucma, que les Espagnols appellent *Tucuman*, et à celui de Chili pour savoir ce qui s'y passait. Il voulut que les uns et les autres prissent avec eux quantité d'habits pareils aux siens, pour en faire présent aux gouverneurs, aux capitaines, aux Curacas, aux autres ministres de ces deux royaumes, afin d'y être les bien-venus.

De retour à Cuzco, il visita la forteresse qui était presque achevée, et il mit lui-même la main à l'œuvre en certaines choses pour encourager les ouvriers. Après avoir employé plus de quatre années dans cette visite générale, il leva des troupes pour aller conquérir les provinces qui sont au delà de Tumpiz, qui s'étendent jusqu'au nord le long de la côte de cette mer. Mais lorsqu'il fut arrivé à la province des Canarins, d'où il devait passer à Quito pour subjuguer toute la côte, il reçut la nouvelle que ceux de la grande province des Chachapuyas s'étaient révoltés; que leur humeur guerrière, l'assiette avantageuse de leur pays et l'expédition où ils le voyaient occupé, leur avaient inspiré cette audace. Qu'ils avaient taillé en pièces les gouverneurs, les capitaines et les soldats de l'Inca,

sans parler des prisonniers qu'ils prétendaient retenir comme esclaves. Là-dessus, Huayna Capac fort affligé de cette nouvelle, fit rebrousser les troupes qui marchaient de tous côtés à leur rendez-vous pour aller contre la province de Chachapuya, et pendant qu'il les rassemblait, il envoya des courriers aux Chachapuyas, pour leur dire qu'il leur accorderait une amnistie générale s'ils voulaient rentrer dans leur devoir. Mais au lieu de donner de bonnes paroles à ces députés, ils les traitèrent indignement, et les menacèrent de les mettre à mort. L'Inca irrité de leur insolence rallia ses troupes au plus vite, et marcha jusqu'à une grande rivière où l'on avait assemblé, par son ordre, quantité de barques d'un bois fort léger appelé *chuchau* en langue péruvienne. Mais il crut qu'il ne serait pas de la bienséance de passer avec son armée sur des bateaux dont chacun ne pouvait contenir que six ou sept hommes, et qu'il valait mieux ainsi les joindre tous ensemble pour en faire une espèce de pont. Tout le monde y travailla avec tant d'ardeur qu'on en vint à bout dans un jour. L'Inca y fit donc passer son armée, et s'en alla tout droit à Caçamarquilla, qui est une des principales villes de cette province, dans le dessein d'y mettre tout à feu et à sang. On peut dire que ce monarque avait toujours eu pour maxime de punir les re-

belles avec beaucoup de sévérité, et d'être fort clément à l'égard de ceux qui reconnaissaient leur faute.

Cependant les mutinés eurent avis que l'Inca, justement irrité, s'approchait avec une puissante armée. Alors ils craignirent, quoique trop tard, l'orage qui les menaçait, et qu'ils ne pourraient obtenir aucun pardon de leur faute. Réduits au désespoir et ne sachant de quel côté se tourner, ils résolurent d'un commun accord d'abandonner les villes et de se retirer sur les montagnes; il n'y eut que les enfans et les vieillards qui n'en bougèrent pas, arrêtés par la faiblesse de leur âge. Mais ces derniers qui avaient plus d'expérience des affaires du monde et qui savaient d'ailleurs que Huayna Capac était d'un naturel si généreux qu'il ne refusait jamais rien de ce qu'on lui demandait avec soumission, et surtout aux dames, s'avisèrent d'avoir recours à une femme de leur nation et de la ville de Caçamarquilla. Ils s'adressèrent donc à cette dame qui avait été du nombre des maîtresses du grand Tupac Inca Yupanqui, et ils lui dirent, les larmes aux yeux, qu'ils étaient perdus sans ressource avec leurs femmes et leurs enfans; que leurs villes et leurs provinces seraient entièrement ruinées, si elle n'avait la bonté d'intercéder en leur faveur auprès de l'Inca son fils.

Le discours de ces vieillards émut fort cette dame, qui, craignant d'ailleurs qu'elle-même et ses parens n'en fussent pas quittes à meilleur marché que les autres, sortit de la ville en diligence, accompagnée de plusieurs autres femmes, sans qu'il y eût aucun homme. Avec cette troupe désolée, elle fut au-devant du roi presqu'à deux lieues de Caçamarquilla, et sans perdre courage elle se prosterna d'abord à ses pieds, et lui tint ce discours : « Unique seigneur, lui dit-elle, quel est votre dessein. Ne voyez-vous pas que la colère vous transporte, et que vous allez détruire une province que les armes de votre père vous ont acquise ? Ne faites-vous pas violence à votre inclination, et ne craignez-vous pas de vous repentir demain de ce que vous exécuterez aujourd'hui ? Avez-vous oublié que vous êtes le vrai Huacchacuya, qui est le titre que vous estimez tant ? Pourquoi donc n'avez-vous pas pitié des pauvres d'esprit, puisque vous savez qu'il n'est point de misère plus grande que celle-là ? Que si les rébelles qui vous ont fâché ne méritent point que vous leur pardonniez, ne laissez pas d'en avoir compassion, et souvenez-vous que votre père les a conquis ; afin qu'ils jouissent de vos bienfaits. Vous avez le bonheur d'être né fils du soleil, et en cette qualité vous ne devez pas ternir par le sang de ces misérables qui ont déjà posé les ar-

mes les grandes actions que vous avez faites jusqu'ici. Plus leur crime a été grand, plus vous acquerrez de la gloire à leur pardonner. Cette clémence héroïque, dont vos prédéceseurs ont fait tant de cas et qui les a mis en si grande réputation, fera le couronnement de toutes vos vertus. Je vous supplie donc, par le rang où le soleil votre père vous a élevé, de recevoir ces malheureux en grâce. Mais si vous ne jugez pas à propos de m'accorder ma requête, permettez du moins que je sois la première sur qui votre vengeance tombe, afin que je n'aie pas la douleur de survivre à la ruine de mon pays. » Elle n'eut pas plus tôt prononcé les derniers mots, que toutes les autres Indiennes qui le suivaient s'écrièrent, baignées de larmes : « Unique seigneur, amateur des pauvres, grand Huayna Capac, ayez pitié de nous, de nos pères, de nos maris, de nos frères et de nos enfans. »

L'Inca ne répondit pas d'abord; mais touché des raisons de la Mamac Cuna, et des pleurs de ces autres Indiennes, il s'approcha d'elle, et après l'avoir relevée de terre, il lui parla en ces termes: « Vous méritez bien, lui dit-il, d'être appelée Mamanchicu, c'est-à-dire Mère commune, ou plutôt la mienne propre, puisque vous avez tant de soin de mon bonheur et de la réputation de feu mon père; je vous en remercie de bon cœur;

il n'y a nul doute que si je faisais punir aujourd'hui les coupables je ne m'en repentisse demain, comme vous l'avez dit. Vous faites le devoir d'une mère à l'égard de vos compatriotes, et c'est votre prudence qui a racheté leurs vies et leurs biens. Je vous accorde votre demande, et au de là même si vous le souhaitez. Allez donc trouver vos gens, pardonnez-leur en mon nom, et faites-leur telle autre grâce que vous jugerez à propos, pourvu qu'il la sache reconnaître. Mais afin qu'ils soient plus assurés de ma parole, je vous donne quatre Incas qui sont mes frères et vos enfans; je veux qu'ils vous accompagnent sans aucune troupe et qu'ils n'amènent que leurs ministres et les officiers nécessaires pour rétablir la paix et le bon ordre dans ces provinces.

Cela dit, l'Inca rebroussa chemin avec toute son armée, pour aller à la conquête qu'il avait en vue. Cependant les Chachapuyas, sensibles à l'énormité de leur crime, furent si touchés de la clémence de l'Inca, qu'ils ne manquèrent plus de fidélité à son égard. Pour immortaliser même le souvenir de cette action généreuse, ils environnèrent de trois murailles l'endroit où Huayna Capac avait reçu sa belle-mère et lui avait accordé leur pardon, afin qu'on tînt ce lieu pour sacré, et que personne n'y entrât. La première de ces clôtures était d'une fort belle pierre de

taille, avec une corniche qui régnait tout autour. La seconde n'était pas si bien travaillée, et la troisième était bâtie de briques. L'on voit encore aujourd'hui quelques restes de cet ouvrage, qui aurait pu sans doute durer plusieurs siècles si l'avarice des étrangers ne l'avait ruiné de fond en comble pour y chercher des trésors.

CHAPITRE VIII.

Des dieux de la nation, appelée Manta, et de la manière de vivre de ces peuples que l'Inca réduit à son empire, avec plusieurs autres nations barbares.

—

HUAYNA Capac continua donc son voyage vers la côte de la mer, et il se rendit à la frontière de la province de Manta où l'on voit ce fameux port, que les Espagnols appellent *Puerto Viejo*. Dans une assez grande étendue de cette côte, jusqu'au nord, les habitans y pratiquaient les mêmes coutumes et la même idolatrie. Ils adoraient la mer et les poissons, dont ils se nourrissaient malgré tout cela. Ils rendaient le même

culte aux tigres, aux lions, aux grandes couleuvres, aux insectes et aux reptiles. Mais dans la ville de Manta, qui était la capitale de toute cette frontière, ils adoraient une émeraude qui était presque aussi grosse qu'un œuf d'autruche ; ils l'exposaient à la vue de tout le monde aux jours de leurs grandes fêtes, et les Indiens venaient de fort loin pour l'adorer, et lui offrir quantité de choses. Par exemple, ils lui présentaient d'autres émeraudes plus petites, sur ce que les prêtres et caciques de Manta leur faisaient entendre que la déesse Émeraude recevait ses filles avec beaucoup de plaisir. Cependant, ils les gardaient pour eux-mêmes, et cette doctrine était fondée sur leur avarice. Quoi qu'il en soit, ces émeraudes tombèrent entre les mains de don Pédro d'Alvarado, de Garcillasso de la Vega, mon cher seigneur, et de leurs compagnons, lorsqu'ils allèrent ensemble à la conquête du Pérou. Mais ils furent assez mal habiles pour en briser la plupart sur une enclume, dans la croyance qu'elles ne devaient pas être fines, puisqu'elles ne résistaient pas aux coups de marteau. Quand à la grosse émeraude que ces Indiens adoraient, elle disparut aussitôt que les Espagnols furent entrés dans ce royaume ; ils la cachèrent si bien, que depuis ce tems-là, ni les promesses ni les menaces n'ont pu les obliger à la découvrir. Il

CHAPITRE IX.

Des géans qui étaient venus dans ce pays-la, et de leur mort arrivée miraculeusement.

Avant que nous sortions de cette contrée, il ne sera pas inutile de rapporter ici une histoire fort remarquable arrivée depuis plusieurs siècles, et que les naturels du pays prétendent avoir reçue par tradition de leurs pères. Ils disent donc que certains géans monstrueux y abordèrent au cap de Saint-Hélène, que les Espagnols ont appelé de ce nom parce qu'ils le découvrirent le même jour qu'on solennisait sa fête. Le R. P. Joseph Acosta et l'intendant-général Augustin de Çaraté parlent fort succinctement de ces hommes gigantesques; mais entre tous les historiens espagnols, il n'y en a point qui en traite avec plus d'étendue que Pedro de Cieça de Léon, qui en avait ouï parler dans la province même, où ils arrivèrent : c'est pourquoi je rapporterai mot à mot ce qu'il en a écrit au chapitre 52. « On assure, dit-il, dans tout le Pérou, que certains géans prirent terre

sur cette côte à la pointe de Sainte-Hélène, qu est aux confins de la ville de Puerto Vejo. Je raconterai ici ce que j'en ai ouï dire, sans m'arrêter aux diverses opinions du vulgaire qui fait toujours les choses plus grandes qu'elles ne sont. Ceux du pays, qui en ont conservé la tradition de père en fils jusqu'à ce jour, disent que ces géans vinrent par mer sur certains bateaux de jonc faits comme de grandes barques; qu'ils étaient d'une taille si énorme, que depuis le genou en bas, ils égalaient la hauteur des hommes ordinaires; qu'ils avaient les cheveux fort longs qui leur pendaient pêle-mêle sur les épaules; que leurs yeux étaient aussi larges que des assiettes; que les autres parties de leurs corps étaient grosses à proportion; qu'ils n'avait point du tout de barbe; que les uns allaient tout nus, que les autres se couvraient de peaux de bêtes sauvages, et qu'ils n'avaient point de femmes. Après avoir abordé à ce cap, ils s'établirent dans un certain endroit que les habitans du pays désignent, et ils y creusèrent des puits très-profonds dans le roc, pour trouver de l'eau dont ils manquaient. C'était un ouvrage si solide, qu'il a duré jusqu'à présent, et l'on y puise de fort bonne eau qui est d'une grande fraîcheur.

Ces géans vivaient de rapine et désolaient toute la campagne. Ils étaient si goulus, qu'un seul, à

ce que l'on dit, mangeait plus de viande que cinquante naturels du pays. Ils prenaient aussi quantité de poissons avec des filets, qui servaient en partie à leur nourriture. Ils massacraient les hommes du voisinage sans aucune miséricorde, et tuaient les femmes par l'abus qu'ils en faisaient. Les pauvres Indiens cherchèrent souvent les moyens de se débarrasser de ces hôtes importuns; mais ils n'eurent jamais la force ni le courage de les attaquer. A l'abri de toutes craintes, ces nouveaux monstres les tyrannisèrent long-tems, au bout duquel, soit qu'ils eussent besoin de femmes ou que celles du pays fussent trop petites pour eux, ils s'abandonnèrent en public à la sodomie. Mais la justice divine ne laissa pas leur crime impuni. Les Indiens rapportent qu'au milieu de l'acte de leur débauche le feu du ciel était tombé sur eux avec grand bruit, et qu'un ange armé d'une épée flamboyante les avait tous terrassés d'un seul coup qu'il leur donna. L'on ajoute que le feu ne consuma ni leurs os, ni leurs crânes, afin qu'ils servissent de monument éternel à la vengeance de Dieu. En effet, on a trouvé des os d'une grandeur prodigieuse dans cet endroit-là; et j'ai ouï dire à des Espagnols qu'ils avaient vu des pièces de leurs dents, qui faisaient conjecturer qu'une seule entière devait peser plus de demi-livre. Ils parlaient d'un autre morceau

d'os qui était d'une grosseur prodigieuse. Mais si tout cela ne suffisait pas pour autoriser ce qu'on dit de ces géans, les citernes que l'on voit encore aujourd'hui et qu'on leur attribue peuvent le confirmer si je ne me trompe. Au reste, on ne sait pas d'où ils étaient sortis, ni quelle route ils prirent pour se rendre dans ce pays-là.

« Quoi qu'il en soit, j'ai appris cette année 1550, lorsque j'étais à la ville des Rois, qu'au tems de don Antoine de Mandosa, vice-roi et gouverneur de la Nouvelle-Espagne, on y avait trouvé quelques ossemens d'une grandeur plus énorme que ceux dont nous venons de parler. J'ai ouï dire aussi qu'on en avait déterré quelques-uns à la ville de Mexique dans un sépulcre fort ancien, et dans un autre endroit du même royaume. On peut inférer de là que ces géans ont subsisté, et que tout ce que les auteurs en ont écrit n'est pas fabuleux. On voit une autre merveille sur le même cap de Sainte-Hélène, il y a certaines sources de goudron ou de poix liquide qui est fort propre à calfeutrer les vaisseaux.

—

CHAPITRE X.

De ce que Huayna Capac dit touchant le soleil.

—

Aussitôt que Huayna Capac eut ordonné que son armée se retirât de la province de Passau, il reprit le chemin du Cuzco; mais il n'y retourna qu'après avoir visité ses royaumes et ses provinvinces, où il fit administrer la justice avec beaucoup d'exactitude, et combla de ses faveurs ceux qui lui en demandaient. Il fut une année entière à ce voyage, et il se rendit à Cuzco pour y solenniser la principale fête du soleil, appelée *Raymi*. Les Indiens racontent à cette occasion qu'un jour de cette fête, qui en durait neuf, l'Inca prit la liberté de regarder le soleil, ce qui leur était défendu comme une action peu respectueuse, et qu'il demeura quelque tems les yeux tournés vers le ciel; que le souverain prêtre qui était son oncle, et qu'il avait à son côté, lui dit là-dessus: « A quoi pensez-vous, Inca, ne savez-vous pas que vous faites une chose qui est défendue? » Qu'à ces mots le roi baissa les yeux,

mais qu'un peu après il les tourna vers le ciel avec la même liberté : qu'alors le souverain prêtre le reprit de nouveau en ces termes : « Unique seigneur, prenez bien garde à ce que vous faites, puisqu'il s'agit d'une affaire de la dernière importance : vous savez qu'il nous est défendu à tous également d'avoir la hardiesse de regarder le soleil, notre père, parce que nous en sommes indignes ; mais si vous le pratiquez aujourd'hui, vous donnez un mauvais exemple à votre cour et à tous les principaux seigneurs de votre empire, qui sont ici assemblés pour rendre à votre père l'adoration qu'ils lui doivent, comme à celui qui est leur souverain et leur unique seigneur. » Huayna Capac se tourna vers lui sans s'émouvoir et lui répliqua : « Je n'ai que deux choses à vous demander, qui serviront de réponse à ce que vous venez de me dire : vous me reconnaissez tous pour votre roi, n'est-ce pas ? Cela posé, y a-t-il quelqu'un entre vous qui fût assez hardi pour me faire lever de mon trône et m'exposer à un long voyage où il faudrait que je courusse toujours ? Assurément, lui répondit le prêtre, celui qui en agirait ainsi passerait pour un fou et un insensé. Mais je vous demande encore, reprit l'Inca, se pourrait-il trouver quelqu'un de mes vassaux, pour si riche et si puissant qu'il fût, qui eût la hardiesse de ne pas m'obéir si je lui commandais

de s'en aller en poste d'ici jusqu'au Chili ? Il n'y a nul doute, repartit le prêtre, que vos sujets ne vous obéissent jusqu'à la mort, comme ils y sont obligés par leur devoir. Puisque cela est, continua le roi, il faut que vous sachiez que ce soleil qui est notre père doit relever d'un autre seigneur plus puissant que lui, et par le commandement duquel il fait la course qu'on lui voit faire tous les jours, sans que jamais il s'arrête; car si le soleil notre père était souverain seigneur de toutes les choses d'ici bas, il y a grande apparence qu'il se reposerait quelquefois pour son plaisir, puisqu'il n'y a point de nécessité qui le pût contraindre à marcher toujours. C'est ainsi que raisonnait Huayna Capac, et tout ce que les Indiens rapportent de la vivacité de son esprit fait bien voir qu'il était capable d'embrasser la religion chrétienne, si on avait eu le soin de l'en instruire. Il semble que le R. P. Joseph Acosta veut parler de cette histoire, qu'il dit avoir apprise d'un capitaine espagnol, quoiqu'il ne nomme point Huayna Capac. On la trouve au cinquième livre de son histoire du nouveau monde, chapitre 5 : « L'on tient pour assuré, dit-il, qu'un des rois Incas qui avait l'esprit fort bon, et qui savait que tous ses prédécesseurs avaient adoré le soleil, ne put s'empêcher de dire : qu'il croyait pour lui que le soleil

n'était pas dieu, et qu'il ne le pouvait être, parce que Dieu est un grand seigneur qui fait les choses sans se hâter et avec un empire absolu, au lieu que le soleil ne se lasse jamais de courir, et qu'il semble se précipiter dans sa course, ce qui montre assez qu'il n'est pas dieu. Il faut avouer que c'est parler nettement, et que les Indiens en général sont disposés à reconnaître leurs erreurs, pourvu qu'on les détrompe par de bonnes raisons. » Cependant ils furent si superstitieux et si timides dans cette occasion, qu'ils tirèrent un fort mauvais présage de ce que leur roi s'était ainsi licencié à regarder le soleil. Quant aux paroles de Huayna Capac, il peut bien être qu'il les avait apprises de Tupac Inca Iupanqui, son père qui avait parlé du soleil à peu près dans les mêmes termes, comme nous l'avons rapporté dans sa vie.

CHAPITRE XI.

Rébellion des Caranques et leur châtiment.

L'INCA Huayna Capac était occupé pour la dernière fois à visiter ses royaumes, lorsqu'il reçut

la nouvelle que la province de Caranque penchait à une révolte générale. En effet, ces peuples cruels et barbares, qui se nourrissaient de chair humaine et qui appelaient religion la coutume d'offrir en sacrifice le sang, les têtes et les cœurs de ceux qu'ils mettaient à mort, ennuyés du joug de l'Inca, et surtout de la contrainte où sa loi les tenait assujétis, se soulevèrent contre lui. Cette rébellion fut d'abord suivie des autres provinces frontières, dont les habitans, aussi brutaux que leurs voisins, appréhendaient l'empire de l'Inca, dans la crainte qu'il ne leur défendît tout de même les débauches et les excès dont ils faisaient leurs principales délices. Ils se liguèrent donc ensemble, et ils entreprirent de lever quantité de troupes à la sourdine pour tailler en pièce les gouverneurs de l'Incas, ses ministres et les soldats qu'il leur avait laissés en garnison. Pour mieux cacher leur dessein, ils affectèrent de servir les gens de l'Inca avec plus d'ardeur que jamais et à leur donner de grandes marques d'amitié. Mais le jour destiné à l'exécution ne fut pas plus tôt venu, qu'ils en firent un sanglant massacre et en offrirent les têtes, les cœurs et le sang à leurs faux dieux, en reconnaissance de ce qu'ils les avaient délivrés de la domination des Incas et remis dans leurs anciennes coutumes. Ce n'est pas tout, ils mangèrent goulu-

ment la chair de ces infortunés, pour se venger de l'Inca qui leur avait défendu de se repaître de chair humaine et fait punir à la rigueur ceux d'entre eux qui avaient violé ses ordres. En un mot, ils exercèrent contre les gens de Huayna Capac, toutes les cruautés que la rage leur put suggérer. Ce prince, sensible au dernier point à ce cruel outrage, mit une grande armée sur pied et marcha contre les rebelles. Aussitôt qu'il fut arrivé sur leur frontière, il leur envoya des messagers pour leur offrir une amnistie de leur crime s'ils voulaient lui en demander pardon et avoir recours à sa clémence. Mais bien loin de prêter l'oreille aux propositions de ces députés, ils leur répondirent avec hauteur, ils les maltraitèrent même, et peut s'en fallut qu'ils ne les missent à mort. Huayna Capac, averti de cette nouvelle insulte, fit avancer son armée contre eux, avec ordre positif de ne les point épargner et de mettre tout à feu et à sang. L'on en vint donc aux mains, et il y eut un grand carnage de part et d'autre. Les Caranques, animés par la crainte du supplice, et les troupes de l'Inca, qui ne cherchaient qu'à venger l'affront fait à leur prince, se battirent avec une opiniâtreté incroyable. Enfin les ennemis, hors d'état de soutenir le choc en plate campagne, eurent recours aux stratagèmes et aux escarmouches ; ils ne pensèrent plus qu'à défen-

dre les avenues, les défilés et les autres postes fortifiés par la nature. Mais tout cela ne leur servit de rien, il fallut céder aux forces de l'Inca et devenir presque tous prisonniers de guerre. Les principaux auteurs de la rébellion se trouvèrent autour de deux mille, dont les uns étaient Caranques et les autres du nombre de leurs alliés que l'Inca n'avait pas encore assujétis. Afin donc qu'on ne perdît point le souvenir de cette révolte, et que la mémoire du châtiment se conservât jusqu'à la postérité la plus éloignée, il ordonna que tous ces coupables fussent mis à mort et jetés dans un grand lac qui est entre la frontière des uns et des autres de ces peuples, et qu'on appelât pour cet effet *Iabuarcocha*, c'est-à-dire mer ou lac de sang. Pedro de Cieça, qui ne touche qu'un mot de cette aventure au chapitre 37 de son livre, dit qu'il y en eut jusqu'à vingt mille d'exécutés : mais cela se doit entendre de tous ceux qui périrent de part et d'autre dans cette guerre, qui fut une des plus sanglantes.

Après que l'Inca Huayna Capac eut châtié les rebelles, il se rendit à Quito, bien affligé de ce que, durant son règne, il s'était commis des crimes si détestables, qu'ils l'avaient contraint d'en venir à un châtiment si rigoureux et si opposé à son naturel. Il se plaignait de n'avoir pas l'occasion d'imiter la clémence et la bonté de ses

ancêtres, et de vivre dans un tems si sujet aux révoltes, puisqu'il n'y en avait point eu d'autres jusqu'à son règne que celle des Chancas, arrivée sous l'empire de l'Inca Viracocha. Mais il semble que tous ces tumultes présageaient la grande révolution qui survint dans son pays, et la ruine totale de sa famille, comme nous le verrons bientôt.

CHAPITRE XII.

Huayna Capac fait son fils Atahuallpa roi de Quito.

—

L'INCA Huayna Capac, comme nous avons déjà dit, avait eu Atahuallpa de la fille du Roi de Quito qui devait succéder à cette couronne. Outre que ce prince était bien fait de sa personne et beau de visage, il avait de l'adresse, de la bravoure, du bon sens et une grande pénétration. Ces qualités du corps et de l'esprit le rendaient les plus chères délices de son père, qui le menait toujours avec lui et qui aurait bien souhaité de le faire seul héritier de tout son empire. Mais dans l'impuissance où il était de ravir ce droit à son

fils aîné Huascar Inca, il voulut, contre la coutume et les ordonnances de ces ancêtres, le priver, s'il était possible, du royaume de Quito, sous le prétexte spécieux de faire un acte de justice. Pour cet effet, il l'envoya quérir à Cuzco, et ce jeune prince ne fut pas plus tôt arrivé qu'Huayna Capac, en présence de ses autres fils, des capitaines et des curacas de sa suite, lui parla en ces termes : « Je ne doute pas, mon fils, que suivant l'ancienne coutume que l'Inca Manco Capac, notre premier père, nous a laissée, ce royaume de Quito ne doive être de la dépendance de votre couronne. Il est certain que jusqu'ici toutes les provinces et tous les royaumes que nous avons conquis ont toujours été annexés au reste de l'empire et soumis à la juridiction et au domaine de notre ville impériale de Cuzco; mais il me fâcherait de voir que votre frère Atahuallpa, que j'aime beaucoup, ne fût pas pourvû aussi honnêtement qu'il le mérite. Je souhaiterais donc qu'entre tant d'états que j'ai réunis à la couronne, celui de Quito, qui vient de ses aïeuls maternels et de sa mère qui est encore en vie, lui échût en partage et à perpétuité, et que vous approuvassiez cette donation. D'ailleurs, vous ne devez pas craindre qu'un aussi bon frère que lui abuse jamais de son pouvoir, et qu'il ne vous serve mieux dans cet état que s'il se voyait ré-

duit à l'étroit. Je n'ai autre chose à vous demander pour le coup, et vous trouverez qu'elle n'est pas fort considérable si vous avez égard aux provinces et aux grands royaumes qui vous restent, sans parler de ceux que vous pourrez acquérir vous-même avec le secours de votre bon frère, qui vous servira de capitaine et de soldat au besoin. Si vous lui accordez cet apanage, mes vœux seront alors accomplis, et je m'en irai content de ce monde à l'autre pour m'y reposer avec notre père le soleil. »

Le prince Huascar Inca répondit avec beaucoup de soumission : « qu'il n'avait rien tant à cœur que d'obéir au roi son père, et en cela et en toute autre chose qu'il lui voudrait commander ; jusque-là même que pour le satisfaire, il était prêt à donner à son frère Atahuallpa telles autres provinces qu'il jugerait à propos. » Huayna Capac fort satisfait de cette réponse, trouva bon que Huascar s'en retournât à Cuzco, et il travailla cependant à mettre Atahuallpa en possession du royaume de Quito. Il y joignit quelques autres provinces qui étaient à sa bienséance, et il lui donna une partie de son armée avec des capitaines fort aguerris. En un mot, il lui fit toutes sortes d'avantages, dont plusieurs tournaient au préjudice de son fils aîné qui devait hériter de la couronne. Mais il ne s'en tint

pas là ; rempli d'une tendresse extrême pour ce jeune prince, il voulut passer avec lui le reste de ses jours dans le royaume de Quito. Peut-être aussi qu'il avait en vue de l'affermir sur son trône, et de tenir en crainte les provinces maritimes qu'il avait soumises. Leurs habitans, tout barbares qu'ils étaient, ne manquaient pas de courage ni de mauvaises dispositions contre l'empire des Incas, de sorte que, pour en prévenir les suites, on les transporta dans des provinces reculées, et l'on mit à leur place des nations plus paisibles. C'est la maxime que ces rois pratiquaient d'ordinaire en pareil cas, et dont ils se trouvaient fort bien.

CHAPITRE XIII.

De deux grands chemins qu'on fit dans le Pérou avec un art merveilleux.

—

Puisque nous en sommes à la vie de Huayna Capac, il est juste que nous parlions de deux célèbres chemins qu'on fit sous son règne et qui allaient vers le nord-sud. L'un de ces chemins était le long de la côte de cette mer, et l'autre sur la

montagne plus avant dans le pays. Les historiens en parlent comme de chefs-d'œuvre, et afin qu'on s'en puisse former une idée qui réponde en quelque manière à la grandeur de ces merveilles, je rapporterai mot à mot ce que les uns et les autres en ont écrit. Augustin de Carate en fait la description lorsqu'il traite de l'origine des Incas, livre Ier, chap. 13. « L'empire des Incas échut par droit de succession à Guaynacava, qui signifie jeune homme riche. Ce prince fit de grandes conquêtes et accrut beaucoup son empire, plus que n'avaient fait aucuns de ses prédécesseurs : il gouverna ses peuples avec plus de raison, de justice et d'équité que n'avaient fait les autres : il établit parmi eux une bonne police et un bel ordre pour la culture des terres ; en sorte que c'est une chose surprenante et presque incroyable que, parmi une nation barbare et sans lettres, le gouvernement ait pu être si juste et si bien réglé, et l'obéissance et l'amour des sujets envers leur souverain si grands et si parfaits. Ils lui en donnèrent une preuve signalée et qui mérite bien qu'on en parle ici, en faisant pour sa commodité deux chemins au Pérou, dont la difficulté, le travail et la dépense égalent ou surpassent même tout ce que les anciens auteurs ont dit des sept merveilles du monde. Guaynacava partit de la ville de Cuzco avec son ar-

mée pour aller conquérir la province de Quito, c'est-à-dire qu'il entreprit un chemin de près de cinq cents lieues; il allait par la montagne où il eut à surmonter de grandes difficultés par les mauvais chemins, les rochers et les précipices qui se rencontraient souvent sur son passage. Après qu'il fut heureusement venu à bout de son entreprise, qu'il eut achevé sa conquête et soumis toute cette province, les Indiens crurent qu'ils devaient faire honneur à sa victoire en lui préparant un chemin plus commode pour son retour. Ils l'entreprirent donc et y réussirent par un travail prodigieux, ayant fait sur ces montagnes un chemin large et uni : pour cela il leur fallut souvent rompre des rochers et combler des vallées et des précipices de quinze à vingt toises de profondeur. Ce chemin est long de cinq cents lieues, et on dit que d'abord qu'il fut fait, il était si plein et si uni partout, qu'on aurait aisément pu le suivre en carosse : il est vrai que depuis ce tems-là il y est arrivé du changement par les guerres des Indiens et des chrétiens, parce qu'en plusieurs endroits on a écarté et brisé dans les vallées les matériaux qui les comblaient pour rendre par ce moyen les passages difficiles aux ennemis. On comprendra facilement la grandeur et la difficulté de cet ouvrage, si on considère le travail et la dépense qu'il a fallu en Espagne

pour aplanir deux lieues de montagnes, entre Segovie et Guadarama, et que cependant cet ouvrage n'a jamais été achevé ni mis dans toute sa perfection, bien que ce soit là le passage ordinaire des rois de Castille avec leur maison et leur cour, toutes les fois qu'ils vont ou viennent de l'Andalousie ou du royaume de Tolède pour passer d'un côté à l'autre de ces montagnes. Les Indiens, non contens de ce premier travail, en entreprirent quelque tems après un autre qui n'était guère moins grand ni moins difficile. Guaynacava aimait fort la province de Quito parce qu'il l'avait conquise et se faisait beaucoup d'honneur de cette conquête, il voulut donc y retourner pour la visiter et prit cette seconde fois sa route par la plaine. Ses sujets entreprirent encore de lui faire un nouveau chemin par là : dans toutes les vallées qui ont ordinairement environ une lieue d'étendue, comme on l'a dit ci-devant, et où on a l'agrément de la fraîcheur que donnent les rivières et les bocages, ils firent une levée de terre fort haute pour rendre le chemin à peu près plein et uni, sans qu'on fût obligé de monter ni de descendre; ce chemin avait près de quarante pieds de largeur, et en sortant des vallées ils marquaient la route à travers les sables par des pieux et des espèces de barrières qu'ils y plantaient au cordeau, afin qu'on ne pût s'égarer ni d'un côté ni d'autre

Ce chemin était de cinq cents lieues de longueur comme celui de la montagne. Les barrières sont maintenant rompues en plusieurs endroits, parce que les Espagnols en ont pris le bois pour faire du feu pendant la paix aussi bien que durant la guerre; mais les levées subsistent encore dans les vallons, et sont assez entières, au moins la plupart, en sorte qu'on peut aisément juger par là de la grandeur de ces ouvrages. Huaynacava alla par un de ces chemins et revint par l'autre, et partout où il passait il trouvait la route couverte de rameaux et de fleurs de très-agréable odeur. » Pedro de Cieça de Léon en parle à peu près dans les mêmes termes : voici ce qu'il dit du chemin de la montagne au trente-septième chapitre de son livre. « D'Ipiales on va dans une petite province qu'on appelle Guaca; mais avant que d'y arriver on voit le chemin des Ingas, qui n'est pas moins fameux dans cette contrée que celui qu'Annibal fit pour traverser les Alpes, et descendre en Italie. Je crois même qu'il est beaucoup plus magnifique et plus extraordinaire, si l'on a égard aux bâtimens et aux magasins qu'on y a construits tout du long, et à la peine que cet ouvrage doit avoir coûtée. » Il ne dit pas autre chose du chemin de la montagne. Mais voici de quelle manière il parle de celui de la plaine, au chap. 60. « Pour continuer, dit-il, à décrire mon voyage

par ordre, je trouve qu'il est à propos de parler du plat pays avant que de venir à la conclusion de ce qui regarde les provinces situées sur les montagnes. Je traiterai donc ici du grand chemin que l'on y fit par le commandement exprès des Ingas. Quoiqu'il soit rompu aujourd'hui en divers endroits, on ne laisse pas de voir que les auteurs de cette entreprise devaient être fort puissans pour en venir à bout. Guaynacapa, et Topayga Iupangué, son père, furent les premiers, à ce que disent les Indiens, qui passèrent à cette côte pour y visiter les vallées et les provinces des Ingas ; mais il y en a d'autres qui attribuent la même découverte à l'Inga Iupangué, aïeul de Guaynacapa et père de Topa Inga. On ajoute que ce fut par son ordre que les caciques et les principaux seigneurs y firent un chemin, qui avait quinze pieds de large, et qui était muni d'une bonne muraille de part et d'autre. Il y avait aussi des arbres tout le long dont plusieurs portaient du fruit et où l'on voyait voltiger quantité d'oiseaux, surtout des perroquets, etc. » Après avoir parlé des magasins et des provisions qu'on y serrait pour les gens de guerre, cet auteur ajoute : « Les Indiens avaient poussé ces murailles de part et d'autre aussi loin qu'ils avaient pu, et dans les endroits où le sable ne permettait pas qu'on y jetât des fondemens, ils y plan-

tèrent des pieux en forme de palissades qui servaient de guide aux voyageurs. D'un autre côté, ils se donnaient une peine extrême pour tenir le chemin net, réparer ses murailles, et remettre de nouveaux pieux par où il en tombait quelqu'un par la violence du vent. On peut dire, en un mot, que ce chemin était une des merveilles du monde, quoiqu'il faut avouer qu'il ne coûta pas tant de peine que celui de la montagne. Il y avait encore dans ces mêmes vallées quelques forteresses et des temples du soleil, dont nous parlerons ailleurs. » Voici ce qu'un autre écrivain espagnol nommé Jean Batero Benes en dit en peu de mots : « Au sortir de la ville de Cuzco, l'on trouve deux grands chemins de cinq cents lieues de long, dont l'un traverse le plat pays, et l'autre les montagnes, de sorte que, pour en venir à bout, il a fallu combler les vallées et aplanir les rochers. Ces chemins avaient vingt-cinq pieds de large, et l'on peut dire que c'étaient des chefs-d'œuvre qui surpassaient les plus fameux bâtimens des Egyptiens et des Romains, etc. » Mais outre tout ce que les historiens en rapportent, il faut savoir qu'au plus haut du chemin de la montagne il y avait de part et d'autre des plates-formes, avec des escaliers de pierre de taille, afin que ceux qui portaient l'Inca dans sa haise à bras y pussent monter plus à l'aise, et

s'y reposer pendant que le roi aurait le plaisir d'étendre sa vue de toutes parts sur ces montagnes et sur ces vallons, où la neige paraissait d'un côté et la verdure de l'autre. Ce chemin était si élevé en quelques endroits, qu'on pouvait découvrir jusqu'à cent lieues à la ronde. L'on y voit des montagnes dont le sommet perce jusqu'aux nues ; et au contraire il y a des vallées si profondes qu'elles semblent aboutir au centre de la terre. Mais de tout cet ouvrage admirable il n'est resté que peu de chose ; le tems et les guerres ont presque tout consumé. Le chemin du plat pays, qui est dans les déserts sablonneux, où l'on voit aussi quelques hautes montagnes, ne se découvre que par de grandes pièces de bois plantées assez près les unes des autres, et qui empêchent les voyageurs de s'égarer. Le sable qui voltige de tous côtés efface bientôt la trace des passans, et les monceaux qu'il y en a ne sont point des guides fort sûrs, parce que le vent les transporte et les fait changer de situation. Ce n'est donc pas sans sujet qu'on y a planté ces grosses poutres, et qu'on avait tant de soin de les entretenir pour la commodité des voyageurs.

—

CHAPITRE XIV.

Huayna Capac est averti de l'arrivée des Espagnols sur la côte du Pérou.

Pendant que Huayna Capac s'occupait aux choses que nous avons dites, et qu'il était dans le palais de Tamipampa, l'un des plus magnifiques du Pérou, il eut la nouvelle que certains hommes extraordinaires, et tels qu'on n'en avait jamais vus de semblables en ces lieux-là, bordoyaient la côte de son empire dans un vaisseau fort étrange, et qu'ils s'informaient partout en quel pays ils étaient. Ce prince fit rechercher exactement quels hommes c'étaient et d'où ils pouvaient venir. Je dirai ici en passant que ce vaisseau était celui de Vasco Nunnez de Balboa, qui découvrit le premier la mer du Sud, et que les Espagnols qui l'accompagnaient étaient ceux-là même qui, comme nous l'avons dit au commencement de cette histoire, donnèrent à cet empire le nom de Pérou, ce qui arriva l'an 1515, deux ans avant la découverte de la mer du Sud.

Je sais bien qu'un certain historien prétend que don François Pizarro commandait ce vaisseau, et que cet Espagnol et ses compagnons, au nombre de treize, furent les premiers qui découvrirent cette mer. Mais il me permettra de l'avertir qu'il s'est trompé, en ce qu'au lieu de dire les premiers conquérans, il a dit les premiers qui firent la découverte. Il s'est encore trompé à l'égard du tems, car la première découverte du Pérou et l'imposition de ce nom se firent l'an 1515, et don François Pizarro avec ses quatre frères, et don Diego d'Almagro n'entrèrent dans ce royaume, pour le conquérir, qu'en 1531, huit ans après la mort de Huayna Capac. Ce prince mourut l'an 1523, qui fut le quarante-deuxième de son règne, comme le témoigne le R. P. Blas Valera dans les fragmens que nous en avons.

Huayna Capac employa les huit années qu'il vécut encore après qu'on eut vu ces étrangers sur la côte du Pérou, à gouverner prudemment son empire, et à le maintenir en paix. Ces nouveaux venus le rendaient trop inquiet pour penser à de nouvelles conquêtes. D'ailleurs, ce qu'on lui avait dit de leur vaisseau l'alarmait d'autant plus, qu'il avait appris d'un ancien oracle qu'ils tenaient de père en fils : « qu'après un certain nombre de rois du Pérou, des hommes

étranges, et qu'on n'avait jamais vus, aborderaient en leur pays, les déposséderaient de leur royaume, et aboliraient leur idolâtrie. » En effet, l'évènement justifia dans la suite sa crainte; trois ans avant que ce vaisseau abordât la côte du Pérou, il arriva à Cuzco un accident fâcheux dont Huayna Capac et ses sujets tirèrent un présage funeste. Un jour qu'on célébrait la fête du soleil, on vit en l'air une grande aigle, appelée *Anta*, qui était poursuivie par cinq ou six cercelles et autant de petits faucons, de ceux que les Péruviens appellent *huaman* et les Espagnols *aleto*, qu'on a transportés chez eux en grand nombre, à cause de leur beauté. Ces oiseaux se donnant le change les uns aux autres, fondaient sur l'aigle avec tant de vitesse, qu'ils l'empêchaient de voler, et la déchiraient à coups de bec. Lorsqu'elle fut hors d'état de se défendre, elle se laissa tomber sur la grande place de Cuzco au milieu des Incas, comme si elle eût voulu implorer leur secours. Ils s'en saisirent en même tems, et jugèrent d'abord qu'il fallait assurément qu'elle fût malade parce qu'elle était crasseuse, couverte de pustules et déplumée par tout le corps, excepté sur les ailes. Ils lui présentèrent à manger, et firent leur possible pour la remettre. Mais malgré tous ces soins elle mourut dans peu de jours. Les devins, consultés sur cet événement, dirent tous unani-

mement que c'était un présage évident de la ruine de leur état, et de l'extinction de leur religion. Ce prodige fut suivi de plusieurs tremblemens de terre, si furieux, qu'encore que le Pérou y fût fort sujet, ceux du pays n'en avaient jamais vu de semblables, ni qui fissent écrouler les montagnes les plus hautes. D'ailleurs, ils apprirent en même tems des Indiens de la côte, que la mer avec son flux et son reflux sortait de ses bornes ordinaires, et ils virent paraître en l'air plusieurs comètes effroyables. Mais ce qui les alarma le plus, fut qu'ils remarquèrent trois grands cercles dans la lune pendant une nuit fort claire et fort sereine. Le premier de ces cercles était de couleur de sang, le second d'un noir tirant sur le vert, et le troisième ressemblait à de la fumée. Un devin, ou un magicien de ceux qu'on appelle *Layca*, après avoir bien contemplé ces trois cercles de la lune, alla trouver tout en larmes Huayna Capac, et dès qu'il fut auprès de lui il lui dit d'une voix faible et languissante : « Unique seigneur, sachez que la lune votre mère, qui a beaucoup de tendresse pour vous, vous avertit par ma bouche que le Pachacamac, qui a soin de conserver toutes les choses qu'il a créées, menace votre maison, votre empire et vos sujets de plusieurs grands fléaux qu'il doit envoyer sur eux. Car ce premier

cercle de couleur de sang qui environne votre mère signifie qu'après que vous aurez quitté ce monde pour aller vous reposer avec votre père le soleil vos descendans se feront une cruelle guerre, où l'on répandra tant de sang royal que, dans peu d'années, il sera tari jusqu'à la dernière goutte. Le second cercle nous est un présage que les guerres et la mort de vos descendans seront suivies de l'abolition de notre religion, et de la décadence de votre empire qui s'en ira tout en fumée, comme le démontre le troisième cercle, que l'on dirait être en fumée. C'est à mon grand regret que je vous annonce ces malheurs. »

Quoique l'Inca fut fort sensible à ces paroles du devin, il n'en témoigna rien pour ne pas paraître manquer de courage: « Allez, retirez-vous, dit-il au devin, je vois bien que vous avez songé cette nuit à toutes ces sottises, que vous appelez des révolutions de ma mère. » Je serais blâmable, répliqua le magicien, si je ne pouvais pas prouver ce que j'avance. Prenez la peine de sortir, et vous verrez de vos propres yeux ces tristes signes de votre mère, après quoi vous pourrez, si vous le trouvez bon, faire assembler les autres devins pour apprendre d'eux ce que cela signifie. » Ces dernières paroles effrayèrent encore l'Inca, et l'obligèrent à sortir en même tems de sa chambre, pour s'assurer de ce que le devin lui disait.

L'ayant trouvé véritable, il fit appeler tous les magiciens de la cour. Le plus habile de tous, qui était de la nation des Iavins et qui avait déjà considéré ces trois cercles de la lune, affirma la même chose que le premier devin. Mais quoique Huayna Capac fut persuadé en lui-même de ce que disaient les devins, il fit semblant de n'en rien croire, pour ne pas décourager ses gens, et dit aux devins en les renvoyant : « je n'ajouterai jamais foi à vos paroles, si le grand Pachacamac ne m'en assure lui-même ; car je ne saurais me mettre dans l'esprit que le soleil mon père soit ennemi de son propre sang jusqu'à ce point que de permettre l'entière ruine de ses enfans. Cependant, pour prévenir ces malheurs, s'il était possible, il leva une bonne armée de gens d'élite et de vieux soldats aguerris qu'il tint dans les garnisons de ses provinces. Ensuite il fit faire plusieurs sacrifices au soleil, et ordonna aux devins et aux magiciens de consulter, chacun en sa province, les démons qui leur étaient familiers, et particulièrement le grand Pachacamac, et l'oracle de Rimac, pour savoir si les étranges prodiges qu'on avait vus sur la mer et sur les autres élémens, étaient des présages de bonheur ou de malheur. Les réponses de Rimac et des autres démons furent confuses et ambigues, sans lui promettre ni bien ni mal. Cela n'empêchait

pas que les devins ne persistassent toujours à les prendre pour des présages sinistres ; de sorte que tout le monde appréhendait qu'un grand malheur ne vînt fondre sur lui. Cependant, lorsqu'on vit que trois ou quatre années s'étaient écoulées sans qu'il fût arrivé rien de nouveau, les esprits se calmèrent et demeurèrent tranquilles jusqu'à la mort de Huayna Capac. Au reste, nous n'avons rien dit touchant ces prodiges qui ne fut public partout l'empire ; d'ailleurs, il a été confirmé par deux capitaines de la garde de Huayna Capac, qui eurent le bonheur d'être baptisés, âgés de plus de quatre-vingts ans. Le plus âgé se fit appeler don Jouan Pachuta ; prenant le surnom qu'il avait avant que d'être baptisé, comme l'ont fait depuis tous les Indiens en général ; et l'autre se nommait Chauca Rimachi ; j'ai oublié le nom chrétien qu'on lui donna. Ces capitaines ne racontaient jamais ces prodiges, ni les étranges événemens de ce tems-là qu'ils ne fondissent en larmes, de sorte que, pour les empêcher de pleurer, il les fallait mettre sur quelque autre sujet. Pour ce qui regarde le testament de Huayna Capac, sa mort et ce qui arriva depuis, ce que j'en dirai sera conforme à la relation du vieux Inca, qu'on appelait Cusi Haullpa ; et pour les cruautés inouies d'Atahuallpa envers les personnes du sang royal, je les rapporterai de la manière que je les

ai apprises de ma mère, et d'un de ses frères nommé don Fernand Huallpa Tupac Inca Iupanqui, qui n'avait pas encore dix ans, lorsquelles commencèrent, et qui en furent les témoins pendant deux ans et demi qu'elles continuèrent le plus violemment, jusqu'à ce que les Espagnols entrèrent dans le pays. Je dirai ailleurs comment ma mère et son frère eurent le bonheur d'échapper à la cruauté d'Atahuallpa.

CHAPITRE XV.

Le testament de Huayna Capac, sa mort, et la prédiction de l'arrivée des Espagnols.

HUAYNA Capac était dans le royaume de Quito, lorsqu'un jour il lui prit envie de se baigner pour le plaisir dans un lac. Mais à peine en fut-il sorti que la fièvre le prit ; elle commença par un frisson, que les Indiens appellent *chucchu*, qui signifie trembler. Cet accident fut suivi d'une chaleur très-violente, qu'ils nomment *rupa*, c'est-à-dire brûler du feu de la fièvre. Elle continua le lendemain et empira tous les

jours, par où il jugea que sa maladie était mortelle. Il fut encore confirmé dans cette opinion, parce que, depuis quelques années, il savait ou s'imaginait savoir l'explication que ces payens donnaient à leurs sortiléges, et particulièrement les prédictions touchant sa personne, que tous les Incas croyaient leur être révélées par leur père le soleil, pour mieux autoriser leur religion.

Outre les prédictions que les Indiens avaient tirées de leurs sortiléges, et qu'ils tenaient des démons, il parut sur la fin du règne de ce prince plusieurs comettes, et entr'autres une de couleur verte, qui l'intimida extrêmement. D'ailleurs, le tonnerre tomba sur la maison de l'Inca, et plusieurs autres prodiges arrivèrent, au grand regret des Amautas, des devins et des prêtres. Car ils apprirent que le grand commerce qu'ils avaient fait avec le diable, que tous ces prodiges présageaient, non seulement la mort de Huayna Capac, mais encore la ruine de sa maison, la perte de son royaume et plusieurs autres malheurs qu'ils devaient tous souffrir en général, et chacun en particulier. Cependant ils n'osaient publier ces choses, de peur que le peuple naturellement timide, et porté à croire les présages, n'en mourût de frayeur.

Huayna Capac se voyant hors d'espérance de

guérison, fit appeler ses enfans et ses autres parens, les gouverneurs et les capitaines des provinces les plus proches, selon qu'il jugea qu'ils pourraient venir assez à tems. Lorsqu'ils furent en sa présence, il leur parla en ces termes : « Mes amis, je m'en vais reposer au ciel avec notre père le soleil ; car il m'a révélé depuis quelques jours qu'il m'appellerait du lac. Puis donc que je suis sorti de l'eau avec la maladie que j'ai, c'est une marque certaine que notre père m'appelle. Je vous recommande donc qu'après que je serai mort, vous fassiez ouvrir mon corps, selon la coutume, et que vous portiez mon cœur et mes entrailles à Quito, pour un témoignage de l'amour que j'ai toujours eu pour ce pays. Vous transporterez mon corps à Cuzco, où il sera mis avec ceux de mes ancêtres ; mais vous aurez soin surtout de mon fils Atahuallpa, qui est la chose du monde que j'aime le plus. Je le laisse à ma place pour Inca dans le royaume de Quito, et je vous ordonne à tous de le servir avec toute l'affection et toute la fidélité que vous devez à votre roi, et de lui obéir en tout ; car il ne vous commandera rien que je ne le lui revèle moi-même, par ordre de notre père le soleil. Je vous recommande encore la justice et la clémence envers nos sujets, afin que vous vous conserviez le glorieux titre qu'ils nous ont donné d'amis des pauvres, en

un mot conduisez-vous en toutes choses comme de vrais Incas, fils du soleil. » Après que Huayna Capac eut ainsi parlé à ses fils et à ses parens, il fit appeler les autres capitaines et les curacas qui n'étaient point du sang royal, auxquels il recommanda de bien servir leur roi et de lui être fidèles. Enfin, pour ne rien oublier de ce qu'il avait dans l'esprit, il ajouta ce qui suit : « Il y a plusieurs années que nous tenons pour une chose certaine, par la révélation que nous en avons de notre père le soleil, qu'après le règne de douze Incas ses enfans, il viendra en ces contrées une sorte d'hommes nouveaux et qui nous sont inconnus, lesquels soumettront à leur empire tous nos états et plusieurs autres royaumes. Pour moi, je m'imagine qu'ils seront de la nation de ceux qui courent la côte de notre mer, à ce que l'on nous a dit, et qu'ils vous surpasseront en valeur et en toute autre chose. D'ailleurs, nous savons que le nombre des douze Incas finit en moi; soyez donc assurés que quelques années après que je vous aurai quittés, ces étrangers viendront en ce pays, où ils accompliront ce que nous a dit notre père le soleil, et se rendront maîtres de notre empire. Je vous commande de les servir, et de leur obéir comme à des gens qui vous surpasseront en tout, et qui auront une loi meilleure que la nôtre et des armes plus puissantes. Vivez en paix; car

pour moi je vais me reposer avec mon père le soleil, qui m'appelle auprès de lui. »

Pedro de Cieça de Leon, chap. 44, rapporte aussi cette même prédiction de Huayna Capac, touchant la conquête que les Espagnols devaient faire du Pérou.

François Lopez de Gomara, raconte au cent quinzième chapitre de son livre, l'entretien que Hermando de Soto, qui fut depuis gouverneur de la Floride, et Pedro de Barço, eurent à quelques journées de Caçamarca, sur la route de Cuzco, avec l'Inca Huascar qui avait été fait prisonnier par les troupes de son frère Atahuallpa. Je copierai les paroles de cet Inca qui concernent cette prédiction : « enfin, Huascar déclara que tous ces royaumes lui appartenaient de droit, et que Atabalipa en était l'usurpateur, et qu'il voulait voir le capitaine des chrétiens, qui sans doute lui rendrait justice, et le remettrait en liberté, et en pleine possession de ses royaumes : qu'au reste, son père Huayna Capac lui avait ordonné expressément, un peu avant que de mourir, de se faire ami des hommes blancs et barbus, parce qu'ils devaient conquérir le monde, etc. »

Les Indiens se soumirent volontairement aux Espagnols, pour exécuter la volonté de leur roi Huayna Capac. Cela me fait souvenir qu'un jour que ce vieux Inca, dont j'ai fait mention ci-de-

vant, entretenait ma mère de l'entrée des Espagnols dans le Pérou et de leur conquête, je lui fis cette question après qu'il eut finit son discours : « Inca, comment s'est-il pu faire que ce pays étant de si difficile abord et vous autres si aguerris et si accoutumés à conquérir des provinces et des royaumes, vous ayez laissé perdre votre empire en si peu de tems, et que vous vous soyez rendus à un si petit nombre d'Espagnols? » L'Inca me répondit, après avoir répété la prédiction touchant les Espagnols qu'il avait rapportée le jour précédent : « que leur Inca leur avait ordonné de les servir, et de leur obéir comme à des gens qui valaient plus qu'eux. » Il ajouta ensuite, comme s'il eût été fâché de ce qu'il semblait que j'avais taxé toute la nation de peu de courage : « ces paroles de notre Incas, qui furent les dernières de sa vie, eurent plus d'effet pour nous assujétir, que n'en pouvaient avoir toutes les armes ensemble que votre père et ses compagnons portèrent dans notre pays. » Cet Incas voulait faire connaître par-là le cas qu'ils faisaient des commandemens de leurs rois, et particulièrement de ceux de Huayna Capac, dont la mémoire leur était la plus chère. Lorsque ce prince fut mort, on observa à son égard tout ce qu'il avait ordonné dans son testament, et toutes les cérémonies qu'on avait accoutumé

de faire à la pompe funèbre des rois. Huayna Capac laissa plus de deux cents fils et filles, et même plus de trois cents, selon que l'affirmaient quelques Incas pour faire connaître la grande cruauté d'Atahuallpa qui les tua presque tous.

CHAPITRE XVI.

Des chevaux qu'on transporta au Pérou, de quelle sorte on les nourrit au commencement, et combien grand en était le prix.

—

Je crois que les lecteurs seront bien aises que je traite dans quelques chapitres des choses qui manquaient au Pérou, avant que les Espagnols le conquissent. On verra par-là, quoique ces commodités paraissent nécessaires à la vie humaine, les Indiens, qui en étaient privés, ne laissaient pas de vivre contens. Ils n'avaient point de chevaux pour la pompe de leur fêtes solennelles, ou pour s'en servir à faire la guerre, ni des bœufs pour tirer leur charrue. Ils n'avaient point encore de chameaux, d'ânes, de mulets, de brebis, du moins de celles d'Espagne, de moutons, de chèvres, de pourceaux et

de chair salée, ni de chiens de chasse, tels que sont les lévriers, les limiers, les chiens couchans, ceux qui vont à l'eau, et ainsi des autres, ou courans, ou qu'on mène en lesse. Ils manquaient aussi de mâtins pour garder leurs troupeaux, et de petits chiens qu'on élève à cause de leur beauté; ils avaient seulement de ceux qu'on appelle *gosqués* en Espagne. Ils n'avaient ni blé, ni avoine, ni vin, ni huile, ni légumes, ni fruits, du moins de ceux qui croissent en Espagne. Nous parlerons succinctement de toutes ces choses et marquerons comment et en quel tems on en transporta dans les Indes pour en avoir de l'espèce.

Les Espagnols y menèrent premièrement des chevaux et des jumens, qui leur servirent beaucoup à la conquête du nouveau Monde. Car il est certain que les Indiens sont plus propres que les étrangers à aller à pied dans ce pays-là, qui est raboteux et plein de montagnes, soit qu'il faille fuir; monter ou descendre. Dans tous les pays des Indes que les Espagnols ont découverts et conquis depuis l'an 1492 jusqu'à présent, il n'y a point de chevaux ni de jumens qui ne soient de la race de ceux d'Espagne, et particulièrement d'Andalousie. Ils en transportèrent premièrement aux îles de Cuba et de Saint-Dominique, puis aux autres îles de Barlovento, à mesure qu'ils les

découvrirent. Ce fut là qu'ils en nourrirent en abondance, et où ils en embarquèrent aussi beaucoup pour la conquête du Mexique et du Pérou. Au commencement, il y eut quelques-unes des jumens qui s'égarèrent, ou par la négligence de ceux à qui elles appartenaient, ou à cause des mauvais chemins que l'on trouve dans ces îles, dont les montagnes sont presque inaccessibles, tant elles sont hautes et raboteuses. Cependant leurs maîtres voyant qu'elles trouvaient de quoi paître sur les montagnes et qu'il n'y avait point de bêtes qui leur fussent nuisibles, ils laissèrent aller aussi celles qu'ils tenaient renfermées et à l'attache ; par ce moyen les jumens et les chevaux devinrent si farouches dans toutes ces îles, qu'ils fuyaient l'abord des hommes, tout de même que les bêtes fauves. Cela n'empêcha pas qu'elles ne se multipliassent extrêmement à cause de la fertilité de ce terroir chaud et humide, et où l'herbe est toujours verte. Mais comme les Espagnols s'aperçurent qu'aux conquêtes qu'on avait commencé de faire, on ne pouvait se passer de chevaux et qu'il y en avait là de fort bons, ils commencèrent à en entretenir parce qu'ils leur étaient fort bien payés ; de sorte qu'il se trouvait tel homme qui avait dans son écurie jusqu'à cinquante chevaux, comme nous l'avons dit dans notre *Histoire de la Floride*. Pour prendre les

poulains, ils font une clôture de bois en forme de parc, dans les plus étroites avenues des montagnes, par où ils entrent et sortent à certaines heures du jour pour aller paître dans les plaines, dont plusieurs ont deux ou trois lieues d'étendue plus ou moins. Alors, au signal que font les sentinelles qu'on a posées sur les arbres, l'on voit sortir tout à coup quinze ou vingt cavaliers qui courent après les haras et les poursuivent si bien de tous côtés, que les chevaux, les jumens et les poulains, quelque sauvages qu'ils puissent être, sont contraints d'entrer pêle-mêle dans ces clôtures. En même tems ils ont des nœuds coulans où ils enlassent les poulains de trois ans, puis les attachent aux arbres et relâchent les jumens. Les poulains se sentant ainsi mis à l'attache, ne cessent de se débattre et de bondir durant trois ou quatre jours, jusqu'à ce qu'enfin ils ne peuvent plus se tenir sur leurs pieds tant ils sont domptés par la faim et las de se tourmenter, jusque là même qu'il y en a qui en meurent. Lorsqu'ils sont ainsi rendus, on y met la selle et la bride et on les donne à des jeunes hommes adroits et robustes, dont les uns les mènent en main et les autres montent dessus. Ils les accoutument à cet exercice soir et matin, pendant quinze ou vingt jours, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement domptés. Ces poulains sont fort propres au ma-

nége, et un adroit écuyer en tire tout ce qu'il veut. Peu de jours après qu'ils sont domptés, on les peut monter aux jeux de cannes, que les Espagnols ont introduits en ce pays-là; et ils deviennent de fort bons chevaux. L'on a cessé d'en entretenir depuis quelque tems qu'on a vu les conquêtes interrompues, et l'on nourrit à présent des bœufs et des vaches, pour en avoir les cuirs et en faire commerce, comme nous le dirons ci-après. Lorsque je fais réflexion à la grande cherté des chevaux d'Espagne, je suis fort étonné de ce que les insulaires n'en transportent pas chez les Espagnols, d'autant plus que la plus grande partie du chemin se trouve fait pour les passer de l'île de Cuba, et que les vaisseaux s'en retournent presque toujours vides. Les chevaux du Pérou sont plus tôt dressés que ceux d'Espagne; car je me souviens que la première fois que je m'exerçai à Cuzco au jeu des cannes, j'en montai un qui n'avait pas encore trois ans.

Les chevaux ne se vendaient point lorsqu'on commença à faire la conquête du Pérou, ou si l'on en vendait quelqu'un, c'était parce qu'il était venu d'Espagne, ou que le maître était mort; le prix en était si excessif, qu'il montait assez souvent jusqu'à six mille poids. Cela me fait souvenir qu'en 1554, lorsque le maréchal don Alonso d'Alvarado cherchait François Hermandes

Giron pour le combattre avant la bataille de Chuquinqua, il y eut un cavalier extrêmement riche qui offrit d'un cheval fort bien dressé, et de l'esclave qui le menait en main, dix mille poids, qui valent douze mille ducats. Mais celui à qui le cheval appartenait refusa de le vendre, parce qu'il en avait besoin pour le combat auquel on se préparait, et où il le perdit enfin et fut lui même blessé. Ce qu'il y a de plus remarquable ici, est que celui qui voulait acheter le cheval était fort riche, et qu'il commandait à un grand nombre d'Indiens dans le pays des Charcas; le maître de ce cheval au contraire n'avait aucun commandement sur les Indiens, mais il était bon soldat, et pour paraître tel au jour du combat, il refusa de vendre son cheval, même à un prix excessif; ils étaient tous deux de ma connaissance et gentilshommes. Les chevaux sont aujourd'hui à beaucoup meilleur marché dans le Pérou, à cause de qu'on y a pris soin d'y avoir quantité de haras; le meilleur cheval ne vaut que quatre cents poids, et les roussins en valent vingt ou trente. Les Indiens ont tant de peur de ces animaux, que s'ils en rencontrent quelqu'un, ils sont si troublés, que quoique la rue soit fort large, ils ne savent pas se tirer contre la muraille pour le laisser passer, mais ils traversent la rue deux ou trois fois, tantôt d'un côté et tantôt de

l'autre, et comme ils ont perdu le jugement, il arrive assez souvent que lorsqu'ils pensent fuir la rencontre du cheval, ils se jettent au devant de lui. J'ai remarqué lorsque j'étais aux Indes, qu'ils ne se pouvaient remettre de la peur qu'ils avaient des chevaux, si quelque Espagnol ne marchait devant eux, encore s'en défiaient-ils. Il est vrai que le commerce qu'ils ont aujourd'hui avec les Espagnols a fort diminué leur crainte. Cependant les Espagnols qui leur ont appris diverses sortes de métiers où ils ont assez bien réussi, n'ont pu les obliger à apprendre celui de maréchal, tant ils ont peur de s'approcher des chevaux. J'ajouterai à cela, qu'encore qu'il y eût en ce tems-là plusieurs Indiens qui servaient de valets et de palefreniers aux Espagnols, ils n'osaient pourtant pas monter sur un cheval, et je ne crois pas en avoir jamais vu un à cheval ; il n'osaient pas même les mener par la bride, s'ils n'étaient aussi doux qu'une mule, parce qu'ils appréhendaient toujours qu'ils ne hennissent et ne ruassent ; il est vrai que l'usage n'étant pas encore introduit de leur donner des lunettes et des caveçons, on avait bien plus de peine à les dompter ; mais, d'un autre côté, il est très-certain que les chevaux de ce pays-là sont si souples et si propres au manége, qu'on en tire tout ce que l'on veut, si on les sait bien dresser et les traiter sans violence.

Je finirai ce chapitre, par une chose digne d'être remarquée ; c'est qu'au commencement des conquêtes du nouveau Monde, les Indiens s'imaginaient que le cheval et le cavalier étaient une seule et même chose, comme les centaures des poètes. Au reste, j'ai appris depuis qu'il y a présentement quelques Indiens qui se hasardent à ferrer des chevaux.

CHAPITRE XVII.

Des bœufs qu'on transporta au Pérou, et quel en était le prix.

Il est certain qu'avant la conquête du Pérou, l'on n'y avait vu ni bœufs, ni vaches. On y en transporta depuis une grande quantité qui, avec le tems, ont multiplié partout le royaume. Il y a apparence qu'il en arriva de même des chèvres et des pourceaux; car je me souviens d'en avoir vu à Cuzco, dans mon enfance. Les vaches ne se vendaient point au commencement qu'il y en avait très-peu; car les Espagnols, qui les y avaient transportées, voulaient voir avant que de

s'en défaire, s'ils les pourraient bien nourrir en ce pays-là, et quel serait à peu près le profit qu'ils en tireraient à l'avenir. Le premier qui eut des vaches à Cuzco, fut Antoine d'Altamirano, natif d'Estramadura, père de Pierre et de François Altamirano Mêtifs et mes camarades d'école, lesquelles moururent assez jeunes, au grand regret de tous les habitans de cette ville, qui attendaient beaucoup de leur vertu.

Ce fut dans les vallées de Cuzco, que je vis en 1550, les premiers bœufs qu'on y mena pour labourer la terre. Ils appartenaient à Jean Rodriguez de Villaloboz, natif de Cafferès, et il y en avait trois couples, dont la première s'appelait chaparro, la seconde naranno et la troisième castillo. Je fus les voir avec les autres Indiens, qui y accouraient en foule de toutes parts, parce qu'ils n'en avaient jamais vu non plus que moi. Ils disaient que les Espagnols étaient de vrais fainéans, qui forçaient ces pauvres bêtes à travailler et à faire ce qu'ils auraient dû faire eux-mêmes. Je dois bien me souvenir de ce jour-là, puisque mon père et mon précepteur me donnèrent le fouet pour avoir manqué d'aller à l'école. L'endroit où ils labouraient était une fort belle pièce de terre au-dessus de laquelle il y en avait une autre, où est à présent le couvent des Cordeliers. Le corps de l'église avait été bâti à l'hon-

neur de Saint-Lazare, par le même Jean Rodriguez de Villaloboz qui avait une dévotion particulière à ce saint; mais les religieux de saint François l'achetèrent depuis avec les terres qui en dépendaient. Lorsqu'on y vit des bœufs pour les labourer, il n'y avait aucune maison, ni d'Espagnols, ni d'Indiens, comme nous l'avons montré plus amplement ailleurs. Les Indiens s'accoutumèrent peu à peu à labourer avec ces bœufs que l'on soumit premièrement au joug pour les dompter, dans une place qui est hors de la ville; et quand on les eut dressés, on les mena à Cuzco, où je crois qu'il y eut plus de presse à les voir, qu'il n'y en avait anciennement à la pompe des triomphes les plus solennels des Romains. Les vaches furent vendues au commencement jusqu'à deux cents poids; mais à mesure qu'elles multipliaient, le prix en diminuait, comme l'on peut voir par ce que l'on en paye aujourd'hui. Je me souviens qu'au commencement de l'année 1554, un gentilhomme de ma connaissance, appelé Rodrigo d'Esquivet, habitant de Cuzco et natif de Séville, acheta dans la ville des Rois, dix vaches mille poids, c'est-à-dire douze cents ducats. Depuis ce tems-là, en 1559, je les vis donner à Cuzco pour dix-sept poids, qui sont un peu moins de vingt-deux ducats. On m'écrit du Pérou cette année 1590,

qu'on a des vaches pour six à sept ducats la pièce, et qu'elles coûtent moins si l'on en achète plusieurs ensemble ; on peut connaître par-là la fertilité de ce pays.

Dans les îles de Barlovento, les vaches devinrent sauvages avec le tems, de même que les chevaux. On les laissait paître d'ordinaire sur les montagnes, où il y en avait un plus grand nombre qu'ailleurs; et si l'on en enfermait quelques-unes dans les étables, c'était seulement pour en avoir du lait, du fromage et du beurre. Depuis ce tems-là elles ont multiplié si fort, qu'on aurait de la peine à le croire, si, comme le remarque le R. P. Acosta, liv. IV, chap. 33, les cuirs de ce pays-là qu'on transporte tous les ans en Espagne, n'en rendaient un bon témoignage. On en apporta des îles de Saint-Dominique, en 1587, trente-cinq mille quatre cent quarante-quatre, et de la Nouvelle-Espagne, soixante-quatre mille trois cent cinquante, ce qui fait en tout quatre-vingt-dix-neuf mille sept cent quatre-vingt-quatorze cuirs. Il en viendrait encore plus des mêmes îles de Saint-Dominique, de Cuba et des autres, si les mâtins et les levriers, les limiers et les autres chiens qu'on y a transportés et qui sont devenus sauvages avec le tems, ne tuaient un grand nombre de bœufs. Ces chiens se sont si fort multipliés et sont si méchans, qu'on

donne récompense à ceux qui les tuent. Les voyageurs n'osent aller tout seuls, ils marchent toujours dix ou douze ensemble, pour pouvoir se défendre mieux contre ces animaux pires que des loups.

Lorsque les Espagnols veulent tuer des vaches, ils les attendent à cheval aux avenues par où il faut qu'elles passent nécessairement, pour aller paître à la campagne. Ils les courent avec de certaines lances qu'ils appellent des coupe-jarrets, parce qu'elles ont le fer en demi-lune, ou en forme de faucille, dont le tranchant est au dedans. Ils se servent de ces armes pour couper les jambes des bêtes qu'ils poursuivent; mais s'ils voyent venir à eux, à droite ou à gauche quelque bœuf ou quelque taureau, ils doivent bien prendre garde de le frapper au même endroit par où il revient, autrement il serait à craindre que la tête de leur cheval ne demeurât engagée entre les cornes de ces bêtes, et qu'ils n'eussent pas le tems de s'enfuir : ce malheur arrive très-rarement parce que ceux qui vont à cette chasse y sont si adroits et si accoutumés, qu'il y en a plusieurs qui courent trente à quarante bêtes, et les portent par terre dans un plus petit espace que la portée de deux coups de mousquet. On laisse perdre dans les îles une grande quantité de chair de vache et de bœuf, dont on pourrait faire à mon

avis une bonne provision pour l'entretien des armées : il est vrai qu'on ne la pourrait peut-être pas si bien saler qu'elle ne se corrompît enfin, à cause de l'intempérie de ce climat excessivement chaud et humide. On dit qu'il y a présentement dans les déserts du Pérou, des bœufs si farouches et des tauraux si furieux, qu'ils se jettent sur les passans.

CHAPITRE XVIII.

Des chameaux, des ânes, des chèvres, et de leur prix.

—

Il y a très-peu de chameaux dans le Pérou, mais j'ai vu le tems qu'il n'y en avait point du tout. Jean de Reynaga, natif de Bilbao, fut le premier qui en transporta, et je crois qu'on n'y en a point mené depuis. J'ai connu autrefois ce gentilhomme dans le tems qu'il avait une compagnie d'infanterie contre ceux du parti de François Hernandes Giron, auxquels il résista vaillamment, et servit fort bien le roi en cette occasion. Don Pedro Portocarero, natif de

Truxillo, lui donna de six femelles et d'un mâle huit mille quatre cents ducats; ces chameaux n'ont presque point multiplié depuis. Le premier âne que je me souviens d'avoir vu en ce pays-là, fut dans la juridiction de Cuzco, l'an 1557. On le vendit à Huamanca quatre cent quatre-vingt ducats, et trois cents soixante-seize maravédis; il n'eût pas valu en Espagne plus de six ducats, parce qu'il était petit et rétif. Garcillasso de la Vega, mon cher seigneur, le fit acheter pour en faire saillir ses jumens et en avoir des mulets. Il en fit depuis acheter un autre huit cent quarante ducats, par un gentilhomme de ma connaissance nommé Gaspar de Sotello. On a trouvé que les mules et les mulets étaient fort propres à la voiture partout le Pérou, à cause que le pays y est fort montagneux. Je ne sais pas ce que les chèvres pouvaient valoir au commencement; mais je sais bien que j'en ai vu vendre en 1544 et et 1546, cent ducats; encore trouvait-on difficilement à en acheter, à cause que ceux qui en avaient ne voulaient point s'en défaire, pour en avoir un petit troupeau de dix ou douze. Mais elles ont si bien multiplié depuis ce tems-là, que si l'on en fait cas aujourd'hui, ce n'est seulement que pour en avoir la peau. Leur portée ordinaire était de trois ou quatre chevreaux, excepté au pays des Huanacus, où elles en avaient

jusqu'à cinq, à ce que j'appris d'un cavalier qui demeurait en ce pays-là.

CHAPITRE XIX.

Des truies et de leur grande fécondité.

Les premières truies qu'on vit dans le Pérou, se vendirent, à ce qu'on dit, plus cher que les chèvres ; mais je n'en suis pas assuré. Pedro de Cieça de Leon, natif de Séville, dit dans sa *Description des provinces du Pérou*, chapitre 26, que le maréchal don George Robledo, acheta des biens de Christophe d'Ayala, qui fut tué par les Espagnols, une truie et un cochon, mille six cents poids, qui valent mille neuf cent vingt ducats ; il ajoute que la truie fut mangée peu de jours après à Cali, dans un festin où il fut présent, et qu'on vendit cent poids, qui sont plus de cent vingt ducats, les cochons que l'on trouva dans le ventre de la mère. On verra dans le même chapitre de cet auteur, que les Espagnols qui étaient au Pérou avaient une si forte passion pour tout ce qui venait de leur pays, qu'ils le payaient tout ce qu'on voulait.

L'an 1560 on avait un bon cochon de lait pour dix poids : mais les meilleurs n'en coûtent présentement qui six ou sept ; encore ne les achète-t-on si cher, que parce que la graisse de cochon est fort bonne à guérir la gale du bétail ; et que les Espagnols s'en servent les vendredis et le carême faute d'huile. Au reste, il y a eu des truies si fécondes dans le Pérou, qu'en 1558 j'en vis deux dans la petite place de Cuzco, qui avaient porté seize cochons chacune. Ces cochons avaient alors trente-deux jours, et ils étaient si gras qu'on était surpris de ce que les mères les pouvaient si bien nourrir. Les Indiens appellent les pourceaux *cuchi*, parce qu'ils avaient ouï dire aux Espagnols en parlant de ces animaux coché, coché.

CHAPITRE XX.

Des brebis et des chats domestiques.

Les brebis et les moutons d'Espagne, que nous appelons ainsi, pour les distinguer de ceux

du Pérou, ne furent pas moins estimés dans ce pays-là, que les autres animaux dont nous venons de parler. Il me serait bien difficile, au reste, de marquer en quel tems on transporta des brebis au Pérou, ni qui fut le premier qui les y transporta. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'avais jamais vu de brebis jusqu'à l'année 1556 que j'en vis à Cuzco et qu'on y vendait les plus communes quarante poids la pièce, et les meilleures cinquante, qui font soixante-dix ducats; encore fallait-il user de prières pour en avoir. En 1560 que je partis de Cuzco, il n'y avait point encore de boucheries où l'on vendit du mouton. J'ai appris depuis par des lettres que je reçus en 1590, qu'un mouton ne se vendait alors que huit à dix réales, et que dans huit ans on rabaissa fort le prix des brebis qui ne coûtaient que quatre ducats la pièce et même moins. Il y en a maintenant un si grand nombre, qu'elles sont presque a donner. Leur portée ordinaire est de deux agneaux et assez souvent de trois. La laine par conséquent y est à si bon marché, qu'elle ne coûte presque rien, on en peut avoir pour trois ou quatre réales le poids de vingt-cinq livres, que les Espagnols appellent *arroba*. Quant à cette espèce de brebis qu'on nomme burdas, qui ont la laine rude et grossière, je ne crois pas qu'il en soit encore venu, non plus que des loups; et

il y a apparence qu'on n'y transportera point de ces derniers animaux qui ne sont propres qu'à faire du mal.

Il n'y avait point de chats privés au Pérou, avant que les Espagnols y vinssent, mais il y en a beaucoup présentement ; les Indiens les nomment *micitu*, parce que les Espagnols disent mis, mis quand ils les appellent ; je remarque cela, afin qu'on ne s'imagine pas que ce nom fut en usage au Pérou avant l'arrivé des Espagnols, et qu'il y eut par conséquent des chats. Ces sortes de noms que les Indiens ont empruntés aux Espagnols, ont trompé plus d'une fois ces derniers, comme nous le verrons ailleurs.

CHAPITRE XXI.

Des lapins et des chiens.

Il n'y avait point encore de lapins au Pérou lorsque j'y étais. André Lopes, natif de Stremadura, fut le premier qui en transporta dans la juridiction de Cuzco. Cet homme, qui était prê-

tre, avait deux lapins, mâle et femelle, dans une cage qu'il faisait porter par un Indien en allant à Cuzco. Celui-ci s'en déchargea pour se reposer un peu, lorsqu'il fallut passer une rivière qui est à seize lieues de cette ville, et qui traverse dans une terre appelée *Chinchapuyu*, appartenant autrefois à mon cher seigneur Garcilasso de la Vega, mais il trouva, quand il voulut reprendre la cage pour continuer son chemin, qu'il y avait une verge rompue par où la femelle s'était échappée et avait gagné une haute montagne plantée d'alisiers, dont il y en a quantité le long de cette rivière; et comme elle était pleine, elle fit ses petits bientôt après. Ces premiers lapins multiplièrent dans la suite extraordinairement, parce que dès que les Indiens les virent, ils prirent soin qu'on n'en tuât aucun. On en a transporté de là en divers endroits du Pérou, où ils ont aussi multiplié extrêmement à cause de la bonté du terroir.

La femelle de ce lapin s'égara par bonheur dans un climat tempéré. Car plus on avance en montant cette rivière, et plus on trouve le pays froid, et toujours couvert de neige; au contraire, si l'on suit le courant de la rivière en descendant, l'on sent toujours redoubler la chaleur, jusqu'à ce qu'on arrive au fleuve d'Apurimac, qui est dans la contrée la plus chaude du Pérou. Au reste,

j'ai rapporté ce que je viens de dire de ces deux lapins, sur la foi d'un de mes deux compatriotes, qui me le raconta, afin que je l'insérasse dans cette histoire. Il y a des lapins dans le royaume de Quito qui ressemblent à peu près à ceux d'Espagne, excepté qu'ils sont beaucoup plus petits, et plus obscurs en couleur; car tout le rable en est noir. Pour ce qui est des lièvres, il n'y en avait point, lorsque j'étais au Pérou, et je ne sais pas bien si l'on y en a transporté depuis.

Il n'y avait point non plus de toutes les sortes de chiens dont nous avons parlé ci-devant. Les mâtins ont été les derniers que les Espagnols y ont transportés, quoi qu'à dire le vrai ils ne fussent pas nécessaires, puisqu'il n'y a ni loups, ni autres bêtes nuisibles; cependant ceux qui avaient des troupeaux ne laissèrent pas d'en faire beaucoup de cas, comme de toutes les autres choses qui venaient d'Espagne, pour lesquelles ils avaient au commencement une si grande passion, sans savoir pourquoi la plupart du tems ils tâchaient de les acquérir à quelque prix que ce fut. C'est pour cela qu'un Espagnol, avec lequel je fis le voyage de Cuzco à la ville des Rois, prit la peine de porter lui-même à cette dernière ville, un petit mâtin qui n'avait pas plus d'un mois et demi, dans une espèce de hotte, attachée à l'arçon de la selle de son cheval, quoique Cuzco

soit éloignée de cent vingt lieues de la ville des Rois, que le chemin soit fort mauvais, et qu'il fut obligé de faire chercher du lait tous les jours pour nourrir ce petit chien. Il me dit qu'il le porterait, comme une chose fort précieuse, pour en faire présent à son beau-père, qui avait plusieurs troupeaux, et qui demeurait à environ soixante lieues de la ville des Rois.

CHAPITRE XXII.

Du grand nombre de rats qu'il y a dans le Pérou.

Il reste à parler des rats qui passèrent aussi au Pérou avec les Espagnols. François Lopez de Gomara remarque dans son *Histoire générale des Indes*, qu'on n'avait point vu de rats au Pérou, jusqu'au tems de Blasco Nunnes Vela, il faut entendre cela des plus gros rats, tels que sont ceux d'Espagne. Je ne sai si Gomara ne se trompe point, mais il y en a présentement une si grande quantité, et de si prodigieux, qu'il n'y a point de chat qui les ose combattre ni même les

regarder. Il est vrai qu'on n'en trouve point dans les villes des Montagnes, à cause des neiges, et du grand froid qu'il y fait.

Pour ce qui est des souris qu'ils appellent *ucucha*, il y en avait beaucoup. Voici comment on se garantit des rats et des souris à Nombre de Dios, à Panama, et dans toutes les autres places de la côte du Pérou. On ordonne en certain tems de l'année à tous les habitans d'empoisonner dans une même nuit, des fruits et d'autres choses dont les rats sont friands, et d'avoir soin de bien couvrir tous les alimens et surtout l'eau, de peur que ces animaux ne les empoisonnent. Le lendemain on en trouva un grand nombre de morts. Je passai à Panama, lorsque j'allais en Espagne, peu de tems après qu'on y avait fait un tel châtiment général. Car m'étant allé promemener le soir le long de la côte, j'en rencontrai une si grande quantité de morts, qu'on ne pouvait mettre le pied nulle part dans l'espace de cent pas de long et trois ou quatre de large, sans y marcher dessus : dès que ces animaux se sentent brûlés par le poison, ils ont accoutumé de recourir à l'eau, qui les fait mourir plus tôt, particulièrement celle de la mer.

Je confirmerai ce que j'ai dit du grand nombre de rats qu'il y a dans la côte du Pérou, par un conte qui prouvera aussi qu'il s'en engendre

beaucoup dans les vieux vaisseaux. Ce conte m'a été fait par un gentilhomme digne de foi, nommé Hernan Bravo de Laquna, dont il est parlé en divers endroits de l'histoire du Pérou, et il m'a été confirmé d'ailleurs par des Indiens qui ont vu la chose même dont il s'agit. Il faut donc savoir qu'un vaisseau qui allait de Panama à la ville des Rois, ayant mouillé au port de Trugillo, les navigateurs mirent pied à terre pour s'y rafraîchir pendant que le vaisseau y serait à l'ancre. Il n'y resta qu'un seul malade qui n'eût pas la force de marcher deux lieues, qui est la distance qu'il y a du port à la ville. Dès que les rats sentirent que le vaisseau était vide de gens, ils sortirent en campagne, et trouvant le pauvre malade tout seul, se mirent à le combattre pour le manger tout en vie; ce qu'on ne doit pas trouver étrange, puisqu'il est arrivé assez souvent dans des navigations, que des rats pressés par la faim ont si maltraité durant la nuit des malades dans les vaisseaux, qu'on a trouvé le matin qu'ils leur avaient mangé le visage ou une partie du corps, des bras et des cuisses, après les avoir attaqués de tous côtés. Celui-ci, craignant sans doute un pareil traitement, se leva du lit le mieux qu'il put pour prendre de grosses pincettes de fer qu'il trouva près du foyer du vaisseau, et se défendit si bien, qu'au bout de trois jours que ses com-

pagnons retournèrent, ils trouvèrent tout autour du lit sur la couverture et dans tous les coins du vaisseau, trois cents quatre-vingts rats qu'il avait tués, sans y comprendre ceux qui étaient blessés. Après cet accident, le malade fut entièrement guéri ; sans doute que la joie qu'il eut d'être délivré de ces dangereux ennemis, contribua beaucoup à sa guérison.

Les rats et les souris étaient en si grand nombre et faisaient de si grands dégâts dans toute la côte du Pérou, qu'en divers endroits et en diverses années, jusqu'à l'an 1572, ils désolèrent les champs, et rongèrent les fruits jusqu'aux bourgeons et à la racine même des arbres; de sorte qu'on fut contraint d'en planter de nouveaux. Ce malheur arriva trois fois. Je dirai bien plus, c'est que les habitans des villes furent sur le point d'abandonner leurs maisons, pour se garantir de ces animaux pernicieux ; mais Dieu, par sa miséricorde infinie, arrêta tout à coup ce fléau, lorsqu'il était le plus à craindre. Je passe sous silence une infinité d'autres dommages causés par les rats, parce que je serais trop long si je les voulais rapporter en détail, et que d'ailleurs on aurait de la peine à les croire.

—

CHAPITRE XXIII.

De la volaille et des pigeons.

Les Espagnols n'ont apporté au Pérou d'autres oiseaux que des coqs, des poules et des pigeons, de ceux que nous appelons privés. Un certain auteur dit qu'il y avait des poules au Pérou avant que les Espagnols le conquissent. Il appuie son opinion sur trois preuves qu'il nous sera fort facile de détruire. Voici ces preuves : les Indiens appellent une poule dans leur langue, gualpa; et un œuf, ronto; et ils disent comme les Espagnols d'un homme lâche, que c'est une poule. Donc, conclut cet auteur, il y avait des poules au Pérou.

Mais premièrement, pour commencer par le mot de ronto, ou plutôt de runtu (car c'est ainsi qu'il le faut écrire et le prononcer avec un *r* simple), runtu ne signifie pas un œuf de poule en particulier, mais en général celui de quelque oiseau que ce soit. Les Indiens, aussi bien que

nous, ajoutent toujours au nom d'œuf celui de l'oiseau, pour faire connaître de quelle sorte d'œufs ils parlent; ainsi, ils disent c'est un œuf de poule, de perdrix, ou de pigeon, etc.

En second lieu, ils ont emprunté des Espagnols cette expression figurée de poule pour désigner un homme lâche. Rien n'est si ordinaire que de se servir des manières de parler de ceux avec lesquels on converse. C'est ainsi que les Espagnols qui ont voyagé en France, en Italie et en Allemagne ont exprimé en leur langue les pensées qu'ils ont apprises chez les étrangers. Les Indiens en ont fait de même, mais ils ne manquent pas d'expressions dans leur langue pour dire un lâche. Ils ont le mot campa qui veut dire dans le sens propre un poltron, llanella, qui signifie un homme qui a le cœur bas; ils ont aussi une expression figurée qui est meilleure que celle des Espagnols pour marquer la même chose. Ce mot est huarmi, qui signifie femme.

Enfin, il faut remarquer que le nom gualpa est corrompu en ses lettres, et même abrégé en ses syllabes qui doivent former le mot atahuallpa, qui n'est pas un nom de poule, mais du dernier Inca du Pérou. Voici comment on donna son nom aux poules. Ce prince n'était qu'un des bâtards de Huayna Capac; mais il fut assez adroit et assez méchant pour faire tuer Huascar Inca, prince

légitime et son frère aîné, à qui la couronne du Pérou appartenait de droit; ensuite il usurpa tyranniquement le royaume, et fit périr par des cruautés inouies toute la maison royale, sans épargner ni âge ni sexe. Non content d'avoir assouvi sa rage sur ceux de son sang, il fit encore mourir, sans aucun sujet, les officiers et les domestiques de la maison royale, c'est-à-dire tous les habitans de plusieurs villes; car, comme nous l'avons dit ailleurs, il y avait des villes à six ou sept lieues de Cuzco qui devaient fournir des gens pour tous les offices de la maison royale jusqu'aux moindres. Atahuallpa ajouta à toutes ces violences la destruction entière de ces villes, et sans doute qu'il aurait poussé plus loin ses cruautés, si les Espagnols qui entrèrent alors dans le Pérou, ne se fussent saisis de ce tyran et ne l'eussent fait mourir ignominieusement en public. Cette exécution fit tant de plaisir aux Indiens qui avaient en horreur Atahuallpa, qu'ils se soumirent sans peine aux Espagnols, les regardèrent comme des gens envoyés par le soleil pour les délivrer de leur tyran, et les adorèrent même après leur avoir donné le nom de Viracocha, fils du soleil, qui apparut en songe à l'un de leurs rois qu'ils avaient honoré du même nom.

Les Indiens ne s'arrêtèrent pas à cette imagination ridicule : dès qu'ils eurent entendu chan-

ter les coqs et les poules que les Espagnols avaient apportés d'Espagne, ils furent assez fous pour croire que ces oiseaux prononçaient le nom d'Atahuallpa pour marquer l'horreur qu'ils avaient de ce tyran. Les pères racontaient ces sottises à leurs enfans; et les enfans, toutes les fois qu'ils entendaient chanter un coq, lui répondaient sur le même ton en prononçant le mot atahuallpa. Cela m'est arrivé plus d'une fois à moi-même lorsque j'étais encore enfant. On accommodait aussi cette espèce de chant aux noms de ses principaux capitaines, qui se nommaient challcuchima, quilliscacha et ruminnavi; ce dernier nom signifie un œil de pierre, et on l'avait donné à celui qui le portait parce qu'il avait une taye à l'œil. Au reste, pour comprendre quel était notre chant, il faut s'imaginer quatre figures ou quatre points d'orgue en deux mesures qu'on observait en chantant le mot atahuallpa, ce qui ne s'accommodait pas mal au chant du coq; ces mesures étaient deux demi-longues avec une brève et une demi-brève, qui se rencontraient en un seul point. C'est ainsi que les Indiens donnèrent le nom atahuallpa aux coqs et aux poules d'Espagne. Le R. P. Blas Valera prétend, sur la foi des habitans de Quitto, sujets d'Atahuallpa fort affectionnés à leur roi, que les Indiens donnèrent ce nom aux poules par un mo-

tif glorieux à ce prince. Je rapporterai ses paroles que j'ai traduites de son latin, parce qu'elles serviront à confirmer la chose même que j'ai avancée. Cet auteur, après avoir rapporté la mort violente d'Atahuallpa, décrit au long les belles qualités de son esprit; car quoique ce tyran fut très-cruel, il ne laissait pas d'avoir autant d'habileté que ses prédécesseurs; il parle ensuite de l'amour extraordinaire que ses sujets avaient pour lui et ajoute : « De là vint qu'après qu'on eût publié sa mort parmi eux, ils disaient toutes les fois qu'ils entendaient chanter des coqs dont les Espagnols avaient peuplé le pays, que ces oiseaux pleuraient la mort d'Atahuallpa, et qu'ils prononçaient son nom en chantant, afin que la mémoire en fût immortelle; c'est pourquoi ils nommaient atahuallpa le coq et son chant. En effet, ce nom s'est si bien introduit depuis dans toutes les langues et parmi tous les peuples des Indes, que les Espagnols et les prédicateurs s'en servent toujours, etc. » J'ajouterai à cela que la manière dont j'ai raconté cette histoire me fut rapportée à Cuzco, où Atahuallpa avait exercé les plus grandes violences. On conclura sans doute de ces deux relations opposées, que les uns et les autres parlent selon leur passion.

Je crois que j'en ai dit assez pour réfuter invinciblement les trois raisons de l'historien es-

pagnol dont je parle, et pour faire voir en même tems qu'il n'y avait point de poule dans le Pérou avant l'arrivée des Espagnols. Je voudrais pouvoir répondre de la même manière à plusieurs choses, que ceux qui ont écrit l'histoire de ce pays-là ont avancées un peu trop légèrement sur la simple relation qu'ils en ont eue, sans examiner si ces relations étaient dignes de foi. Il n'y avait point non plus au Pérou, avant l'arrivée des Espagnols, des paons et des coqs-d'Inde ; ils y en apportèrent du Mexique. Je remarquerai, avant que de finir cet article, que les poules ne pouvaient couver, ni avoir des poussins à Cuzco, ni dans toute cette vallée, ce qui venait apparemment de la froidure du climat. Quelques-uns néanmoins disaient que c'était parce que les poules étaient des oiseaux étrangers ; mais cette raison ne vaut rien, puisque les poules avaient plusieurs poussins dans d'autres vallées plus chaudes que celle-là, comme dans celle d'Incay et de Muyna qui sont à quatre lieues de la vallée. Cette stérilité dura plus de trente ans autour de Cuzco, et continuait encore en 1560 que j'en partis. Mais un gentilhomme nommé Garci Sanchez de Figueroa m'a écrit depuis ce tems-là que les poules commençaient à couver à Cuzco, et qu'elles avaient des poussins en abondance.

Un cavalier qu'on appelait dom Martin de

Guzman, natif de Salamanque, qui avait déjà été au Pérou, y retourna en 1556, et y rapporta entre autres singularités un oiseau de ceux que nous appelons des canarins, parce qu'ils viennent des îles de Canarie. Les Péruviens en furent charmés; ils ne pouvaient assez s'étonner de ce qu'un si petit animal avait pu résister à un si long voyage. Le cas que ces peuples faisaient de si petits oiseaux peut faire connaître qu'ils estimeraient encore davantage les plus gros et les plus utiles, tels que sont les perdrix d'Espagne, etc., dont le pays se peuplerait aussi aisément que de toute autre chose.

CHAPITRE XXIV.

Du blé.

Il est tems de parler des grains et des plantes dont les Péruviens manquaient avant qu'ils eussent été conquis par les Espagnols. Il n'y avait jamais eu de blé dans tout l'empire des Incas avant que Marie d'Escobar, femme de Diego de Chavez, tous deux natifs de Truxillo, en eût apporté à Rimac. Je me souviens d'avoir connu cette

dame à Cuzco, où elle alla demeurer plusieurs années après son arrivée au Pérou; mais je n'ai pas connu son mari qui était déjà mort à la ville des Rois. Je ne saurais marquer précisément quelle année cette vertueuse dame transporta ces grains au Pérou; tout ce que je puis dire, c'est qu'elle en porta si peu qu'on n'en pût point faire du pain pendant trois ans, et que lorsqu'on le distribuait on n'en donnait que vingt ou trente grains à une personne; encore n'accordait-on cette faveur qu'aux amis.

Pour reconnaître un si grand bien que cette généreuse dame avait fait au Pérou, et les services de son mari, qui avait été des premiers conquérans, on lui donna dans la ville des Rois de fort belles terres et quantité d'Indiens qui relevaient d'eux; mais toutes ces choses s'abolirent par leur mort. Quoiqu'il y eut déjà du blé à Cuzco en 1547, on n'en avait point fait encore de pain, car je me souviens fort bien que l'évêque de cette ville qu'on appelait dom frère Jean Solano, natif d'Antequera, de l'ordre de saint Dominique, étant échappé de la bataille de Huarina, vint loger lui quinzième chez mon père, et que ma mère le traita le mieux qu'elle pût avec du pain de maïs; tous ces Espagnols avaient une si grande faim, que pendant qu'on leur apprêtait à souper ils prenaient des poignées de ce maïs cru qu'ils

donnaient à leurs chevaux, et le mangeaient comme des amandes confites.

Pour l'avoine, l'on ignore qui en apporta le premier au Pérou, et on croit qu'il s'en trouva des grains mêles parmi le blé, parce qu'il est fort difficile de séparer ces deux semences entièrement, quelque peine qu'on y prenne.

CHAPITRE XXV.

De la vigne, et du premier qui apporta des raisins à Cuzco.

FRANÇOIS de Caravantes, natif de Tolède, gentilhomme, et des anciens conquérans du Pérou, fut le premier à qui l'on donna la gloire d'y avoir fait venir des raisins; car, dès que ce cavalier vit ce pays-là un peu paisible, il envoya quérir en Espagne des plants de vigne. Celui qui en eut la commission en apporta des îles de Canarie, afin qu'ils fussent plus frais. Ce plant était de raisins noirs, et l'on croit que c'est à cause de cela que le vin du Pérou est un peu

couvert. L'on y a transporté depuis plusieurs autres plants de la même nature, et des raisins muscats; mais l'on n'a pu encore y avoir du vin blanc.

Les païens ont adoré Bacchus, pour leur avoir enseigné à planter des vignes; mais les Indiens n'en ont presque point su de gré à Caravantes. Quoique le vin soit aujourd'hui à fort bon marché, ils ne s'en soucient presque point, et lui préfèrent leur ancienne boisson. J'ajoute à ceci que je me souviens d'avoir ouï dire, au Pérou, à un gentilhomme digne de foi, qu'un Espagnol curieux ayant mis par hasard dans un lieu assez profond des raisins secs qu'il avait apportés d'Espagne, quelques grains plus vigoureux que les autres poussèrent hors de terre, et qu'il en vint des sarmens, mais si déliés qu'il fallut les conserver trois ou quatre ans parmi les raisins, jusqu'à ce qu'ils eurent assez de force pour être plantés; qu'ensuite les raisins en furent noirs, et que c'est pour cela que tout le vin du Pérou tire sur le noir. Pour moi je m'en rapporte à ce qui en est, sans contredire ni l'une ni l'autre de ces opinions.

Le capitaine Barthélemy de Tarazas, l'un des plus anciens conquérans du Pérou, et du nombre de ceux qui passèrent au Chili avec le gouverneur don Diego d'Almagro, fut le premier qui

apporta des raisins de son cru à Cuzco. Ce cavalier, que je me souviens d'avoir connu, et qui joignait à la qualité de noble toutes les vertus requises à un honnête homme, planta une vigne dans une de ses terres nommée *Achanquillo*, dans la province de Cuntisuyu. Ce fut de ce lieu-là qu'il envoya à Garcillasso de la Vega, mon cher seigneur et son bon ami, trente Indiens chargés de très-beaux raisins, et le pria d'en faire part aux principaux de la ville, afin qu'ils jouissent tous du fruit de sa peine. Et certainement, comme ce présent se pouvait nommer extraordinaire pour sa nouveauté, il n'était pas aussi moins précieux ni moins magnifique; car si l'on eût voulu vendre tous ces raisins, on en eût tiré sans doute plus de quatre ou cinq mille ducats. La meilleure partie passa par mes mains, parce que mon père m'envoya chez les principaux de la ville avec deux petits pages indiens, pour leur donner à chacun deux raisins de la part du capitaine Barthélemy de Tarazas.

—

CHAPITRE XXVII.

Du vin, et du premier qu'on recueillit à Cuzco.

—

Lorsque je m'en allais en Espagne, l'an 1560, je passai le 21 janvier à Marcahuacy, qui est à neuf lieues de Cuzco, et fus me promener à une maison de campagne de Pedro Lopez de Caçalla, natif de Llicerena, habitant de Cuzco, et qui fut autrefois secrétaire du gouverneur Gasca. J'y rencontrai un fermier portugais, nommé *Alfonse de Vaez*, fort honnête homme et savant dans l'agriculture. Il me fit voir toutes les terres de son maître, où je ne trouvai rien de si remarquable qu'une vigne chargée de quantité de raisins, qu'il me montra sans m'en offrir une seule grappe; j'avoue que cela me déplut, parce que Pedro Lopez de Caçallo et moi étions bons amis, et que j'aimais beaucoup les raisins, qui, en automne, sont les délices des voyageurs. Le fermier, qui connut bien à mon air que j'étais choqué de son incivilité, me dit pour s'excuser que

son maître lui avait défendu expressément de toucher à ses raisins, parce qu'il en voulait faire du vin, comme en effet il en fit; et faute de cuve, il se servit d'une huche à pétrir pour fouler la vendange. Cela me fut confirmé depuis en Espagne par un de mes amis, qui me dit avoir vu la huche, et que l'intention de Pedro Lopez de Caçalla était de gagner le prix que les rois catholiques et l'empereur Charles V avaient promis à celui qui recueillerait le premier, aux Indes, dans quelque colonie d'Espagne, des fruits nouveaux, des légumes ou des grains, qu'on y aurait transportés d'Espagne, comme, par exemple, du blé, de l'avoine, du vin ou de l'huile. Mais je suis assuré que Pedro Lopez de Caçalla avait plus en vue d'avoir la gloire d'être le premier qui aurait fait du vin de ses vignes dans la juridiction de Cuzco, que de remporter ce prix.

Au reste, ces grands princes proposèrent cette récompense pour encourager les Espagnols à cultiver la terre, et à transporter d'Espagne dans ces nouveaux pays les choses dont ils manquaient. Ce prix, qu'on tirait des finances du roi, consistait en deux lingots d'argent de la valeur de trois cents ducats la pièce; la quantité de blé ou d'avoine qu'il fallait recueillir pour le gagner

était fixée à deux boisseaux, et celle de vin ou d'huile à cinq ou six pintes.

Les autres villes du Pérou avaient recueilli du vin long-tems auparavant, et qui était tout clairet, principalement les villes de Huamanca et d'Arequepa. Un chanoine de Quito, avec lequel je m'entretenais un jour à Cordoue sur le sujet dont nous parlons, me dit qu'il avait autrefois connu dans ce royaume-là un Espagnol extrêmement curieux en matière d'agriculture, et particulièrement en ce qui regardait les vignes, qui le premier de tous ceux de la ville de Rimac en avait transporté le plant à Quito, où il possédait une excellente vigne sur le bord de la rivière de Mira, qui est un pays fort chaud sous la ligne équinoxiale. Il me dit ensuite que cet Espagnol lui avait montré cette vigne oùil travaillait avec tant de soin, que, par une nouvelle invention, il avait des raisins frais toute l'année. Il avait divisé sa vigne en douze quartiers, dont il en cultivait un chaque mois, et le faisait arroser (car on arrose les vignes dans tout le Pérou); mais il ne la taillait qu'une fois l'an, comme tous les autres Espagnols ses voisins. On ne doit pas s'étonner, au reste, de ce que la terre pouvait produire tous les mois, pourvu qu'on eût soin de l'arroser, parce que le long de la rivière que

nous venons de nommer le climat est chaud et toujours le même, comme en plusieurs autres endroits du Pérou. J'ai remarqué, dans quelques vallées particulières, que le terroir y produisait aussi du maïs toute l'année, selon qu'on l'arrosait plus ou moins.

Lorsque je partis de Cuzco en 1560, on ne servait point encore du vin à table, et l'on n'en donnait qu'à ceux qui en avaient besoin pour quelque indisposition. Les Espagnols, qui s'étaient passés de cette liqueur, et d'autres semblables délicatesses dans la conquête de ce pays, auraient cru déroger à de si bons commencemens, s'ils avaient introduit cette coutume. D'ailleurs ils faisaient conscience d'en boire, même quand on leur en donnait, parce qu'il était si cher qu'ils l'estimaient à fort bon marché, quand il ne valait que cinq ou six ducats la bouteille, comme on le vendait ordinairement durant la guerre de François Hermandes Giron, au tems de Gonçalo Piçarro, et auparavant l'on avait donné quelquefois jusqu'à cinq cents ducats d'une mesure de seize pintes. Aux années 1554 et 1555 il n'y en eut presque point dans tout le royaume, jusques-là qu'on eut bien de la peine d'en trouver dans la ville des rois pour dire la messe, et ce fut pour ce saint usage que l'archevêque don Jérôme de Loaysa, natif de Tru-

gillo, en fit garder précieusement un demi-baril, qui fut tout ce qu'on en put recouvrer. Cette grande disette de vin dura pendant quelques mois ; mais enfin il entra dans le port un vaisseau qui en portait deux mille barils : ce vaisseau appartenait à deux marchands de ma connaissance, que je ne veux point nommer, à cause de leur extraction ; ils y trouvèrent si bien leur compte, qu'ils vendirent les premiers barils jusqu'à six cents ducats, et ne donnèrent pas les derniers à moins de deux cents. Ce conte me fut fait par le pilote de leur vaisseaux dans lequel je passai de la ville des Rois à Panama. On peut voir par là, que la cherté n'empêchait pas qu'on ne fit quelquefois d'assez grands excès en vin. Je dirai sur ce sujet, qu'un cavalier en ayant invité d'autres en ce tems-là, un des conviés demanda un verre d'eau, et s'excusa sur ce qu'il ne buvait pas de vin. Le maître du logis lui répondit, après lui avoir témoigné qu'il était fâché de cela: « Pourquoi donc, si vous n'aimez point le vin, » ne venez-vous manger ici tous les jours ? » Ce qui fait voir que tout le reste ne coûtait presque rien, en comparaison du vin ; cependant la cherté n'obligeait pas tant à le ménager, que la difficulté d'en avoir qui était si grande, que quelquefois on en manquait tout-à-fait, à cause du long trajet qu'il y avait d'Espagne au Pérou.

CHAPITRE XXVII.

Des olives, et du premier qui en apporta au Pérou pour en planter.

Don Antoine de Ribera, habitant de la ville des Rois, qui était allé depuis quelques années en Espagne, en qualité de procureur général du Pérou, en revint l'an 1560, et apporta des meilleures olives qu'il pût trouver à Séville, avec plus de cent greffes d'oliviers pour les replanter. Mais quelque peine qu'il prît à les conserver le long du chemin, à son arrivée en la ville des Rois, elles se trouvèrent toutes mortes, à la réserve de trois qu'il planta dans un fort beau verger qu'il avait dans cette vallée; on assure qu'il tira plus de deux cent mille poids des raisins, des figues, des grenades, des melons, des oranges, des citrons, et des légumes d'Espagne qu'il avait recueillis dans ce verger, et qu'il fit vendre à la place de cette ville. Ce don Antoine mit en sentinelle tout autour de son verger cent nègres

et trente chiens, pour empêcher qu'aucun du pays ne pût avoir de ses greffes d'olivier, afin d'en transplanter ailleurs. Mais malgré tous ses soins pour en éloigner les voleurs, il ne put empêcher qu'il n'y eût des argus plus vigilans que les chiens ; qui, du consentement de quelqu'un des nègres qui fut gagné à ce que l'on croit, lui dérobèrent, à la faveur de la nuit, un de ces trois plants qu'on transporta au Chili, à six cents lieues de la ville des Rois, où durant trois ans il produisit, tant au grand profit de tout ce royaume, qu'on n'y plantait aucun rejeton, quelque délié qu'il fût, qui ne prît racine, et qui ne devînt en peu de tems un olivier très-fertile.

Mais enfin, au bout de trois ans ceux qui avaient dérobé ce plant, contre lesquels don Antoine de Ribera avait fait lancer plusieurs excommunications, le rapportèrent au même endroit d'où ils l'avaient pris, et le firent si adroitement, que celui à qui il appartenait ne put jamais savoir qui en avait fait la restitution. Le terroir du Chili s'est trouvé plus propre à produire des oliviers que celui du Pérou, ce qui vient sans doute de ce qu'il n'est pas si éloigné que l'autre, étant à trente ou quarante degrés et presqu'en même parallèle que l'Espagne. Cependant il y a des oliviers au Pérou, mais ils ve-

naient mieux sur les montagnes que dans la plaine quand on commença à les cultiver. Dans les plus fameux festins on regardait comme une grande magnificence que de donner trois olives seulement à chacun des conviés. Depuis ce tems-là on a transporté au Pérou de l'huile du Chili, dont on use encore aujourd'hui.

CHAPITRE XXVIII.

Des fruits d'Espagne et des cannes de sucre.

Avant que les Espagnols conquissent le Pérou, il est certain qu'on n'y voyait ni figues, ni grenades, ni oranges, ni citrons, aigres ou doux, ni poires, ni pommes, ni coins, ni pêches, ni alberges, ni abricots ; ni aucune sorte de prunes de celles qui croissent en Espagne. Car on en trouvait d'une autre espèce que les Indiens appellent *ussum* ; ce qu'il faut remarquer pour ne pas les confondre. Il n'y avait pas non plus des citrouilles, des concombres, ni des melons qui fussent bons à manger. Mais l'on peut dire, sans

mentir, que tous ces fruits, et plusieurs autres dont je ne me souviens pas, y viennent aujourd'hui en si grande abondance, qu'on ne s'en soucie presque point, non plus que des autres choses d'Espagne, qui multiplient beaucoup plus dans ces contrées des Indes que dans ce royaume. Pour le prouver, il suffira de savoir que lorsqu'on commença d'y recueillir des grenades, on en porta une si grosse à la procession du Saint-Sacrement, que j'ai bien de la peine à dire quelle en était la grosseur, de la manière qu'on me la dépeignit; de peur de scandaliser les ignorans qui ne peuvent croire qu'il y ait dans le monde de plus grandes choses que celles de leur village. Cependant comme il ne serait pas raisonnable de supprimer des vérités, pour s'accommoder à l'humeur des sots, je dirai que la grenade dont il est question, était plus grosse qu'un de ces barils tout ronds qui se font à Séville pour y transporter de l'huile aux Indes. J'ajouterai à cela qu'on y a vu plusieurs raisins pesant huit et dix livres, quantité de coins aussi gros que la tête d'un homme et des citrons qui approchaient en grosseur de la moitié d'une cruche. Je voudrais savoir les noms de ceux qui apportèrent les premiers ces fru au Pérou, pour les mettre ici, et leur donner les louanges qui leur sont dues. J'ignore aussi en quel tems on en apporta. Mais

je sais qu'en 1580, un riche marchand espagnol, nommé Gaspar d'Acocer, demeurant dans la ville des Rois, où il avait une fort belle terre, apporta au Pérou des guignes et des cerises pour les y planter. Mais on m'a dit depuis qu'elles n'y ont pu venir. On y a planté des amandiers; je ne sais si on y a aussi planté des noyers.

L'on ne savait anciennement dans le Pérou ce que c'était que des cannes de sucre. Mais les Espagnols y ont mis depuis si bon ordre, qu'ils en ont de reste aujourd'hui. Le premier sucre qui vint du Pérou se fit dans le pays de Huanucu, par l'invention d'un gentilhomme de ma connaissance; mais comme il ne pouvait pas le vendre parce qu'on en transportait beaucoup du Mexique, un de ces domestiques, homme prudent et rusé, lui conseilla d'en charger un grand vaisseau, et de l'envoyer à la nouvelle Espagne, afin que ceux du pays voyant qu'il y en venait du Pérou, jugeassent par-là qu'il y en avait de reste, et qu'ainsi il n'y en transportassent pas davantage. La chose réussit en effet comme il l'avait proposée, et son maître y trouva si bien son compte, qu'on y a fait depuis à son imitation quantité de moulins et de machines propres à faire du sucre.

Il s'est trouvé encore dans les Indes, à ce qu'on m'a dit, des espagnols si curieux en matière d'agriculture, qu'ils ont enté des arbres fruitiers

d'Espagne sur ceux du Pérou ; ce que l'on continue encore aujourd'hui au grand étonnement des Indiens, qui ne peuvent comprendre comment un même arbre peut porter de trois ou quatre sortes de fruits. Mais ils admirent bien d'autres choses qui ne le méritent pas tant. Je me suis imaginé que les jardiniers pourraient bien encore, ce me semble, s'ils ne l'ont déjà fait, enter des greffes d'olivier sur les arbres, que les Indiens appellent *quishuar*, dont le bois et les feuilles lui ressemblent si fort, que je me souviens depuis mon enfance, que les Espagnols qui voyaient le quishuar, me disaient que les oliviers étaient faits comme cet arbre : mais il y a cette différence, que cet arbre ne produit aucun fruit, quoique la fleur, qui tombe aussitôt, ressemble fort à celle de l'olivier. Mes camarades et moi nous nous servions de ces branches pour jouer, au lieu de cannes, parce qu'il n'y en avait point aux environs de Cuzco, à cause de la froidure du pays.

—

CHAPITRE XXIX.

De diverses sortes d'herbages et de leur merveilleux accroissement.

On n'avait point au Pérou de légumes ni d'herbages d'Espagne, tels que sont les laitues, la chicorée, les raves, les navets, les aulx, les ognons, les épinards, de la poirée, de la bonne-herbe, de la coriande, du persil, des artichaux, des asperges, des carottes, ni des autres herbes potagères, mais ils avaient beaucoup de pourpier et du pouliot. Ils manquaient encore de pois chiches, de fèves, de lentilles, d'anis, de graines de moutarde, de graines de paradis, de riz, de cumin, d'origan, de nielle, de mélilot et de plusieurs autres plantes et graines, ou sauvages, ou qui se cultivent dans les jardins. J'ajoute à cela, qu'ils n'avaient ni roses ni œillets de ceux qu'on a en Espagne, non plus que du jasmin, des lis, ni des roses musquées. Mais ils ont maintenant une si grande quantité

de toutes ces choses que je viens de nommer, et de beaucoup d'autres, qu'il y en a plusieurs qui les incommodent, bien loin de leur être utiles. Il faut mettre dans ce rang les navets, le sénevé, la bonne-herbe et la camomille, dont il en vient une si grande abondance dans les vallées, qu'il n'est pas possible aux habitans d'empêcher qu'il n'y croisse de ces herbes, quelque peine qu'ils employent à les déraciner ; cette grande abondance a fait perdre peu à peu aux vallées où elles croissent leur ancien nom ; car on leur donne aujourd'hui celui des plantes qu'elles produisent ; comme, par exemple, on appelle maintenant la vallée de la Bonne-Herbe celle qui est le long de la côte de la mer, qu'on nommait autrefois rucma et ainsi des autres. La chicorée et les premiers épinards qu'on sema à la ville des Rois devinrent si hauts, qu'un homme de la plus haute taille pouvait difficilement atteindre à leurs extrémités du bout de la main ; ces herbes étaient aussi si touffues, qu'un cheval avait de la peine d'y passer à travers. En un mot, ces légumes et ces graines multiplièrent si prodigieusement, qu'il y eut des endroits où d'une mine de blé qu'on y sema l'on en recueillit au delà de trois cents.

Il y a dans la vallée de Huarcu, une ville que le vice-roi dom André Hurtado de Mendoça, marquis de Cannette, a fait peupler depuis peu.

Comme je passais par là, l'an 1560 en m'en allant en Espagne, un des bourgeois de cette ville, nommé Garci Vasquez, autrefois des domestiques de mon père, me mena chez lui, et me donna fort bien-à souper; il me dit à table que le pain qu'il me faisait manger était du blé qu'il avait semé, et qui lui en avait rendu trois cents fois autant. Comme je parus surpris de ce qu'il disait, Garci Vasquez ajouta : « Ne trouvez pas cela étrange, puisque je vous puis assurer en honnête homme, que pour deux mines et demie de blé que j'ai semées, j'en ai recueilli six cent quatre-vingts, et j'en ai perdu une fois autant pour n'avoir point eu de lieu propre pour les serrer. Souvenez-vous, je vous prie, de faire ce compte en Espagne. » Quelque tems après Gonçalo Silvestre à qui je racontai cette histoire, me dit que ce n'était pas trop, et qu'il avait un héritage dans la province de Chuquisaca, tout auprès de la rivière de Pileumayu, où, pour pour une mine de blé qu'il avait semée, il en avait eu jusqu'à cinq cents dans les premières années. Lorsque don Garcia de Mandoza, fils du vice-roi, nommé ci-dessus, allait au Chili en 1556 pour en être gouverneur, on lui dit au port d'Arica, où il avait mouillé, qu'il y avait là tout auprès dans une vallée qu'on appelait *Cuzapa*, une rave si prodigieuse et si grosse, qu'on avait attelé à l'un de ses bouts du côté des feuilles,

cinq chevaux qui la devaient traîner jusque-là pour lui faire voir cette merveille. Don Garcia répondit qu'ils ne prissent point cette peine, et qu'il irait bien au lieu où elle était pour se donner ce plaisir : en effet, il s'y en alla tout aussitôt avec quantité de gens qui l'y accompagnèrent, et qui virent de leurs propres yeux, que ce qu'on leur avait dit était vrai. Cette rave était si grosse, qu'un homme pouvait à peine l'embrasser, et si tendre, qu'il y eut plusieurs qui en mangèrent chez don Garcia, où on la traîna. Au lieu qu'on appelle la vallée de la Bonne-Herbe, l'on en mesura la tige en divers endroits, et on trouva qu'elle avait deux aunes et demie de long ; ce que j'ai ouï dire à celui-là même qui la mesura, que je tiens aujourd'hui dans mon logis avec moi, et c'est sur sa relation que j'écris ceci. J'eus un entretien au mois de mai de l'an 1595, dans l'église cathédrale de Cordoue, avec don Martin de Contreras, neveu du fameux gouverneur de Nicaraga, François de Contreras, où je le mis sur cet endroit de mon histoire, je lui témoignai que je ne pouvais me résoudre d'écrire tout ce que j'ai dit ci-dessus touchant les herbes et les légumes de mon pays, parce que je craignais qu'elles ne parusssent incroyables à ceux qui n'étaient jamais sortis du leur. Il me répondit : « Ne laissez point pour cela de dire ce qui se passe, et que les

ignorans en pensent ce qu'ils voudront ; leur jugement vous doit être indifférent, pourvu que vous disiez la vérité. Au reste, ajouta-t-il, je vous assure que ce qu'on raconte de la prodigieuse rave qu'on trouva dans la vallée de Cuçapa est très-vrai. J'en suis témoin oculaire, ayant eu le bonheur d'accompagner ce jour-là don Garcia de Mandoça ; je vis cinq chevaux attachés aux branches de cette rave, qu'on y avait mis pour la tirer, et j'en mangeai ma part avec les autres. Vous pouvez ajouter si vous voulez, à ce témoignage que je vous en rends, qu'étant ce même jour dans la vallée d'Yca, je vis un melon qui pesait cent trois livres ; de quoi l'on prit une attestation devant le greffier du lieu, afin qu'on y ajoutât foi ; d'ailleurs je mangeai, dans la vallée d'Yucay, d'une laitue qui pesait sept livres et demie.

Ce cavalier me dit plusieurs autres choses merveilleuses touchant les fruits, les légumes et les plantes du Pérou, que j'omets pour ne pas ennuyer le lecteur. Le R. P. Acosta traite de cette matière dans le dix-neuvième chapitre de son quatrième livre ; voici ce qu'il en dit : « Je n'ai point trouvé que les Indiens eussent divers jardins remplis d'herbes potagères ; mais j'ai remarqué qu'ils cultivaient la terre en divers endroits, pour y faire croître des légumes, dont ils usent,

comme sont ceux que l'on nomme des faseoles, qui leur servent comme à nous les fèves, les lentilles et les pois chiches. Au reste, je ne vois pas qu'ils eussent avant l'arrivée des Espagnols, des légumes semblables à ceux d'Europe, de sorte qu'il est certain qu'on les y a transportés d'Espagne, aussi bien que plusieurs autres plantes et graines dont le pays abonde présentement. Il y a même des endroits où le terroir est incomparablement plus fertile que le nôtre, comme on le peut voir par les melons qui croissent au Pérou dans la vallée d'Yca, dont la racine devient proprement un cep qui dure plusieurs années, de sorte qu'il produit d'autres melons, et on le coupe comme si c'était un arbre, ce qu'on n'a jamais vu dans aucune province d'Espagne. L'autorité du P. Acosta m'encourage à dire, sans crainte, que les fruits qu'on apporta d'Espagne au Pérou, firent connaître la merveilleuse fertilité du pays. Il faut ajouter aux paroles du P. Acosta, que les melons de ce pays-là ont cela d'excellent, qu'on n'y en trouve point de mauvais si on les laisse mûrir, ce qui est encore un grande marque de la bonté du terroir.

Le lecteur sera bien aise sans doute que je rapporte un conte fort plaisant, à l'occasion des premiers melons qu'on vit dans la ville des Rois; il fera connaître la grossièreté et la simplicité des

Indiens de ce tems-là. Il faut donc savoir qu'un bourgeois de cette ville, nommé Antoine Solar, noble d'extraction, et des premiers conquérans du Pérou, avait une terre à Pachacamac, à quatre lieues de la ville des Rois. Comme il n'y demeurait point, il en laissa le gouvernement à un fermier, auquel il se confiait fort; celui ci voulut, selon la coutume des métayers, envoyer à son maître les premiers fruits; il donna pour cet effet dix melons à deux Indiens, pour les lui porter avec une lettre, et leur dit de prendre bien garde de ne manger aucun de ces melons; car, dit-il, « si vous le faites, la lettre que je vous ai donnée ne manquera pas de le dire à celui à qui vous les portez. » Lorsque ces Indiens furent à demi-journée de là, ils voulurent se reposer; cependant l'un d'eux tenté de manger de ces melons, dit à son camarade, « serons-nous bien si malheureux, que de ne point goûter de ce fruit, qui croît dans la terre de notre maître? Il faut bien s'en garder, lui répondit l'autre, car si nous commettions cette faute, cette lettre nous découvrirait, comme le fermier nous l'a dit. Rien moins, répliqua le premier, je sais un bon remède à cela, il faut cacher la lettre sous cette pierre, comme elle ne nous aura point vu manger, elle n'aura garde de nous découvrir. » Cet expédient fut approuvé; de sorte qu'ils se mirent

en même tems à manger ensemble le melon. Il faut remarquer ici que les Indiens de ce tems-là qui ne savaient ce que c'était que de lettres, s'imaginèrent que celles que les Espagnols s'envoyaient, étaient des courriers qui se déclaraient leurs pensées, et des espions qui disaient ce qu'ils leur voyaient faire par le chemin; c'est ce qui fait dire à l'un de nos Indiens, qu'il fallait cacher la lettre, afin qu'elle ne les vît point manger. Lorsqu'ils se furent remis en chemin, celui qui était plus chargé que l'autre, dit à son camarade: « Il est raisonnable que nous égalions notre fardeau; car si tu portes quatre melons, et que j'en porte cinq, l'on nous soupçonnera d'en avoir mangé un. » Tu as raison, repartit l'autre, et en même tems pour remédier à un mal par un autre mal, ils mangèrent un autre melon, et présentèrent à leur maître les huit qui restaient. Mais après qu'il eut lu la lettre de son fermier: « Eh quoi! leur dit-il, où sont donc les deux melons qui manquent ici? » « Seigneur, lui répondirent-ils, l'on ne nous en a pas donné davantage. » « Pourquoi mentez-vous, leur repartit Antoine Solar, puisque cette lettre vient de me dire qu'on vous en avait donné dix, et que vous en avez mangé deux? » Les pauvres Indiens, qui se sentaient coupables, ne surent que répondre, ils se retirèrent fort confus, publiant

partout que c'était avec raison qu'on appelait dieux les Espagnols, en les honorant du nom de viracocha, puisqu'ils savaient de si grands secrets. Gomara fait un conte à peu près semblable qu'il dit être arrivé à l'île de Cuba, peu de tems après qu'elle fut conquise. Et certainement il ne faut pas s'étonner si une même ignorance passait en divers pays, et parmi plusieurs nations différentes, puisque la sottise des Indiens était universelle à l'égard des choses dont ils n'avaient aucune connaissance; c'est pour cela que lorsqu'ils voyaient faire aux Espagnols des choses qu'ils ignoraient, comme de monter à cheval, dompter des taureaux, fendre la terre par leur moyen, faire des moulins et des ponts sur les grandes rivières, tirer de l'arquebuse, tuer à deux cents pas, et venir à bout d'une infinité d'autres choses inconnues à ces peuples, ils les appelaient des *dieux*.

—

CHAPITRE XXX.

Du lin, des asperges, des carottes et de l'anis.

Comme il n'y avait point de lin au Pérou, madame Catherine de Retez envoya en Espagne en 1560 pour en avoir de la semence. Cette dame fut une des premières religieuses du couvent de sainte Claire de Cuzco; elle était native de la ville de Saint-Luc de Baremeda, et belle-mère de François de Villefort, l'un des premiers conquérans de cet empire qui alla demeurer à Cuzco avec la plupart des autres conquérans. Je ne puis dire si cette religieuse reçut la graine de lin qu'elle attendait, parce que je partis de mon pays cette même année. Mais l'on m'a dit depuis qu'il y a présentement une grande quantité de lin au Pérou. Je n'assurerai pas néanmoins si les Espagnols ni les Mètives le savent filer, parce que je ne les ai jamais vues occupées à cela, mais je leur ai vu faire des ouvrages de couture. Il y avait de fort beau coton au Pérou, et quoique les In-

diennes n'eussent ni rouet à filer, ni outil pour carder le coton, elles savaient très bien faire l'un et l'autre avec les doigts; mais il y a apparence qu'elles ne seraient pas d'abord fort habiles à filer du lin.

Pour revenir maintenant à la grande estime que ceux du Pérou firent au commencement de toutes les choses qu'on leur rapporta d'Espagne, quelques viles qu'elles fussent; je me souviens qu'aux années 1555 et 1556, Garcia de Melo, natif de Trugillo, pour lors trésorier de l'épargne à Cuzco, envoya à Garcillasso de la Vega, mon cher seigneur, trois asperges de celles d'Espagne dont il lui fit présent comme d'une chose exquise. Ces asperges étaient fort belles, mais inégales; il y en avait deux grosses comme un des doigts de la main, et beaucoup plus longues qu'un quart d'aune; la troisième était plus grosse et plus courte; elles étaient toutes trois si tendres qu'elles se rompaient d'elles-mêmes. Pour faire plus d'honneur à ces nouvelles plantes, mon père les fit cuire dans sa chambre en présence de sept ou huit cavaliers qui soupaient chez lui. Aussitôt qu'elles furent cuites l'on apporta du vinaigre et de l'huile, et alors Garcillasso, mon seigneur, partagea les deux plus longues aux conviés, mais il pria la compagnie de ne trouver pas mauvais qu'il se réservât la troisième pour lui, puisque

c'était un fruit d'Espagne ; ils mangèrent ces asperges avec plus de plaisir et d'appareil que si on leur eût fait présent d'un phénix ; mais je n'eus pas le bonheur d'en goûter, quoique je prisse le soin d'en faire servir sur table.

Le capitaine Barthélemy de Tarazas envoya à peu près dans le même tems, comme un présent magnifique à mon père, trois carottes d'Espagne qu'on servait sur table quand il y avait quelqu'un d'invité, et on leur en donnait à chacun une rouelle par une grande magnificence. Ce fut en ce même tems qu'on vit de l'Anis à Cuzco et qu'on en mit dans le pain, ce que les Indiens n'estimaient pas moins que le nectar et l'ambroisie des poëtes. Je ne saurais dire si les asperges et les carottes sont bien venues au Pérou. Les Espagnols y ont aussi planté des mûriers pour tâcher d'y introduire le commerce des vers à soie, dont il n'y en avait aucun dans le Pérou ; mais l'on n'a pu venir à bout de ce travail.

—

CHAPITRE XXXI.

De plusieurs nouveaux noms dont on se sert pour marquer les diverses races.

—

Les Espagnols qui sont allés au Pérou, et les nègres qu'ils y ont amenés esclaves, ont donné occasion à faire divers mots pour distinguer les familles, qu'il ne sera pas inutile d'expliquer ici. Nous répéterons pour cet effet, ce que nous en avons dit dans notre *Histoire de la Floride*. On appelle Espagnols ou Castillans, ceux qui sont nés en Espagne ; on se sert indifféremment de ces deux noms. Les enfans de ceux-ci qui sont nés aux Indes, sont appelés criollo ou criolla. Les nègres donnaient ce nom aux enfans qui leur étaient nés aux Indes, pour les distinguer de ceux qui étaient nés dans la Guinée leur patrie, et ils se seraient choqués, si on avait appelé ces derniers criollos. Les Espagnols ont emprunté d'eux ce nom. On appelle mulat et mulate, ceux qui sont nés d'un nègre et d'une Indienne, ou d'un Indien et d'une

négresse. Les fils de ceux-ci sont nommés cholo, qui est un mot des îles de Barlovento ; lequel signifie chien de voirie, dont les Espagnols se servent quand ils veulent injurier quelqu'un. On nomme métifs ceux qui sont nés d'un Espagnol et d'une Indienne, ou d'un Indien et d'une Espagnole, pour montrer qu'ils sont mêlés de l'une et de l'autre de ces nations. Les Espagnols donnèrent ce nom aux enfans qu'ils eurent dans les Indes : et par cette raison je m'en tiens fort honoré, quoiqu'on le méprise aux Indes, et que plusieurs aiment mieux être appelés montagnards, nom qui leur a été donné par un grand seigneur qui faisait gloire de les traiter indignement. Il est vrai que le nom de montagnard est honorable en Espagne, à cause des grands priviléges qui ont été accordés à ceux qui sont aux Asturies, et dans les monts de Biscaye; mais il est injurieux pour ceux qui ne sont point nés dans ces provinces ; car, comme le remarque le grand docteur Antoine de Lebrixa, dans son Dictionnaire, ce mot signifie proprement tout ce qui appartient à la montagne. D'ailleurs, il ne se peut prendre en bonne part dans la langue générale de ceux du Pérou, qui appellent les montagnards sacarunnas, c'est-à-dire sauvages ; de sorte que celui qui a voulu les traiter indirectement en barbares, les a nommés montagnards ; et cependant mes pa-

rens, faute de pénétrer dans la malice de cet imposteur, se piquent de porter ce nom qui leur est injurieux, et méprisent celui qui leur ferait honneur, et qui leur a été donné par leurs ancêtres. On nomme les enfans d'un Espagnol et d'une mêtive, ou d'un mêtif et d'une Espagnole, quatralvos, pour marquer qu'ils ont quatre parts d'un Indien et trois d'une Indienne. Enfin on appelle le fils d'un mêtif et d'une Indienne, et d'un Indien et d'une mêtive, tresalvos, pour faire connaître qu'ils tiennent les trois quarts de l'Indien et le quart de l'Espagnol. Venons maintenant aux rois Incas, fils du puissant Huayna Capac.

CHAPITRE XXXII.

Huascar Inca fait demander à son frère Atahuallpa le droit d'hommage, et qu'il ait à le reconnaître pour seigneur.

Huayna Capac étant mort, ses deux fils passèrent quatre ou cinq ans dans une assez bonne intelligence, et se contentèrent de posséder leurs états en paix, sans aspirer à de nouvelles con-

quêtes. Il est vrai que le roi Huascar n'en pouvait faire aucune que du consentement de son frère, qui possédait le royaume de Quito, situé du côté du septentrion; par où il lui fallait passer nécessairement pour soumettre de nouveaux peuples à son empire. Car pour les trois autres parties, les Incas les avaient déjà toutes conquises de l'orient à l'occident, savoir depuis les hautes montagnes des Antis jusqu'à la mer; et du côté du midi jusqu'au royaume de Chili. L'Inca Hatahuallpa ne pensait point, non plus que son frère Huascar, à s'assujétir d'autres peuples, content d'avoir pour vassaux ceux que son père lui avait laissés. Ils vécurent donc tout ce tems-là dans une pleine tranquillité, sans se faire aucun tort l'un à l'autre. Mais comme les rois ne peuvent souffrir de compagnon, l'Inca Huascar se mit dans l'esprit tout d'un coup qu'il en pourrait bien avoir un à l'avenir, et qu'il avait très-mal fait de consentir, pour obéir à son père, que le royaume de Quito qui lui appartenait de droit, fût donné à son frère Atahuallpa. Il se représenta là-dessus, que c'était une sottise de souffrir qu'un royaume de cette importance fût séparé de son empire; que la démission qu'il en avait faite lui coupait le passage à ses conquêtes, qu'elle l'ouvrait au contraire à celles de son frère Atahuallpa, qui pouvait faire beaucoup de progrès de ce côté-là par

ses armes, et se rendre par ce moyen plus redoutable que lui ; que ce lui était une honte en particulier de souffrir un compagnon dans ses états, lui qui devait être le seul monarque, comme son nom de Capac Inca le marquait ; et qu'en un mot, connaissant son frère d'un naturel remuant et ambitieux, il devait craindre qu'il ne devînt assez puissant pour le chasser de l'empire.

Toutes ces considérations qui n'étaient point sans apparence, agitèrent si fort l'esprit de Huascar Inca, que pour se le mettre en repos, il envoya un de ses parens à son frère Atahuallpa, pour lui dire : « Qu'il savait bien que par l'ancienne ordonnance du premier Inca Manco » Capac, que tous ses descendans avaient observée, le royaume de Quito, et toutes les autres » provinces qu'il possédait étaient de la couronne » et de l'empire de Cuzco ; que la démission qu'il » avait faite de ce royaume, entre les mains du » feu roi son père, était plutôt une obéissance » forcée qu'une action de justice ; qu'ayant été » faite au préjudice de la couronne et de ses successeurs, ni son père ne devait point la permettre, ni la lui donner ; et que néanmoins » puisqu'il l'avait faite, il consentait de s'y tenir, » pourvu qu'Atahuallpa acceptât ces deux conditions ; la première, qu'il n'ajouterait pas un » seul pouce de terre à son royaume, parce que

» tout le pays qu'il y avait à conquérir apparte-
» nait à l'empire ; et la seconde, qu'il le recon-
» naîtrait pour son seigneur, et lui rendrait
» hommage. »

Atahuallpa qui n'était pas assez puissant pour faire la guerre à son frère à découvert, usa de dissimulation. Il reçut en apparence cette ambassade avec toutes les soumissions, et toutes les déférences imaginables; et après avoir bien pensé pendant trois jours à tout ce qu'il devait faire, il fit appeler l'ambassadeur, et lui dit d'une manière qui paraissait fort sincère : « Qu'il avait
» toujours reconnu, et qu'il reconnaissait en
» son âme le Capac Inca pour son unique sei-
» gneur ; que bien loin de penser à ajouter la
» moindre chose au royaume de Quito, il était
» prêt à le rendre au roi son frère, s'il lui plai-
» sait de le ravoir ; que pour ne lui donner au-
» cun ombrage, il s'offrait d'aller vivre à sa cour
» en homme privé comme ses autres parens, et
» qu'il le servirait dans toutes les occasions qui
» se présenteraient, comme son prince et son
» légitime seigneur. » L'ambassadeur fit savoir cette réponse à l'Inca Huascar, par un courrier qu'il lui dépêcha aussitôt suivant l'ordre qu'il en avait. Cependant il ne quitta point la cour d'Atahuallpa, où il était nécessaire qu'il séjournât pour veiller aux intérêts de son maître. Huascar

fut extrêmement satisfait de la réponse de son frère, car il ne demandait pas mieux que de vivre bien avec lui. Il lui fit dire : « Qu'il était fort aise de lui voir posséder le royaume que son père lui avait laissé, et de lui en confirmer le don, à condition qu'il viendrait à Cuzco, dans un certain terme préfix, pour lui rendre hommage et lui prêter le serment de fidélité. » Atahuallpa répondit : « Qu'il s'estimait l'homme du monde » le plus heureux, de savoir la volonté de l'Inca, » afin de l'exécuter de point en point ; qu'il ne » manquerait pas de se mettre en chemin dans le » tems limité pour lui aller rendre l'obéissance » qu'il lui devait, et qu'afin que le serment se » fît plus ponctuellement, et avec plus de solen- » nité, il suppliait sa majesté de permettre que » ceux des provinces de ses états l'accompagnassent » encore à Cuzco, pour assister à la pompe fu- » nèbre de son père Huayna Capac, suivant l'an- » cienne coutume du royaume de Quito, et de » toutes les autres provinces ; qu'au reste, après » qu'on aurait fait la cérémonie, lui et ses vas- » saux prêteraient tous ensemble le serment » auquel ils étaient obligés. » Huascar Inca consentit à ce que son frère demandait, et lui fit dire qu'il réglât, comme ils le trouverait bon, toutes les choses qu'il jugerait nécessaires pour les funérailles du roi son père ; qu'il était bien aise

qu'elles se fissent selon la coutume ordinaire, et que pour cet effet il pourrait venir à Cuzco, quand il en serait tems. Cette résolution fit plaisir aux deux frères, mais d'une manière différente. Car Huascar regardait toutes les démarches de son frère comme des preuves certaines qu'il n'avait rien à craindre de sa part. D'un autre côté Atahuallpa, voyant que son frère ne se défiait point des piéges qu'il lui tendait pour lui ôter la vie et l'empire, ne douta point qu'il ne vînt à bout de ses desseins en le prenant ainsi au dépourvu.

CHAPITRE XXXIII.

Artifices d'Atahuallpa pour amuser son frère Huascar.

—

Après que ces choses se furent ainsi passées, Atahuallpa fit publier partout son royaume, et dans les autres provinces qu'il possédait, que tous les hommes de service se tinssent prêts, pour aller à Cuzco dans un certain jour marqué, afin de se trouver aux funérailles de Huayna Capac son père, selon l'ancienne coutume de chaque na-

tion, et en même tems pour rendre hommage au grand monarque Huascar Inca et lui prêter le serment de fidélité. Il ordonna aussi que tout le monde parût magnifiquement pour rendre la pompe plus solennelles. Mais il commanda en secret à ses capitaines de choisir dans leur gouvernement les meilleurs soldats, et de s'armer à petit bruit, parce qu'il avait plus besoin d'eux pour un combat que pour une pompe funèbre. Il ordonna encore qu'ils marchassent par compagnies de cinq à six cents hommes, plus ou moins; qu'ils se déguisassent si bien, qu'on les prît plutôt pour des bourgeois que pour des gens de guerre, et que les compagnies fussent éloignées les unes des autres d'environ trois lieues. Enfin il commanda que les premiers capitaines fissent halte lorsqu'ils seraient à dix ou douze journées de Cuzco, afin que ceux qui les suivraient les pussent atteindre plus aisément, et il trouva bon que ceux des dernières compagnies étant arrivés aux endroits qu'il leur marqua, doublassent leurs journées, pour pouvoir joindre les premiers en peu de tems. De cette manière Atahuallpa mit en campagne subtilement plus de trente mille hommes, dont la plupart étaient gens d'élite et tous vieux soldats que son père lui avait laissés, sous la conduite des capitaines les plus expérimentés du pays qui ne l'abandonnaient jamais.

Toutes ces troupes étaient commandées par deux généraux d'armée, dont l'un s'appelait Challcuchima, et l'autre Quiezquiez auxquels l'Inca fit connaître, et même il en répandit le bruit partout, qu'il marcherait avec les derniers.

Cependant Huascar Inca ne pensait point à se tenir sur ses gardes, parce qu'il se fiait entièrement aux paroles de son frère, et encore plus à la longue expérience que ses prédécesseurs avaient faite de la fidélité de leurs sujets, qui, comme le dit le R. P. Acosta, liv. VI, chap. 12, « aimaient si fort leurs rois, qu'on ne leur pouvait point reprocher d'en avoir jamais trahi aucun. » Appuyé sur de si bons fondemens, Huascar ordonna qu'on fournît abondamment aux gens de son frère, dont il ne se défiait pas plus que de ses propres sujets, tout ce dont il aurait besoin, et qu'on leur fît toute sorte de bon accueil comme à ses propres frères, qui venaient exprès, disait-il, pour assister tous aux funérailles du roi son père, et pour lui prêter serment de fidélité en particulier. Ces deux peuples se conduisirent donc les uns envers les autres d'une manière bien différente; les sujets de Huascar, avec la bonté qui leur était naturelle, et ceux d'Atahuallpa, avec toutes les ruses et la malice qu'ils avaient apprises à l'école de leur prince.

—

CHAPITRE XXXIV.

Huascar entre en défiance de son frère sur les avis qu'on lui donne, et lève des gens de guerre.

Ceux de Quito firent près de quatre cents lieues, dans l'ordre que nous avons dit, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à environ cent lieues de Cuzco. Cependant il y eut des vieux Incas, gouverneurs des provinces, par où ces gens-là marchaient, qui, étant également bien versés aux affaires de la paix et de la guerre, furent surpris de voir passer tant de gens, et en eurent mauvaise opinion. Ils jugeaient, avec raison, que cinq ou six mille hommes, ou dix mille tout au plus, devaient suffire pour la solennité des funérailles du grand Huayna Capac, et qu'à l'égard du serment de fidélité, il n'était pas nécessaire que d'autres gens le prêtassent, que le roi Atahuallpa, les curacas, les gouverneurs et les capitaines. Ils savaient d'ailleurs qu'Atahuallpa était un esprit remuant et fort ambitieux et dont on devait se défier, d'au-

tant plus qu'on n'ignorait pas que ce prince avait beaucoup de valeur. Ces Incas avertirent donc secrètement leur roi Huascar, de se tenir sur ses gardes.

Cet avis réveilla Huascar de l'assoupissement où sa trop grande confiance l'avait plongé. En même tems il dépêcha en diligence courriers sur courriers aux gouverneurs des provinces d'Antisuyu, de Collasuyu et de Cuntisuyu, pour leur ordonner de se rendre promptement à Cuzco, et d'y amener tout ce qu'ils pourraient avoir de gens de guerre. Mais il n'envoya personne à la province de Chinchasuyu, qui était la plus grande de toutes, et la mieux fournie d'hommes aguerris, parce qu'il crut bien qu'elle aurait besoin de tout son monde pour résister aux troupes des ennemis, qui devaient passer par là. Les habitans de Collasuyu ne purent venir assez à tems, à cause de la grande étendue de cette province, qui a plus de deux cents lieues de long. La province d'Antisuyu, qui n'est pas fort peuplée, à cause qu'elle est toute pleine de montagnes, envoya peu de monde. Pour celle de Cuntisuyu, qui est plus resserrée, et qui ne manque pas d'habitans, tous les curacas accoururent avec plus de trente mille hommes; mais ils étaient peu aguerris, à cause qu'ils avaient joui de la paix depuis très-long-tems, et d'ailleurs ils avaient naturellement peu

de courage. La négligence de Huascar et de ses sujets, redoubla le courage et la malice des gens d'Atahuallpa ; ils se trouvèrent dans peu de tems plus de vingt mille hommes sur le bord de la rivière d'Apurimac. Aussitôt qu'ils l'eurent passée, sans que personne s'y fût opposé, ils se déclarèrent ouvertement ennemis et s'avancèrent avec plus de diligence, les armes à la main et les enseignes déployées. L'avant-garde marcha de cette manière, comme en bataille rangée, jusqu'à ce qu'elle fût jointe par l'arrière-garde qui était de plus de dix mille hommes, et ils se rendirent tous à la colline de Villacunca qui est à six lieues de la ville. Cependant Atahuallpa, qui n'osa s'avancer si près, demeura sur la frontière de son royaume, en attendant le succès du premier combat qui se donnerait, sur lequel il fondait toutes ses espérances, parce qu'il savait bien que ses ennemis ne seraient point sur leurs gardes, et que d'ailleurs il était assuré de la valeur de ses capitaines et de ses vieux soldats. Mais Huascar suivi de tous ses parens et des troupes qu'il avait ramassées, qui faisaient environ dix mille hommes, fut joindre ceux de ses soldats qui étaient à l'ouest de la ville, pour y attendre les autres qui venaient après.

—

CHAPITRE XXXV.

Du combat qui se donna entre les armées des Incas, où le parti d'Atahuallpa demeura victorieux, et de ses grandes cruautés.

Les gens d'Atahuallpa, qui étaient fort expérimentés, allèrent chercher Huascar, pour le combattre sans délai, avant qu'il eût le loisir de faire de plus grandes levées de gens de guerre. Ils le trouvèrent dans une campagne fort large, qui est à deux ou trois lieues de Cuzco, du côté de l'ouest. Là, sans s'être donné le mot auparavant, ni sans avoir fait mine de se vouloir attaquer, ils combattirent cruellement les uns et les autres. Le combat dura tout le jour, et il y eut quantité de morts des deux côtés. Mais enfin, par la faute des Collas et des autres gens de Huascar, qui étaient naturellement lâches, et peu propres aux armes, la victoire demeura aux gens d'Atahuallpa, qui étaient si vaillans, qu'un seul homme en valait plus de dix de ceux de Huascar. Ce prince s'en-

fuit avec environ mille hommes, qui l'avaient tiré de la mêlée; mais les vainqueurs qui auraient cru n'avoir rien gagné, s'il échappait, le poursuivirent de si près, qu'ils le firent leur prisonnier; et tous ceux qui l'accompagnaient moururent en sa présence, ou de la main de leurs ennemis, ou de la leur propre, parce qu'ils ne voulurent point survivre à leur roi prisonnier. Quantité de Curacas, de capitaines, et d'autres gens de condition, se rendirent volontairement, comme de pauvres brebis qui ne savent de quel côté fuir, ni où trouver une retraite assurée. Plusieurs néanmoins se pouvaient sauver, mais ils ne le voulurent pas; ils aimèrent mieux être captifs avec leur roi, pour témoigner leur fidélité, que de passer le reste de leurs jours dans une gêne perpétuelle, quelque liberté qu'ils pussent avoir d'ailleurs.

Les gens d'Atahuallpa, qui regardaient la personne de Huascar comme le plus riche butin qu'ils pouvaient faire, le firent garder nuit et jour à vue par quatre capitaines, et plusieurs soldats des plus affidés, qui se relevaient d'heure en heure les uns les autres, afin qu'il ne pût s'évader. Après cela, ils firent publier que le roi Huascar était prisonnier de guerre, afin que la nouvelle en étant répandue partout son empire, ceux qui auraient fait dessein de venir à son se-

cours, n'y pensassent plus. Mais surtout ils en avertirent aussitôt le roi Atahuallpa.

Ce fut le point décisif de la guerre de ces deux frères; car quelques historiens espagnols parlent de quelques autres combats et de quelques rencontres qu'il y eut aux confins des deux royaumes, entre les capitaines et les soldats qui y étaient en garnison, mais ces combats sont peu considérables. Ceux qui disent qu'Atahuallpa y fut arrêté prisonnier, se trompent. Il est vrai qu'il en fit courir le bruit, pour amuser Huascar et ses gens. Il ajouta même une fable pour autoriser sa tyrannie, et faire accroire au peuple que le soleil prenait un soin particulier de sa personne et favorisait son parti : c'est que cet astre l'avait transformé en couleuvre, pour lui donner le moyen de sortir par un trou de la prison où il était retenu. Ces peuples étaient si grossiers et si crédules, que tout absurde qu'était cette fable, ils la prirent pour une vérité, comme toutes les autres fables que les Incas avaient publiées touchant le soleil, dont le peuple les croyait être fils.

Lorsque le tyran Atahuallpa se vit entièrement le maître de l'empire, il conçut le dessein le plus barbare qu'on puisse imaginer. Il fit publier, sous le prétexte spécieux de vouloir rétablir son frère Huascar dans ses états, que tous les

Incas de l'empire, les gouverneurs, les officiers, les mestres de camp, les capitaines, et tous les autres qui avaient des emplois civils ou militaires se rendissent à Cuzco dans un certain tems qui leur fut prescrit; et même pour les y attirer plus facilement, il leur fit insinuer que c'était pour tenir les états-généraux et y passer avec eux quelques articles, dont l'observation les feraient vivre à l'avenir, son frère et lui, en fort bonne intelligence. Les Incas du sang royal se hâtèrent de venir au rendez-vous; et si quelques-uns y manquèrent, ce furent seulement ceux qui ne le purent, ou à cause de leur indisposition, ou pour les incommodités de leur âge, qui ne leur permettait pas de faire un si long chemin en peu de tems. Il y en eut pourtant quelques-uns qui n'y vinrent pas, parce qu'ils n'osaient se fier à la parole d'un tyran victorieux. Ces derniers furent les plus sages; car dès que les autres furent arrivés, il les fit tous mourir de divers supplices, de peur qu'ils ne fissent soulever le peuple contre lui.

—

CHAPITRE XXXVI.

Causes de la cruauté d'Atahuallpa et ses effets.

Avant que d'aller plus loin, il est à propos, ce me semble, que nous marquions les causes qui portèrent le tyran Atahuallpa à tremper ses mains dans le sang de ses parens. Nous avons remarqué ailleurs que c'était une loi fondamentale de ce grand empire, qui avait été observée inviolablement depuis le premier Inca Manco Capac, que nul ne pouvait succéder à cette couronne, s'il n'était fils de la femme légitime du roi, c'est-à-dire, de sa propre sœur; et si l'Inca n'avait point de fils légitime de la reine son épouse, alors son plus proche parent issu légitimement d'une palla, dans la race de laquelle il n'y avait eu aucun mélange de sang étranger, parvenait à la couronne; et si le plus proche parent n'avait point de fils, on prenait celui qui le suivait, et ainsi des autres jusqu'au dernier Inca descendu de père et de mère de sang royal. Toutes ces

qualités manquaient à Atahuallpa, car sa mère était native du royaume de Quito. D'ailleurs, il y avait une autre loi qui portait que rien ne pourrait être aliéné du domaine de la couronne, et que toutes les conquêtes qu'on ferait devaient y être réunies. Par conséquent Atahuallpa ne pouvait pas posséder légitimement le royaume de Quito. Ce tyran n'ignorait pas ces lois, il connaissait aussi l'attachement des Indiens à leurs coutumes et à leurs lois, et il appréhendait que lorsqu'on serait dans le calme, tous les états, d'un commun consentement, ne demandassent un Inca qui eût les qualités que nous avons dites, et même qu'ils n'en élussent un de leur propre mouvement. Ces considérations le firent résoudre à faire mourir ses frères, ses oncles, ses neveux et tous ses autres parens jusqu'au quatrième degré, qui pouvaient prétendre à l'empire. Il n'épargna point ceux qui étaient comme lui bâtards du sang royal, afin d'empêcher qu'ils ne suivissent son mauvais exemple. Il fit mourir tous ces innocens de divers supplices : les uns eurent la tête tranchée, les autres furent pendus, les autres jetés dans la rivière et dans les lacs avec de grosses pierres au cou, et les autres précipités du haut des rochers. C'est là la conduite de la plupart des tyrans et des usurpateurs, les histoires anciennes et modernes nous en donnent mille

exemples, qu'il n'est pas nécessaire de rapporter. Il n'en faut point d'autre preuve que ce qui est pratiqué d'ordinaire dans la maison des ottomans, où le successeur de l'empire, par une maxime plus que barbare, fait ensevelir avec son père tous ses frères innocens, afin de s'assurer d'eux. Mais il est visible qu'Atahuallpa les a surpassés en cruauté.

Les impitoyables ministres de sa barbarie firent par son ordre le plus promptement qu'il fut possible, toutes ces sanglantes exécutions. Car cet infâme tyran ne se croyait point en sûreté, tant qu'il y aurait au monde quelqu'un de la famille des Incas; c'est pourquoi, tout victorieux qu'il était, il n'osa jamais aller plus avant que Saussa, que les Espagnols appellent *Xauxa*, qui est à quatre-vingt-dix lieues de Cuzco. Cependant, quoiqu'il eût une grande haine pour le pauvre Huascar Inca, il ne voulut point le faire mourir alors, pour pouvoir s'en servir en cas de soulèvement contre lui. Car il ne doutait point que les plus factieux de ses vassaux ne s'apaisassent aisément, si, dans leurs plus grands désordres, il leur envoyait faire offre de leur rendre Huascar. Mais quoiqu'Atahuallpa conservât la vie à ce prince infortuné, il ne laissa pas d'exercer sur lui une vengeance plus cruelle que la mort, en faisant massacrer tous ses parens

en sa présence. Mais ce ne furent pas là les seuls tourmens qu'on lui fit souffrir.

Nous avons dit que les gens d'Atahuallpa avaient fait quantité d'autres prisonniers; ils ne voulurent pas qu'ils en fussent quittes à meilleur marché que les princes du sang, afin que leur exemple intimidât tous les autres Curacas et toute la noblesse de l'empire, qui était naturellement affectionnée à Huascar. Ils les menèrent tous, les fers aux mains, dans une plaine qui est au fond de la vallée de Sacsahuana, où se donna depuis la bataille du gouverneur Gasca et de Gonçalo Piçarro, et, après les avoir fait ranger en haie, ils firent passer au milieu d'eux le pauvre Huascar, tout couvert de boue, avec une corde au cou et les mains attachées derrière le dos. Lorsque ces pauvres prisonniers virent leur prince réduit dans un état si triste, et qu'on le promenait ainsi devant eux pour les persécuter davantage, ils s'abandonnèrent aux cris et aux plaintes, et se prosternèrent devant lui comme s'ils eussent voulu l'adorer. Mais en même tems tous ces pauvres affligés furent assommés cruellement à coups de haches et de petites massues. Je dirai ici, en passant, qu'on appelle *champi* ces petites massues, et qu'on en combat d'une main, mais qu'il faut les deux mains pour manier les plus grandes.

CHAPITRE XXXVII.

La cruauté d'Atahuallpa passe jusqu'aux enfans, et aux femmes du sang royal.

La cruauté d'Atahuallpa ne fut pas assouvie par tant de sang répandu ; il résolut de répandre encore celui des femmes et des enfans qui étaient de la race des Incas, sans être touché de la faiblesse du sexe ou de l'âge. Il commanda aux ministres ordinaires de ses violences de ramasser autant qu'ils pourraient d'enfans et de femmes du sang royal, de quelqu'âge et de quelque condition qu'elles fussent, à la réserve néanmoins des vierges choisies de Cuzco, et de les faire mourir d'une mort lente, par toutes sortes de tourmens, après qu'ils les auraient fait sortir de la ville. Ces bourreaux ne manquèrent pas de lui obéir ; ils firent de très-exactes recherches par tout le royaume, pour rassembler de toutes parts ces créatures infortunées. Le nombre des enfans légitimes et des bâtards qui leur tombèrent entre les mains se trouva

extrêmement grand, à cause qu'étant permis au Incas d'avoir tout autant de femmes qu'ils voulaient, il n'y avait point aussi de race plus nombreuse que la leur dans toute l'étendue de cet empire. Lorsqu'ils se furent saisis de ces innocens, ils les menèrent dans la plaine appelée *Yahuarpampa*, et, pour empêcher que personne n'entreprît de venir à leur secours, ils les environnèrent d'un bon nombre de soldats qui leur servaient de garde, et en même tems de garnison contre la ville, outre que cet objet funeste ne pouvait être que redoutable à leurs ennemis. D'ailleurs ils avaient posé des sentinelles en différens endroits : ces sentinelles avaient ordre de faire le guet nuit et jour, afin que personne ne pût entrer ni sortir sans qu'ils le vissent. Ils n'exerçaient pas les mêmes cruautés envers leurs prisonniers ; mais ils ne leur donnaient à tous autre chose à manger pour les conserver en vie, en attendant le dernier supplice, que fort peu d'herbes crues et de maïs ; ce qui était le jeûne le plus austère que ces Gentils observaient dans leur religion. Ils pendaient à des arbres ou à des gibets extrêmement hauts qu'ils dressaient exprès les femmes qui étaient sœurs, ou tantes, ou nièces, ou cousines, ou belles-mères d'Atahuallpa ; ils pendaient les unes par les cheveux, les autres sous les aisselles, et les autres par des endroits

d'où ils leur faisaient faire des postures qu'on ne peut exprimer honnêtement. Avant que de les étrangler, ils leur mettaient entre les bras leurs propres enfans, qu'elles serraient étroitement jusqu'à ce que, les forces venant à leur manquer entièrement, ces pauvres innocens tombaient tout en pièces. Il y en avait aussi qu'ils pendaient par l'un des bras, d'autres par tous les deux, et d'autres par le milieu du corps, afin que leur tourment durât davantage; car ils auraient cru leur faire trop de grâce s'ils les eussent fait mourir promptement, qui était la seule faveur que ces pauvres infortunés leur demandaient par leurs cris et leurs gémissemens. Mais ce qu'il y avait de plus étrange était qu'à chaque quartier de la lune, ils faisaient mourir d'une mort extrêmement lente un certain nombre de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, envers lesquels ils exerçaient des cruautés inouies, aussi bien que contre leurs plus proches parens. Je passe sous silence ceux qui moururent de faim, qui furent en assez bon nombre, et ceux que les déplaisirs secrets ôtèrent du monde, plutôt que les maux qu'on leur faisait endurer. C'est ainsi que les barbares exécuteurs des cruautés d'Atahuallpa répandirent presque tout le sang royal des Incas, dans l'espace de deux ans et demi. Ils auraient pu le faire en beaucoup moins de tems; mais, comme

nous l'avons dit, ils se plaisaient à les voir souffrir long-tems. Diego Fernandez décrit succinctement la tyrannie d'Atahuallpa et une partie de ses cruautés, par ces paroles que j'ai tirées mot à mot de la seconde partie de son histoire, liv. III, chap. 5 : « Guascar Inga et son frère Atabalipa eurent plusieurs différens ensemble, touchant le titre de souverain et la possession de l'empire. Guascar Inga était à Cuzco, quand son frère Atabalipa, qui se tenait alors à Caçamalca, envoya deux de ses principaux capitaines, dont l'un s'appelait *Calcuchiman* et l'autre *Quezquis*, extrêmement vaillans et hommes d'exécution. Ceux-ci levèrent un grand nombre de soldats, avec lesquels ils se mirent en campagne dans le dessein de se saisir de la personne de Guascar Inga; car ils l'avaient ainsi résolu entre eux, afin que, par la prise de Guascar, Atabalipa fût souverain en tous ses états. Cette résolution prise, ces deux chefs se mirent en chemin pour l'exécuter; ils réussirent si bien, qu'ils assujétirent quantité de Caciques et d'Indiens à l'obéissance d'Atabalipa. Dès que Guascar en fut averti, il sortit de Cuzco et alla droit à Quipaypan, qui en est à une lieue. Il se donna là une sanglante bataille où Guascar fut enfin vaincu et fait prisonnier, quoiqu'il eût une armée assez nombreuse. Il y mourut quantité de monde de part et d'autre; on assure même

qu'il y resta plus de cent cinquante mille hommes. Ceux du parti d'Atabalipa, devenus insolens par cette victoire, entrèrent dans Cuzco, taillèrent en pièces tous ceux qu'ils trouvèrent devant eux, hommes, femmes et enfans, sans épargner un seul de ceux qui se disaient sujets de Guascar. Outre cela ils cherchèrent de toutes parts les enfans de ce pauvre roi, et les mirent cruellement à mort avec les femmes qui se disaient enceintes de lui. Une de ces femmes néanmoins se sauva heureusement par son industrie, avec une fille de Guascar nommée *Coya Cuxi Varcay*, qui est à présent mariée avec ce même Xayre Topa Inga, un des principaux dont nous avons fait mention en cette histoire, etc. » Cet auteur décrit ensuite le cruel traitement qui fut fait dans la prison au pauvre Huascar Inca; nous en parlerons ailleurs, et nous rapporterons ses propres paroles, qui sont capables de fléchir les cœurs les moins sensibles à la pitié. Pour la Coya Cuxi Varcay, qu'il dit avoir été femme de Xayre Topa, elle se nommait *Cusi Huarque*, comme nous le ferons voir en un autre endroit. Il faut remarquer, au reste, que la plaine où fut donné ce combat est appelée *Quipaypan*, par corruption; car son vrai nom est *Quepaypa*, qui est un génitif qui signifie *de ma trompette*; on voulait montrer par-là que le son de celle d'Atahuallpa ne fut jamais si grand qu'il

le fut en cette campagne ; je me souviens d'y avoir été deux ou trois fois avec mes compagnons d'école, pour y faire voler de petits faucons du pays que nos chasseurs indiens avaient dressés. Nous avons remarqué ailleurs (liv. V, chap. 19) qu'on donna le nom de *Iahuarpampa*, qui signifie *campagne de sang*, à cette plaine, à cause du grand carnage qu'on y fit des Chaucas dans la bataille qui s'y donna entre ces peuples et l'Inca Viracocha. Les Indiens dirent depuis qu'on lui confirma ce nom à cause du massacre qu'on y fit des Incas, qui étaient plus considérables que les Chancas par leur qualité et par leur grand nombre.

CHAPITRE XXXVIII.

De quelques Incas du sang royal qui échappèrent à la persécution d'Atahuallpa.

Il y eut cependant quelques Incas qui furent assez heureux pour se garantir de cette persécution, soit parce qu'ils ne tombèrent pas entre les mains des gens d'Atahuallpa, ou parce que parmi

ce grand nombre de barbares, il s'en trouva quelques-uns, qui, touchés de quelque pitié de voir répandre cruellement le sang des Incas qu'ils regardaient comme divin, et las de tourmenter ainsi des innocens, en firent sauver quelques personnes de l'un et de l'autre sexe, âgées seulement de dix à onze ans et au-dessous. Mais avant que de les faire sortir de la plaine, ils leur ôtèrent les marques d'honneur et les ornemens royaux, et leur donnèrent des habits des gens du commun afin qu'on ne pût pas les reconnaître et qu'ils ne fussent pas eux-mêmes en danger en voulant en tirer les autres. Ma mère eut le bonheur d'être du nombre de ces personnes qui furent sauvées, aussi bien qu'un de ses frères nommé don François Huallpa Tupac Inca Iupanqui que j'ai connu familièrement. Lui-même m'a écrit depuis que je suis en Espagne, et c'est de lui que je tiens tout ce que je viens de rapporter. J'ai connu encore quelques autres Incas que leur bonne fortune a tirés de cette persécution, et particulièrement deux Auquis qu'on appellerait infans en Espagne, car ils étaient fils de Huayna Capac; l'un d'eux se nommait Paulu et il était homme fait au tems de ces malheurs, comme on le voit dans les histoires qui en parlent assez souvent. L'autre, qu'on appelait Titu, prince légitime et de sang royal, n'était alors qu'un enfant comme je puis l'avoir

remarqué dans un autre endroit où j'ai parlé du baptême de l'un et de l'autre, et des noms chrétiens qui leur furent donnés. La famille de ce Paulu s'est alliée avec des Espagnols, car son fils don Charles Inca, mon compagnon d'école, fut marié avec une demoiselle née de père et de mère Espagnols, de laquelle il eut don Melchior-Charles Inca, lequel est venu en Espagne en 1602 pour voir la cour, et pour y recevoir les récompenses qu'on l'assura qu'il recevrait pour les services que son aïeul avait rendus à cette couronne dans la conquête du Pérou, et depuis contre les tyrans de l'Etat, comme on le verra dans les histoires de cet empire. Mais si quelque chose l'en rend digne particulièrement, c'est l'honneur qu'il a d'être arrière-neveu de Huayna Capac en ligne masculinne, et le principal de ceux qui sont restés en petit nombre de ce sang royal; il est présentement à Valladolid, où il attend ces récompenses, qui, pour si considérables qu'elles soient, seront toujours au-dessous de son mérite.

Pour ce qui regarde Titu, deux nusta, c'est-à-dire infantes, qui descendaient de lui, s'allièrent aussi à des Espagnols. L'une nommée dona Béatrix Coya, fut mariée à Martin de Mustincia, d'extraction noble, et qui avait été commissaire général dans le Pérou pour l'empereur Charles V. De ce mariage naquirent trois fils qu'on appelait

les Bustincias, sans compter un autre qui fut nommé Jean Sierra de Leguizamo, mon compagnon d'école. L'autre nusta se nommait Léonor Coya ; elle se maria en premières noces avec un Espagnol appelé Jean Balsa, que je ne me souviens pas d'avoir connu; ils eurent un fils du même nom avec lequel j'ai étudié. Eléonor épousa en secondes noces François de Villacastin, l'un des premiers conquérans du Pérou, de Panatua et des autres contrées. Nous rapporterons ici ce qu'en a dit François Lopez de Gomora dans le 66e chapitre de son histoire, parce que cela nous donnera occasion de remarquer une particularité curieuse. Ce fut lui (Villacastin) qui peupla Pédrarias, Nombre de Dios et Panama, et qui ouvrit un chemin pour aller d'un bout à l'autre, quoique cela ne se pût qu'avec beaucoup de peine à cause du grand nombre de montagnes remplies de lions, de tigres et d'ours. L'on raconte encore qu'il y avait dans ces solitudes de toutes sortes de singes qui faisaient un si grand bruit quand ils étaient irrités, qu'ils étourdissaient les gens de travail, et portaient sur le haut des arbres quantité de pierres qu'ils jetaient au premier qui s'approchait. L'un des conquérans du Pérou avait mis à la marge de ce passage cette remarque : Un de ces singes fut si malicieux que de frapper d'un coup de pierre un arbalétrier qu'on appe-

lait Villacastin, auquel il abattit deux dents. Celui-ci fut depuis un des conquérans du Pérou et seigneur d'une assez grande étendue de pays qu'on appelait Ayaviric. Il fut arrêté prisonnier à Cuzco pour avoir été du parti de Piçarro dans Xaquixagona, et il mourut enfin d'un coup de poignard, qu'un de ses ennemis lui donna au visage. C'était un très-honnête homme, et qui mourut pauvre, après avoir fait beaucoup de bien à quantité de personnes. Villacastin tua le singe qui l'avait blessé, parce qu'il tira son arbalète dans le même tems que le singe jeta sa pierre. ». J'ai vu autrefois ce Villacastin, et pris garde en effet qu'il lui manquait deux dents à la mâchoire de dessus, et qu'on disait qu'un singe les lui avait cassées. J'ai été bien aise de le confirmer par le témoignage des auteurs que j'ai nommés, parce que cet événement me paraît assez remarquable. J'ai connu environ deux cents autres Incas et pallas du sang royal; je n'en parle que parce qu'ils ont été fils du grand Huayna Capac. Ma mère avait l'honneur d'être sa nièce, tant du côté paternel, que du maternel; elle était fille d'un de ses frères légitimes, nommé Huallpa Tupac Inca Iupanqui. J'ai connu encore un fils, et deux filles du roi Atahuallpa. L'une des filles se nommait Donna Angelina, de laquelle

le marquis dom François Piçarro eut un fils, que l'on appelait dom François, qui fut un de mes compagnons d'école, et de mes plus grands émules; car lorsque nous n'avions que huit ou neuf ans, son oncle Gonçalo Piçarro, nous faisait exercer à l'envi, à courir et à sauter. Ce marquis eut aussi une fille, nommée D. Françoise Piçarro, qui épousa Hernandez Piçarro. Le marquis son père prit le soin d'élever une fille de Huayna Capac, qui se nommait Donna Ynes Huaylla Nusta, qui se maria depuis avec Martin d'Ampuero, habitant de la ville des rois. Ces deux fils du marquis, et celui de Gonçalo Piçarro, appelé dom Fernand, furent menés en Espagne, où ils moururent à la fleur de leur âge, regrettés de tous ceux qui les connaissaient à cause des grandes espérances qu'ils donnaient. Je ne me souviens pas bien si l'autre fille d'Atahuallpa se nommait Béatrix, ou Élizabeth. Quoi qu'il en soit, je suis très-certain qu'elle épousa Blas Gomez Espagnol, natif de Stremadura. Après la mort de celui-ci, elle se maria en secondes noces avec un cavalier mêtif, nommé Sancho de Royas. Le fils d'Atahuallpa que j'ai connu s'appelait dom François, il était bien fait de corps, et beau de visage, comme tous les Incas et les pallas. Il mourut fort jeune, quelques mois avant que

je vinsse en Espagne, et sa mort donna occasion à un discours que me tint un jour un vieux Inca, oncle de ma mère, sur le sujet des cruautés d'Atahuallpa, je le rapporterai dans le chapitre suivant. Huayna Capac laissa un autre fils, que je n'ai point connu, et qu'on appelait Manco Inca; il était légitime héritier de l'empire, parce que Huascar mourut sans laisser aucun fils. Revenons aux cruautés d'Atahuallpa.

CHAPITRE XXXIX.

Suite des cruautés d'Atahuallpa, exercées contre les officiers de la maison royale.

—

Nous avons déjà remarqué que ce tyran fit périr tous les officiers de la maison du roi; le titre d'Inca que Manco Capac leur avait accordé, et l'honneur qu'ils avaient de servir leur prince, les rendaient odieux à l'usurpateur. Il fit traiter plus sévèrement les officiers qui approchaient de plus près la personne du roi, ou qui le servaient à table; tels étaient les huis-

siers de la chambre, ceux qui gardaient ses joyaux, les écuyers de cuisine et les sommeliers.. Les parens de ces officiers ne furent pas épargnés, les uns et les autres furent massacrés, et leurs villes brûlées, avec les maisons royales qu'il y avait.

Les officiers de moindre considération, tels qu'étaient ceux de la fourrière, les pourvoyeurs, les porteurs d'eau, les jardiniers, etc, ne furent pas à la vérité si maltraités que leurs compagnons, mais ils ne laissèrent pas de souffrir beaucoup. Car dans quelques-unes de leurs villes, les cruels ministres d'Atahuallpa massacrèrent la dixième partie des habitans, en d'autres la cinquième, et dans d'autres la troisième. Ainsi il n'y eut aucune des villes qui étaient à six ou sept lieues de Cuzco, qui ne ressentît en particulier la cruauté de ce tyran. Les autres provinces ni même les villes les plus éloignées de Cuzco, ne furent pas exemptes de ces malheurs. On ne voyait partout l'empire que sang répandu, que villes brûlées, et que voleries; et pour tout dire en un mot, on commit tous les désordres que l'on peut attendre des soldats sans discipline, à qui tout est permis. Je parlerai en particulier de la manière dont on traita la province des Canarins, mais j'emprunterai pour cela les paroles d'historiens

espagnols. Voici ce qu'en dit : Augustin de Carate, livre I., chap. 15. « Atabalipa étant arrivé au pays des Canarins, il fit faire main-basse sur les habitans, et en fit tuer soixante mille, parce qu'ils lui avaient été contraires : il mit aussi à feu et à sang, et rasa entièrement la grande ville de Tumibamba, située dans une plaine, et arrosée par trois grandes rivières, sur les bords desquelles elle était bâtie. De là poussant toujours ses conquêtes, il ne faisait quartier à personne dans les lieux où il trouvait quelque résistance, etc. » François Lopez de Gomar a dit presque la même chose ; Pedro de Cieça entre plus dans le détail. Après avoir dit, que de son tems il y avait beaucoup plus de femmes que d'hommes dans la province des Canarins, et qu'on était contraint de prendre des Indiens aux guerres des Espagnols, parce qu'on y manquait d'hommes, il en donne la raison ensuite dans ces paroles, qui sont au 44e chapitre de son livre. Ces Indiens font voir par là qu'ils sont contraints d'en user ainsi, parce qu'il leur est resté bien plus de femmes que d'hommes du sanglant massacre que le tyran Atabalipa fit dans cette province aussitôt qu'il y fut entré ; car après avoir défait auprès de la ville d'Ambato, et fait mourir inhumainement Antoco, général de l'armée de son frère Huascar

Inna, il porta sa tyrannie jusqu'aux dernières violences. Elle fut si grande, à ce que l'on assure, que sans être attendri par les prières des hommes, et les larmes des enfans, qui furent tous au devant de lui avec des palmes-à la main, pour implorer sa miséricorde, il les rebuta d'une manière barbare, et commanda, avec un air qui ne respirait que le carnage, à ses capitaines, et à leurs gens, d'en faire un sanglant massacre sans aucun délai. Ces cruels ministres de sa fureur exécutèrent sur-le-champ ses ordres, ils tuèrent tout, jusqu'aux enfans. Ceux qui sont restés en vie disent que c'est à cause de cela qu'il y a quinze fois plus de femmes que d'hommes dans cette province. Je finirai ici le récit des cruautés d'Atahuallpa, et je réserverai la plus grande de toutes, pour la raconter en son lieu.

Voici le discours que j'ai promis de rapporter ici à l'occasion de don François fils d'Atahuallpa. Le lendemain de la mort de ce prince, un peu avant qu'on l'ensevelît, ma mère fut visitée de grand matin par le peu d'Incas ses parens, qui étaient restés en vie, du nombre desquels était le vieux Inca, dont nous avons parlé souvent. Celui-ci, au lieu de se consoler de la mort de son neveu (car don François l'était de ma mère comme fils de son frère aîné), lui témoigna d'avance qu'il en était bien aise, et qu'elle devait

s'en réjouir, et il finit son compliment par ces paroles : « que le Pachacamac la conservât en vie plusieurs années, pour lui faire voir la fin de tous ses ennemis. » Comme je ne comprenai pas alors pourquoi il parlait ainsi, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Comment voudriez-vous que nous fussions bien aise de la mort de dom François qui nous est si proche parent ? » A ces mots, il se tourna vers moi avec une mine fort austère ; et s'étant mis à mordre le bord de sa robe, qu'il portait au lieu de manteau, ce que les Indiens ne font jamais qu'ils ne soient fort en colère : « Quoi donc ! me répondit-il, êtes-vous bien aise d'être parent d'un Auca (c'est ainsi qu'ils appellent un tyran et un traître), fils d'un autre Auca, qui a ruiné notre empire de fond en comble ? Ne savez-vous pas bien que c'est lui qui a tué inhumainement notre Inca ? Que c'est lui qui a tari la source de notre sang, où il a trempé ses mains ? et que c'est lui enfin qui a commis une infinité de cruautés inouies, et bien éloignées des actions des Incas nos prédécesseurs ? Qu'on me donne son fils et je le mangerai tout mort qu'il est ; car ne croyez pas que le traître Atahuallpa, son père, soit jamais descendu de notre Inca Huayna Capac, il est le fils certainement de quelque malheureux Indien de Quito, qui a conspiré contre notre roi ; s'il eût été un vérita-

ble Inca, aurait-il pu exercer tant de violences? Que dis-je, en aurait-il pu avoir la pensée? Non sans doute. Ignorez-vous que nos prédécesseurs nous ont toujours enseigné d'aimer nos ennemis même, et à plus forte raison nos parens, de n'offenser jamais personne, et de faire du bien à tout le monde. N'appelez donc plus votre parent, celui qui a si maltraité notre prédécesseur; car vous ne pouvez vous vanter de cette alliance, sans nous faire beaucoup de tort, et sans vous en faire à vous-même, en vous disant proche parent du plus méchant de tous les hommes, qui de princes que nous étions, nous a rendus esclaves, encore ne sommes-nous aujourd'hui qu'un très-petit nombre, que le grand Pachacamac a sauvé de sa tyrannie. » Ce discours de l'Inca renouvela ses déplaisirs. On ne pensa plus à se réjouir de la mort de dom François, la conversation ne roula plus que sur leurs malheurs. Au reste, ce dom François, qui connaissait bien qu'il était fort haï des Incas, et en général de tous les Indiens, n'eut aucun commerce avec eux, et ne sortit presque point de sa maison tant qu'il vécut. Ses deux sœurs en faisaient de même, parce qu'on ne cessait de leur reprocher les cruautés, et les tyrannies de leur père, en les appelant par les rues Auca.

—

CHAPITRE XL.

Des familles qui sont restées du sang royal des Incas.

QUELQUES jours après que j'eus fini ce neuvième livre, je reçus du Pérou des mémoires dont j'ai tiré depuis ce chapitre que j'ai trouvé à propos d'ajouter à la conclusion de ce volume, parce qu'il me semble nécessaire à la connaissance de cette Histoire. Il s'est trouvé plus de descendans qu'on ne pensait de ce peu d'Inca de sang royal qui ont échappé à la tyrannie d'Atahuallpa, et aux autres arrivées depuis. Car ils ont tous écrit en 1603, à don Melchior Charles Inca, à don Alonzo de Meza, fils d'Alonzo de Meza, habitant de Cuzco et à moi. Ils nous prient dans leurs lettres de faire en sorte auprès de sa majesté, qu'il lui plaise de les exempter des tributs et des impôts qu'on leur fait payer, comme aux autres Indiens. Pour cet effet, ils nous envoyent à tous trois une procuration, et un plein pouvoir de traiter de

cette affaire. Ils font voir en même tems par des preuves authentiques de leur généalogie, de quels et de combien de rois ils sont descendus, en les nommant tous depuis le premier jusqu'au dernier. Pour mieux éclairer cette vérité, et en donner une démonstration incontestable, ils ont fait peindre sur une aune et demie de taffetas blanc de la Chine, l'arbre royal de leur généalogie, depuis Manco Capac jusqu'à Huayna Capac et à son fils Paulu. On voit là les Incas peints à l'antique et à mi-corps, avec la bordure sur la tête, des pendans aux oreilles et une pertuisane à la main au lieu de sceptre. Cette commission me fut adressée ; mais j'en ai envoyé le mémoire à don Melchior Charles Inca, et à don Alonso de Meza, qui sont ordinairement en cour de Valladolid, parce que j'ai, à mon grand regret, un emploi qui m'empêche de solliciter cette cause pour laquelles je donnerais volontier ma vie, et je ne croirais pas la pouvoir mieux employer. La lettre que les Incas m'ont fait écrire par un de leurs compagnons est fort agréable, et d'un style conforme à leur langue, à quelques phrases près qu'ils ont empruntées de l'Espagnol, et qui font connaître qu'ils le sont déjà tous. Elle est datée du 16 d'avril de l'an 1603. Je ne la rapporte point ici, parce que le détail que ces pauvres gens y font du misérable état où ils sont réduits,

ne servirait qu'à irriter ceux qui la liraient. Ils écrivent néanmoins dans une grande confiance que sa majesté y remédiera, comme nous le croyons, et qu'elle leur accordera plusieurs faveurs, à cause qu'ils sont d'extraction royale.

On voit à côté de la figure de chaque roi sa généalogie, avec ce titre Capac Aylla, c'est-à-dire, généalogie auguste ou royale ; car c'est une même chose. Cette inscription leur est commune, pour donner à connaître qu'ils sont tous descendans du premier Inca Manco Capac. Cependant après cette inscription générale, on en trouve une autre particulière de chaque roi, avec des noms différens, afin de faire connaître par-là ceux qui sont issus de tel ou tel roi. Ils appellent *chima panaca*, la branche de Manco Capac qui est de quarante Incas ; Rora Panaca, celle de Chinchi Roca, où il y en a soixante quatre, Huayna Aylla, celle de Lloqui Iupanqui, où il y en a soixante-trois ; Aumayta, celle de Capac Iupanqui, où il y en a cinquante-six ; Usca Mayta, celle de Mayta Capac, où il y en a trente-cinq ; Vicaquiraus, celle d'Inca Roca, où il y en a cinquante ; Aylli Panaca, celle de Iahuarhuacac, où il y en a cinquante-un ; Cucço Panana, celle de Viracocha Inca, où il y en a soixante-neuf ; Inca P naca, celle de l'Inca Pachacutec, et de son fils Inca Iupanqui, qu'ils joignent ensemble ; et doublant

le nombre des descendans de l'un et de l'autre, on y en trouve soixante-neuf. Ils appellent Capac Ayllu, la généalogie impériale du Tupac Inca Iupanqui, elle peut servir à confirmer ce que j'ai dit ci-devant touchant son nom; ses descendans ne sont que dix-huit. Ils nomment celle de Huayna Capac Tumi Pampa, à cause d'une fête solennelle que Huayna Capac fit au soleil dans une grande campagne qui est dans la province des Canarins. Ce prince voulut que la mémoire d'une fêt si solennelle se conservât dans le nom Tumi Pampa, qui est celui de ces descendans, dont le nombre n'est que de vingt-deux. Les branches de Huayna Capac et de son père Tupac Inca Iupanqui étaient les plus proches de l'arbre royal, ce fut pour cela qu'Atahuallpa fit tout ce qu'il put pour en couper la racine plus tôt que des autres; de sorte que ceux de leurs descendans, qui se sauvèrent de sa cruauté, furent en fort petit nombre, comme on le peut voir facilement par la supputation qu'on en peut faire, qui est de cinq cent soixante-sept personnes, toutes descendues de la ligne masculine; car les Incas ne tenaient point compte de celles des femmes, comme il a été dit ailleurs, si leurs descendans n'étaient fils de conquérans espagnols, qu'ils appelaient Incas comme les autres, parce qu'ils les croyaient issus du soleil leur dieu. La lettre

qu'on m'envoya était souscrite par onze Incas ; suivant le nombre de leur généalogie, chacun d'eux avait signé pour la sienne, avec les noms de baptême, et les surnoms des prédécesseurs. Pour les noms des autres généalogies, je ne sais pas ce qu'ils signifient, parce qu'ils sont de la langue particulière du Pérou que les Incas parlaient entre eux.

Il ne reste plus qu'à parler de don Melchior Charles Inca, petit-fils de Paulu, et arrière-neveu de Huayna Capac. Nous avons déjà dit qu'il vint en Espagne en 1602 pour y recevoir de sa majesté les récompenses qui étaient dues à sa naissance et à son mérite ; son affaire fut proposée en plein conseil, au commencement de cette année 1604, et le roi lui accorda une pension perpétuelle de sept mille cinq cents ducats, à prendre sur son épargne dans la ville des rois. Il voulut encore qu'on lui donnât de quoi fournir aux frais nécessaires pour faire venir sa femme en Espagne et tout son train avec elle. Outre cela il fut fait chevalier de Saint-Jacques ; et on lui fit espérer une place d'ordinaire dans la maison du roi, à condition que tous les héritages et les droits seigneuriaux, que son aïeul et son père lui avaient laissés à Cuzco, seraient annexés à la couronne d'Espagne, et qu'il ne pourrait pas retourner aux Indes. C'est là tout ce qu'on m'a

écrit de Valladolid, touchant cette affaire ; je ne crois pas que depuis ce tems-là, jusqu'à la fin de mars, où nous sommes, il soit arrivé autre chose qui mérite d'être rapporté. C'est pourquoi je finirai ici cette Histoire des Incas.

FIN DU NEUVIÈME ET DERNIER LIVRE.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES TROIS VOLUMES DE CETTE HISTOIRE.

A.

Pag.

Pag.

B.

Pag.

D.

E.

Pag.

I.

J

Pag.

O.

Pag.

P.

Pag.

Pag.

Pag.

Q.

R.

Pag.

S.

T.

V.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



